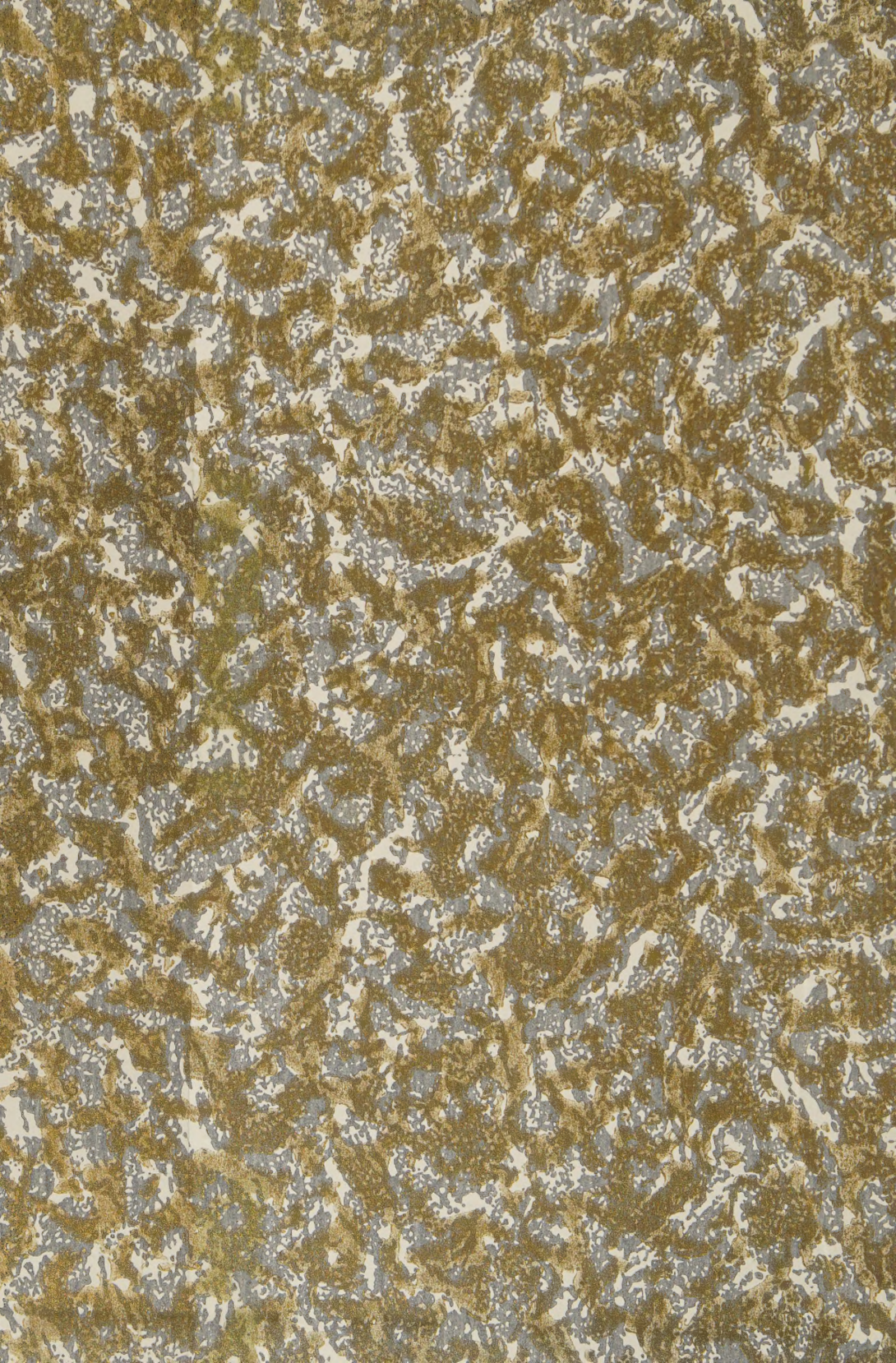
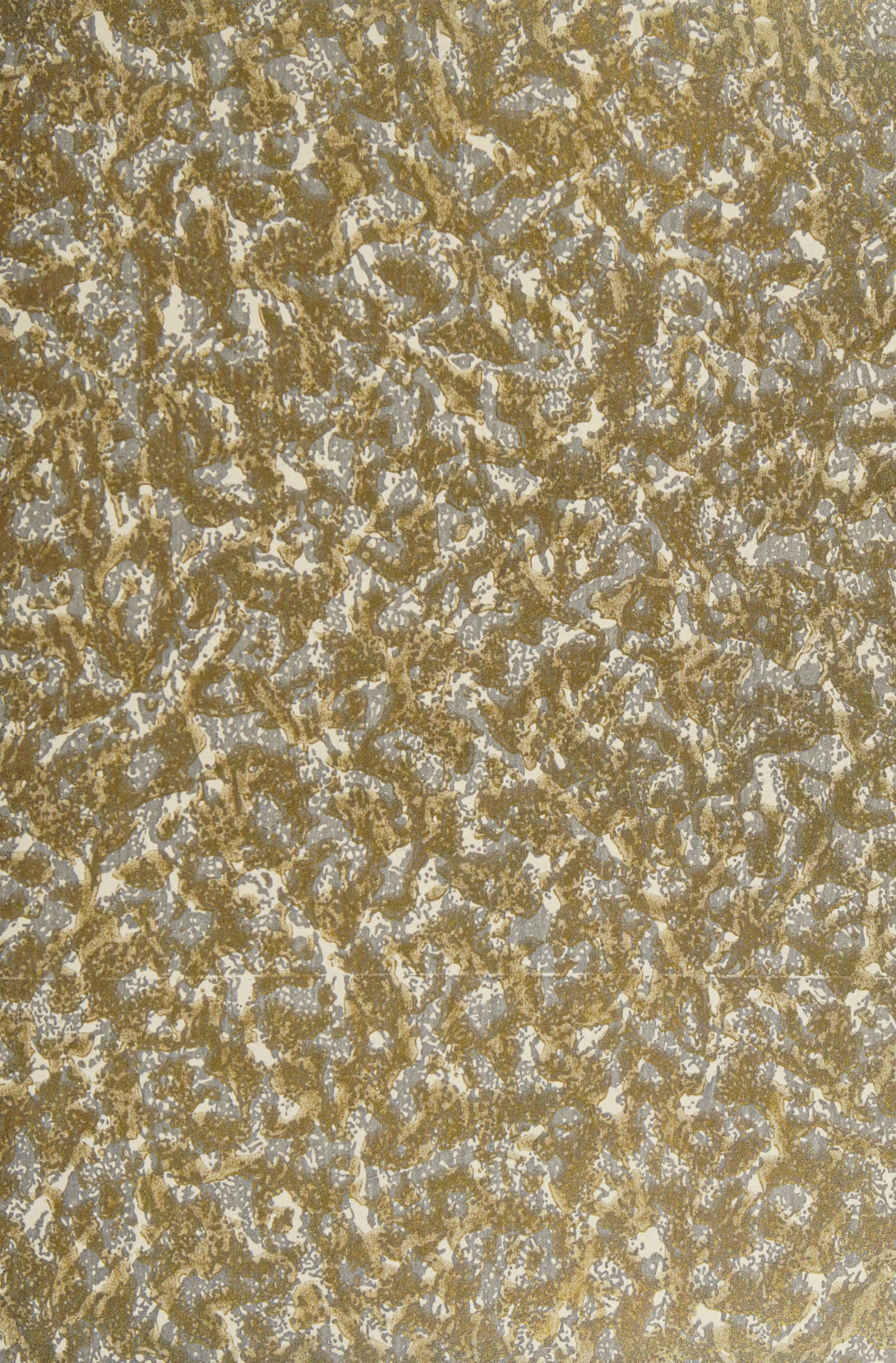


CONNAISSANCE DES ILES MADAGASCAR MASCAREIGNES ET COMORES






Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
Kahle/Austin Foundation

https://archive.org/details/madagascarmascar0000unse

CONNAISSANCE DES ILES

MADAGASCAR, MASCAREIGNES ET COMORES

LA TÉMÉRITÉ DES CHASSEURS

LA HARDIESSE DES EXPLORATEURS

LES MYSTÈRES DE LA FORÊT

LES SECRETS DES DEVINS

LES CROYANCES

L'AME DES POPULATIONS

AMOUR

MARIAGE

MORT

...

ANTHROPOLOGIE

ARCHÉOLOGIE

ARTS PRIMITIFS

ETHNOGRAPHIE

FOLKLORE

GÉOGRAPHIE

HISTOIRE

SOCIOLOGIE

TOURISME

ZOOLOGIE

Le présent volume fait partie
de la collection

CONNAISSANCE DES ILES

et en constitue l'édition originale.
Ce tirage hors commerce est exclusivement réservé aux

BIBLIOPHILES DE L'AVENTURE

CONNAISSANCE DES ILES

MADAGASCAR, MASCAREIGNES ET COMORES

par
VASILE TARA
et
J.-C. WOILLET

64 planches hors texte en héliogravure
8 planches hors texte en couleurs
22 cartes et croquis dans le texte

BIBLIOTHÈQUE
Frontenac
VILLE DE MONTRÉAL

SOCIÉTÉ CONTINENTALE
D'ÉDITIONS MODERNES ILLUSTRÉES
25, quai des Grands-Augustins, Paris-6e

B817491

© 1969 SCEMI, PARIS
DÉPÔT LÉGAL ÉDITEUR
1er TRIMESTRE 1969 N° 32
DÉPÔT LÉGAL IMPRIMEUR
N° 4921

PRINTED IN FRANCE

INTRODUCTION

A dix mille kilomètres de l'Europe, au large des côtes d'Afrique, des îles et des archipels dressent leurs sommets aigus vers le ciel bleu des tropiques et déroulent à l'infini leurs plages de sable fin où viennent mourir les vagues de l'océan Indien.

Monde à part, balayé par les alizés qui courent sur les grandes surfaces marines, enlacé par les courants qui viennent de l'autre bord de l'océan, les îles et archipels de l'océan Indien occidental offrent au voyageur la somptuosité de leurs paysages et la puissante originalité de leurs peuples.

Madagascar, les Comores, l'île de la Réunion, l'île Maurice, autant de noms qui évoquent une histoire haute en couleur, lorsque les navires à voile sillonnaient ces rivages lointains et que les pirates y perpétuaient les traditions de la flibuste.

Si la France a marqué ces pays de son empreinte, ceux-ci n'en ont pas moins leur propre passé, leur propre civilisation et, pour certains aujourd'hui, leur propre destin.

Nulle part ailleurs autant d'hommes différents ne se sont rencontrés, combattus, mêlés. Aujourd'hui encore, cette région du monde offre l'image d'une mosaïque de races, de religions, de traditions : Afrique, Asie, Inde, Arabie, Europe, toutes les civilisations ou presque sont représentées. Le miracle est qu'à partir de ces éléments disparates, ces îles et archipels de l'océan Indien occidental ne sont pas des morceaux d'Afrique, d'Asie ou d'Europe, mais des contrées ayant une vie propre, où des peuples originaux sont nés et ont affirmé au monde, tout au long de l'histoire, leur personnalité.

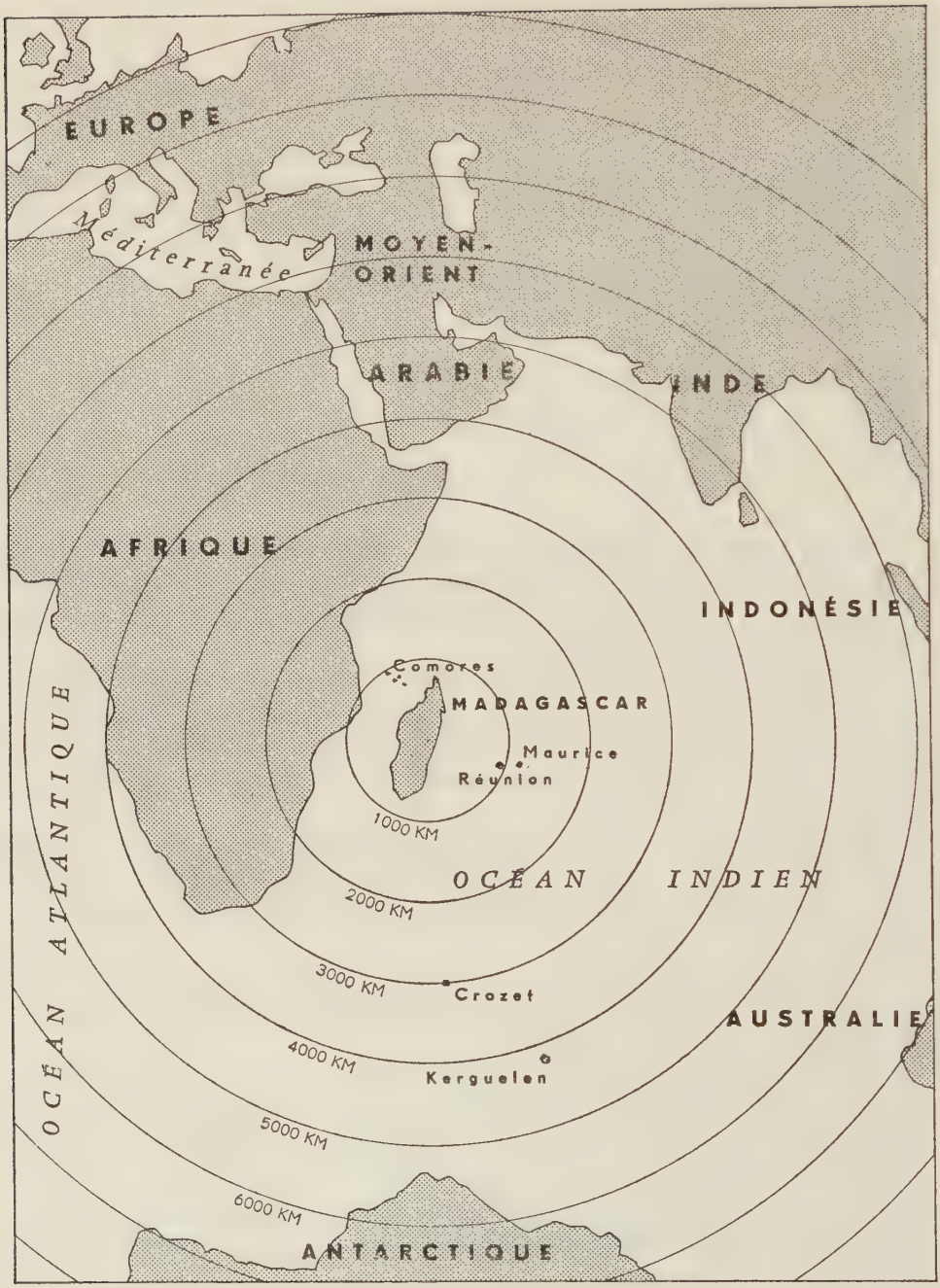


Fig. 1. — *Madagascar, Mascareignes et Comores dans le monde*

MADAGASCAR

CHAPITRE PREMIER

A LA RECHERCHE DES ORIGINES

Il est peu de pays dans le monde qui connaissent aussi mal leur passé que Madagascar.

De ce qui a pu se passer au cours du premier millénaire, nous ne savons rien, sinon au travers de nombreuses hypothèses. Le nom même de Madagascar est un nom d'origine européenne. Marco Polo, lorsqu'il rédigea le récit de ses aventures, sur la foi de renseignements qu'il avait recueillis, transforma la presqu'île et la ville de Mogadichou, situées sur la côte orientale d'Afrique, en une île qu'il appela « Madeigascar », se trompant ainsi sur le sens du terme arabe « Djézireh » qui signifie aussi bien « île » que « presqu'île ». L'île de Madagascar trouva son nom dans cette erreur qui ne fut pas rectifiée par la suite.

La recherche des origines des Malgaches et la façon dont a été peuplée la Grande Ile ont, depuis longtemps, excité la curiosité des chercheurs, scientifiques ou amateurs. Actuellement encore, de nombreuses recherches sont faites. Elles diffèrent cependant des anciennes par leur aspect beaucoup plus systématique et leurs conclusions plus modestes. L'époque est révolue des grandes hypothèses d'autant plus catégoriques qu'elles reposaient sur des preuves assez minces, parfois simplistes.

L'originalité de Madagascar qui éclate dans toutes ses manifestations explique la passion avec laquelle des hommes l'ont étudiée et s'y sont attachés.

S'il n'existe pratiquement plus de nouvelles terres à découvrir de par le monde, il reste encore à fouiller le passé, à retrouver les hommes et les civilisations anciennes et peut-être à nous découvrir nous-mêmes.

A notre époque l'aventure n'est plus l'exploration, c'est l'archéolo-

gie. L'exploration des terres fait place à l'exploration du passé. Peut-être le monde, aspiré dans le tourbillon de la technique et de la science, éprouve-t-il obscurément le besoin d'établir un lien durable avec ses origines qui éclairerait l'unité profonde de l'aventure humaine.

L'ÎLE DÉSERTE

Madagascar n'a pas de préhistoire.

Tandis que l'Afrique orientale, toute proche, a été peuplée par des populations préhistoriques, ainsi qu'en témoignent les nombreuses découvertes qui y ont été faites, Madagascar n'a livré aucun indice de peuplement préhistorique. A l'aube des temps, la Grande Ile, ainsi qu'elle est souvent dénommée, était une île déserte.

Pourquoi cette absence d'hommes dans une île qui — la troisième du monde par sa superficie si l'on tient l'Australie pour un continent — se trouve à quelques centaines de kilomètres seulement de régions où ont été mis au jour des ossements comptant parmi les plus anciens qu'on ait trouvés de l'homme ?

Pour essayer de comprendre cette anomalie, il faut tout d'abord faire appel à la géologie.

Si les phases géologiques et les couches qui caractérisent Madagascar ne diffèrent pas de celles que l'on rencontre dans les autres parties de l'ancien continent du Gondwana (Guyane-Brésil, Afrique au sud du Sahara, Inde, Australie), en revanche la séparation d'avec ce monde est très ancienne ; elle remonte à la fin de l'ère secondaire, soit à environ cinquante millions d'années.

Très tôt, Madagascar est devenue une île où la vie s'est développée en marge du reste du monde. Des liaisons temporaires ont pu exister avec le grand continent voisin, mais elles n'ont pas été suffisantes pour que Madagascar perde son originalité.

Cet isolement qu'atteste la géologie est prouvé également par la flore et la faune qui présentent, à un degré rare, des caractéristiques tout à fait originales. C'est ainsi que la plupart des oiseaux malgaches ne se rencontrent pas ailleurs. De même les deux tiers des caméléons connus sont propres à la Grande Ile. Certains atteignent un mètre de long. Sur vingt-huit espèces d'araignées, vingt-six sont malgaches. Cette liste ne reflète qu'une petite partie de la réalité. Il en est de même pour la végétation, très riche et très originale.

L'isolement de Madagascar, devenue très tôt une île, a eu une double conséquence. La flore et la faune ont évolué sur place : c'est ce qu'on appelle l'endémisme, ce qui explique la fréquence des formes archaïques. De nombreuses lacunes apparaissent dans la végétation et parmi les animaux qui présentent une allure « discontinue », hétéroclite, due au fait que certaines espèces ont pu gagner Madagascar à des époques où il existait des « ponts » avec l'Afrique, alors qu'à d'autres époques ces « ponts » étaient coupés.

L'île de Madagascar, tenue à l'écart du développement de la vie, repliée sur elle-même, n'a pas bénéficié des grands mouvements, des brassages qui caractérisent le reste du monde.

Il est tout à fait surprenant de ne rencontrer à Madagascar aucun des animaux traditionnels de l'Afrique voisine : lions, singes, éléphants, etc. Il est non moins surprenant d'y découvrir des animaux qui ont, ailleurs, disparu. C'est le cas du fameux cœlacanthe pêché au large des côtes malgaches et que l'on croyait disparu depuis des millions d'années. C'est le cas aussi des lémuriens. Ceux-ci que l'on assimile parfois, tout à fait à tort, à des singes, s'en distinguent par leur face velue, leur pelage souple et laineux, leur cerveau plus rudimentaire. Il en existe de nombreuses espèces, depuis le grand indri (babakoto) qui mesure un mètre de haut jusqu'au microcebus, de la taille d'un rat. Les lémuriens malgaches, communément appelés « makis », ne sont pas identiques à ceux que l'on trouve en Asie. Ils ressemblent beaucoup plus aux fossiles qui abondent dans certains gisements d'Europe, d'Afrique et d'Amérique du Nord où ils ont aujourd'hui disparu.

La remarque du naturaliste Commerson, de l'expédition de Bougainville, visitant l'île en 1769, garde toute sa valeur : « La nature semble s'être retirée ici comme dans un sanctuaire. »

Si nous sommes surpris et émerveillés de toutes les formes vivantes que l'on rencontre à Madagascar, imaginons l'étonnement des premiers hommes qui débarquèrent dans l'île.

A leur arrivée la forêt recouvrait la plus grande partie de cette île massive et secrète. Celle qu'on appelle aujourd'hui l'île rouge, en raison de l'intense érosion à laquelle est soumis son sol latéritique rouge, était alors une île verte. Dans l'Est, la forêt vierge masquait toutes les formes sous un épais manteau vert ; ailleurs la forêt moins dense s'étalait à perte de vue.

Au sein de cette immensité végétale, les premiers hommes trouvèrent le crocodile qu'ils connaissaient déjà, mais aussi d'autres animaux inconnus. Parmi ces derniers, certains ont depuis disparu.

Dans le Sud de l'île des troupeaux d'hippopotames nains se rassem-

blaient autour des mares. De très nombreux ossements ont été mis au jour à faible profondeur, à l'emplacement des mares actuelles.

Rien ne venait troubler la marche lente des tortues géantes et la vie sylvestre des grands lémuriens en bien plus grand nombre qu'aujourd'hui. Sur les plages du Sud, nichaient de très grands oiseaux : les aepyornis. Ces oiseaux fantastiques avaient une envergure de plusieurs mètres. Leurs œufs, que l'on trouve encore aujourd'hui en abondance dans le sable, ont une capacité qui peut dépasser huit litres ! (Pour comparer, les œufs d'autruche ont une capacité d'un litre.) La première fois que des hommes rencontrèrent ces oiseaux on peut imaginer leur stupéfaction.

Tous ces animaux, que l'on appelle des subfossiles, n'étaient que les survivants d'espèces préservées et façonnées par l'isolement de Madagascar. Cette faune, qui évoque plus les animaux préhistoriques que la faune habituelle de l'Afrique, fut découverte probablement dans la deuxième moitié du premier millénaire. Pendant que l'Europe vivait son Haut Moyen Age, à dix mille kilomètres de là des hommes découvraient une terre nouvelle peuplée d'animaux préhistoriques, disparus depuis longtemps ailleurs. Cette découverte s'accompagne de destruction. En quelques siècles les « subfossiles » furent détruits. L'homme avait pris pied dans un monde vierge, préservé, archaïque. Désormais, il allait lui imposer sa marque.

SUR LES TRACES DU PASSÉ

Les élèves malgaches ne répètent plus « nos ancêtres les Gaulois », ce qui était une façon originale de résoudre le problème des origines. Cette singularité historique ayant disparu des manuels scolaires, le problème reste entier.

L'histoire de Madagascar est, pour l'instant, amputée de ses origines et fragmentaire jusqu'à une époque contemporaine.

Que penser d'une histoire de France qui ne commencerait qu'avec François I^{er} et ne serait connue, jusqu'à une époque récente, que grâce à la tradition orale et aux récits intermittents, plus ou moins déformés, de voyageurs étrangers ?

Le passé de Madagascar reste encore à découvrir et les interrogations fondamentales subsistent : d'où viennent les Malgaches ? Qui sont-ils ? Quand ont-ils abordé pour la première fois la Grande Ile ?

Dans cette tâche de reconstitution du passé, le chercheur est comparable à l'ogre du conte ; il doit humer la chair fraîche, suivre les traces, retrouver les chemins empruntés. En effet, à la différence d'autres civilisations, à Madagasacar, la plupart des témoignages du passé se trouvent dans la vie présente : les hommes d'aujourd'hui témoignent de leurs ancêtres.

Aucun monument, aucune tradition écrite ne jalonne les premiers âges de l'homme à Madagascar et si le présent porte en lui les traces du passé encore faut-il que ce présent livre son poids d'histoire.

Comment faire pour ressusciter le passé, quelles démarches entreprendre ?

Aucune science physique ou humaine ne peut, seule, nous livrer les clés du problème. Il faut scruter Madagascar et ses habitants avec des yeux d'insecte à mille facettes. Il faut faire appel à la géographie, à l'histoire, à l'ethnologie, à la linguistique, à l'anthropologie et à bien d'autres disciplines.

Parmi toutes les pistes possibles, lesquelles explorer ?

La première, et la plus simple, est celle de la tradition orale, des légendes. Peut-être les légendes malgaches parlent-elles des premiers hommes de l'île ou bien gardent-elles même le souvenir d'un passé encore plus lointain ? Cette piste semble se révéler prometteuse dès le départ car, bien que la tradition orale soit discrète et contradictoire sur les temps reculés, la plupart des légendes malgaches ont cependant un point commun : elles indiquent comme premiers occupants de l'île, des Pygmées. Ce sont, selon les régions, les Kinaoly, les Kotokeli, les Kimosi, les Vazimba.

Attardons-nous un instant sur ces derniers, qui sont mentionnés dans les légendes des populations des hautes terres de l'île. Aujourd'hui encore, des « bruits » circulent à leur sujet. On affirme qu'il en existe toujours, réfugiés dans certaines zones inaccessibles. J'ai eu l'occasion, effectuant des études dans la préfecture d'Antsirabé, d'en entendre parler. Des villageois me signalèrent des êtres de petite taille vivant dans des cavernes calcaires au sud de la préfecture. Certains même m'affirmèrent avoir observé de loin des hommes sortir de ces grottes pour chasser des zébus égarés ou des zébus sauvages. Je n'ai pas eu l'occasion de visiter ces cavernes, à mon grand regret, mais il semble bien qu'il s'agisse là de croyances sans fondement. Cette région inhabitée, difficilement accessible, son aspect étrange, le fait qu'elle ait pu servir de refuge à des condamnés ont excité l'imagination des habitants. L'existence de Pygmées protohistoriques à 200 km de Tananarive, la capitale, est tout de même assez difficile à envisager.

D'autres histoires de ce genre circulent également ailleurs à Madagascar, dans la forêt claire du Sud-Ouest où vit une population de petite taille, les Mikea, dans la forêt dense de l'Est où « vivraient » des Pygmées, etc. Rien, jusqu'à présent, ne permet de croire sérieusement à ces histoires, mais... sait-on jamais ?

Pour en revenir aux Vazimba, ils occupent une place particulière en raison des théories émises à leur sujet. Certains auteurs ont rapproché les Vazimba de peuplades de l'Est africain, comme les Wapemba. Le rapprochement des termes était facile ; de là à déduire que les premiers occupants étaient des Pygmées d'origine bantoue, il n'y avait qu'un pas qui fut allégrement franchi. Cette preuve linguistique de l'antériorité bantoue ne résiste pas à la critique. La linguistique ne s'apparente que fort peu à ce jeu phonétique ; à preuve, cet auteur qui s'était cru en mesure de traduire « Ray Amandreny » qui signifie ancien, sage, par « propriétaire de rennes », rattachant les Malgaches à des populations lapones !

En dépit de ces interprétations abusives, sinon farfelues, que penser de ces Pygmées signalés dans les légendes ? Gardent-elles effectivement le souvenir lointain d'ancêtres pygméens qui auraient vécu ailleurs avant l'arrivée à Madagascar ou s'agit-il réellement des premiers occupants de l'île ? Ou bien nous trouvons-nous encore en face d'êtres mythiques comme il en existe dans le panthéon de nombreuses civilisations ?

Il n'est pas possible pour l'instant de répondre à toutes ces questions sinon pour reconnaître que nous ne possédons aucune preuve. Peut-être une nouvelle découverte, dans un autre domaine, viendra-t-elle confirmer l'une ou l'autre des possibilités, ou bien encore les infirmera-t-elle toutes.

De toute façon, il est préférable, pour l'instant, de s'en tenir aux faits, d'abandonner cette piste pour une autre qui nous conduira un peu plus loin dans le passé.

Peut-être les premiers occupants ont-ils laissé des traces que le sol a conservées. C'est dans le but d'éclairer la protohistoire malgache que des fouilles ont été entreprises en différents points de Madagascar.

Beaucoup de ces fouilles ont révélé des traces de vie assez récentes ; trois endroits prospectés méritent particulièrement notre attention : il s'agit des gisemens d'Irodo dans le Nord, de Talaky dans le Sud et de Vohitrandriana dans le Centre. Les deux premiers gisements sont les mieux connus. Ils ont livré des objets et des ustensiles dont la datation par la méthode du carbone 14 a révélé qu'ils avaient environ neuf cents ans. Le gisement de Talaky, près de l'embouchure de la rivière Manombovo, témoigne qu'à la fin du premier millénaire, des populations maritimes existaient déjà dans cette région.

Toutes ces études archéologiques en sont à leur début et il est impossible de tirer des conclusions générales. D'autres découvertes apporteront peut-être à la protohistoire malgache les preuves matérielles qui lui manquent. Il n'en reste pas moins que ces fouilles nous fournissent quelques repères dans le temps et nous indiquent qu'au Nord comme au Sud des hommes vivaient déjà à Madagascar à la fin du premier millénaire.

Après cette recherche dans les siècles révolus, qui nous a livré quelques éléments mais pas de réelle solution, il faut aller chercher ailleurs les faits qui nous manquent et, puisque le présent témoigne du passé, chercher parmi les hommes actuels les indices qui peuvent nous guider.

Ces hommes actuels, qui sont-ils ? A quelle race ou à quel type physique appartiennent-ils ?

Il suffit de se trouver au milieu d'une foule malgache pour être frappé par la diversité des types physiques, par l'étonnant mélange des traits.

Il existe un type de Malgache à la peau brun clair, d'allure asiatique, aux traits fins, aux cheveux lisses, de taille moyenne ou petite. Il existe un autre type, aux cheveux crépus, aux lèvres épaisses, à la taille plus élevée, d'allure africaine. Le mélange de ces deux types donne naissance à un troisième, mixte, dont la peau est brun foncé, les cheveux frisés, les lèvres épaisses et le nez court.

Ces types physiques se rencontrent partout à Madagascar et il semble bien que le troisième (mixte) soit le plus répandu. Il est cependant d'observation courante de rencontrer plus fréquemment un type dans certaines ethnies que dans d'autres. C'est le cas chez les Mérina des hautes terres du Centre où le type asiatique est assez caractéristique sans qu'il soit prédominant. C'est le cas encore chez les Bara du Sud de l'île où le type africain est plus marqué.

L'histoire nous apprend aussi que des Arabes se sont installés à Madagascar dès le XII^{e} siècle. Certains de leurs caractères se retrouvent encore dans quelques familles du Nord-Ouest de Madagascar. De même, des Noirs de l'Afrique orientale ont été introduits au XVIII^{e} siècle. Ces apports arabes et africains relativement récents ne nous intéressent pas pour l'instant car ils ne sont intervenus que plus tard dans le processus de peuplement de l'île.

Même si les études anthropologiques doivent encore être approfondies et étendues à un nombre plus important de personnes, elles nous livrent cependant les deux composantes essentielles de la population malgache : l'Afrique et l'Asie. Malheureusement pour nous il n'est pas possible de distinguer quelle origine est antérieure à l'autre et ce d'autant

moins qu'actuellement, du fait des croisements, on peut considérer, avec Hubert Deschamps, que « le Malgache n'est ni un Asiatique ni un Africain, mais une juxtaposition ou un métissage des deux, un peuple original et d'une grande variété ».

On peut s'attendre, dans ces conditions, à trouver dans les langues parlées à Madagascar la même diversité et le mélange d'éléments africains et d'éléments asiatiques. Il n'en est rien.

La linguistique nous conduit de surprise en surprise. La première, c'est l'existence d'une langue unique à Madagascar ; du nord au sud et d'est en ouest, sur un territoire plus vaste que la France, il existe une langue commune : le malgache, dont les variations régionales ne sauraient masquer la profonde unité. La seconde, considérable, est l'origine de la langue malgache. Le malgache appartient indiscutablement au rameau indonésien des langues malayo-polynésiennes. L'origine asiatique, là, est nette. Les affinités avec l'Indonésie, la Mélanésie, la Polynésie sont d'ailleurs connues depuis fort longtemps puisque le Hollandais Houtman rédigeait déjà en 1604 un vocabulaire comparé du malais et du malgache.

Le tronc commun que forment les langues malayo-polynésiennes a une aire d'extension extrêmement vaste puisqu'on le trouve du canal de Mozambique, à l'ouest, jusqu'à l'île de Pâques, à l'est. De ce tronc commun sont issus, au cours des âges, des rameaux comme l'indonésien, le polynésien, etc. La langue malgache présente une nouvelle originalité dans ce domaine par rapport aux autres langues malayo-polynésiennes actuelles. Alors que ces langues ont évolué en subissant diverses influences, la langue malgache a évolué indépendamment, presque à l'abri des influences extérieures et en conservant un certain nombre de traits archaïques. Nous retrouvons là un processus que nous avons déjà noté pour la faune et la flore. Madagascar est une île dans tous les sens du terme et le caractère insulaire s'est imposé aux êtres vivants d'une manière tout à fait exceptionnelle.

L'insularité linguistique est intéressante en soi, mais elle se révèle également précieuse pour l'histoire. En effet, si nous arrivions à préciser l'époque à laquelle s'est produit l'isolement de la langue malgache, nous aurions une excellente piste.

Ce qui est certain, c'est que la séparation est intervenue à un moment où les langues de l'Asie du Sud-Est étaient plus proches les unes des autres qu'aujourd'hui. En comparant même le malgache et l'indonésien, on peut supposer qu'elle s'est produite avant que la colonisation indienne n'ait marqué la civilisation indonésienne, soit dans les premiers siècles de notre ère. La langue malgache ne contient en effet que peu de termes d'origine indienne. Malheureusement, si cette



La plage de Tamatave.



Cases Betsimisaraka sur pilotis.

Femmes et enfants Betsimisaraka.

théorie est séduisante elle n'est pas hors de portée de la critique. On sait que la colonisation indienne a touché surtout les côtes des îles de l'Indonésie et que les populations, réfugiées dans les montagnes de l'intérieur, y ont échappé. Ces mêmes populations auraient bien pu quitter les îles par la suite pour un long voyage en mer en direction de l'ouest. Une nouvelle fois nous débouchons sur une incertitude.

Il faut noter encore que la langue malgache, si elle est indiscutablement d'origine asiatique, contient un petit nombre de termes bantous, sanscrits et arabes, ce qui n'est pas sans intérêt car cela suppose un certain nombre de contacts même s'ils furent limités. De plus, un auteur comme H. Deschamps pense que le malgache est « un indonésien modifié par une prononciation africaine habituée à des voyelles finales de même que le français est un latin déformé par des gosiers gaulois ». L'influence africaine sur la langue, si elle est superficielle, n'est donc pas absente. Elle montre, en tout état de cause, que la langue malgache comme l'ensemble des langues malayo-polynésiennes du domaine indo-pacifique, s'est imposée à des types humains très variés.

Mais est-ce que la langue malgache s'est imposée à des populations africaines déjà en place à Madagascar ou bien, au contraire, était-elle déjà parlée dans l'île quand de nouveaux venus, d'une autre origine, s'y installèrent, adoptant alors une langue qui n'était pas la leur ?

Sans pouvoir apporter de réponse, pour l'instant, on peut toutefois relever deux faits. Malgré la remarquable faculté d'assimilation de cette langue, des contacts suffisamment prolongés ont dû être nécessaires pour qu'aucune empreinte linguistique importante étrangère ne subsiste dans la langue malgache. L'unité actuelle de la langue qu'on constate à Madagascar prouve que la séparation des diverses ethnies est relativement récente car le temps a été insuffisant pour que des parlers régionaux s'originalisent. L'introduction de la langue à Madagascar n'est donc pas très ancienne.

Ces deux faits peuvent sembler contradictoires. En fait, la contradiction se résout si l'on suppose qu'entre le moment où la langue malgache s'est séparée du tronc commun malayo-polynésien et le moment où elle a été introduite à Madagascar s'est écoulée une période assez longue à la fois hors d'Indonésie et hors de Madagascar. Où ? La linguistique ne nous l'apprend pas. Peut-être d'autres indices nous mettront-ils sur la voie.

Il reste d'autres domaines d'investigation et tout d'abord la société elle-même. Qu'est-ce qui, dans la société malgache, peut être révélateur de ses origines ?

La manière la plus simple d'aborder une société et d'en saisir les

caractères consiste à reconnaître les techniques qu'elle utilise : techniques de production, de construction, de navigation... De plus, c'est une bonne méthode pour la recherche des origines car, à Madagascar, comme dans les autres pays à économie traditionnelle, les techniques ont peu évolué depuis des siècles ; elles témoignent donc fortement du passé et peuvent nous livrer les preuves matérielles que nous cherchons.

L'examen des techniques met une nouvelle fois en lumière la double composante africaine et asiatique du monde malgache.

Sont d'origine africaine : la culture du mil et du coton, l'élevage de « prestige » qui confère aux propriétaires d'animaux un rang particulier dans la société, le tissage, le bouclier rond, certaines sculptures et poteries, le tambour, l'arc à calebasse, etc.

Sont d'origine asiatique : la rizière irriguée, l'angady (sorte de bêche), le tressage et la sparterie, les maisons rectangulaires construites en végétaux, les techniques de pêche, la pirogue à balancier, les mégalithes (pierres levées), les tombeaux quadrangulaires, des instruments de musique comme la cithare « valiha », etc. Au sujet du riz et de la rizière irriguée, il est à peu près certain qu'ils étaient inconnus en Indonésie au moment du départ de ceux qui allaient composer le peuple malgache. En revanche, la rizière irriguée était bien connue en Inde qui a très vraisemblablement été le foyer d'extension de cette technique vers l'est et vers l'ouest.

Tout semble indiquer qu'au départ de l'Indonésie le bagage technique des pré-Malgaches était assez limité, en dehors de la navigation bien sûr, et qu'il s'est enrichi par apports d'autres civilisations.

L'examen des techniques est intéressant mais une société ne se résout pas à ses techniques ; elle s'exprime surtout par ses structures, son mode d'organisation, la culture qui en émane. Dans ce domaine, la complexité de toute société, qui est un organisme vivant, rend difficile la recherche de ses fondements originaux et des liens qu'elle peut avoir avec diverses civilisations. Il est cependant possible, avec toutes les précautions d'usage, de dégager un certain nombre de traits caractéristiques.

C'est ainsi qu'on peut rattacher à l'Afrique : le clan patriarcal, la représentation des ancêtres par des serpents, la « parenté à plaisanterie » qui permet entre certains parents, comme l'oncle et le neveu par exemple, de s'injurier en « plaisantant », l'assemblée des hommes qui limite le pouvoir des chefs, certaines formes d'appropriation des terres, les liens du sang, etc.

On peut, en revanche, rattacher à l'Indonésie : la liberté sexuelle des jeunes filles, l'indépendance juridique de la femme, le meurtre

des jumeaux, le culte des reliques, tout ce qui concerne la mort — la mort est indonésienne —, la poésie, etc.

La société malgache est donc une juxtaposition, parfois une synthèse, de traits africains et de traits indonésiens. Il semble cependant que le fond culturel malgache soit asiatique, mais que de nombreux apports, africains et autres, soient venus s'y greffer au point qu'une civilisation particulière et originale en a résulté.

Avant de rassembler les éléments épars que nous avons rencontrés sur notre route, il reste à explorer une dernière piste. Celle-ci est de caractère essentiellement géographique, puisqu'elle consiste à observer une carte de Madagascar pour tenter d'y lire son passé, de même qu'une voyante se penche sur sa boule de cristal !

Sur cette carte de l'île, deux phénomènes peuvent nous intéresser : la répartition actuelle du peuplement et celle des forêts.

En ce qui concerne la population, nous constatons une très inégale répartition des Malgaches et une localisation préférentielle le long de la côte Est, où les densités humaines sont les plus fortes. Ces deux faits signifient très clairement que le peuplement de Madagascar n'est pas encore achevé et qu'il a commencé sur la côte Est. L'histoire contemporaine de l'île confirme ces conclusions. Des exemples nombreux nous sont connus de migrations intérieures prenant parfois l'allure d'exode de toute une ethnie. C'est le cas des Sakalava. Toutes ces migrations se sont faites d'est en ouest. Elles continuent d'ailleurs aujourd'hui et Madagascar connaît un processus qu'ont connu beaucoup de pays neufs : le front pionnier. Celui-ci se déplace des hautes terres du Centre vers la côte Ouest. D'une façon générale, le peuplement inachevé de l'île prouve que l'introduction de l'homme est relativement récente. Les Malgaches n'ont pas encore pris totalement possession de leur pays.

L'examen de la répartition des forêts nous conduit à la même conclusion. En effet, bien que la dégradation de la forêt par l'homme soit un fait établi, cette dégradation a tout de même épargné de très importantes zones. Si l'occupation de l'île était très ancienne, la forêt aurait normalement dû disparaître presque totalement. Il ne s'agit pas là d'une appréciation vague, mais du résultat d'études auxquelles s'est livré un auteur. Partant du fait que les premiers habitants de l'île — comme beaucoup de Malgaches encore à l'heure actuelle — ne connaissaient qu'une technique pour cultiver : défricher la forêt en l'incendiant, J. Poirier, soulignant l'aspect destructeur de ce type d'économie, a montré l'impossibilité d'une occupation trop ancienne de la terre dont la population, augmentant, aurait pratiquement rasé toute la forêt.

Les données du peuplement et de la forêt militent donc en faveur d'une arrivée relativement récente des proto-Malgaches. Il faut néanmoins être prudent dans les conclusions à en tirer car elles n'excluent pas la possibilité d'une présence plus ancienne de petits groupes qui auraient été assimilés ou qui auraient, par la suite, disparu. L'Amérique du Nord a été peuplée par des hommes venus de tous les horizons, elle a été découverte par Christophe Colomb. Malheureusement il semble bien improbable qu'on découvre un jour le « Christophe Colomb » de Madagascar !

DES HYPOTHÈSES

La recherche des sources malgaches nous a fait suivre plusieurs pistes. Si certaines se sont révélées être des culs-de-sac au premier détour, d'autres, au contraire, nous ont conduit plus loin et fait découvrir des traces intéressantes. Toutes néanmoins ont livré des indices et le problème est, à partir de ces fragments, de reconstituer le puzzle du passé. Heureusement, parmi la diversité des faits, existe un fil conducteur qui nous permet de comprendre l'origine du peuple malgache : c'est sa double appartenance à un monde africain et à un monde asiatique. Tous les auteurs, quelles que soient leurs théories, s'accordent sur ce fait. Là où ils se séparent, c'est sur l'importance à donner à l'une ou à l'autre composante et surtout à l'antériorité de l'une sur l'autre.

Mais avant de présenter les diverses hypothèses qui ont été émises, il faut planter le décor dans lequel ont évolué les personnages de l'histoire ancienne de Madagascar.

Ce décor, c'est l'eau ; soixante-quinze millions de kilomètres carrés d'eau, un océan Indien qui s'étend des côtes d'Afrique jusqu'aux rivages de l'Indonésie, baignant au passage l'Arabie et l'Inde.

L'histoire ancienne de Madagascar ne peut se comprendre si l'on n'a pas présente à l'esprit cette immensité marine, domaine de navigateurs qui comptent parmi les plus extraordinaires que la terre ait connus. Alors que l'Occident est fasciné par les aventures maritimes des peuples méditerranéens ou scandinaves, il ignore presque complètement la prodigieuse vie maritime qu'a connue l'océan Indien déjà bien avant notre ère. Foyer d'activité intense, de brassages, d'aventures, d'expéditions, l'océan Indien a été un centre de diffusion de la vie comme il n'en existe que peu d'exemples dans le monde, aux époques anciennes.



Fig. 2. — *L'océan Indien, domaine des migrations*

Bien que Madagascar se trouve à six mille kilomètres des côtes de l'Indonésie et seulement à quelques centaines de kilomètres de l'Afrique, l'île a participé à la vie de cet océan et a été touchée par les vagues migratoires qui l'ont parcouru. Par rapport à l'Indonésie, Madagascar et la côte orientale d'Afrique représentent à l'ouest ce qu'est l'île de Pâques à l'est : la limite maximale d'extension du foyer humain primordial qu'a été l'Asie du Sud-Est.

Comment de tels mouvements ont-ils pu avoir lieu à des époques reculées alors que les moyens de navigation, pour aussi remarquables qu'ils pussent être, semblent cependant singulièrement rudimentaires face aux distances à franchir et à la durée du trajet à supporter ?

Ici se place un élément déterminant pour la compréhension de ces voyages : l'existence de courants marins entre l'Indonésie et l'Afrique. Parmi ces courants, l'un est particulièrement remarquable par sa puissance et sa trajectoire : le grand courant sud-équatorial qui fonctionne en août-septembre, précisément à un moment où l'océan n'est pas parcouru de cyclones. Ce courant frôlant les côtes de l'Indonésie, puis le nord-ouest de l'Australie, suit une trajectoire rectiligne le long du dixième degré de latitude sud et vient aboutir au cap d'Ambre au nord de Madagascar.

Plusieurs exemples historiques témoignent de ce courant. Lors de l'explosion du volcan Krakatau, situé entre Sumatra et Java, en 1883, les ponces projetées dans l'océan ont suivi le même trajet avant de se déposer sur les côtes de Madagascar. De même, des troncs d'arbres, des graines, des matériaux divers échouent régulièrement sur les plages malgaches en provenance de l'autre bord de l'océan. Plus significatives encore sont les deux histoires suivantes. Lors de la deuxième guerre mondiale, des radeaux de naufragés aboutirent à Madagascar alors que leurs bateaux avaient été torpillés au large des côtes malaises. Au début du XIX^{e} siècle, une jonque malaise, prise dans une tempête, perdit sa route et acheva sa course dans le port de Tamatave sur la côte Est.

Tous ces exemples soulignent la possibilité d'une liaison maritime directe Indonésie-Madagascar. Est-ce dire pour autant que les pré-Malgaches ont emprunté cette voie ?

Pour l'instant, il n'y a aucune preuve qui permettrait de l'affirmer. De plus, il existe une autre route importante qui permet de franchir l'océan Indien. C'est celle qui longe, à partir de l'Indonésie, les côtes de l'Inde et de Ceylan, l'Arabie, la côte orientale d'Afrique et qui de là, en franchissant le canal de Mozambique, permet d'atteindre Madagascar. Il s'agit plus alors de cabotage que de navigation transocéanique. Cette

voie maritime est peut-être moins glorieuse et satisfait moins notre penchant pour l'aventure, mais elle est plus sûre et permet de mieux expliquer certaines caractéristiques du peuple malgache. Une voie n'en exclut d'ailleurs pas une autre et, quoi qu'il en soit, la voie nord, le long des côtes, suppose une remarquable connaissance des éléments marins et un goût de la découverte exceptionnel. Dans tous les cas, les navigateurs phéniciens ou grecs semblent, par comparaison, de paisibles pêcheurs.

Face à l'immensité marine qu'ont eu à parcourir des navigateurs d'origine indonésienne, le canal de Mozambique peut sembler dérisoire à franchir. Ce fait a d'ailleurs servi d'argument à certains auteurs qui en ont déduit que les populations africaines avaient été les premières à atteindre Madagascar. C'est aller un peu vite et méconnaître les conditions de franchissement du canal. En effet, le canal de Mozambique, s'il n'est pas large, présente d'assez mauvaises conditions de navigation : les courants marins se contrecarrent, les dépressions tropicales sont fréquentes en été, les brumes nombreuses, les marées puissantes. Le franchissement est donc une expédition périlleuse ou, plus exactement, était une expédition périlleuse pour des bateaux rudimentaires. Or, il semble que les habitants de la côte d'Afrique orientale n'aient jamais été de grands marins, ni dans l'art de naviguer ni dans les techniques utilisées.

Mais peut-être des populations étrangères à l'Afrique, qui possédaient cet art de la navigation, ont-elles pu effectuer des reconnaissances en mer et accoster dans la Grande Ile ? Pour le savoir, il faut se pencher sur les documents que nous ont laissés les anciens. Ces documents sont au nombre de deux : le « Périple de la mer Erythrée » et la « Géographie » de Ptolémée. Tous deux font mention d'une île baptisée Menouthias qui se situe au large des côtes de l'Afrique.

Dans le « Périple », les géographes alexandrins du I^er^ siècle après J.-C. signalent une île dont la description correspond vraisemblablement à Zanzibar ou à Pemba, et non à Madagascar. Mais Ptolémée qui écrit au II^e^ siècle après J.-C., s'appuyant sur le témoignage de deux marins grecs, situe l'île Menouthias à 5° de longitude E. et 12°30' de latitude S., ce qui correspond à la longitude de Majunga et à la latitude de Diego-Suarez. Il est possible dans ces conditions qu'il s'agisse là de Madagascar encore qu'aucune description n'en soit faite. Il faut alors admettre que des navigateurs arabes ont découvert la Grande Ile dès les premiers siècles de notre ère et que le récit de cette découverte s'est répandu. Le « Christophe Colomb » de Madagascar était peut-être arabe.

Il faut également signaler la découverte dans le sable, près de

Majunga, d'une monnaie de bronze à l'effigie de Constantin et datée du IVe siècle après J.-C. Cette découverte, si elle est intéressante, ne prouve rien, car la pièce trouvée a pu être perdue beaucoup plus tard.

Malgré sa proximité de la côte africaine, et en dépit du fait qu'elle a peut-être été découverte assez tôt, la Grande Ile n'est pas un simple appendice de l'Afrique, elle appartient au monde de l'océan Indien, la composition de son peuple en témoigne.

Le moment est maintenant venu, le décor une fois planté, de tenter d'écrire la mise en scène de l'histoire ancienne de Madagascar. Cette mise en scène ne peut d'ailleurs être qu'une adaptation très libre à partir d'un certain nombre de faits.

Que Madagascar soit le lieu de rencontre de populations noires et jaunes, c'est ce que personne ne songe à contester ; mais d'où viennent ces populations et lesquelles sont arrivées les premières ? Voilà qui donne lieu à des interprétations fort différentes. A cet égard, de nombreuses hypothèses ont été émises qui peuvent se regrouper en trois tendances.

Les auteurs qui se rattachent à la première soulignent l'antériorité du peuplement noir à Madagascar ; les « océaniens » selon eux n'étant arrivés que plus tard. Cela étant posé, les avis diffèrent sur l'origine du peuplement noir de l'île. Pour Grandidier, par exemple, les Noirs de Madagascar ne sont pas d'origine africaine mais s'apparentent aux Noirs de l'Inde et de l'Indonésie, qu'il qualifie d'Indo-Mélanésiens. Il s'appuie sur le fait qu'il existe bien des populations noires dans le domaine indo-pacifique ; elles constituent même l'une des composantes importantes des peuples du Sud-Est asiatique. Grandidier pense que ces populations indo-mélanésiennes avaient déjà quitté l'Inde et l'Indonésie bien avant notre ère, essaimant très loin de leur foyer originel, vers l'Afrique et Madagascar à l'ouest et vers l'Insulinde à l'est. Quant à l'élément jaune de Madagascar, Grandidier ne le reconnaît que chez les Mérinas des hautes terres qu'il tient pour des Malais purs venus beaucoup plus tard à Madagascar, un peu avant le XVe siècle, et qui auraient adopté la langue déjà en place. Pour Julien, au contraire, les Noirs de Madagascar sont d'origine africaine, et plus exactement bantoue. Ils se seraient installés les premiers dans l'île, et de donner pour preuves un certain nombre de termes utilisés dans la langue malgache. En fait, ces preuves paraissent peu convaincantes surtout si l'on sait que l'auteur appuie fortement sa démonstration sur la tradition des Vazimba dont nous avons déjà parlé ; ce qui ne veut pas dire que l'antériorité de populations asiatiques soit prouvée *a contrario*. Le pro-

blème Noirs d'Afrique ou Noirs de l'Inde et de l'Indonésie est peut-être d'ailleurs un faux problème car il est prouvé que certaines populations africaines trouvent une lointaine origine dans le Sud-Est asiatique.

Les auteurs qui se rattachent à la deuxième tendance, soutiennent que les vrais proto-Malgaches sont des Indonésiens. Ce sont eux qui constituent le fond du peuple malgache et ce sont eux qui auraient occupé l'île les premiers. Les populations noires africaines ne seraient venues qu'ensuite, s'intégrant au monde préexistant. Pour expliquer la composante noire tenue pour africaine, les auteurs pensent qu'après avoir occupé l'île, les proto-Malgaches indonésiens auraient effectué un certain nombre de razzias sur la côte orientale africaine afin de se procurer des esclaves.

La dernière tendance, dont le représentant éminent est H. Deschamps, résout le problème de l'antériorité en faisant arriver les Indonésiens en même temps que les Africains. Selon cet auteur, les ancêtres des Malgaches seraient des Indonésiens qui, longeant les côtes au nord de l'océan Indien, et séjournant pendant une période plus ou moins longue dans les pays ainsi abordés, auraient atteint la côte orientale d'Afrique. Une fois là, ils se seraient soit mélangés soit alliés aux populations noires en place, et c'est ensemble qu'ils auraient franchi le canal de Mozambique, via les îles Comores, pour arriver enfin à Madagascar. Il faut remarquer qu'à l'époque de l'arrivée éventuelle de ces navigateurs indonésiens en Afrique — dans les premiers siècles de notre ère — les populations en place sur la côte orientale d'Afrique n'étaient vraisemblablement pas du même type que celles qui s'y trouvent aujourd'hui. La côte d'Afrique devait être peuplée de Boschimans et de Négritos de petite taille qui, par la suite, auraient migré vers le Sud et vers l'intérieur de l'Afrique où on les rencontre encore aujourd'hui. Une partie de ceux-ci auraient pu naviguer de conserve avec les Indonésiens vers Madagascar.

Cette théorie de H. Deschamps, qui est la plus récente et la plus large, rend assez bien compte d'un certain nombre de faits disparates et résout plusieurs problèmes laissés dans le vague par les auteurs précédents. C'est ainsi par exemple que l'idée d'un contact plus ou moins prolongé avec l'Inde permet d'expliquer que la civilisation technique des pré-Malgaches, assez peu développée au départ, se soit enrichie de la connaissance du riz et de la rizière irriguée, bien connue en Inde. De même, un contact avec l'Afrique aurait pu permettre d'acquérir les techniques de domestication des animaux. La preuve de la route décrite par H. Deschamps, comme ayant été suivie par les navigateurs indonésiens, serait fournie par la présence de la pirogue à balancier que l'on

rencontre effectivement tout au long des côtes de l'Indonésie à la côte orientale d'Afrique.

Que penser de toutes ces théories ? La dernière annule-t-elle les précédentes ? Contiennent-elles toutes une part de vérité, mais dans ce cas laquelle ? Il faut bien avouer que personne, à l'heure actuelle, n'y voit très clair. Toutes ne sont que des constructions de l'esprit étayées par des faits plus ou moins prouvés et qui ne satisfont en dernier ressort que ceux qui les ont bâties. De nombreuses interrogations subsistent encore et des découvertes récentes remettent en cause certaines interprétations tenues jusqu'alors pour exactes. C'est ainsi que l'argument de la pirogue à balancier n'est pas aussi solide qu'il semble car la pirogue est pratiquement inconnue sur la côte Est de Madagascar, où se situe le premier foyer de peuplement. Elle se rencontre au contraire sur la côte Ouest. J. Dez, qui fait cette observation, pense que les pré-Malgaches d'origine indonésienne sont venus sur de grands radeaux du modèle de ceux qui existent en Indonésie, les courants permettant la traversée. Il faut d'ailleurs souligner que, dans les temps anciens, les courants marins ont été le plus puissant moyen d'expansion.

Une autre inconnue subsiste : la façon dont s'est fait le peuplement par la mer. Faut-il imaginer des vagues de pirogues ou de radeaux s'avançant à la conquête de Madagascar ou, au contraire, toute une série de petits groupes, de « robinsonnades », selon le terme de E. F. Gautier, espacés dans le temps ?

Au-delà même des théories émises, il subsiste des incertitudes fondamentales. En effet, dire que les Malgaches ont en partie une origine indonésienne n'est guère s'avancer dans la démonstration. Seul un lien géographique est établi. Si d'aventure l'on se risquait à tenter de préciser davantage le contenu du terme indonésien, nous nous trouverions placés devant une nouvelle énigme, et de belle taille. Ainsi que le disait le géographe J. C. Spencer, les termes : deutero-malais, indonésien, etc., ne traduisent... que notre ignorance car ils recouvrent une réalité infiniment complexe qui est déjà l'aboutissement d'un processus de mélanges et de brassages fort divers.

Au terme de notre recherche des origines du peuple malgache, nous devons donc avouer notre impuissance à écrire son histoire ancienne. Nous possédons un certain nombre de fils, mais la trame est encore inconsistante en beaucoup d'endroits. Un esprit scientifique ne peut s'appuyer sur elle pour broder ! Et, après tout, notre incertitude actuelle était prévisible, car comment connaître exactement l'histoire ancienne de Madagascar quand on connaît mal celle de l'océan Indien et de l'Afrique en général ? On ne voit pas très bien par quel miracle

Madagascar serait un « îlot de connaissance » dans un « océan d'ignorance » !

Lorsque l'histoire ancienne et plus particulièrement les vagues de migrations humaines du domaine maritime indien seront mieux connues et lorsque des recherches plus approfondies auront éclairé davantage le peuple malgache, alors peut-être pourra-t-on commencer à écrire l'histoire ancienne de Madagascar, histoire qui, si elle nous est encore dissimulée, se révèle déjà comme étant le moment essentiel de la constitution du peuple malgache. L'histoire moderne et contemporaine n'apparaît, par comparaison, que comme une série d'accidents secondaires qui restent sans influence sur la lente marche du peuple malgache vers son unité et sa personnalité.

La route reste encore largement ouverte à tous les chercheurs, dignes de ce nom, qui aideront à remplir la page des temps anciens de Madagascar. Ce faisant, ils apporteront de nouvelles lumières non seulement sur la Grande Ile, mais aussi sur l'aventure des hommes et plus particulièrement de ces hommes qui ont été les plus extraordinaires découvreurs maritimes des temps anciens. Il est temps de leur rendre la place qu'ils méritent dans l'histoire de notre humanité.

CHAPITRE II

AU CARREFOUR DES CIVILISATIONS

L'occupation de Madagascar commencée — très probablement sur sa côte Est — des groupes humains vont prendre possession de l'île, très modestement d'abord, puis les apports continuent et les groupes se développent sur une aire de plus en plus vaste. Dans le même temps que ces groupes deviennent le peuple malgache, ils affirment leur personnalité géographique en créant des unités ethniques de plus en plus larges. Au sein de ces unités humaines, des dissensions vont se produire qui aboutiront à l'éclatement. Les rivalités entre familles entraîneront des départs vers de nouvelles terres à conquérir. Comme l'écrit H. Deschamps, « un nomadisme terrestre succède au nomadisme maritime », les premiers temps de l'histoire malgache sont déterminants dans l'affirmation de l'originalité malgache. Tout au long des siècles qui vont s'écouler, ce peuple, même réduit, se révélera capable d'absorber très rapidement les nouveaux apports quelle qu'en soit l'origine. La civilisation malgache pourra s'enrichir, elle ne se transformera pas. Un peu à l'exemple des Etats-Unis d'Amérique, Madagascar va être un « melting pot » tout à fait remarquable. De nos jours encore la « malgachisation » rapide d'étrangers est un fait bien connu. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

MIGRATIONS ET VOYAGES

Imaginer que Madagascar a été peuplée en une seule fois serait méconnaître à la fois le caractère mouvant, progressif de toute occupation

humaine et ignorer l'intense activité qu'a connue le monde de l'océan Indien.

Du VII[e] au XVI[e] siècle, l'océan Indien, et plus particulièrement l'océan Indien occidental, a été le théâtre de voyages, de migrations, d'aventures maritimes où des équipages indonésiens, arabes, indiens, se sont relayés, concurrencés, combattus.

L'histoire de ces mouvements humains n'est connue qu'en très petite partie, grâce à des témoignages écrits ou à des traces archéologiques. Aucune relation écrite ne concerne directement Madagascar, sinon par allusion, et l'on est bien obligé d'interpréter les textes pour tenter de lever le voile sur ce passé de l'île sans pour autant être sûr de son interprétation. Les passages qui, semble-t-il, font mention de la Grande Ile, se trouvent dans les récits de voyages de géographes arabes.

Il faut s'arrêter un instant sur ces derniers pour rappeler qu'ils ont joué, dans le Moyen Age de l'Afrique, du Moyen-Orient, de l'Inde et de l'Indonésie, le même rôle que Ptolémée ou les géographes alexandrins dans l'Antiquité. C'est grâce aux géographes arabes que l'histoire médiévale de ces pays nous est connue. Sans eux, nous ne saurions à peu près rien. Reprenant le flambeau de la géographie, allumé dans le monde hellénique de l'Antiquité, ils le transmirent à l'Europe au XVI[e] siècle. Ils ont été non seulement les seuls grands géographes du Moyen Age, mais aussi — et c'est là une tradition qui de nos jours semble se perdre — d'extraordinaires voyageurs, témoins de leur temps dans les pays les plus éloignés.

LES VOYAGES INDONÉSIENS SE POURSUIVENT.

Les navigateurs indonésiens, une fois les routes vers l'ouest reconnues, multiplièrent leurs expéditions vers les côtes indiennes, arabes, africaines, malgaches et ce, d'autant plus facilement, que la technique de navigation se perfectionna : un navire à balancier plus puissant fut mis au point, comme en témoignent un certain nombre de gravures.

Les expéditions maritimes avaient probablement un but commercial, mais devaient se terminer parfois par des pillages, des attaques, des razzias d'esclaves. Un document chinois daté de 813 mentionne la visite, à la cour de Chine, d'une ambassade javanaise ayant quatre esclaves « Zendj » dans sa suite. Le terme « Zendj » était alors donné aux Africains de la côte orientale.

Nous ne pouvons qu'imaginer — et encore dans une très faible

mesure — ce qu'ont dû être ces aventures maritimes sous le ciel bleu de l'océan Indien, ces traversées de plusieurs milliers de kilomètres, ces équipages audacieux, ces navires fendant les flots en direction des ports indiens, arabes, africains. Le XX^e^ siècle s'émerveille des traversées de l'Atlantique par des trimarans qui ne sont que les descendants des navires à balancier indonésiens. Combien plus exaltantes ont été les traversées du Moyen Age indonésien.

Les XII^e^ et XIII^e^ siècles ont marqué l'apogée de la puissance maritime indonésienne. Dans le même temps que des commerçants et des guerriers parcouraient l'océan Indien occidental, de grands voyages avaient lieu en direction de la Nouvelle-Zélande, des îles Hawaii, de l'île de Pâques. La marine indonésienne était présente en des endroits du monde distants de plus de dix mille kilomètres. Aucun empire maritime n'avait jamais eu jusqu'alors une telle extension.

En fait, il ne faut pas imaginer un empire centralisé dont le noyau aurait été l'Indonésie. Il s'agissait plutôt d'un grand nombre de petits Etats qui naissaient, se combattaient, puis disparaissaient. Au sein même de ces Etats se développaient des rivalités et lorsqu'une fraction était vaincue, elle laissait la place et émigrait. Il ne faut pas chercher ailleurs la cause de certains grands voyages.

La puissance maritime indonésienne, après avoir brillé avec tant d'éclat, va rapidement décliner, sans pour autant que cessent totalement les navigations. Ainsi que l'écrit J. C. Spencer : « Un Etat maritime est plus sujet à une expansion rapide, mais en contrepartie, une décadence plus rapide le guette. » Quel rôle a joué Madagascar dans cette épopée maritime indonésienne ?

Nous ne savons rien de précis et l'on ne peut faire que des suppositions. Il semble bien cependant, que la Grande Ile ait été connue sous le nom de Komr ou Kamar (île de la lune). Le géographe arabe Idrissi (XII^e^ siècle) mentionne également une île « Al Anjeba » qui, dit-il, produit du riz, des bananes et recèle du bétail ; une île avec des montagnes en son centre et qui sert de refuge aux vagabonds. Il pourrait s'agir effectivement de Madagascar.

On peut penser que les navigateurs indonésiens se servaient de Madagascar comme d'une escale et qu'ils y possédaient des bases leur permettant de lancer leurs expéditions vers l'Afrique et l'Arabie. L'île devait être atteinte soit par le trajet le long des côtes, soit directement par une navigation transocéanique, ce que permettait peut-être plus facilement le grand navire à balancier.

Il est possible que les Malgaches déjà en place dans l'île aient lancé également leurs propres expéditions vers les côtes du continent.

Un texte arabe mentionne une expédition de pillage sur les côtes d'Arabie qui pourrait être le fait des Malgaches.

Ce qui semble certain, c'est que les Malgaches et les navigateurs indonésiens cohabitaient et se comprenaient, probablement d'ailleurs en raison de la ressemblance de leurs civilisations. Cette ressemblance a pu permettre l'assimilation de nouveaux venus indonésiens au sein du peuple malgache.

De cette intense activité maritime indonésienne, qu'est-il resté ?

En dehors de Madagascar où des apports nouveaux ont pu se faire, les navigateurs indonésiens laissèrent peu de traces. Il n'y a là rien d'étonnant, ces aventuriers de la mer, « bohémiens sur pirogues », ne se fixèrent pas dans l'océan Indien occidental. Leur expansion fut une expansion commerciale et non culturelle. Hommes de la mer dès les origines, hommes de la mer ils le restèrent par la suite.

D'AUTRES VOYAGES.

Pendant que les marins indonésiens sillonnaient les mers, d'autres navigateurs parcouraient également l'océan Indien. Des commerçants indiens voguaient vers l'Afrique et l'Indonésie. Des jonques chinoises, de leur côté, visitaient les ports de l'Afrique orientale.

Les navigateurs arabes jouèrent un rôle particulièrement important et il faut s'y arrêter. Depuis l'antiquité déjà, les Arabes du Sud occupaient la côte orientale d'Afrique où ils avaient créé des Etats. Cette expansion commerciale se doubla de migrations humaines. Un certain nombre de groupes religieux, devenus minoritaires au sein de l'Islam et parfois pourchassés pour cette raison, quittèrent l'Arabie pour aller fonder des colonies en Afrique. Bientôt l'expansion de la marine arabe prit le pas sur celle des Indonésiens et s'étendit à l'Inde, l'Indonésie et jusqu'en Chine. Il semble qu'une « percée technique » — la voile triangulaire qui permet de naviguer sous le vent — rendit possible cette expansion, de même que le navire à balancier avait servi la cause indonésienne.

La navigation arabe, à but essentiellement commercial, aboutit à la création de comptoirs qui prirent l'aspect de forteresses, comme en implantèrent par la suite des puissances européennes. Des comptoirs furent édifiés dans les îles Comores et à Madagascar. Les navigateurs arabes fréquentèrent régulièrement les ports du Nord-Ouest de la Grande Ile pour y échanger divers objets fabriqués contre des vivres et également des esclaves, ce qu'appréciaient modérément les populations en

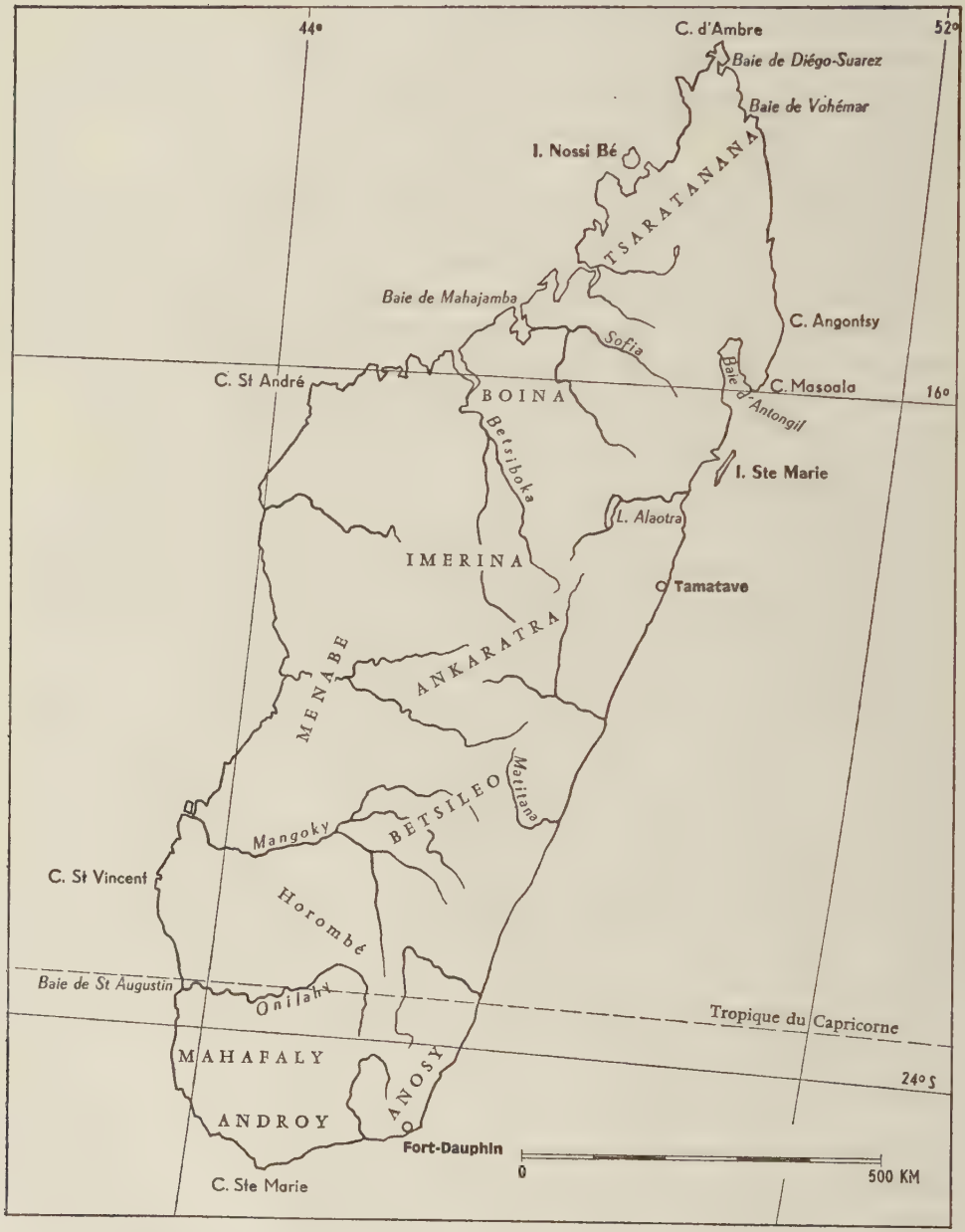


Fig. 3. — *Madagascar*



Femme de la côte est, au type asiatique marqué.



Jeune porteur d'eau Betsimisaraka à Fénérive.

Femmes Tanala.

Guerriers Tanala.



La pêche en pays Antaifasy.



La récolte du sisal.

Antandroy au milieu des Raiketa.

place dans l'île. Quoi qu'il en soit, les navigateurs arabes connaissaient parfaitement, au XVI[e] siècle, la côte Ouest de Madagascar. Des textes arabes décrivent, avec de nombreux détails, les ports qui s'y étaient implantés, tous situés sur la côte Nord-Ouest.

Madagascar joue donc une nouvelle fois le rôle de relais, d'escale, sans vraiment influencer l'histoire des navigations dans l'océan Indien.

DES COMORIENS DANS LE NORD-OUEST.

En dehors de toutes ces navigations, qui n'eurent qu'une influence limitée sur la vie des Malgaches, d'autres mouvements humains se produisirent qui, eux, furent plus durables et plus importants pour l'histoire de l'île.

Pendant que les navigateurs arabes commerçaient sur les mers, les îles Comores voyaient se former, vers le XII[e] siècle, un peuple original : les Antalaotes. Mélange d'Arabes, d'Africains et probablement de proto-Malgaches, cette population, qui parlait une langue à base swahili mêlée d'arabe et de malgache, vivait sous la domination de chefs arabes, dont elle avait adopté nombre de coutumes. Cette description pourrait encore s'appliquer, de nos jours, aux habitants des îles Comores, qui ne semblent guère avoir changé depuis le XII[e] siècle.

Le peuple des Antalaotes disposait d'une flotte variée allant du boutre arabe à la pirogue indonésienne à un ou deux balanciers. Grâce à cette flotte, ils purent étendre leurs relations commerciales à la côte Nord-Ouest de Madagascar où ils créèrent des établissements parmi lesquels les plus importants furent Nosy Mamoko et Nosy Manja. Ces cités portuaires, solidement défendues du côté de la terre contre les populations malgaches qui pouvaient se trouver « incommodées » par la traite des esclaves, étaient encore bien vivantes vers 1500 lorsque les premiers voyageurs portugais les découvrirent. En 1506, le navigateur portugais Tristan da Cunha prit d'ailleurs soin de détruire Nosy Manja qui fut reconstruit par la suite.

Que reste-t-il aujourd'hui de cette implantation antalaote ? Des ruines d'enceinte, des restes de mosquées et de tombes, des fragments divers de poteries, d'ustensiles, etc., c'est tout ce qui subsiste encore de visible sur le terrain.

Si quelques familles malgaches du Nord-Ouest portent encore l'empreinte de cette communauté comorienne disparue, le temps en a effacé la plupart des traces. L'histoire du peuple malgache n'a pas pour autant été détournée de son cours.

DES AFRICAINS DANS L'OUEST.

Alors qu'une population arabisée s'installait dans le Nord-Ouest de l'île, arrivaient, au long des siècles, des Africains de la côte orientale. Il s'agissait, soit d'esclaves, soit d'hommes libres ayant appris les techniques de la navigation. Cette implantation progressive d'éléments noirs d'Afrique est confirmée par le récit des premiers navigateurs portugais qui trouvèrent la côte Ouest occupée par des Africains, de l'Ambongo jusqu'à la Tsiribihina. Le Père Luis Mariano, qui reste l'un des historiens les plus sûrs de cette époque en raison, entre autres, de sa connaissance des langues parlées en Afrique et à Madagascar, donne des tribus africaines installées sur la côte une description assez détaillée. Il ressort qu'au moment où il a vu ces tribus, leur organisation était assez mal définie, caractérisée par un mélange de traits africains, tels que les danses de possession, et de traits malgaches. Les tribus africaines allaient bientôt se fondre au sein du peuple malgache selon un processus d'assimilation rapide, maintes fois répété dans l'histoire de la Grande Ile. Il n'est pas impossible cependant que certains groupes, Sakalava et Bara, deux grandes ethnies de Madagascar, trouvent leur origine dans ces premières migrations africaines.

DES ARABISÉS DANS L'EST.

Dans la région de Vohémar, qui s'appelait autrefois Iharana, des fouilles ont livré les traces de ce qui semble avoir été une civilisation très particulière. De nombreux objets d'origines diverses ont été mis au jour ainsi que des marmites à trois pieds, taillées dans un matériau tendre, le chloroschiste, abondant dans la région. Ces marmites, qui intriguent encore les archéologues, semblent avoir eu un usage funéraire. Des squelettes ont d'ailleurs également été découverts qui gisaient dans la position propre aux musulmans. D'où venait cette population ?

Les habitants actuels déclarent que les restes appartiennent à un peuple venu de l'étranger, ce qui semblerait leur conférer une origine extérieure à la Grande Ile. L'analyse des squelettes montre cependant que la composition des peuples ihariens ne diffère pas sensiblement de celle du peuple malgache en général. S'agit-il alors de Malgaches venus tardivement à Madagascar et ayant été arabisés hors de l'île ?

L'hypothèse selon laquelle il pourrait s'agir d'Antalaotes semble à exclure, compte tenu des caractères particuliers des Iharaniens. Il n'est guère possible d'apporter des conclusions en se basant uniquement sur des vestiges de la région de Vohémar. Au contraire, l'histoire de certaines tribus du Sud-Est de l'île semble se rattacher à cette civilisation iharanienne, qui aurait émigré vers le sud le long de la côte Est.

A l'heure actuelle, deux groupes humains implantés sur la côte Sud-Est, les Antambahoaka et la caste noble des Antanosi se déclarent Zafi-Raminia, c'est-à-dire descendants de Raminia. Ces groupes ont conservé des manuscrits rédigés en caractère arabes mais écrits dans le dialecte malgache local : les « Sorabe ». Ces manuscrits contiennent des formules religieuses et magiques ainsi que des légendes sur l'origine des groupes qui les détiennent. En dehors de certaines pratiques arabes, comme la circoncision tous les sept ans, les Antambahoaka et les Antanosi sont comparables aux autres Malgaches.

Les traditions de ces groupes sont intéressantes car elles font toutes référence à un ancêtre. Tantôt il s'agirait d'un homme venu de La Mecque, tantôt son origine serait à rechercher en Inde. La tradition la plus courante est cependant la suivante : Raminia et un certain nombre de personnes, dont sa sœur Ravahinia et son frère Rakova, seraient venus de l'Inde sur des vaisseaux et auraient débarqué à Iharana d'où ils seraient repartis ensuite vers le sud. Ce voyage aurait pu avoir lieu vers le XIII^e^ siècle. Par la suite, le frère et la sœur de Raminia seraient devenus à leur tour les ancêtres de groupes humains comme les Zafi-Raminia de l'Anosy et les Antemoro.

Il est difficile de se faire une idée exacte des circonstances dans lesquelles s'est produite cette arrivée d'étrangers dans la Grande Ile, car la « malgachisation » de ces nouveaux venus était déjà chose faite au XVII^e^ siècle lorsque Flacourt les découvrit. Il semble bien, néanmoins, que nous ayons affaire là à une population indonésienne arabisée, soit en Indonésie soit en Inde, ou peut-être alors s'agit-il d'Indiens plus ou moins mêlés ? Nous ne savons rien de très précis. D'autres études nous apporteront peut-être des lumières à ce sujet.

Un autre groupe humain est intéressant au titre de nouvelles arrivées : les Antemoro. Nous avons vu que la tradition donne pour ancêtre des Antemoro la sœur de Raminia qui se serait mariée avec un chef local déjà en place. Le groupe humain qui a été islamisé est installé dans la vallée de la Matitana.

C'est chez lui que l'on trouve les plus anciens « Sorabe », manuscrits arabico-malgaches. Ces manuscrits sont en papier fait de l'écorce de l'arbre havola et l'encre utilisée provient du copalier. Le papier ante-

moro a, d'ailleurs, une large réputation à Madagascar et a donné lieu à un artisanat à l'usage des Européens. Les « Sorabe » contiennent des prières et des formules magiques mais les plus anciens, gardés précieusement, n'ont encore jamais pu être étudiés par des historiens. Des copies en ont été faites qui, pour beaucoup, semblent sujettes à caution.

Les nobles et la caste sacerdotale des Antemoro, spécialisés dans la divination, se réclament d'une origine arabe. En fait, il semble que les Antemoro soient le résultat d'un mélange de groupes antalaotes venus des Comores et d'Iharaniens descendants de Raminia.

Les devins antemoro jouissent d'une réputation particulière dans toute l'île en raison de leur science de la magie et de leur connaissance de l'écriture. Ils ont contribué à diffuser un vocabulaire spécialisé à base de mots arabes : calendrier lunaire, termes d'astrologie, divination. Les magiciens antemoro, coupés de leurs sources de connaissance, isolés dans l'île, ont perdu progressivement leur qualification de départ pour se transformer en diseurs de bonne aventure ou en astrologues, ce qui n'a pas constitué un handicap dans un milieu social avide de surnaturel.

Tous ces groupes humains, arrivés tardivement sur la côte Est de Madagascar et ayant subi une arabisation plus ou moins marquée soit en Indonésie, soit en Inde, soit encore en Afrique ou aux Comores, n'apportèrent que peu d'éléments anthropologiques arabes véritables. Ils continuèrent plutôt le mouvement d'immigration commencé dans l'île avec ses deux composantes essentielles : indonésienne et africaine. C'est du moins la thèse de H. Deschamps.

Quoi qu'il en soit, ces nouveaux venus furent rapidement malgachisés. De commerçants et de marins qu'ils étaient à leur arrivée, ils se transformèrent rapidement en agriculteurs et ce d'autant plus facilement que la riziculture était facilement praticable et que la technique du repiquage, technique améliorée, leur était connue.

Ces groupes humains, s'ils se fondirent dans la masse du peuple malgache, jouèrent cependant un rôle important en fournissant des cadres à d'autres groupes de l'île. C'est ainsi que les Zafimanara et les Zafindravolo quittèrent la région d'Anosy pour régner sur les Antandroy et les Masikoro. De ces dynasties elles-mêmes en sortirent d'autres, plus tard, comme les Zafimaneli qui devinrent les chefs des Bara. De même les Maroserana fondèrent le royaume mahafali et le royaume sakalava. Il n'est pas impossible que les chefs betsileo aient une origine antemoro.

Plus qu'une empreinte sur la civilisation, les nouveaux venus apportèrent à Madagascar un élément original : la conception politique de l'organisation sociale qui aboutit à la création de royaumes.

LES MÉRINAS SUR LES HAUTS PLATEAUX DU CENTRE.

Les Mérinas, que l'on appelle aussi les Hovas bien que ceux-ci ne soient qu'une caste (celle des hommes libres), forment un groupe humain tout à fait remarquable et nous aurons l'occasion d'y revenir par la suite. Ce groupe a en effet marqué de son sceau l'histoire de Madagascar. Autant l'histoire de la domination des Mérinas est connue et célèbre, autant celle de ses origines est obscure.

Les Mérinas, ayant à leur tête leurs chefs, les Andriana, apparaissent presque tout à coup sur les hauts plateaux vers le XIV^e^ siècle ou au début du XV^e^ siècle, ainsi que le relatent les chroniques royales, les « Tantaran'ny Andriana ». On les trouve pour la première fois dans la région forestière située aux sources de la rivière Ikopa et de la rivière Sisaony.

L'origine des Mérinas a été le sujet de nombreuses controverses, et de nombreuses hypothèses ont été avancées. La forte proportion de type indonésien pur, leur apparition tardive, plaident en faveur d'une arrivée directe à partir de l'Indonésie. Mais pourquoi auraient-ils quitté la côte Est, d'où ils semblaient venir, pour les hauts plateaux ? Faut-il invoquer la recherche de conditions climatiques plus saines, ou la recherche de nouvelles terres à rizières, ou des faits de guerre, ou encore le besoin de pâturages et de meilleures conditions pour le bétail ? Aucune réponse ne peut être apportée pour l'instant.

Si la tradition mérina indique l'Est comme lieu d'origine, ce qui est vague, elle n'exclut pas d'autres hypothèses comme celle qui ferait des Mérinas des descendants directs d'Iharaniens ou de Zafi-Raminia. Il y a là un domaine de recherche extrêmement intéressant.

Nous retrouverons bientôt le peuple mérina dont l'histoire allait presque se confondre avec celle de la Grande Ile.

DES NAUFRAGÉS.

Avant de tourner la page sur ces migrations et ces voyages fertiles en aventures, il faut en mentionner une dernière, celle des naufragés qui ont échoué à Madagascar.

Que des naufrages aient été nombreux au cours de ces siècles voilà qui ne fait guère de doute. Il suffit de lire les récits des naviga-

teurs portugais pour s'en convaincre. Diego Lopez de Sequeira rapporte que, lors de son passage, en 1508, les habitants de Fort-Dauphin étaient des naufragés indiens. De son côté Ruy Pereira, en 1506, à la vue de clous de girofle en grande quantité sur une plage, en déduisit que le girofle croissait en abondance à Madagascar alors qu'il s'agissait là de la cargaison d'une jonque de Java qui s'était échouée. Des navires portugais eux-mêmes firent naufrage sur les côtes malgaches.

L'intense activité maritime indonésienne, indienne, arabe puis européenne, qui régna dans l'océan Indien et à Madagascar, et l'existence d'une côte Est, dangereuse en raison de la houle, des cyclones, du manque d'abris, des brisants, plaident en faveur de nombreux échouages. Combien de navires à balancier, de boutres, de vaisseaux ont dû ainsi se fracasser sur les brisants ou s'échouer sur les plages presque désertes de l'île ! Lorque l'on se trouve sur l'une des plages de la côte Est malgache, avec, en face de soi, les rouleaux de vagues qui déferlent dans un bruit puissant et sourd, et, de part et d'autre, la plage vide s'étendant, solitaire, à l'infini, on peut imaginer ce qu'ont été ces naufrages, ces découvertes forcées d'une terre encore sauvage et déserte. Beaucoup de marins ont dû faire l'expérience de Robinson.

Que sont devenus ces naufragés ? Il n'en reste aucune trace. Ils ont été absorbés par le peuple malgache à une vitesse étonnante. Ainsi, par exemple, les descendants des Portugais qui avaient fait naufrage au XVI^e siècle étaient complètement assimilés au XVII^e siècle.

Avec les marins portugais, le XVI^e siècle voit apparaître sur la scène malgache de nouveaux personnages, les navigateurs européens dont les aventures méritent d'être contées.

PIRATES ET CONQUÉRANTS

Au matin du 10 août 1500, le capitaine Diego Diaz, appartenant à l'escadre portugaise de Pedralvarez Cabral dispersée au large du cap de Bonne-Espérance, aperçoit une terre qu'il baptise Saint-Laurent du nom du saint du jour. Il longe les côtes et reconnaît qu'il s'agit d'une île. A son retour en Europe, il annonce la découverte d'une île Saint-Laurent, située à l'est de la côte orientale d'Afrique. Les savants de l'époque font alors le rapprochement entre l'île Saint-Laurent et l'île de Madagascar, portée sur la carte de Martin Behaim.

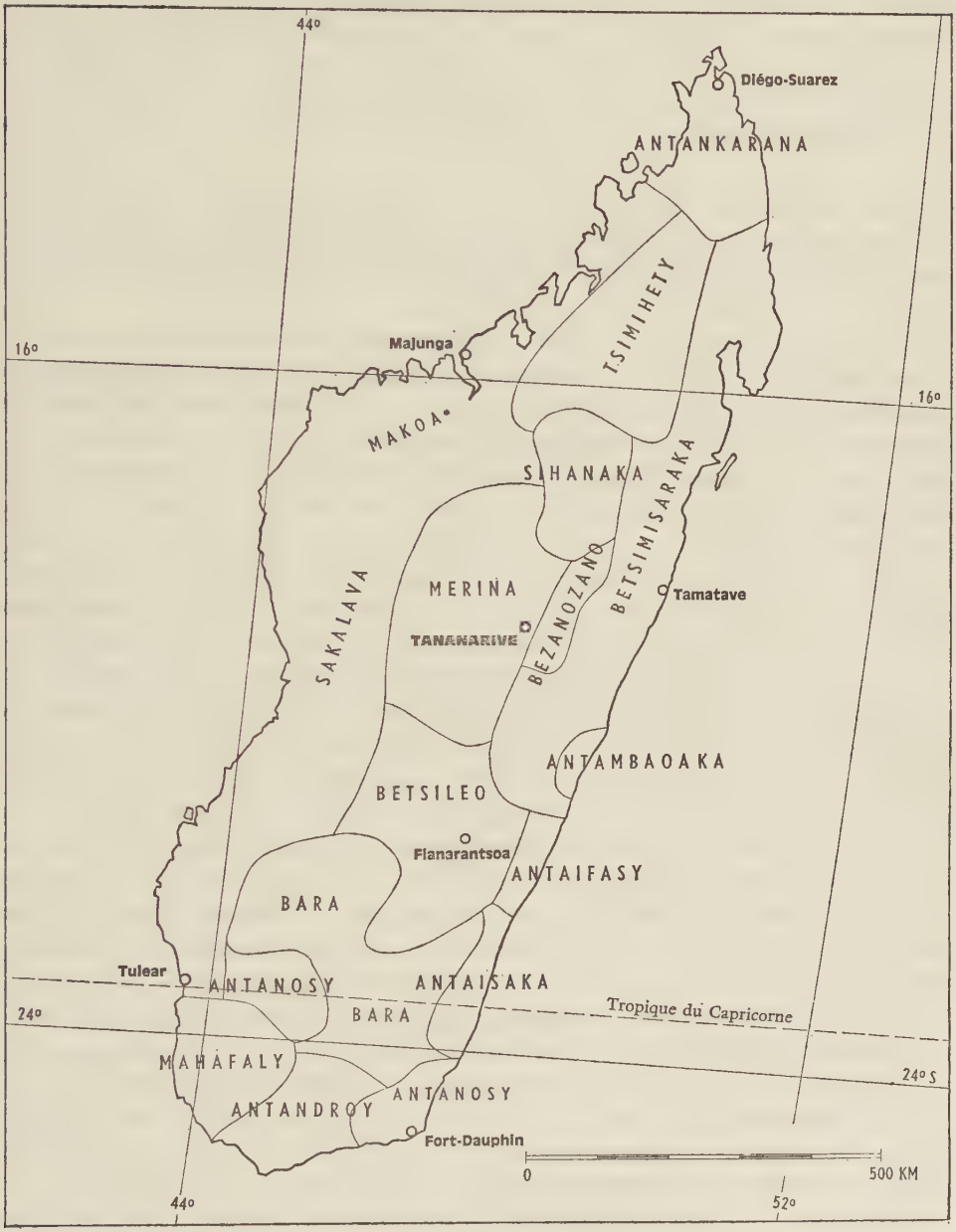


Fig. 4. — *Les groupes ethniques à Madagascar*

L'Europe venait d'entrer sur la scène malgache ; elle devait y être présente pendant des siècles, y apportant les « bienfaits » de sa civilisation.

LES EUROPÉENS AU XVI^e SIÈCLE.

Les Portugais furent donc les premiers Européens à découvrir Madagascar et, pendant pratiquement tout le XVI^e siècle, les seuls à y jouer un rôle, les autres navigateurs européens n'ayant que des contacts limités avec la Grande Ile.

Dès le début du XVI^e siècle, vingt et un Malgaches découvraient à leur tour l'Europe, mais en tant qu'esclaves, grâce aux bons soins de l'amiral Fernando Soarez qui les exhiba à Lisbonne dans des expositions exotiques. Telle était alors la haute idée que les Européens se faisaient des hommes d'autres continents : ou l'on était européen, ou bien il ne pouvait s'agir que d'une espèce particulière d'animaux dignes des foires.

Les Portugais se distinguent également à cette époque par quelques pillages sur la côte Nord-Ouest de Madagascar. Des comptoirs iharaniens sont détruits, ce qui est une méthode sûre et efficace de lutter contre la concurrence. Les Portugais commencent en effet à commercer avec les Malgaches, comme par exemple Ruy Pereira qui, en 1507, mouille à Matitana et traite avec les habitants. Les contacts avec l'île se multiplient, les navigateurs portugais disposent, dès 1507, d'une carte qui donne la forme générale et la position exacte de l'île.

L'année 1527 est marquée par le naufrage de six cents hommes sur la côte Est. De ces naufragés, il ne restera pratiquement pas de traces. La plupart furent vraisemblablement massacrés. Peut-être quelques-uns de ces hommes réussirent-ils à s'installer dans le Sud-Est où on leur attribue l'édification de pierres levées dans la région de l'Anosy.

La même année, des navires français de Dieppe font escale dans l'île sans que ce premier contact soit suivi d'effets particuliers.

Pendant la plus grande partie du XVI^e siècle les navigateurs portugais vont se contenter d'avoir des relations commerciales avec Madagascar, en un certain nombre de points, surtout dans la baie de la Mahajamba. Le commerce portera sur les vivres et les esclaves. Dans le domaine de la traite, le capitaine Diego Soarez, qui laissera son nom sous la forme de Diégo-Suarez, va s'illustrer tristement en transportant des esclaves malgaches jusqu'en Inde. Les Portugais ne songeront à explorer plus systématiquement la Grande Ile qu'au début du XVII^e siècle.

A la fin du siècle, des navires hollandais et anglais commencent à leur tour à fréquenter Madagascar sur la route de l'Indonésie et des Indes. Ils mouillent à Sainte-Marie et dans la baie d'Antongil, dans le Nord-Est. A cette époque il existe donc quelques établissements portugais dans l'île, servant uniquement de relais. Le XVII[e] siècle va voir éclore puis échouer toute une série de tentatives de conquête de l'île.

LES TENTATIVES PORTUGAISES, HOLLANDAISES ET ANGLAISES AU XVII[e] SIÈCLE.

Au début du XVII[e] siècle, les Portugais vont explorer la Grande Ile à partir des établissements qu'ils avaient créés au siècle précédent. Ils font des reconnaissances dans la plupart des baies de la côte Ouest et passent des traités d'amitié avec les rois locaux. Nous avons déjà parlé du Père Luis Mariano qui laissa une description des tribus côtières de l'Ouest. Il va d'ailleurs participer à presque toutes les opérations et se révéler précieux pour la connaissance de l'histoire de l'île à cette époque.

Après ces contacts à l'Ouest, les Portugais vont visiter le Sud-Est de l'île, le pays des Matecasi dont le nom, sous la forme de « malgache », servira plus tard à désigner l'ensemble des habitants de la Grande Ile, rejoignant ainsi curieusement le nom de Madagascar. Dans le Sud-Est, les navigateurs portugais sont accompagnés de moines qui tentent, en vain, de convertir les Malgaches à la foi catholique. Devant cette indifférence, les Portugais se retirent de la région, non sans emporter avec eux le fils d'un roi qu'ils expédient à Gao, en Inde, pour lui inculquer les bonnes manières et en faire un homme « civilisé ». Son éducation terminée, le fils du roi est renvoyé dans sa tribu avec l'espoir que son influence pourra amener ses sujets à se convertir. Malheureusement pour les Portugais, le père du jeune prince se refuse à adopter une nouvelle foi et bientôt les moines portuguais sont obligés de se retirer devant l'hostilité générale. Le zèle missionnaire n'avait abouti qu'à dresser des hommes les uns contre les autres. Les exemples ne manquent pas, hélas ! de par le monde, de telles aberrations.

Cet épisode n'empêche pas le Père Luis Mariano de s'installer à Sodia, à l'embouchure de la Manambolo, mais bientôt les guerres civiles, les disettes et le refus des Malgaches de croire à l'enfer — suprême horreur — le découragent de poursuivre sa mission. Il se retire sur la côte orientale d'Afrique.

La tentative d'installation des Portugais à Madagascar est terminée. Seules des relations commerciales avec la côte Ouest vont se poursuivre jusqu'au XVIII[e] siècle. La première tentative européenne d'occupation de l'île se solde donc par un échec. Ce n'est que le premier d'une longue série qui sera jalonnée de batailles, de famines, de haines.

Les Hollandais, qui se sont installés en 1638 dans l'île Maurice, multiplient les contacts avec Madagascar pour s'y procurer des vivres et des esclaves. Ils signent même un traité avec le roi d'Antongil, mais ne vont pas rester très longtemps sur la scène malgache. Maurice est abandonnée au profit du Cap, et Madagascar n'est plus guère fréquentée par les navigateurs hollandais. L'incursion hollandaise dans l'histoire de l'île sera donc limitée dans le temps et dans l'espace.

Vers 1640, circulent en Europe un certain nombre de livres qui décrivent Madagascar comme un éden où il suffit de se baisser pour ramasser or et diamants, le tout au milieu d'une population qui ne demande qu'à accueillir les étrangers. La légende de cet eldorado va tourner la tête à bon nombre de personnages en mal de ressources ou d'aventuriers de tout poil !

C'est ainsi qu'en 1644 un groupe composé de cent quarante colons anglais, sous la direction de John Smart, voguent vers Madagascar et s'installent dans la baie de Saint-Augustin où ils construisent un fort. La déception fut aussi rapide que brutale. Un an après il ne restait que douze survivants qui s'empressèrent, à la première occasion, de retourner chez eux. L'un d'eux écrira d'ailleurs un livre vengeur sur l'île où il déclare qu'il ne faut rien en attendre de bon. Il ne sera guère entendu puisque, cinq ans plus tard, une autre tentative d'installation a lieu, qui sera suivie d'une autre encore. Les colons furent massacrés ou disparurent. Ainsi se terminait la tentative anglaise.

C'est alors qu'à leur tour les Français vont se lancer à la conquête de l'île la plus riche et « la plus prometteuse du monde ».

LA TENTATIVE FRANÇAISE AU XVII[e] SIÈCLE.

Dès le début du XVII[e] siècle, des commerçants français établissent des relations commerciales avec Madagascar ; mais c'est à partir de 1642 que commence la phase d'occupation de l'île, qui se terminera en 1674.

En 1642, le cardinal de Richelieu octroie au capitaine Rigault le privilège d'habitation et de commerce pour dix ans dans l'île de Madagascar. Une Compagnie des Indes orientales est fondée et un navire de la compagnie envoyé dans la Grande Ile. En septembre 1642, ce navire

débarque, à Sainte-Luce, sur la côte Sud-Est, douze hommes placés sous le commandement de Pronis et de Foucquembourg. Soixante-dix autres hommes les rejoindront l'année suivante. Au bout d'un an la plupart des hommes envoyés pour commercer sont tués ou meurent de fièvre. Les survivants quittent alors Sainte-Luce et s'installent à Fort-Dauphin, baptisé ainsi en l'honneur du Dauphin.

Pendant trois ans la colonie française va connaître une période de grande activité et de contacts. Pronis se lie d'amitié avec des chefs zafiraminia et il en profite pour épouser la fille d'un chef. De son côté, Foucquembourg reconnaît tout le Sud d'où il rapporte des milliers de bœufs. Au début de 1646 les choses commencent à se gâter, le torchon brûle entre Pronis et Foucquembourg. Ce dernier quitte la colonie et il est assassiné sur la route du retour. Seul détenteur de l'autorité, Pronis dresse bientôt les autres colons contre lui, qui lui reprochent de favoriser inconsidérément sa belle-famille. Un complot éclate et Pronis est mis aux fers. Il sera délivré par l'arrivée d'un navire. Malgré de réelles qualités, Pronis gâcha tout en raison de sa vantardise et de sa forfanterie. La colonie vit alors des jours sombres. Des colons se mêlent aux luttes que se livrent entre elles les tribus ; d'autres font dissidence. Rien ne va plus.

Avertie de ces désordres, la compagnie envoie Etienne de Flacourt pour rétablir la situation en lui conférant le titre de gouverneur. Homme instruit, cultivé, ouvert aux idées généreuses, courageux, Flacourt débarque en 1648 avec des colons. Il rend visite à des chefs locaux et tente d'organiser la colonie. Il reconstruit le fort, crée des jardins.

Cette tentative de colonisation tourne bientôt court faute de produits d'échange, et, de commerciale qu'elle se voulait, la présence française devient militaire. Pendant plusieurs années, des attaques, suivies de répression, se succèdent. Des chefs se soumettent. La colonie maintient sa domination par la méthode du vide et de la rançon. Pendant toute cette période les relations sont rompues avec la France qui vit la Fronde. Pendant quatre ans aucun navire ne mouillera à Fort-Dauphin. Les guerres et les fièvres finissent par avoir raison de la domination française et la colonie voit fondre ses effectifs. Malgré le retour de Pronis, en 1654, qui se démènera pour nourrir la colonie, les trahisons et les pillages continuent et ruinent le Sud-Est de l'île. Les Malgaches se réfugient dans la forêt. En 1658, Flacourt rentre en France où il rédige plusieurs ouvrages qui resteront essentiels pour la connaissance de l'île à cette époque. Nullement découragé par son expédition malgache, il met au point un plan de colonisation que l'on peut qualifier de moderne et obtient de repartir à Madagascar. Pendant le voyage de

retour son bateau est attaqué par des Arabes et explose. Ainsi disparaît l'un des personnages les moins antipathiques de l'époque.

Après le départ de Flacourt, la colonie française va vivre des heures encore plus sombres. Les pillages, incendies, razzias, exécutions deviennent monnaie courante. La situation des Français est de plus en plus précaire. Ils se retranchent derrière la palissade vermoulue du fort d'où ils ne sortent que pour des expéditions de destruction. De nouveaux colons arrivent cependant de France sur la foi d'images idylliques que la seule vue de Fort-Dauphin suffit à transformer en cauchemar. Un homme se distingue parmi ces nouveaux venus : le vacher La Case. Par sa valeur personnelle il se rend rapidement célèbre chez les Malgaches. Il épouse la fille d'un roi et devient prince malgache, participant à des combats entre tribus, arbitrant des conflits. Il va permettre à la colonie française de survivre grâce aux vivres qu'il lui expédie. Le passage de La Case aura à ce point marqué les esprits malgaches que la tradition orale antesaka en fait encore mention trois siècles après ! « Lakasy », comme l'écrivent les Malgaches, est devenu un héros populaire.

En 1664, une nouvelle Compagnie des Indes orientales voit le jour. Une expédition de quatre vaisseaux avec quatre cents hommes à bord est envoyée dans l'île. Des postes sont créés. A Bourbon (Réunion), à Sainte-Marie, à Antongil et à Matitana. Trois ans plus tard, une nouvelle expédition est montée. Le marquis de Montdevergue arrive avec dix vaisseaux et deux mille hommes. Le même scénario se déroule : l'approvisionnement se révèle difficile, des conflits éclatent. Le marchand François Martin se rend en pays sihanaka avec quatre mille hommes pour y trouver des bœufs, mais devant la résolution des Sihanaka il bat en retraite. Au bout de quelques années les postes d'Antongil et de Matitana sont évacués. Les marchands français vont exercer leurs talents en Inde qui se révèle plus prometteuse. François Martin sera le fondateur de Pondichéry. Les Français restent encore dans l'île Sainte-Marie et à Fort-Dauphin. Dans ce dernier établissement ne vivent plus que deux cents hommes, pratiquement abandonnés à leur propre sort et ne survivant que grâce à leurs jardins, au milieu d'une région en proie aux pillarges et aux guerres. En août 1674, la moitié des Français du fort sont massacrés et le 9 septembre 1674, les soixante-trois survivants, à bout de forces, s'embarquent sur un canot de fortune. Ils atteindront l'île Bourbon après beaucoup de vicissitudes.

C'en était fait des visées françaises sur Madagascar et des plans de colonisation mirifiques. Le paradis malgache se révèle être un paradis des illusions perdues. Le bilan des tentatives françaises d'installation

était lourd. Sur les quatre mille hommes environ qui débarquèrent dans l'île, les deux tiers furent tués ou moururent de fièvre. Beaucoup d'argent et de peine furent dépensés en vain. Cela n'empêcha pas un auteur d'écrire plus tard dans sa « Géographie physique, politique et économique de l'Afrique, de l'Asie, de l'Amérique et de l'Océanie », rédigée conformément aux programmes officiels du 2 août 1880 pour la classe de seconde : « Ils (les Français) reçurent alors solennellement la concession de toute l'île, mais ils n'ont pas usé de leurs droits ! » Singulière façon d'écrire l'histoire.

L'ÉPOQUE DES PIRATES.

Tout le monde connaît les histoires de pirates dans les Caraïbes, l'île de la Tortue, l'époque héroïque de la flibuste avec ses rixes et ses forbans. Peu de gens savent que cette histoire a eu une suite à Madagascar. Lorsque, au XVII[e] siècle, la colonisation des Antilles commença, les pirates furent obligés de quitter leur terrain de chasse. Ils se réfugièrent alors dans la Grande Ile où ils trouvèrent un pays libre, abandonné par les puissances européennes et propice aux mouillages. De plus, ils pouvaient s'y ravitailler. Les pirates firent de Madagascar leur repaire d'où, embusqués, ils attaquèrent, dans la meilleure tradition de la flibuste, les navires empruntant la route des Indes, les navires de la mer Rouge et de l'Arabie. Les prises se révélèrent fructueuses : bijoux, or, pierres précieuses, étoffes rares et, à partir de 1687, les abordages se multiplièrent.

Cette époque de la flibuste malgache est haute en couleur et riche de figures originales dont les aventures seraient matière à romans. Le nom de tous ces flibustiers ne nous est pas parvenu. Il y eut des pirates à la petite semaine et des pirates de haut vol. C'étaient surtout des Anglais, des Américains et des Français.

Avery devint célèbre jusqu'en Europe où les plus folles histoires couraient sur son compte. Il passait pour vivre dans la baie d'Antongil avec une princesse malgache, entouré d'une cour nombreuse et de richesses fabuleuses, dont le trésor du grand Mogol !

Nathaniel North fut le pirate au grand cœur qui ne prenait jamais à l'abordage un navire chrétien, n'attaquant que les navires arabes.

Misson, intellectuel provençal révolté, devait se rendre célèbre en créant la République internationale du Libertalia. Flanqué de ses compagnons Caraccioli, moine dominicain et de Tom Tew, il créa une République indépendante dans le Nord, autour de la baie de Diégo-Suarez.

Bientôt Libertalia eut ses lois, des cultures furent entreprises, un langage universel essayé, le mélange des races favorisé. L'esclavage y fut aboli, cent cinquante ans avant l'Europe ! Il apparut cependant rapidement que la République ne pouvait vivre uniquement du pays et Misson se tourna vers la piraterie comme source de revenus. L'étalage des richesses amassées allait causer la perte de Libertalia en suscitant les convoitises. Libertalia fut attaquée par les habitants de l'île et pillée. Ainsi prit fin un anachronisme historique qui ne manquait pas d'allure.

L'île Sainte-Marie était le quartier général des pirates. Vers 1740, le roi de l'île n'était autre que le célèbre corsaire anglais Thomas White, qui avait épousé Rahena, la fille du chef de l'île. Par la suite, le caporal La Bigorne devint à son tour prince pour avoir épousé la reine Beti. La célébrité de La Bigorne est d'ailleurs moins due à son histoire qu'au film qui lui fut consacré et dont le rôle principal était tenu par François Périer.

Au début du XVIII[e] siècle la Grande Ile était le paradis de la flibuste. Une foule de corsaires hantait les côtes malgaches dans le Nord-Ouest, mais surtout sur la côte Est, dans la baie d'Antongil, à Fénérive, à Foulpointe et, bien sûr, à Sainte-Marie. Il faudrait consacrer un ouvrage pour recréer l'ambiance de cette époque pleine d'abordages et de rixes, de gloire et de misère. Lorsqu'ils n'étaient pas en mer, les pirates installaient leur quartier dans l'île dont ils appréciaient une certaine douceur de vivre, prenant des épouses malgaches, se mêlant de plus en plus à la vie des habitants, participant à des actions guerrières.

Vers 1720 les derniers pirates chassés des Antilles se réfugièrent à Madagascar. Les exploits de la flibuste devinrent éclatants, trop même, au goût des puissances européennes, qui, sorties des guerres, commencèrent à s'inquiéter de cette intense activité préjudiciable à leurs intérêts. Le roi d'Angleterre envoya une escadre en 1728 qui chassa les pirates de leur repaire de Sainte-Marie. Un certain nombre de corsaires furent pendus haut et court comme le Français La Buse en 1730 ; d'autres furent graciés et invités à s'installer dans l'île Bourbon ; d'autres encore restèrent dans la Grande Ile où ils ne firent plus parler d'eux, se fondant au sein de la population. La flibuste avait vécu ; deux siècles d'aventures sur les mers se terminaient.

Lorsqu'on se trouve sur la côte Est malgache, à Fénérive, ou dans la baie d'Antongil, on ne peut s'empêcher de revivre en esprit cette époque et d'imaginer les navires arborant leur pavillon à tête de mort, rentrant chargés de prises de guerre. Peut-être des trésors sont-ils enfouis dans l'île et n'attendent-ils que d'être découverts, mais cela, c'est une autre aventure.

LE RETOUR DES EUROPÉENS.

Les pirates éliminés, les puissances européennes s'intéressent à nouveau à la Grande Ile. La France, qui s'était repliée au XVII[e] siècle sur l'île de France (Maurice) et l'île Bourbon, éprouva rapidement le besoin de ravitailler ces îles qui ne pouvaient se suffire à elles-mêmes et de leur fournir un contingent croissant d'esclaves pour leurs plantations. En 1750, l'île Sainte-Marie avait bien été cédée à la France mais cela n'empêcha pas les batailles de continuer. De plus en plus, il fallut songer à implanter des postes pour assurer des échanges réguliers.

Deux nouvelles tentatives de colonisation eurent encore lieu à cette époque. L'expérience passée n'avait servi à rien, ce qui, tout compte fait, n'a rien d'étonnant et se répète souvent dans l'histoire des hommes.

En septembre 1768, près d'un siècle après la dernière tentative française, débarque, à Fort-Dauphin, le comte de Modave accompagné d'un certain nombre d'hommes. Ancien officier de l'armée des Indes, gros propriétaire à l'île Bourbon, le comte de Modave a des idées en avance sur son temps. C'est un philosophe, correspondant de Voltaire, et il a mis sur pied un plan de colonisation inspiré de celui recommandé par Flacourt. Ce plan de colonisation s'inspire d'idées généreuses et de sentiments nobles ; c'est une mission humanitaire plus qu'une conquête coloniale. Modave s'installe donc à Fort-Dauphin, reconstruit le fort, passe alliance avec le chef local et espère amener l'ensemble de l'île à ses fins. C'était bien là une vue de philosophe inconscient des réalités malgaches et de ses propres forces. Il va rapidement déchanter et se trouver pris dans l'engrenage des guerres entre les tribus. Le processus maintes fois expérimenté par les Français au XVII[e] siècle va se renouveler. La conclusion de l'aventure est rapide. Trois ans après l'installation, Fort-Dauphin est évacué. Le comte de Modave ira finir ses jours aux Indes où il pourra méditer sur les inconvénients de la théorie lorsqu'elle ne couvre pas la réalité.

Un autre personnage va s'illustrer également à Madagascar, mais dans un style fort différent : le baron de Benyovski. D'origine polono-hongroise, il a déjà derrière lui une vie mouvementée quand il arrive à Madagascar. Emprisonné par les Russes, évadé par le Kamtchatka, il se retrouve à Paris où, son charme slave et son éloquence aidant, il réussit à se faire confier l'établissement de Madagascar. En février 1774, Benyovski s'installe avec un corps de troupe dans la baie d'Antongil. Il y construit Louisbourg, ainsi dénommé en l'honneur du roi, et quelques

petits postes. Il envoie également des hommes en reconnaissance dans l'île. Six mois après son arrivée, il expédie lettre sur lettre où il déclare avoir reçu la soumission de l'île entière et où il décrit les villes qu'il a construites. A l'en croire, Madagascar est à ses pieds. Cela n'empêche pas les rumeurs les plus inquiétantes de se répandre jusqu'en France. D'après les rapports envoyés de l'île de France, il y aurait loin de la situation décrite par Benyovski à la situation réelle ! Une enquête est enfin décidée et, en 1776, deux commissaires sont envoyés dans la baie d'Antongil. C'est la catastrophe pour Benyovski. Louisbourg n'est qu'un amas de planches pourries ; le commerce a cessé faute de commerçants, les Malgaches ayant fui ; les petits postes sont abandonnés et trois cents hommes sont morts de fièvre. Le tout a coûté la bagatelle de deux millions de livres qui se sont évaporées. Malgré l'énorme disproportion entre ses dires et ce que constatent les enquêteurs, Benyovski, grâce à des appuis solides, rentre en France sans avoir reçu aucune sanction. Il y exerce à nouveau ses dons mais ne rencontre aucun écho favorable. Dépité, il se tourne vers les autres puissances, se faisant passer pour empereur de Madagascar et offrant son île à qui voudrait bien la prendre... moyennant finances. Il réussit finalement à affréter un bateau en Amérique et revient dans l'île. Il s'empare d'un petit poste français à Angontsi et essaie de soulever les chefs malgaches contre les commerçants français installés sur la côte Est. En 1786, une troupe envoyée de Bourbon met fin à sa carrière d'aventurier international. Ainsi disparaissait l'empereur de Madagascar dont la vie avait été bien remplie.

Malgré ces deux épisodes qui se soldèrent par des échecs, les relations commerciales s'établissaient progressivement entre les Malgaches et les Européens. Pendant que des navires anglais, hollandais et portugais fréquentaient la côte Ouest, les Français avaient pris en main le trafic sur la côte Est. Le port de Tamatave devint la plaque tournante du commerce. De nombreux créoles s'y étaient installés.

Sur la côte Ouest les relations commerciales avec les Malgaches étaient presque toujours réglées selon le même scénario. Lorsqu'un navire mouillait l'ancre, son capitaine descendait à terre pour rencontrer le chef local à qui il remettait des cadeaux. Une discussion s'engageait ensuite pour fixer le taux d'échange entre les objets européens : outils, perles, bracelets, puis ensuite tissus et ustensiles divers, et les « produits » malgaches : riz, bœufs, fruits, tubercules, esclaves. En 1639, les Hollandais échangeaient, contre un bœuf, dix colliers de verre ; en 1757, le taux était d'un bœuf contre un fusil, exemples cités par H. Deschamps.

Sur la côte Est les commerçants français, en majorité créoles, ache-



Tombeau Antandroy récent.

Tombeau Antandroy de facture moderne voisinant avec des bucrânes.





Statues sur un tombeau Antandroy.



Statues Antandroy symbolisant la vie des défunts.

Jour de marché dans l'Androy.

Groupe de Villageois.



Guérisseur traditionnel Antandroy, portant ses amulettes.

taient des produits malgaches qu'ils revendaient ensuite. Quand la guerre avec l'Angleterre éclata, l'île Bourbon et l'île de France, coupées de la France, furent obligées d'intensifier leur commerce avec Madagascar pour survivre. Mais bientôt la guerre s'étendit dans l'océan Indien et, dès 1808, les navires anglais bloquaient les ports de la côte Est. En 1810, ils s'emparèrent de l'île de France et de l'île Bourbon. En 1811 enfin, ils occupèrent Tamatave et les autres postes. Madagascar passait aux mains des Anglais.

UN BILAN.

Quel bilan dresser de trois siècles de présence européenne ? On peut le résumer en disant que Madagascar a beaucoup donné et peu reçu. Les Européens introduisirent quelques plantes et animaux utiles et également... des fusils. Le maïs, l'arachide, le manioc, diverses volailles furent apportés par les Portugais. Les Français introduisirent la vigne et des arbres fruitiers tels que le manguier, l'avocatier, le caféier arabica, etc. En contrepartie Madagascar fournit des vivres, une variété de riz qu'un navire américain rapporta au pays et qui devint ensuite le riz caroline, ainsi que des esclaves.

La traite des esclaves avait été inaugurée par les commerçants arabes, mais ils en perdirent par la suite le monopole au profit des puissances européennes. Celles-ci éprouvaient un besoin croissant de main-d'œuvre pour la mise en valeur de leurs colonies, en Afrique du Sud, dans les Antilles, au Brésil, dans l'île de France, l'île Bourbon, etc. La traite des esclaves était alors le meilleur moyen de ce procurer cette main-d'œuvre. Une des raisons des guerres intérieures à Madagascar fut d'ailleurs le commerce des esclaves, les prisonniers de guerre étant vendus comme tels. On estime que plusieurs dizaines de milliers d'esclaves malgaches furent déportés, ce qui, pour une population assez faible, peut être considéré comme une sérieuse hémorragie. La présence des Européens avait donc abouti à la destruction et à la déportation de milliers de personnes. Beau résultat, en vérité, que devraient méditer les nostalgiques du colonialisme. Que des milliers d'Européens soient morts à Madagascar ne fait qu'alourdir un bilan déjà sombre et rendre encore plus dérisoires les tentatives « civilisatrices » de l'Europe. En trois siècles, l'Europe avait eu le temps de faire connaissance avec l'île, et Madagascar d'apprécier les Européens. Les Malgaches devront encore attendre un siècle et demi avant de se retrouver totalement libres de disposer d'eux-mêmes.

DES ROIS MALGACHES ET L'ÉPOPÉE MERINA

L'histoire de Madagascar du XVI[e] au XIX[e] siècle ne se confond pas avec celle des Européens dans l'île, fort heureusement. Pendant que ces derniers s'illustraient de la façon que nous avons vu, Madagascar vivait une période de son histoire riche en événements. Au travers des rivalités, des guerres, des conquêtes, la Grande Ile allait poursuivre sa marche difficile vers son unité. Cette période peut paraître désordonnée, il ne faut pas s'y tromper. Elle va mettre en contact les différentes populations de l'île et progressivement les unifier. Il faut surtout se garder de juger ces événements comme étant des aventures sans importance de tribus plus ou moins « primitives ». Des hommes ont vécu, lutté, souffert pour des causes auxquelles ils croyaient. Après tout, l'histoire d'un peuple en vaut bien une autre et le moment où un peuple essaie de se trouver mérite qu'on lui accorde un peu d'attention.

Il n'est pas question pour autant d'infliger au lecteur trois siècles d'histoire compliquée mais s'il veut comprendre Madagascar il ne peut le faire en ignorant quelques épisodes remarquables et quelques hommes dont la dimension soutient largement la comparaison avec ceux qu'a connus l'Europe.

Jusque vers le XVI[e] siècle, la Grande Ile avait vu s'implanter puis s'étendre des clans de taille relativement petite. A partir de cette époque une nouvelle organisation politique va faire son apparition sous l'influence de nouveaux venus de la côte Est dont nous avons déjà parlé. Ces derniers vont se répandre dans l'île et constituer la classe dirigeante d'un certain nombre de groupes humains. Des clans vont se regrouper sous leur autorité pour un temps plus ou moins long et sur une étendue plus ou moins vaste. Le système de gouvernement royal va s'étendre à toute l'île ou presque, certaines tribus s'y refusant comme les Tsimihety du Nord-Ouest.

DE NOMBREUX PETITS ROYAUMES.

Toute une série de petits royaumes vont se constituer pour un temps puis se défaire, puis se reconstituer sous une autre forme. Ce sera le cas des Antemoro et des Antambahoaka qui furent les premiers

à s'organiser en royaume. Il ne s'agissait d'ailleurs pas de royaumes uniques regroupant l'ensemble de la tribu, mais de plusieurs royaumes comprenant quelques clans qui, souvent, s'opposèrent. Dans la région de Farafangana, les Antefasy (gens des sables) venus probablement de l'Ouest créèrent eux aussi un royaume, de même que les Antesaka et les Antanosy.

Dans le Sud de l'île, les royaumes se révélèrent encore plus instables que les précédents, probablement parce que cette région si particulière, de caractère désertique, se prêtait mal à des organisations politiques stables et structurées. Il est difficile de bâtir un royaume sur des pasteurs itinérants et sur du sable. A certaines occasions, l'union faisant la force, des regroupements s'opéraient pour lutter contre un ennemi commun mais, sitôt l'époque difficile passée, chaque clan retrouvait le chemin de sa propre destinée. Les Antandroy, les Mahafaly, les Masikoro et les Baras se trouvèrent dans cette situation.

Dans le Centre et le Centre-Est de l'île, les Sihanaka, les Bezanozano, les Tanala et les Betsiléo connurent des royaumes qui eurent des fortunes plus ou moins heureuses. Si les deux premiers groupes humains n'allèrent pas très loin dans l'organisation de leur unité, il n'en fut pas de même des deux autres qui réussirent à mettre sur pied des structures plus élaborées. Les Tanala se regroupèrent ensemble au sein d'un seul royaume, sous l'influence unificatrice d'un grand chef, savant astrologue et grand interprète des « Sorabe », ces fameux manuscrits arabico-malgaches. Ce chef rassembla sous son autorité toutes les tribus de la région de l'Ikongo. Il ne faut pas non plus oublier que les Tanala ont probablement fourni des rois à d'autres tribus comme par exemple celle des Betsiléo. Le pays betsiléo voit naître à son tour quatre royaumes. L'un de ceux-ci, le royaume d'Isandra, qui commence à être mieux connu grâce à des fouilles récentes, a été gouverné par un roi resté célèbre dans la tradition betsiléo : Andriamanalina. Ce roi fut un grand pacifiste qui refusa l'introduction des fusils que lui proposaient les Européens.

Dans le Nord enfin, les Antankara eurent des rois sakalava qui s'étaient enfuis de chez eux à la suite de querelles dont ils étaient sortis vaincus. Il faut également mentionner les Tsimihety qui présentèrent cette particularité de rester à l'état de clans indépendants, refusant toute dynastie étrangère. Ils avaient, du reste, une solide tradition de pilleurs.

Tous ces petits royaumes étaient en lutte d'influence et, selon les circonstances, leur territoire s'agrandissait ou se rétrécissait. Aucun n'avait réussi à en imposer véritablement aux autres et à bâtir un royaume à la dimension de Madagascar.

LE ROYAUME DE L'EST.

Jusqu'au XVII[e] siècle, les nombreux clans installés sur la côte Est au nord de Mananjary, restèrent indépendants les uns des autres, ce qui ne les empêchait pas de se combattre. C'est alors qu'apparaît Ratsimilaho. Ce n'est autre qu'un membre de la tribu des Zana-Malata, composée de descendants de femmes malgaches et de pirates. Son ascendance est remarquable puisqu'il est le fils de Thomas White, le célèbre pirate anglais, et de la reine de Sainte-Marie. Envoyé en Angleterre pour y faire ses études, il en revient avec un esprit formé et un horizon élargi. Il va alors, avec l'aide des autres Zana-Malata, entrer en guerre et unifier rapidement le pays. Il est nommé roi par acclamation et donne à l'ensemble des tribus qu'il a placées sous son contrôle le nom de Betsimisaraka — « les nombreux inséparables ». Le royaume de Ratsimilaho s'étend de l'Ivondro, au sud, jusqu'au nord d'Antongil y compris Sainte-Marie. Il noue des relations avec les Sakalava à l'est pour s'assurer de leur neutralité, et commerce avec les Européens. Il fut donc le premier à unifier la plus grande partie de la côte Est. Malheureusement, il mourut en 1750 sans successeur digne de lui. Il aura été bien en avance sur son temps. Rapidement sous la poussée des particularismes et des querelles, le royaume betsimisaraka se disloque. Les clans reprennent leurs vieilles habitudes indépendantes, mais les Zana-Malata restent la classe dirigeante.

Avant de disparaître en tant que groupe distinct des autres Betsimisaraka, les Zana-Malata vont encore s'illustrer d'une façon particulièrement originale. Ils vont organiser systématiquement des expéditions de pillage aux Comores et jusque sur la côte d'Afrique. En dignes descendants de pirates et de navigateurs indonésiens, ils ne résisteront pas à l'appel de la mer et à la source de richesse qu'elle représente. A partir de 1785, une expédition est régulièrement constituée chaque année. La saison des pillages venue, les pirogues prennent la mer. Les premières quittent Tamatave et, remontant la côte, sont accompagnées par d'autres en nombre de plus en plus important. Il arrivait que des Sakalava de la côte Nord-Ouest et de Nosy Bé se joignent également à eux. Comme le Cid, les Betsimisaraka auraient pu dire : « Nous partîmes cinq cents ; mais par un prompt renfort nous vîmes trois mille en arrivant au port » ! A l'arrivée de cette flotte les Comoriens n'avaient qu'une ressource, fuir la côte et se réfugier dans les villes, ce qui n'empêchait d'ailleurs pas les envahisseurs d'en faire le siège. Les villages étaient pillés, les habitants enlevés. Au large de la côte d'Afrique, l'île Mafia

fut prise et, sur la côte même, la ville d'Ibo attaquée. Certaines années la mer était couverte de cinq cents pirogues et de dix-huit mille guerriers ! On reste stupéfait, et d'une certaine façon admiratif, devant ces hommes qui, montés sur de méchantes pirogues taillées dans un tronc d'arbre, quittaient ainsi régulièrement leurs foyers pour s'élancer sur les flots et « arrondir leur budget ». Le sang de la flibuste se perpétuait. Malgré les appels désespérés des Comoriens aux puissances européennes, chaque année voyait apparaître au large des piroguiers décidés. C'est en 1823 seulement que cessent ces expéditions. Le roi mérina, Radama I^er^, y met fin à la demande des Anglais.

Ces exploits maritimes seront, à Madagascar, les derniers d'une longue série dont l'origine se perd dans les temps.

LES ROYAUMES DE L'OUEST.

Dans les grands espaces sans relief de l'Ouest vivaient des clans indépendants dont certains avaient reçu des apports africains. Le même phénomène qu'ailleurs dans l'île va se produire. Des hommes, venus d'une autre région, probablement de l'Anosy, les Maroserana vont s'installer, s'imposer comme chefs à toutes ces tribus et fonder la dynastie sakalava. L'Ouest va alors connaître deux grands royaumes.

Le royaume du Menabe est fondé par Andriandahifotsy qui semble avoir vécu de 1610 à 1685. Sur l'origine de ce dernier, les avis sont partagés. Certains en font un ancien marin européen, d'autres un métis. Son origine reste mystérieuse, mais ce qui est certain, c'est qu'il se révéla être un génie politique très en avance sur ses sujets. Il créa de toutes pièces les institutions du royaume sakalava qui se perpétuèrent jusqu'au début du XIX^e^ siècle. Le roi devint un personnage sacré, quasi divin, devant lequel se prosternaient ses sujets. Les reliques royales firent l'objet d'un culte et le nom même du roi ne pouvait être prononcé après sa mort sous peine de sacrilège ; un autre nom lui était substitué. Andriandahifotsy organisa son royaume, le divisa en fief, créa des castes.

Un autre royaume sakalava, le royaume du Boina, fut fondé sur le modèle du premier, au nord de celui-ci, de la région de la Betsiboka jusque dans le Nord de l'île. Son fondateur fut le roi Andriamandisoarivo. Dans le Nord vivaient les Antalaotes dont nous avons déjà parlé. Ils durent se soumettre aux Sakalava ainsi que les Antankara dont le royaume devint vassal. Le dernier grand souverain du royaume du Boina, la reine Ravahiny, noua des liens avec le royaume mérina qui commençait à se constituer dans l'intérieur.

Au milieu du XVIII[e] siècle, les royaumes sakalava avaient atteint leur extension maximale, couvrant près du tiers de la Grande Ile. C'était la première fois, dans l'histoire malgache, qu'une organisation politique de cette dimension voyait le jour. L'Ouest se prêtait d'ailleurs à une telle entreprise en raison de son unité physique et de la faiblesse de son peuplement.

Les royaumes sakalava n'ont pu exister que grâce à la présence de rois qui, aux yeux de leurs sujets, étaient presque des dieux. Ils les voyaient peu et leurs dépouilles étaient sacrées. Un véritable culte leur était rendu car même mort, les rois possédaient encore un pouvoir redoutable. Leurs os étaient déposés dans des lieux saints, les « Mahabo », à l'intérieur d'une petite maison de bois entourée de plusieurs enceintes.

J'ai eu l'occasion de visiter l'un de ces lieux. C'était près de Morondava, sur le territoire de l'ancien royaume du Menabe. J'étais parti avec un interprète qui connaissait bien la région. Nous avons suivi des pistes tortueuses au milieu d'une forêt claire de petits arbres avec, de temps à autre, de grands fromagers. Le lieu sacré se trouvait sur une petite butte, caché par la végétation. Après m'avoir indiqué le chemin, mon interprète me laissa aller seul vers la maisonnette que l'on devinait. Le silence le plus profond régnait, je me suis approché et j'ai pu voir la petite maison basse dont les planches commençaient à se disjoindre. Quelques très grands arbres poussaient à proximité. J'ai peine à traduire les sentiments que m'inspira l'endroit. Il s'y mêlait du recueillement et une impression vague d'insécurité comme si les âmes des ancêtres des rois qui reposaient là régnaient sur ce lieu et pouvaient dominer ceux qui s'en approchaient. Les Sakalava de la région ne viennent plus rendre hommage à leurs rois, mais l'endroit reste sacré et suscite toujours une forte crainte. L'histoire des rois sakalava reste vivante dans l'esprit de beaucoup et l'on désigne encore aujourd'hui leurs descendants, de même que la caste noble des Volamena continue de jouir d'une autorité particulière.

La puissance des royaumes sakalava, à l'époque de leur apogée, est attestée par le récit de nombreux marins et commerçants européens qui les fréquentèrent jusqu'au XVIII[e] siècle. Vers 1741, ainsi que le relate H. Deschamps, d'après le témoignage d'un capitaine portugais, la capitale du royaume du Boina, qui était située près du Marovoay actuel, « comprenait des milliers de maisons, on y trouvait un palais plus grand que celui du gouverneur du Cap, entouré de cinq palissades avec des magasins pleins de marchandises étrangères. Le roi, entouré de cent hommes armés de mousquets, recevait sur un trône laqué et doré d'ori-

gine chinoise ; il portait une couronne d'or, des chaînes d'or, une ceinture d'or et faisait étaler, avant toute discussion sur le prix des esclaves, toutes les richesses que lui avaient offertes les précédents marchands européens ». Vers 1800, à Majunga, plus de six mille Arabes et Indiens composaient une partie de la population et étaient soumis à l'autorité de la reine.

Les principales richesses des royaumes sakalava étaient les bœufs et les esclaves. Les premiers étaient élevés en grand nombre — les rois avaient des troupeaux de plusieurs milliers de têtes — et les seconds provenaient des prises de guerre.

Le système d'organisation sakalava de type théocratique et féodal disparut pour les mêmes raisons qu'il était apparu. Le pays était trop vaste et trop peu peuplé pour qu'un système politique s'y perpétue très longtemps. Lorsque les derniers grands souverains eurent disparu, et avec eux l'autorité incontestée, les querelles entre clans se rallumèrent, les luttes pour la prise du pouvoir éclatèrent. Des clans firent scission et les voisins qui, jusqu'alors, s'étaient prudemment tenus tranquilles, profitèrent de l'occasion pour passer à l'attaque. Le commerce avec les Européens contribua également à la décadence des royaumes par les ravages que causa l'alcoolisme et les razzias qu'entretint la demande d'esclaves.

Après 1800, l'âge d'or sakalava était passé. Les royaumes disloqués étaient à la merci de voisins plus puissants.

L'ÉPOPÉE MÉRINA.

Nous avons laissé les Mérinas, appelés aussi Hovas, à la lisière de la forêt de l'Est, sur les hauts plateaux. Ce petit groupe humain, sans puissance et sans territoire au début du XVI^e^ siècle, va progressivement au fil du temps prendre une dimension nationale. Rien ne semblait prédisposer les Hovas à jouer ce rôle dans l'histoire de l'île, mais à leur tête vont se succéder toute une série de rois intelligents, énergiques et parfois géniaux qui vont façonner la puissance mérina.

L'histoire de ce peuple est relativement bien connue grâce aux traditions recueillies par un Père missionnaire qui les a regroupées dans les « Tantara'ny Andriana », et aussi par les récits d'Européens qui ont été en contact avec lui.

Ce qui est remarquable dans l'histoire mérina c'est l'extraordinaire sens politique de ses chefs qui, les uns après les autres, avec patience, reprendront et amélioreront la tâche de leurs prédécesseurs. Les pre-

miers temps de l'épopée mérina commencent en effet par une longue patience. Il faudra plus d'un siècle avant que les Mérinas s'installent à l'emplacement de Tananarive.

Pendant tout le XVI^e siècle, le royaume mérina, qui s'est installé à proximité de la plaine marécageuse des Betsimitatatra, ne s'étend que sur dix kilomètres. Des alliances et des mariages se nouent entre les Mérinas et les habitants déjà en place : les Vazimba. Puis apparaît un roi : Andriamanelo qui commence à organiser son royaume. Il introduit, au sein de son peuple, le fer et une structure politique, et bientôt il est prêt à chasser les premiers occupants dont le niveau technique et social est resté en retard. Son fils Ralambo poursuit l'œuvre entreprise en lui donnant une dimension nouvelle. Connu grâce à la puissance de ses amulettes, il « invente » l'Imerina, donnant pour la première fois ce nom au pays et à ses habitants. Il divise la société mérina en castes : les Andriana sont les parents du roi à qui est remis le pouvoir, les Hovas sont les autres, hommes libres, mais soumis à la royauté. Comme le fondateur de la dynastie sakalava, il fait du roi un personnage sacré, ayant pouvoir de vie et de mort sur ses sujets. Avec Ralambo, l'institution royale est en place, prête à créer autour d'elle un destin.

Son successeur, Andrianjaka, crée Tananarive (Antananarivo, la ville des mille hommes) et prend possession des marais qui l'entourent. Lui et ses descendants aménagent ces marais, bâtissent des digues, irriguent, transforment une immense plaine marécageuse en rizières. Patiemment, méthodiquement, les agriculteurs vont enraciner le peuple mérina et lui donner la base qui lui permettra de devenir la tribu la plus nombreuse de l'île et bientôt la plus forte. Plusieurs rois se succèdent au XVII^e et au XVIII^e siècle, de caractère et de qualité différents, mais tous préparent les voies de l'avenir. Pour l'anecdote, l'un d'eux avait pour nom Andriantsimitoviaminandriandehibe !

Le roi Andrianmasinavalona, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, après un règne où il consolida le royaume, commet une erreur qui manque de détruire l'œuvre entreprise. A sa mort, il divise le royaume entre ses quatre fils. Ceux-ci ne manquent pas immédiatement de s'entredéchirer. Par chance, dans l'un des quatre royaumes, celui d'Ambohimanga, apparaît un homme qui, malgré de nombreuses intrigues et ayant risqué sa vie, réussit à se faire reconnaître roi. C'est Ramboasalama (le chien bien portant) qui, devenu roi, prend le nom d'Andrianampoinimerina, « le seigneur désiré de l'Imerina » ou en raccourci Nampoina, « le désiré ».

Si l'on en croit la tradition, ce roi était attendu depuis longtemps. De nombreux présages, des prédictions, des prodiges avaient précédé



CL. VASILE TARA

Petits vendeurs de coquillages à Morombe.

sa venue. Avec Nampoina, Madagascar va connaître l'un des plus grands, sinon le plus grand homme de son histoire. Son génie va s'imposer à tous avec force.

ANDRIANAMPOINIMERINA.

Lorsqu'il devient roi en 1787, le royaume mérina ne s'étend pas au-delà d'un rayon de trente kilomètres et il est déchiré par des combats qui engendrent la famine. Malgré cela un potentiel important existe. Le pays est peuplé, mis en culture, le commerce s'est développé, les guerriers sont nombreux. La première tâche de Nampoina sera de réunifier le royaume. Il passe des alliances avec les autres rois, tisse des liens matrimoniaux, ce qui a pour effet de lui laisser les mains libres chez lui. Après avoir solidement organisé son propre royaume grâce aux relations directes qu'il établit entre sa personne et ses sujets, grâce aussi à son sens de la justice et de la reconnaissance intelligente, il commence à grignoter les royaumes voisins, s'installe à Tananarive et finit par reconstituer, sous son autorité, tout le pays d'Imerina. Pour en arriver là, il lui aura fallu près de dix ans de patience, d'habileté, de clairvoyance.

Cette tâche menée à bien, il poursuit son œuvre d'organisation et commence à étendre le royaume mérina.

Faire le récit de toutes les actions entreprises par Nampoina n'est pas possible ici tant elles furent nombreuses. Il redonne à l'institution royale la dimension qu'elle avait quelque peu perdue. De nouveau, le roi est un roi-dieu, maître des hommes et de la terre, personnage sacré et intouchable. Mais ce roi tout-puissant sait aussi conserver un contact vivant avec ses sujets. Pour gouverner il s'entoure d'un conseil de douze sages et d'un conseil plus large composé de soixante-dix membres : les Vadintany qui joueront le rôle de percepteurs, de juges, d'inspecteurs, parcourant le pays pour s'assurer du bon fonctionnement des institutions. Au niveau du village, Nampoina crée un conseil villageois, le Fokon'olona, chargé de toutes les affaires collectives. De cette façon le lien est constant entre le roi et le peuple. Ce lien est même renforcé à certaines occasions lorsque le souverain prononce de grands discours devant la foule ; ce sont les « kabary ». Nampoina, en plus de ses autres dons, fera preuve d'un talent oratoire exceptionnel, entretenant son peuple, pendant des heures, des affaires du royaume et utilisant pour cela un langage fleuri, symbolique, où les proverbes reviennent sans cesse.



Fig. 5. — *Andrianampoinimérina d'après un portrait apocryphe*

Il édicte des lois, dont l'une punit de mort le vol. Il interdit l'alcool et le tabac, ce que n'ont pas su faire les rois sakalava et qui a été une des causes de leur décadence. La mise en valeur du sol est encouragée et codifiée, l'incendie de forêt interdit. Chaque famille reçoit de quoi

cultiver et aux pauvres, Nampoina offre une angady, la bêche malgache, et de la terre à défricher. Il aime à déclarer que la famine est son ennemie. Pour assurer le fonctionnement des institutions un impôt foncier est levé : chaque homme remet 30 kg de riz par « hetra », soit 0,8 hectare. Des corvées pour des travaux d'intérêt public sont créées, des contrôles de prix effectués sur les marchés. La société et l'économie mérinas sont ainsi organisées méthodiquement. Une telle structure politique va devenir un puissant moteur d'expansion territoriale, d'autant plus puissant qu'il se suffit à lui-même. Les échanges avec l'extérieur sont en effet limités à l'échange de fusils contre des esclaves ramenés des expéditions. Nampoina aura la sagesse de ne pas établir de contacts avec les Européens. Ceux-ci ne peuvent pénétrer dans le royaume, ils traitent leurs affaires commerciales à bonne distance de la capitale. Un seul Européen, Hugon, aura le privilège de voir le roi de son vivant.

Nampoina, pour lutter contre ses ennemis et pour trouver de nouvelles terres, va être amené à étendre son royaume. Il le fera soit d'une façon pacifique, en dépêchant des émissaires aux rois locaux pour leur conseiller de se soumettre, soit en menant des actions guerrières. La première manière réussira auprès d'un certain nombre de chefs, par exemple dans le pays betsiléo, la seconde sera utilisée avec succès contre les Sihanaka et les Bezanozano. Nampoina occupe le Sud, dans la région qui s'étend autour du massif montagneux de l'Ankaratra, puis le pays betsiléo. Il étend également le royaume dans le Nord et dans l'Ouest. Progressivement, au fur et à mesure de ses possibilités, le roi poursuit son œuvre d'expansion. Parallèlement aux conquêtes guerrières qui renforcent son pouvoir en lui fournissant un butin et des esclaves, il colonise les terres occupées, y plaçant des colons mérinas chargés de la mise en valeur. Il laisse aux royaumes qui se sont soumis une certaine autonomie, mais en assure le contrôle. Bien que possédant une armée de soixante-dix mille hommes, Nampoina ne s'aventure pas à étendre précipitamment ses possessions. Il passe même des alliances avec les Sakalava et les Antemoro.

Pour parachever l'entreprise établie, le roi, avec le sens de l'avenir qui le caractérise, choisit son successeur qu'il aguerrit en le faisant participer à des expéditions. Aussi, quand il meurt, en 1810, après un règne de vingt-trois ans, transmet-il un Etat fortement organisé et prêt à un grand destin. Son testament politique confié sur son lit de mort à son fils sera « la mer est la limite de ma rizière ».

Ses funérailles furent grandioses. Enroulé dans quatre-vingts linceuls de soie, allongé dans une pirogue d'argent, il fut conduit par une foule immense dans sa ville natale Ambohimanga. Il devait être ramené

à Tananarive où il repose avec son fils dans un tombeau au sommet du Rova. Dans son sommeil éternel il domine encore la ville et le pays qu'il sut admirablement gouverner.



Fig. 6. — *Tananarive au temps de la monarchie mérina*

Si certains auteurs ont pu le taxer de socialiste autoritaire, ce qui n'est pas forcément péjoratif, aucun ne peut nier les qualités dont il a fait preuve. Le jugement que porte sur lui H. Deschamps mérite d'être noté : « Intelligence hors de pair, volonté et sens de l'autorité sans défaut, il avait allié à ses qualités de grand chef des dons de patience, de persuasion, de ruse, un sens des possibilités du moment qui lui permirent d'unifier son territoire, de l'agrandir et d'organiser son peuple d'une manière durable. Ne devant rien à aucune influence extérieure, il fut un génie purement malgache, puissant et original. »

RADAMA I^er^.

Nampoina avait su choisir son successeur. Bien qu'il ne fût qu'un adolescent lorsqu'il monta sur le trône, Radama I^er^ était doté de solides

qualités : intelligent, direct, fougueux, infatigable, aimant la vie par-dessus tout, le nouveau roi, chéri de son peuple, va continuer l'œuvre de son père, lui donnant la taille qu'elle méritait d'avoir. Radama va rapidement comprendre qu'il ne pourra mener à bien sa tâche sans le secours des techniques européennes dont il reconnaît la supériorité. Par calcul et par goût aussi — en grand admirateur de Napoléon qu'il était — il ouvre son royaume aux Européens. Mais loin de se laisser envahir, il sait reconnaître et choisir les personnes qui lui seront utiles. Ainsi, tout en modernisant son pays, il en reste le maître absolu, prenant la précaution de ne pas ouvrir de routes vers les côtes, afin d'enrayer toute invasion.

Pendant les dix-huit courtes années de son règne, il va accomplir une œuvre exceptionnelle, digne de celle de son père.

Il commence par consolider le royaume qu'il lui a transmis, puis l'étend. L'accès aux mers lui apparaît vital pour éviter l'asphyxie.

Il se tourne tout d'abord vers l'Est et lance sa première expédition en 1817. Il soumet au passage les Bezanozano et atteint Tamatave où le roi local, Jean-René, de la tribu Zana-Malata, devient son vassal et son allié. Radama est aidé dans sa conquête par Sir Farquhar, gouverneur anglais de l'île Maurice, cédée par la France dans le traité de 1814. Cet Anglais, au sens politique remarquable, avait compris que seul Radama était de taille à jouer un rôle majeur à Madagascar, ce qui l'avait amené à le faire reconnaître comme roi de l'île par son pays. Des traités seront passés entre Radama et l'Angleterre.

De retour dans sa capitale, le roi continue d'entretenir des relations avec les puissances étrangères, essentiellement avec l'Angleterre. Il en profite aussi pour moderniser son armée. Jusqu'alors constituée de nombreux soldats, mal équipés, mal entraînés, l'armée mérina va se constituer sur de nouvelles bases. Pour cela, Radama engage trois instructeurs européens : un Anglais, le sergent Hastie ; un mulâtre jamaïcain, Brady, et un Français, Robin. Ils seront, par la suite, promus généraux. L'armée est limitée à quinze mille hommes, équipée de bons fusils anglais et même de canons légers, entraînée et initiée à la stratégie. Une telle armée n'avait aucun équivalent à Madagascar. La route était ouverte aux vastes conquêtes.

En 1822, Radama lance une expédition en direction de l'ouest, vers le royaume du Menabe. Il l'occupe en partie, installe des garnisons et épouse la fille du roi. En 1823, avec treize mille hommes, il reprend le chemin de l'est, arrive à Tamatave, remonte vers le nord, occupe Foulpointe, la région de Tintingue, la baie d'Antongil. De là il poursuit sa course vers le nord, soumet le royaume d'Antankara, redescend vers

le sud par la côte ouest, s'allie les Tsimihety, vainc les Sihanaka et fait une rentrée triomphale dans Tananarive. Il laisse derrière lui des garnisons mérinas chargées de faire régner sa loi sur ses sujets nou-



Fig. 7. — *Portrait de Radama I^er^ en habits militaires européens*

vellement soumis. Pendant sa tournée dans le Nord, Jean-René, devenu son lieutenant, et aidé d'un Grec, Nikolos, conquiert au nom de Radama la côte Sud-Est. L'expédition les conduit dans la vallée de la Matitana où le roi Antemoro garde son royaume moyennant le paiement d'un tribut, et jusqu'à Fort-Dauphin. A leur retour à Tamatave, Radama les récompense et les couvre d'honneurs.

En 1824, le royaume du Boina est à son tour attaqué et conquis. Majunga est occupé et une garnison y est installée.

Ainsi, en l'espace de trois ans, Radama s'assure la possession de la plus grande partie de l'île. Le terme de conquête foudroyante n'est pas exagéré. La domination mérina va se renforcer encore dans les années qui suivront. A leur tour les Tanala, les Antefasy, les Antesaka, les Bara de la région d'Ihosy seront soumis. A sa mort Radama aura unifié la presque totalité de l'île, rappelons-le, plus grande que la France.

Dans le même temps qu'il unifiait l'île, Radama ouvrait son pays à la civilisation européenne. Des missionnaires s'installaient, des écoles étaient ouvertes, il y en avait vingt-trois avec deux mille trois cents élèves en 1828. Les métiers européens étaient introduits et des Malgaches formés à ces nouvelles tâches. A l'inverse, de jeunes Malgaches étaient envoyés en Europe pour y recevoir une éducation. Une innovation capitale fut la création de la langue écrite. Le malgache écrit fut le résultat d'un mélange de grammaires anglaise et française. Ce mélange fut une réussite car, Radama ayant tenu à ce que chaque son correspondît à une seule lettre, le malgache se trouva être débarrassé de tout anachronisme et constitua un système de transcription phonétique facilement assimilable par les écoliers.

Lorsqu'il mourut brusquement le 28 juillet 1828, âgé de trente-cinq ans, il avait rempli son contrat avec l'histoire. Avec Radama, unificateur de son pays, souverain éclairé, Madagascar s'ouvrait au monde moderne. La monarchie absolue qu'il avait su imposer a été une étape nécessaire dans les conditions historiques de l'époque. On a comparé Radama I^er^ à Pierre le Grand. Comme lui il a su, grâce à sa personnalité, rayonner sur son pays.

Malheureusement, Radama s'éteignit sans successeur digne de lui. Le système avait pu fonctionner grâce à lui. Ses successeurs n'auront ni le génie ni même la personnalité nécessaires pour conduire fermement les affaires du royaume. La mort prématurée de Radama I^er^ présente une perte irréparable dans l'histoire de la Grande Ile.

LE DÉCLIN.

Avec la mort de Radama I[er], c'est la monarchie qui, en fait, disparaît de Madagascar. Jamais plus cette institution ne retrouvera son pouvoir absolu et son autorité incontestée. Le pouvoir va passer aux mains d'une classe de possédants, les chefs militaires et la noblesse, qui n'auront plus qu'une idée : défendre et accroître leurs privilèges aux dépens du peuple de plus en plus misérable. L'accaparement du pouvoir par quelques-uns, dépourvus du sens de l'intérêt commun, amorce le processus de déclin du peuple mérina et de l'ensemble de l'île.

Avec Ranavalona I[re], première femme de Radama, qui lui succède sur le trône, Madagascar vivra trente-trois années difficiles. Superstitieuse, influençable, orgueilleuse, elle se distingue par son hostilité à l'influence européenne et au christianisme. Ses amants deviennent les véritables maîtres de l'île. Issus de la classe conservatrice et rétrograde qui entoure la reine, ils se signalent par leur autoritarisme et leur avidité. La vie de la cour se résume à d'incessants conflits d'intérêts, à des querelles de prestige et à des tractations politiques, toutes activités inefficaces et sans rapport avec la réalité du peuple malgache.

De crainte d'une concurrence possible, le parti au pouvoir réduit considérablement les relations avec les puissances européennes et l'île se replie sur elle-même, allant ainsi à contre-courant de l'évolution déclenchée par Radama I[er]. La cour a cependant pris l'habitude d'importer des produits européens et, pour répondre à ces besoins, la reine fait appel à un Français qui, après avoir séjourné en Inde et s'être perdu dans une tempête, finit par s'installer dans l'île : Jean Laborde. Il restera à Madagascar jusqu'à la fin de sa vie, comblé d'honneurs et ayant adopté l'île comme sa seconde patrie. Cet artisan génial s'aidant de manuels de bricolage et de revues scientifiques, va produire sur place un nombre invraisemblable d'objets de toutes sortes. Il s'installe à Mantasoa à soixante kilomètres de Tananarive et crée de toutes pièces une cité industrielle. Il construit un haut fourneau et produit du fer, fabrique des fusils et de la poudre, du verre, de la faïence, de la chaux, du savon, des couleurs, etc. Il crée également une ville de résidence pour la reine et organise des fêtes somptueuses. Il ouvre un centre agricole, construit des palais en bois. De nos jours on peut encore voir à Mantasoa, le haut fourneau. Son activité et son ingéniosité forcent l'admiration.

Le règne de Ranavalona I[re] est aussi marqué par la persécution des chrétiens. Les missionnaires sont expulsés, la religion chrétienne inter-

Jeune père devant sa case.



Un couple Antandroy. La femme porte une robe de confection.

Jeune femme portant un masque de terre pour se protéger de la maladie.

Gardien de bœufs, muni de sa sagaie.



Métier à tisser Antandroy.

Personnage de la vie religieuse, traditionnelle Antandroy.





Un vieux sage Antandroy près des poteaux sacrés.

dite. Les récalcitrants sont enfermés ou même jetés du haut de la falaise, le Rova, où est installé le palais de la reine. Sur le plan territorial, la reine essaie de poursuivre la conquête de toute l'île, mais elle n'y réussit qu'en partie. Son armée est désorganisée et des abus de pouvoir ont lieu dans les régions conquises. Des révoltes éclatent qui sont matées, mais le harcèlement des garnisons mérinas continue.

Lorsque la reine meurt, en 1861, Madagascar est plongée dans l'obscurantisme. La descendante de Nampoina et de Radama I[er] n'aura guère été digne de sa glorieuse couronne.



Fig. 8. — *Le rova de Tananarive, haut lieu de la monarchie mérina ; palais en bois du* XIX[e] *siècle*

Son fils lui succède, que l'on a fait passer pour le fils de Radama I[er] bien qu'il soit né treize mois après la mort de celui-ci, et prend le nom de Radama II. Avec lui tout change. Doté d'une bonté sans borne, utopiste pacifique, ennemi de toute forme de contrainte, il va passer son temps à gracier, amnistier, pardonner. Il supprime les corvées, réduit le service militaire, renvoie les captifs chez eux, renonce aux expéditions. Il ouvre largement la porte aux Européens et signe une charte avec la France. Une telle bonté naturelle ne pouvait durer longtemps ;

les hommes s'accommodent mal de tant de vertu. Son libéralisme indispose le parti conservateur de la cour. L'anarchie grandit dans le pays, des terreurs mystiques sont entretenues dans le peuple. La conclusion arrive rapidement : Radama II est assassiné en 1863 par le Premier ministre et ses complices.

S'il ne fut pas un chef avec l'autorité que cela suppose, il reste l'une des figures les plus attachantes de l'histoire de Madagascar. H. Deschamps dit à son propos : « Son court règne présente le spectacle étonnant d'une monarchie absolue confiée à un anarchiste. »

Les Premiers ministres jusqu'alors avaient le pouvoir mais ils devaient compter avec le souverain. Désormais l'ère de la dictature des Premiers ministres est ouverte. Les trois dernières reines de Madagascar qui vont se succéder sur le trône ne joueront plus qu'un rôle honorifique. Le Premier ministre Rainilaiarivony sera successivement le mari des trois, après avoir écarté Raharo, assassin de Radama II. Rainilaiarivony se révéla supérieurement doué mais, malheureusement, il ne put faire face aux graves difficultés intérieures et à l'appétit grandissant des puissances européennes. Il accomplit un certain nombre de réformes utiles mais, vieilli, ne fut plus capable de redresser la situation, s'enfermant dans un immobilisme néfaste. L'histoire le dépassa.

Profitant de cette situation et engagée dans une politique d'expansion coloniale, la France, après s'être entendue avec l'Angleterre, fit valoir des droits sur Madagascar et imposa un protectorat vague qui fit l'objet de querelles sans fin avec les Malgaches. Les occasions de conflit ne manquaient pas et après une série de traités entrecoupés de bombardements des ports et d'ultimatums, un corps expéditionnaire français de quinze mille hommes débarqua dans l'île en 1893. Depuis Majunga, la troupe s'avança sur Tananarive, qui fut prise en 1894. Un protectorat réel est instauré, la reine maintenue et le Premier ministre exilé à Alger. Mais à la suite de troubles graves qui prennent une allure insurrectionnelle, les Français abandonnent le système trop indirect du protectorat. Madagascar devient une colonie. Le général Gallieni en est nommé chef. D'une main qu'il qualifiera lui-même de lourde, il organise l'île, l'ouvre au monde moderne, la modèle. La dernière reine, Ranavalona III, est exilée à son tour à Alger et la monarchie supprimée en 1897.

Ainsi se termina l'épopée mérina qui, si elle avait pu être menée jusqu'au bout par des souverains de la qualité de Nampoina ou de Radama I^{er}, aurait peut-être permis à Madagascar de rester indépendante. Cette indépendance, la Grande Ile allait la retrouver soixante-sept ans après le départ de sa dernière reine, en 1960.

CHAPITRE III

PAYSAGES ET IMPRESSIONS

Madagascar est un petit continent.

Dans un pays grand comme la France, la Belgique, les Pays-Bas et le Luxembourg réunis, qui s'étire sur 1 600 kilomètres du nord au sud et sur 600 dans sa plus grande largeur, le voyageur découvre des paysages de forêts comme ceux de l'Afrique centrale, des savanes proches de celles de l'Afrique soudanienne, des steppes identiques à celles de l'Australie, des montagnes enfin qui atteignent presque 3 000 mètres et où le gel est fréquent. Qui ne connaît point l'île tout entière ne connaît pas Madagascar. Il faut l'avoir survolée, avoir roulé sur ses pistes, emprunté le chemin de fer, circulé en pirogue, longé les côtes en bateau, marché le long des chemins tortueux pour pouvoir apprécier l'infinie variété de ce pays, l'étonnante succession de ses paysages.

A Madagascar les quatre points sont réellement cardinaux ; à chacun d'eux correspond une région bien particulière : la forêt est à l'Est, les savanes dans l'Ouest, la steppe dans le Sud, les plus hautes montagnes dans le Nord. Ici, la géographie est reine. Si la Grande Ile est un carrefour des civilisations, elle est aussi un carrefour des paysages, un monde en réduction où la joie de la découverte est sans cesse renouvelée. Il est peu de pays dans le monde qui offrent au voyageur une telle palette.

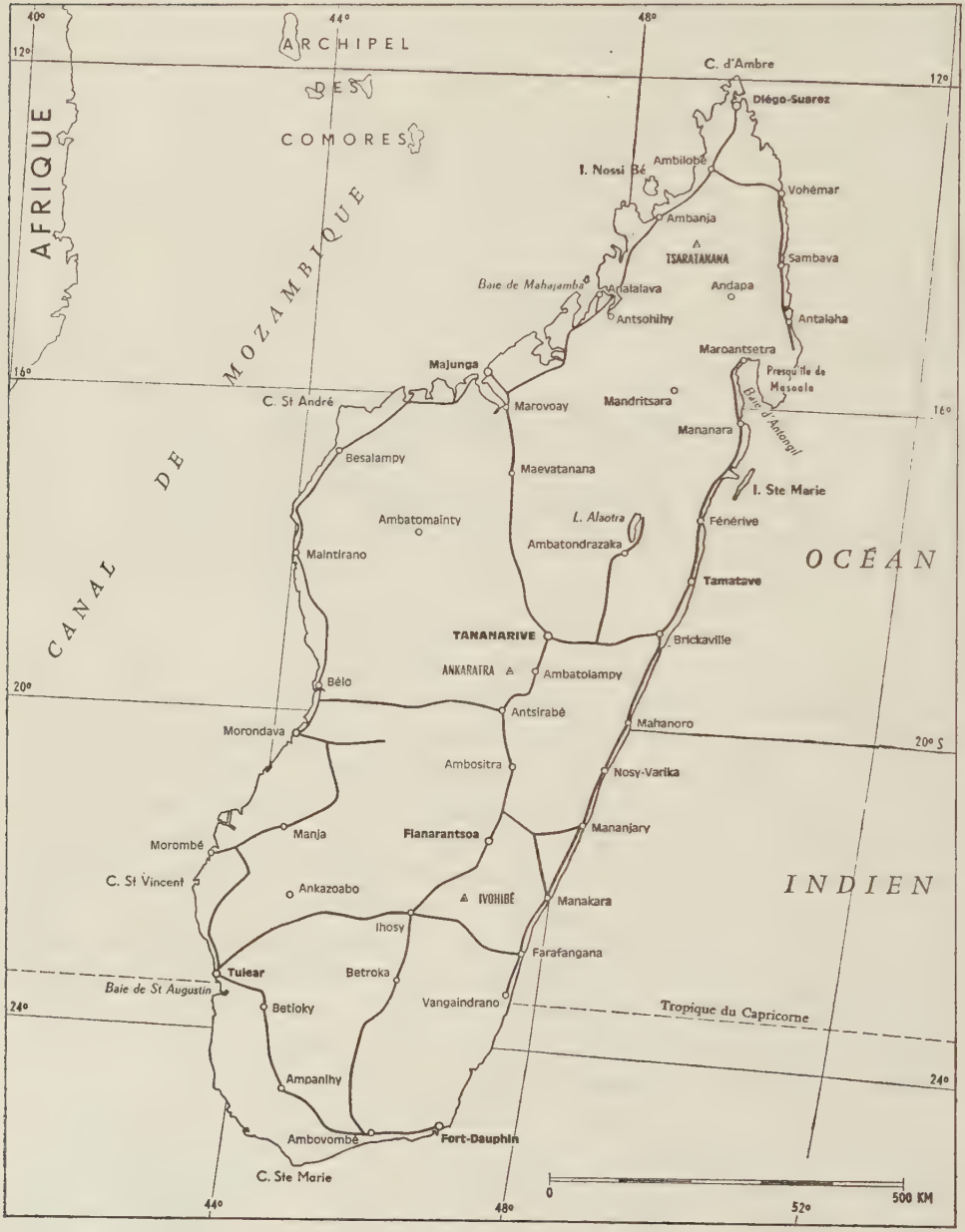


Fig. 9. — *Madagascar au XX^e^ siècle*

L'ÉQUATEUR À L'EST

De Vohemar, au nord, jusqu'à Fort-Dauphin, au sud, s'étend le domaine de la forêt, de la chaleur et de la pluie. Exposée aux alizés qui soufflent de l'océan Indien, cette bande de terre offre sur près de 1 500 kilomètres, un paysage uniforme le long d'une côte qui semble avoir été tracée à la règle. Foyer primordial du peuplement de la Grande Ile, cette région se laisse difficilement approcher. La forêt par endroits impénétrable, les fleuves majestueux, les routes souvent coupées par la pluie, les côtes hostiles à la navigation, autant d'obstacles qui se dressent devant vos pas et vous donnent l'impression, le but atteint, d'en être le découvreur.

DE TANANARIVE A TAMATAVE.

Par avion, le vol ne dure qu'un peu plus d'une heure et il est sans histoire... à condition de ne pas être pris dans la queue d'un cyclone, ce qui m'est arrivé une fois. Je garde un très désagréable souvenir de ce vol en DC 4. L'avion semblait se comporter comme un fétu de paille, relevant le nez brusquement pour replonger ensuite, s'engouffrant dans les nuages noirs, comme dans un tunnel, hachant la pluie de ses hélices rugissantes. Je n'ai jamais autant apprécié le calme et le silence à l'atterrissage.

Si le trajet par avion est rapide, il ne permet pas d'apprécier le paysage. Mieux vaut prendre la route, avec une voiture solide toutefois.

En général, pour aller à Tamatave, nous quittions Tananarive au petit jour, quand les vendeurs du marché s'éveillent et préparent leurs étals. Pendant 60 kilomètres, la route n'est que virages, montées et descentes au milieu d'un paysage d'eucalyptus et de rizières. Des rochers en forme de pains de sucre pointent dans la campagne. Dans les villages vite traversés, les habitants sont levés depuis déjà longtemps. Le premier gros centre atteint est Manjakandriana, d'où part une route qui se dirige vers Mantasoa, là même où Jean Laborde installa sa cité industrielle. La route longe le chemin de fer, s'en écarte, le longe à nouveau et bientôt le paysage change. La forêt fait son apparition et devient de plus en plus dense. De la route, elle dresse une muraille verte, impénétrable. Dans ce fouillis végétal, on distingue à peine les troncs des plus grands arbres. Des fougères, des lianes, des mousses se mêlent à profusion. La

présence de cette forêt, c'est le signe que l'Est commence, que bientôt nous allons plonger des hautes terres du centre vers le domaine oriental de l'île. La forêt des nuages, comme l'appellent les géographes allemands, mérite bien son nom. Elle est presque constamment baignée par les nuages et les brouillards venus de l'est, ce qui lui donne une allure fantomatique. C'est une forêt silencieuse, imposante, mi-végétale, mi-aquatique, toujours humide. Forêt d'altitude, car nous sommes à plus de 1 000 mètres, elle va progressivement se transformer en une forêt de type équatorial à laquelle nous sommes plus habitués. Bientôt, en effet, la route plonge en lacets vers une plaine. C'est la « falaise » de la Mandraka, première marche de ce gigantesque escalier qui, du nord au sud, découpe l'île et délimite la côte orientale. Les marches sont de plus en plus larges à mesure que l'on s'éloigne de Tananarive pour, finalement, s'arrêter au seuil d'une plaine vallonnée. Une rivière coule en cascade le long de la route et l'envie vous prend d'y faire des moulins à eau, pour autant que vous n'ayez pas perdu ce goût hérité de votre enfance. Des herbes et des plantes aquatiques se courbent sous la force du courant. Il suffit de se pencher pour saisir de délicates plantes qui ressemblent à des dentelles. Ce sont des ovirandra (*aponogeton fenestralis*) qui font la joie des aquariophiles européens. Leurs racines sont consommées par les Malgaches après qu'ils les ont fait griller. Au bas de la « falaise » de la Mandraka, de vastes étendues de rizières, d'un vert tendre lorsque le riz lève, tranchent sur un paysage montagneux vert sombre quand la forêt subsiste, gris lorsqu'elle a disparu sous l'effet des incendies. Ceux-ci sont, hélas, nombreux car c'est la méthode de culture la plus rapide pour le paysan malgache et même la seule possible, compte tenu des techniques dont il dispose. Au fur et à mesure que nous descendons vers la côte, la forêt se fait moins dense. Des clairières de plus en plus vastes apparaissent jusqu'à se rejoindre pour ne laisser subsister que des îlots de forêt. L'incendie de forêt, connu à Madagascar sous le terme de *tavy*, est une technique de culture connue dans le monde entier. Dans la Grande Ile, il a causé la destruction d'immenses espaces autrefois boisés, aujourd'hui livrés à une petite forêt appauvrie, quand ce n'est pas purement et simplement à la prairie stérile.

Au kilomètre 115, la route goudronnée s'arrête brusquement. Nous continuons de rouler sur une route de terre en soulevant des nuages de poussière lorsqu'elle est sèche ou au contraire en faisant gicler l'eau et la boue lorsqu'elle est détrempée par les pluies, ce qui est le cas le plus fréquent. En effet, au fur et à mesure que nous nous dirigeons vers l'est, l'air devient plus humide, la chaleur fait son apparition et

s'installe définitivement. La température n'est pas très élevée — 22° en moyenne — mais l'atmosphère devient poisseuse, étouffante. La pluie tiède est accueillie comme une délivrance, mais elle ne dure jamais très longtemps et elle tombe sous forme d'averses violentes.

Nous franchissons de nombreux ponts en bois qui résistent tant bien que mal, mal quand un cyclone les emporte comme en 1959 où la route fut coupée. Nous croisons des camions lourdement chargés, qui peinent dans un bruit de ressorts fatigués et de châssis malmené. Des taxis-brousse, l'équivalent en plus petit de nos autocars, circulent aussi vite que leur permettent leur moteur cent fois réparé et leur charge pléthorique de voyageurs.

Les taches brunes des tavy, d'où s'élève parfois une fumée, alternent avec des pans de forêt ; mais bientôt on aperçoit des plantations de canne à sucre que la route traverse parfois. A proximité des villages, de nombreux arbres fruitiers bordent la route : des avocatiers, des bananiers, des litchis, appelés ici *letchi*, dont la coque fine et cassante de couleur rouge-brun recèle une pulpe juteuse et parfumée.

Un peu avant Brickaville, la route change de direction et remonte vers le nord en longeant la côte à bonne distance. Des cocotiers dressent vers le ciel leur tronc élancé. Il reste un dernier obstacle à franchir avant d'atteindre Tamatave : l'Ivondro. Un bac permet de franchir ce fleuve, mais il faut parfois attendre longtemps en raison du trafic. Notre voiture administrative nous sert de sauf-conduit et, rapidement, nous nous installons sur le bac à côté de camions chargés de régimes de bananes vertes sous emballage en plastique. La région de Tamatave est, depuis quelques années, le centre principal d'exportation de bananes vers l'Europe.

Nous atteignons enfin Tamatave après 370 kilomètres de route et plus de sept heures d'un voyage fatigant où nous sommes passés de la fraîcheur des hautes terres à la chaleur de l'équateur. C'est là un des innombrables attraits de la Grande Ile de pouvoir ainsi changer rapidement d'ambiance.

TAMATAVE.

A Tamatave, la ville fleurie, la première envie qui vous prend est d'aller en bord de mer pour quêter un peu de la fraîcheur marine. Le port artificiel avance ses quais vers le large et les grues tendent leurs bras vers le ciel. Des bateaux de toutes sortes sont à quai : cargos, cargos mixtes, paquebots. Trois compagnies maritimes desservent l'île, deux

françaises et une scandinave. Les cargos mixtes de cette dernière compagnie font encore le grand tour de l'Afrique, par Le Cap, pour rejoindre l'Europe. Les autres navires empruntent le canal de Suez. C'est une habitude pour les Européens de Tamatave, qui sont plus de six mille, d'aller prendre un verre à bord des paquebots à quai. On y sirote des boissons glacées dans le bar climatisé et l'on peut y rêver d'une traversée de trois semaines consacrée uniquement à la détente et aux distractions. Le voyage par bateau est à ce point apprécié qu'il faut s'y prendre souvent un an à l'avance pour obtenir une place à bord.

Si la promenade le long de la plage, sous les cocotiers, est de rigueur, il n'est pas question pour autant de se baigner dans cet océan bleu et tentant. Des pancartes vous rappellent à la raison « mer dangereuse — requins ». Et vous découvrez ce triste paradoxe de l'île : des plages magnifiques qui s'étalent à l'infini et des requins trouble-fête qui interdisent de vous baigner, sauf à vos risques et périls. Les requins et les crocodiles veillent à être les maîtres chacun dans leur élément quand ils ne cohabitent pas, ce qui est le cas à l'embouchure des fleuves. Il est d'ailleurs de bon ton, dans les conversations où s'échangent les impressions de voyage, de décrire les combats que l'on a vus entre crocodiles et requins. Et il y aura toujours quelqu'un pour vous demander quel a été le vainqueur. J'avoue que je n'en sais rien...

Tamatave est chef-lieu de province et, avec ses cinquante mille habitants, c'est la deuxième ville de l'île. De nombreux étrangers y habitent : des Français, des Chinois, des Indiens, etc. Les boutiques chinoises où vous pouvez acheter l'habituelle production de Hong-Kong et de Formose voisinent avec les boutiques indiennes moins spécialisées dans les produits orientaux. Toutes présentent l'allure de bazars qui vous donnent l'impression de pouvoir y découvrir, en cherchant bien, l'objet inattendu, le souvenir rarissime. Peine perdue, les antiquaires ne se trouvent pas à Tamatave. Nous sommes tellement habitués aux supermarchés que la vue d'un étalage hétéroclite de marchandises variées soulève immédiatement en nous la fièvre du chercheur d'or.

La ville mérite d'être parcourue à pied, non pas pour ses maisons de style colonial et ses toitures en tôle, mais pour ses fleurs. Elles sont partout, le long des allées, dans les jardins. Les cannas géants voisinent avec les bambous de plus de dix mètres de haut dont le sommet se courbe comme une plume sous la brise de la mer. Leur feuillage vert tendre tranche avec le jaune d'or du tronc. Ils se balancent doucement en gémissant d'une façon caractéristique, à tel point qu'une personne non avertie cherchera d'où provient ce bruit curieux. Certaines rues de la ville sont bordées d'immenses flamboyants qui, lorsqu'ils sont en fleur,

donnent l'impression d'un bouquet géant, tant leurs grappes de fleurs vermillon sont nombreuses. Le flamboyant, cet arbre magnifique, a été découvert pour la première fois dans l'île en 1828, à Foulpointe, au nord de Tamatave. Mais il semble bien que sa région d'origine soit le Sud-Ouest de Madagascar. Le flamboyant est en effet originaire de l'île. Il a été diffusé dans le monde entier par les Arabes qui furent saisis par sa beauté.

Tamatave serait un petit paradis si le climat y était moins éprouvant. L'humidité constante en rend le séjour pénible. Les nuits y sont lourdes et le voyageur qui n'a pas à sa disposition une chambre climatisée ne trouve un peu de fraîcheur qu'au petit matin. Si encore il y avait des saisons, mais justement à Tamatave, comme ailleurs sur la côte Est, il n'y a que deux saisons, la saison des pluies et la saison pluvieuse ! Il tombe trois mètres d'eau par an et la température reste constante. Un thermomètre est inutile, il ne vous servirait qu'entre 22 ou 24°, ce qui est d'un intérêt limité. Il faut ajouter à ce décor un ciel gris et plombé pendant une bonne partie de l'année et des cyclones qui balaient régulièrement l'île. Quand un cyclone s'abat sur la ville, mieux vaut ne pas être dehors sous peine d'être emporté ou de recevoir sur la tête des matériaux aussi divers que des toitures ou des arbres et, si d'aventure une des fenêtres de votre appartement venait à s'ouvrir, n'hésitez pas, ouvrez l'autre. Ce n'est pas une boutade, il est bien connu qu'un cyclone est formé de vents tourbillonnants. Le pire qui puisse vous arriver en ouvrant deux fenêtres, si la maison résiste, sera de voir tous les objets placés le long des murs s'écraser sur le sol, le vase de fleurs posé sur la table au milieu de la pièce restant intact.

Je garde de Tamatave un souvenir mêlé de plaisir et d'inconfort.

FÉNÉRIVE.

Une route goudronnée et large comme une autoroute relie Tamatave à Fénérive. Les 100 kilomètres qui séparent les deux villes pourraient être franchis en une heure s'il ne fallait franchir l'Onibe. L'imposant fleuve coupe la route et il y a peu d'espoir qu'un pont soit construit rapidement. Il faudrait un véritable ouvrage d'art de plusieurs centaines de mètres. Pour l'instant, seul un bac permet de traverser. Conduire sur cette route, toutes vitres baissées, est un véritable plaisir.

Un paysage de lagunes alterne avec des dunes de sable couvertes d'une végétation dense. Le long de la route courent des lignes téléphoniques surchargées de toiles d'araignées. Des villages sont enfouis au

milieu de cette végétation. Les cases végétales, sur pilotis, aux murs tressés de larges bandes, sont disposées sous les arbres à pain et autres arbres fruitiers.

Une station de recherches fruitières est installée à proximité de la route. Spécialisée dans les bananiers et les ananas, elle offre à l'œil d'innombrables variétés de bananes, des petites aux grosses, des jaunes aux violettes. Les différentes variétés proviennent de l'ensemble du monde intertropical. Les chercheurs de cette station veillent très soigneusement à ne pas introduire, par inadvertance, le fameux serpent des bananiers qui est l'un des fléaux de cette culture en Afrique équatoriale. Qu'il s'installe à Madagascar et c'est la catastrophe. C'est dans cette station que j'ai vu, pour la première fois, traiter les ananas au carbure de calcium à l'époque de la floraison. Ce traitement a pour effet de déclencher la maturité et ainsi d'obtenir dans des délais précis un fruit propre à la consommation. Comme les ananas poussent toute l'année, on peut ainsi à volonté adapter l'offre à la demande, ce qui est précieux pour assurer l'approvisionnement régulier du marché européen.

Après une dernière montée la route plonge sur Fénérive. La sous-préfecture est installée au sommet de la côte, face à l'océan. La petite ville, où j'ai séjourné plusieurs fois, se compose de maisons végétales comme dans les villages environnants, avec, cependant, des maisons plus cossues à toit de tôle ondulée. Un seul hôtel, une grande place de l'Indépendance aboutissant à la plage, quelques rues plus larges, voilà la ville. L'hôtel, tenu par des Européens, est le centre obligatoire de la vie urbaine. Les Français de passage s'y retrouvent immanquablement : techniciens, commerçants, chercheurs. C'est là que j'y ai fait la connaissance d'un Alsacien installé depuis de longues années dans l'île et qui avait passé une bonne partie de sa vie à chercher des pierres précieuses. Les affaires n'ayant pas été florissantes, il avait dû se reconvertir, mais quand il me parlait de pierres, son regard brillait encore. L'espoir de découvrir la fortune le hantait toujours. Je songeais, en l'écoutant, à tous les Européens qui, pendant des siècles, ont été attirés vers « l'île la plus riche du monde ».

La principale distraction de la ville, en dehors de l'hôtel, est la baignade dans une petite crique équipée d'un filet antirequins. Ce filet ne m'a jamais inspiré confiance : les rouleaux de vagues le submergent complètement et l'on sait que les requins arrivent parfois dans ces rouleaux jusque sur la plage.

En face de l'immense plage de sable fin bordée de cocotiers, une petite île dresse sa verdure au milieu des eaux bleues. Tenté par cette île et l'esprit bercé d'aventures de pirates, j'ai fait une fois la traversée

à bord d'une pirogue du type de celles qu'utilisent les pêcheurs de la région. Taillée dans un tronc d'arbre, elle ne comporte aucun balancier et il faut avoir l'estomac bien accroché pour se faire aux mouvements imprévus que lui impriment les vagues. Qu'une telle pirogue puisse flotter, m'a semblé tenir du miracle. Mon sentiment d'insécurité s'était d'ailleurs trouvé renforcé par l'hôte qui nous accompagna pendant un long moment : un requin-marteau de belle taille, dont l'œil proéminent semblait m'observer avec insistance. Au fond de l'eau, des vaches marines, les lamentins, broutaient tranquillement les prairies sous-marines. Ces animaux sont probablement à l'origine de la légende des sirènes car les femelles sont dotées d'une ample poitrine. La traversée se révéla plus intéressante que la visite de l'île.

Si la côte, dans la région de Fénérive, ne manque pas d'attrait, l'intérieur du pays surtout est intéressant. La route goudronnée se poursuit jusqu'à un gros village situé sur une colline : Vavatenina. Ensuite, une piste en terre continue jusqu'au bord du fleuve Maningory où elle cesse brusquement. De l'autre côté du fleuve, plus rien, c'est le domaine du piéton. De grandes vallées marécageuses d'où émergent des plantes gorgées d'eau, aux larges feuilles vertes, alternent avec des collines boisées. Les villages sont dissimulés dans le feuillage. Des clairières de culture de moins en moins nombreuses à mesure que l'on s'éloigne du village, ont été ouvertes dans la forêt. Le long des pistes au-dessus du sol serpentent de petits canaux d'irrigation fabriqués avec des bambous taillés dans le sens de la longueur et raccordés les uns aux autres. Des plantations de caféiers et de girofliers assurent aux paysans quelques revenus vite absorbés par les fêtes. En octobre-novembre une odeur lourde d'essence de girofle flotte dans l'air. Je n'ai jamais pu la respirer sans l'associer à l'odeur si caractéristique des cabinets dentaires. Le giroflier est cutlivé pour les clous de girofle mais surtout pour l'essence de girofle qu'on obtient en distillant les clous et les jeunes feuilles. Cette essence contient en effet une huile essentielle — l'eugénol — utilisée, entre autres, en pharmacie. A l'époque de la cueillette, les Betsimisaraka de la région emploient pour les aider des travailleurs saisonniers venus en majorité du Sud-Est de l'île qui, une fois leur tâche accomplie, retournent chez eux après avoir gagné quelque argent avec la part de la récolte qui leur est accordée. Les plantations de girofliers et de caféiers ne réclament guère de soins dans l'esprit des habitants et c'est pourquoi elles sont assez mal entretenues. Certaines années, quand le cours du café est trop bas, la cueillette n'a pas lieu, les cerises — c'est ainsi qu'on appelle les baies rouges qui contiennent la graine de café — restent sur les arbustes.

De Vavatenina, où je m'étais installé dans la maison du responsable agricole de la zone, Ernest, j'effectuais des tournées d'étude dans la région. Utilisant une Land-Rover fatiguée, il me fallait des heures pour parcourir quelques kilomètres sur les pistes détrempées, pleines d'ornières, coupées parfois par des glisements de terrain. Un jour je partis avec Ernest toujours coiffé d'un immense chapeau de paille à larges bords et doté d'un flegme et d'un humour comme peuvent en avoir les Betsimisaraka. Voulant atteindre un village isolé, j'avais emprunté une piste en très mauvais état. Après avoir joué aux montagnes russes je finis par m'enliser dans le fond d'un vallon. Des Malgaches, sortis comme par enchantement de la forêt, alors que nous n'avions rencontré personne auparavant, m'aidèrent à soulever la voiture, à placer des branches sous les roues, à la sortir des trente centimètres de boue dans laquelle nous étions enfoncés. Je réussis péniblement à faire demi-tour, je lance le moteur pour atteindre le sommet de la colline. A mi-pente je sens la voiture s'incliner sur le côté et, lentement, comme au ralenti, la moitié de la piste glisse vers le fond du vallon et je me retrouve par chance sur mes quatre roues, avec l'eau boueuse à la vitre d'Ernest, assis à côté de moi. Après nous être extraits, avec mille précautions, de crainte que la Land-Rover ne se retourne, je n'ai plus eu qu'une solution, marcher pendant plusieurs kilomètres avant de trouver un taxi-brousse qui me conduisit à Fénérive. Là, je pus trouver un tracteur du type de ceux que l'on utilise dans les exploitations forestières. Il réussit à sortir la voiture non sans mal et après avoir failli lui-même se renverser plusieurs fois.

Si les pistes sont mauvaises, elles ont cependant le mérite d'exister, mais dès qu'une rivière un peu large barre le chemin, c'en est fini de la voiture, les bacs sont réservés aux routes principales. Il faut alors utiliser la pirogue ou voyager à pied. J'eus à visiter un village situé au bord du fleuve Maningory. Cette fois-là, je laissai la voiture sur la rive et m'installai dans une pirogue. Maniant la perche avec dextérité, le piroguier évitait les bancs de sable et les endroits trop profonds. Nous remontâmes le fleuve pendant plusieurs kilomètres entre des rives bordées de forêt qui faisait parfois place à des clairières où quelques petites cases abritaient les habitants à l'époque des opérations culturales. Des oiseaux volaient en jacassant d'une rive à l'autre.

Le village de Beampy, but de mon voyage, aligne ses cases le long d'une pente en formant une rue qui s'évase au sommet autour de la place publique où se dressent quelques arbres. Les habitants sont isolés et ils leur faut des heures de marche avant d'atteindre un centre plus important. A mon arrivée, on m'installa dans la case du chef pendant que des

villageois allaient le chercher dans ses champs. En l'attendant, j'eus le temps d'examiner la case. Petite, bâtie sur le même modèle que les autres cases betsimisaraka de la région, elle est construite sur pilotis. Les murs sont faits de fines lattes de bois tressées comme une vannerie, la charpente est en bambou et le toit en feuilles de palmier. Le sol est recouvert de nattes tressées. Ce type de case est étonnamment frais, parfaitement adapté à la région, le moindre souffle d'air y circule. Au mur sont accrochés divers ustensiles, des sacs, des habits. Dans un angle sont posés des bambous qui servent ici au transport de l'eau. Il n'est pas question de loger des meubles dans la maison, aussi sommes-nous assis à même le sol. Quelques coffres servent à ranger des effets. La cuisine est située à l'extérieur. Si la case est petite, elle est néanmoins très agréable à habiter. En général, seuls les parents et les enfants en bas âge dorment dans la même case, les enfants plus âgés dorment dans d'autres cases proches.

Le chef de village arriva bientôt entouré de villageois, qui s'assirent en rond devant la porte, improvisant ainsi le conseil villageois. C'est là une coutume propre à l'ensemble de la Grande Ile qui veut qu'aucune discussion avec un étranger ne se fasse sans que plusieurs personnes y assistent. Le chef de village devait être assez âgé, ses cheveux blancs en faisant foi, mais il avait gardé toute sa vigueur et sa vivacité d'esprit. De taille moyenne, mais de constitution robuste, il avait beaucoup d'allure, comme d'ailleurs la plupart des chefs à qui j'ai eu affaire. Il s'assit et, après les salutations d'usage, j'exposai le but de ma visite. Avant d'entamer la discussion on m'apporta à boire. Le chef but une gorgée et me tendit le récipient, je bus à mon tour. Mon interprète m'apprit, par la suite, que c'était là une façon de m'indiquer que la boisson n'était pas empoisonnée. Dans ce village isolé, toutes les traces de la révolte de 1947 n'avaient pas encore été effacées.

Après avoir discuté pendant plusieurs heures, je quittai le village, accompagné jusqu'à la pirogue par le chef et quelques villageois. Je ne suis plus retourné dans ce village, mais j'en garde un très net souvenir, celui d'une communauté humaine vivant un peu en marge de la vie, à l'abri de beaucoup de futilités et ne comptant que sur elle-même pour permettre à chacun de ses membres de s'affirmer en tant qu'homme.

LA FORÊT VIERGE.

Lorsque l'on poursuit son voyage vers le nord, le long de la côte Est, il faut franchir rien moins que quinze bacs avant d'arriver au terme de

la route, à Maroantsetra. Toute cette région, entre Fénérive et Maroantsetra a été le lieu de prédilection des Européens depuis le XVI[e] siècle. Nous avons vu le rôle qu'ont joué, au cours de l'histoire, l'île Sainte-Marie ou la baie d'Antongil.

La côte, qui était parfaitement rectiligne de Fort-Dauphin à Fénérive, se festonne ; elle avance des presqu'îles comme la pointe à Larrée, ou au contraire recule devant l'océan comme dans la baie d'Antongil, gigantesque cassure où s'engouffrent les vents et que redoutent les aviateurs.

La baie d'Antongil est dominée vers le nord par une presqu'île massive, boisée, déserte : la presqu'île de Masoala. Là, plus de routes, plus de villages, uniquement des fleuves qui s'enfoncent profondément en gorges de plus en plus étroites dans une montagne couverte de forêt. C'est la zone la moins bien connue de Madagascar, le dernier refuge de la forêt vierge. L'amateur de découvertes peut essayer d'y pénétrer, soit par pirogue — mais les cascades et le courant impétueux auront vite fait de l'arrêter —, soit en empruntant quelques rares sentiers tortueux qui cesseront rapidement et qui le livreront à l'appétit dévorant des sangsues de terre.

La presqu'île de Masoala est couverte d'une magnifique forêt qui contient de nombreuses espèces de bois précieux comme le canarium, le symphonia, le palissandre, l'ébène, etc. Ces arbres gigantesques jaillissent au milieu d'un fouillis de verdure. Les lianes et les orchidées s'entremêlent à profusion, la marche sur un sol spongieux, humide, en décomposition permanente, au milieu de ce monde végétal démesuré est un sport qui nécessite un long entraînement et une résistance physique peu commune, et ce d'autant plus qu'il faut sans cesse escalader des pentes, descendre dans des vallées étroites, se frayer un chemin. Un jour viendra probablement où l'homme rayera de la carte cette dernière tache blanche, mais ce sera après beaucoup d'efforts. Pour l'instant la presqu'île de Masoala garde tout son mystère. Elle reste le témoin des temps anciens de Madagascar.

LE PAYS DE LA VANILLE.

Pour atteindre le Nord-Est de l'île, deux solutions : le bateau ou l'avion. Impossible de l'atteindre par route sinon en saison sèche, en longeant la côte Ouest, en remontant dans l'extrême Nord et en descendant ensuite vers le sud. Ce serait là une véritable expédition, compte tenu de l'état des pistes. Par avion, quelques heures de vol suffisent.

La ligne qui dessert le Nord, est celle qui relie Tananarive à Diégo-Suarez via Tamatave. Du hublot du DC 4 on ne voit pas grand-chose, la zone survolée étant presque toujours couverte de nuages.

La première escale est Sambava. De là une correspondance en DC 3 vous conduit à Antalaha. L'aéroport est rudimentaire : un abri de fortune pour les passagers, quelques fûts d'essence. La piste présente cette particularité inexpliquée de ne pas avoir la même pesanteur en début et en fin. Antalaha ne se distingue guère des autres centres de la côte Est, mêmes cases, mêmes Chinois, mêmes Réunionnais. Ces derniers sont en assez grand nombre, car ils détiennent la plus grande partie du commerce de la vanille. Les Chinois ont même un cinéma où ne sont projetés que des films chinois en provenance de Formose ou de Hong-Kong. Chef-lieu de préfecture, Antalaha compte environ 3 000 âmes. La ville est enfouie dans la verdure et coincée entre la plage et les montagnes proches. Un peu partout, le long des rues, des cocotiers balancent leur bouquet de palmes.

Antalaha, c'est la ville de la vanille. Dans toute la région qui l'entoure, des plantations de vanilliers se dissimulent au milieu de la végétation. La vanille, qui appartient à la famille des orchidées, est une liane grimpante originaire des forêts du Mexique. Elle fut introduite à Madagascar au XIX^e^ siècle par les Réunionnais. L'un d'eux découvrit même, en 1841, le procédé de fécondation de la fleur. La vanille pousse jusqu'à 400 mètres d'altitude sur les sols alluvionnaires ou sableux. L'importance de cette culture est telle, dans la région, que Madagascar est le premier producteur du monde de vanille.

Quel plaisir de se promener dans la région en octobre, novembre ou décembre. Au petit matin on y voit des femmes qui s'affairent auprès des pignons d'Inde ou des glyricidia, petits arbustes à l'abri desquels s'enroule la liane du vanillier. Dans cette atmosphère feutrée, les femmes vont de fleur en fleur. Avec des gestes délicats et précis elles fécondent ces merveilles que sont les fleurs de vanillier. Quand arrive la saison de la récolte, de juin à août, les hommes prennent le relais et cueillent les gousses vertes qui pendent par grappes comme des haricots. C'est alors que commence la lente et complexe préparation de la vanille. Il faut d'abord la « tuer » soit en la chauffant au soleil dans un vase de terre, soit en la plongeant dans l'eau bouillante. Ensuite on la fait « suer » en l'exposant simplement au soleil sur de grandes couvertures étendues sur des sortes de tables faites de branchages. La gousse transpire alors, se couvrant de fines gouttelettes qui s'évaporent. Le soir les couvertures sont rentrées dans les cases. Vous ne pouvez circuler à cette époque sans baigner dans un air lourd et embaumé qui vous monte à la tête.

Dans les villages qu'on traverse les couvertures couvertes de gousses de vanille se succèdent. Lorsque la vanille a bien transpiré, elle a pris une teinte foncée proche de celle que connaissent les ménagères européennes. La vanille est alors vendue aux Réunionnais et aux Chinois qui vont lui faire subir d'autres traitements avant de la livrer à l'exportation. Les « préparateurs » sèchent les gousses jusqu'à ce qu'elles aient perdu les deux tiers de leur poids, puis les « maturent » dans des récipients. Après ces opérations, la vanille se présente sous l'aspect que nous lui connaissons, celui de bâtonnets ridés de couleur brunâtre avec des reflets bleutés et luisants. Il ne reste plus qu'à l'emballer dans des boîtes métalliques et à l'expédier par bateau.

Une station de recherche de la vanille est installée près d'Antalaha. Le directeur de la station pourra vous parler des jours entiers de cette plante. Je crois qu'il est l'homme qui la connaît le mieux dans le monde.

La région d'Antalaha a connu un âge d'or pour la vanille, mais depuis la dernière guerre, les cours ont subi de très fortes variations et sont en baisse. L'apparition sur le marché de la vanilline synthétique lui a porté un coup sérieux. Ce concurrent de laboratoire a pris progressivement la place de la vanille naturelle dans les ice-creams et la confiserie. Comme les fabricants de ces produits n'ont pas cru devoir mentionner « vanille synthétique », de peur d'effrayer le consommateur, la vanille naturelle a perdu une partie de son marché principal, celui des Etats-Unis. L'avenir de la vanille malgache est lié à l'adoption, par le Congrès américain, d'une loi faisant obligation aux fabricants d'ice-cream de signaler le caractère de la vanille utilisée. Mais aux Etats-Unis, ces derniers sont puissants !

Les plages, sur la côte Nord-Est, sont immenses et belles. Elles courent à l'horizon en courbes infinies et douces. J'y ai passé des après-midi entiers à les parcourir, ramassant des coquillages de toutes tailles et de toutes formes. Les cauries et les cônes composent des harmonies de couleurs et de motifs mille fois renouvelés. Inlassablement, le grand océan Indien monte à l'assaut des plages et, en se retirant, dépose des fleurs nacrées. Les cauries ont servi longtemps de monnaie dans toute l'Afrique.

La région de Sambava, au nord d'Antalaha, où je séjournai quelque temps, ne présente guère de caractéristiques particulières. Le bourg de quelques milliers d'habitants possède son traditionnel hôtel tenu par un Européen et où se résume la vie citadine. Je partageais mon temps entre l'organisation de stages destinés à des moniteurs d'agriculture, quelque peu oubliés dans les villages perdus de l'intérieur, et des études sur le terrain.



Femme Mahafaly.



Femme Mahafaly portant une coiffure originale.

Jeune fille Mahafaly





Jeune femme Mahafaly aux cheveux recemment tressés.

La quête de l'eau en pays Mahafaly.



Statuette Mahafaly.

De ces stages, je garde le souvenir d'une soirée où mon compagnon, avec qui je formais équipe alors, présenta un film qu'il avait choisi dans une cinémathèque de Tananarive et qui s'intitulait « Au creux du sillon ». Alléché par ce titre à forte résonance agricole, il pensait pouvoir donner aux Malgaches une idée de l'agriculture européenne. Nous nous installons donc dans la salle de projection, mon ami fait un petit exposé d'introduction, et la séance commence. Dès les premières images un fou rire nous secoue : il était bien question de sillon, mais pas dans un champ, sur un disque. Le film décrivait tous les stades de fabrication d'un disque. Qu'on se rassure, les stages ne furent pas à l'image de cette soirée.

Je parcourai aussi la région en jeep Willys, balotté comme il se doit sur les méchantes pistes de terre parsemées de fondrières. Le paysage ne varie guère dans cette région, la forêt, des clairières, des cours d'eau boueux. Le long des pistes j'échangeais des signes amicaux avec des hommes et des femmes, seuls ou en cortège, rentrant des champs, des machettes à la main ou des fardeaux sur la tête. Les Betsimisaraka de la région, isolés dans leur village de bord de fleuve, perpétuent une tradition encore bien vivante que je ressentais fortement lors de mes discussions avec les villageois.

Un matin, très tôt, je partis afin d'atteindre un village situé assez loin dans l'intérieur. Je quittai Sambava en direction du nord et arrivai rapidement au bord du fleuve Bemarivo qu'un bac permet de franchir. Ce bac est d'ailleurs enlevé pendant une partie de l'année, celle où les crues risqueraient de l'emporter. Plus on remonte vers le nord de l'île, plus l'année se divise en une saison pluvieuse et une saison plus sèche. A Sambava il tombe encore un mètre cinquante d'eau par an. Ma jeep une fois débarquée sur l'autre rive, je poursuivis ma route sur une piste qui longe la rive gauche du fleuve et qui de collines en vallées et de forêts en villages, me conduisit, après plusieurs heures, au terme de mon voyage : un village de grosse taille situé en bordure d'une vaste clairière. Ma voiture fut immédiatement entourée d'une nuée d'enfants, pour qui je constituais une distraction rare. Riant, se poursuivant, faisant mille commentaires, ils ne cessaient de questionner le chauffeur afin de savoir qui était et d'où venait ce « vazaha », cet étranger.

Je passai quelques heures avec les responsables du village et m'installai pour déjeuner dans le seul magasin du village, tenu par un Chinois. Je lui achetai une boisson gazeuse fabriquée à Madagascar et qui, au vu de l'état de l'étiquette, devait être un vieux cru ! Le propriétaire des lieux m'invita à m'installer dans son appartement attenant

au magasin. La maison était assez grande, couverte d'un toit en tôle ondulée et composée de plusieurs pièces dont une salle de séjour où je me trouvai. La pièce était surchargée de fauteuils, de chaises, de tables, de caisses et de toutes sortes d'objets hétéroclites. Je remarquai au mur des dessins chinois, un calendrier de Hong-Kong, de nombreuses photos de famille et d'amis et un portrait de Chang Kaï-chek.

Comme la plupart de ses compatriotes que j'ai eu l'occasion de voir dans l'île, mon hôte chinois semblait se rattacher spirituellement à Formose plutôt qu'à Pékin. En fait, beaucoup sont des Chinois du continent et, si certains sont maoïstes, il y a peu de chance pour qu'ils le clament sur les toits. Les Chinois de Madagascar forment un groupe fermé et il est très difficile sinon impossible de les connaître, qu'on soit malgache ou européen. Ils donnent l'impression de vouloir se faire oublier de tout le monde, menant leurs affaires en silence. Sur toute la côte Est, ils détiennent une grande partie du commerce. Installés jusque dans les villages les plus reculés, les Chinois de l'île font de l'import-export. Dans les villages, ils achètent les produits d'exportation : café, vanille, girofle, etc. et revendent aux Malgaches des biens de consommation les plus divers. Il est probable qu'ils jouent également le rôle de prêteurs sinon d'usuriers. Ce sont les seuls à commencer ainsi dans les endroits les plus perdus ; les commerçants européens, eux, se cantonnent aux gros centres. Les Chinois ont une remarquable faculté d'adaptation, vivant de la même manière, ou presque, que les Malgaches.

J'essayai d'entamer une conversation avec mon hôte, mais ce n'était pas facile car il connaissait mal le français et ne s'asseyait pas, allant servir un client de temps à autre, sortant de la maison, discutant avec diverses personnes, en un mot demeurant insaisissable. A mes questions, il me répondait d'une façon évasive en souriant et en me donnant l'impression d'être toujours prêt à me rendre service s'il le pouvait. Quand mon repas fut terminé j'avais appris de lui que ses affaires étaient moyennes, que le pays n'était pas très riche et qu'il se rendait régulièrement à Sambava, ce qui ne m'avançait guère.

Je repris la route, poursuivi jusqu'à la sortie du village par les enfants. Dans ce cas, parler de démographie galopante n'est pas une figure de style.

Au retour, je m'arrêtai dans plusieurs villages. Dans l'un d'eux je vis un maki que les villageois avaient apprivoisé et qui, tranquillement, se tenait perché sur une poutre à proximité de l'endroit où nous nous étions assis pour discuter. Le maki est réellement un très bel animal. Son pelage soyeux appelle la caresse et, dans son visage de furet, des yeux charbonneux étincellent. Les makis font l'objet d'un culte de la

part des Malgaches. Ils sont protégés et entourés de beaucoup de respect car ils sont presque considérés comme des humains. Certains d'entre eux sont appelés *babakoto*, c'est-à-dire « petit grand-père ».

Dans le même village, je croisai une jeune fille d'une étonnante beauté, de cette beauté naturelle qui rayonne et dont l'éclat vous suspend un instant, toute autre réalité abolie, dans une émotion que seule l'œuvre d'art peut vous procurer. Ses longs cheveux noirs, ses yeux profonds, son teint chaud, son corps épanoui, sa démarche souple et altière composaient une symphonie rare dans ce village un peu perdu au milieu de la forêt. La beauté d'une femme lorsqu'elle atteint la perfection est presque insoutenable car elle fascine davantage encore qu'elle n'éblouit.

Je rentrai à Sambava à la tombée de la nuit, à l'heure où les vagues de l'océan deviennent phosphorescentes.

A L'ÉCART DU MONDE.

J'avais encore quelques jours à passer dans le Nord-Est avant de rentrer à Tananarive. Je devais me rendre à Andapa qui se trouve dans l'intérieur des terres entre Sambava et Antalaha et qui présente cette particularité de n'être accessible qu'à pied ou en avion. Comme le trajet à pied nécessite plusieurs jours, j'optai pour l'avion. Les vols sont d'ailleurs très fréquents car ils sont le seul moyen d'accès efficace de la ville d'Andapa. Plusieurs vols la relient chaque jour aux villes côtières.

Je pris l'avion qui décollait dans l'après-midi. Le temps était couvert, des cumulo-nimbus s'amoncelaient, ce qui n'augurait pas un voyage de tout repos. Bientôt l'avion fila sous les nuages en forme de colonnes dont la base tranchée comme au couteau formait un plafond régulier. Au fur et à mesure que nous nous dirigions vers l'ouest, les nuages se faisaient plus denses. L'avion continua de grimper car les montagnes dressent brusquement une barrière rocheuse. Les altitudes de 2 000 mètres ne sont pas rares dans les parages. L'avion, un vieux DC 3, dont les pièces d'origine devaient se compter sur les doigts d'une main, était rempli d'objets de toute nature : vivres, ustensiles, essence, ciment, etc. D'un côté du couloir central étaient assis les voyageurs, de l'autre côté, les marchandises étaient arrimées tant bien que mal. Bientôt, je ne vis plus, au travers des hublots, qu'une masse cotonneuse, translucide par moments. L'avion dansait d'un trou d'air à un autre. Etre assis, impuissant, dans un avion au milieu des nuages et dans une

région montagneuse ne m'a jamais procuré de sensation de bien-être. Les pilotes, habitués de la ligne qu'ils connaissaient comme leur poche, semblaient s'acquitter là d'un travail habituel, exempt de tout souci. Une passagère, amie d'un des pilotes, vint même discuter dans la cabine de pilotage.

Pour atteindre Andapa, l'avion doit suivre une série de vallées qui constituent un couloir naturel. Après environ une heure de navigation, l'avion sortit de la brume et nous survolâmes un épais manteau de nuages. Une trouée dans celui-ci nous laissa deviner en dessous une étendue verte. C'était la cuvette d'Andapa. Il arrive fréquemment que les nuages recouvrent tout et que l'avion, après plusieurs recherches infructueuses, regagne la côte sans avoir pu localiser Andapa dont la piste ne possède pas d'installation goniométrique. Cette fois-là, nous pûmes atterrir en plongeant dans la couche nuageuse. L'avion décrivit des cercles en perdant de l'altitude, seule façon de se poser si l'on ne veut pas percuter les montagnes qui dominent la cuvette.

Au sol l'atmosphère était lourde et humide et l'air empli de l'odeur de la terre mouillée après l'orage, l'odeur habituelle de la côte Est. Une voiture me conduisit à l'hôtel. Les voitures aussi, comme tout ce qui n'est pas fabriqué sur place, avaient été transportées par avion. La première auto arriva cependant à Andapa en 1931, à dos d'homme, en pièces détachées ! Avant que l'avion ne relie la cuvette d'Andapa au monde extérieur, c'est-à-dire avant 1947, tous les transports se faisaient par portage. Il fallait dix à douze jours de marche aux porteurs tsimihety pour rejoindre Sambava avec trente ou quarante kilos attachés de part et d'autre d'un bambou placé en équilibre sur l'épaule. Les porteurs que l'on voit encore de nos jours se reconnaissent immédiatement à l'hypertrophie des muscles des épaules, de grosses boules de muscles leur donnent une silhouette très caractéristique. A Andapa il y avait même deux sortes de porteurs : les légers et les lourds. Les lourds portaient des charges de quatre-vingts à quatre-vingt-dix kilos et il leur fallait dix à quinze jours pour relier les centres de la côte. C'étaient en général des Antandroy du Sud de l'île. L'avion a fait presque totalement disparaître cette activité. Les Antandroy sont retournés chez eux.

L'aéroport d'Andapa est le premier de Madagascar pour le transport de marchandises. Le trafic dépasse même celui d'aéroports comme Abidjan ou Niamey ! Sans avion, Andapa est coupé du monde.

Cette sensation d'isolement, on la ressent physiquement quand, assis à l'aérodrome avec ses bagages, on entend au-dessus des nuages l'avion qui cherche la piste pendant un moment, puis finit par renoncer. Le plus longtemps possible vous tendez l'oreille croyant encore entendre

le bruit des moteurs et il faut se résigner à retourner en ville dans l'espoir que le prochain départ ne sera pas à nouveau remis.

Andapa est un gros bourg d'environ trois mille habitants. Ses rues sont bordées de cases sur pilotis à toit de tôle ondulée, avec un petit auvent qui protège de la pluie. L'impression d'ensemble est assez triste tant il est vrai que la tôle ondulée n'a jamais ajouté à la beauté d'un paysage. Et pourtant quel paysage ! Une cuvette d'une vingtaine de kilomètres de long sur quinze kilomètres de large, surplombée de montagnes couvertes de forêts denses. De la chambre de l'hôtel où je logeais, je ne pouvais m'empêcher de lever la tête vers les sommets où les nuages s'accrochaient, s'effilochaient aux arbres. C'est une curieuse sensation que de se trouver dans une forêt, déjà sombre, quand les nuages se glissent silencieusement d'arbre en arbre, estompant tous les contours, composant un ballet fantasmagorique et oppressant.

La population de la cuvette est différente de celle de la côte. Les Betsimisaraka font place aux Tsimihety venus de l'ouest. Le peuplement est d'ailleurs relativement récent et de nombreux brassages ont eu lieu. La presque totalité des habitants de la région vit dans la cuvette. Quelques villages isolés s'accrochent aux flancs des montagnes à l'ombre épaisse de la forêt ou se nichent au creux de petites dépressions. Les maisons traditionnelles sont plus grandes que les cases habituelles de la côte et leurs murs sont faits de tiges de palmier, Le toit est en général recouvert de chaume. Les greniers perchés sur de grands pilotis dominent les cases d'habitation. Les pistes qui sillonnent la cuvette sont la plupart du temps boueuses et le franchissement des cours d'eau, aux nombreux méandres, n'est pas aisé. Après une descente en cascades depuis les montagnes proches, les cours d'eau serpentent paresseusement dans la cuvette avant de s'en échapper pour courir à nouveau vers la côte.

La cuvette d'Andapa est riche en puissance ; ses sols sont fertiles, les cultures maraîchères y sont possibles à une centaine de kilomètres seulement de la côte à climat subéquatorial. Pour l'instant, la vanille et le café surtout sont cultivés mais, quand la cuvette sera reliée à la côte par une bonne route, la situation sera bouleversée. Cette route sera ouverte bientôt au travers de la forêt et de la montagne. Elle vaudra la peine d'être parcourue. Avec la route, les hommes et les produits seront libérés et le prix des transports ramené à un niveau normal. Quand j'étais à Andapa, une modeste bouteille de bière, transportée, bien sûr, par avion, atteignait la coquette somme de quatre francs.

Je rencontrai à Andapa un jeune ménage européen dont le mari était contremaître d'agriculture. Sa jeune femme venait juste d'avoir un bébé. J'espère que plus tard ils lui décriront l'endroit où il a vu le jour.

Il aura fallu un singulier courage à cette jeune maman pour mettre au monde un enfant dans un tel isolement.

Après une tentative infructueuse, je pus prendre l'avion pour rejoindre la côte. Comme à l'atterrissage l'avion, tel un rapace, tournoya jusqu'à ce que nous ayons atteint le niveau des sommets. Avant de mettre le cap à l'est, nous fîmes une escale dans un petit centre proche situé lui aussi dans une cuvette. Une montagne séparait seulement les deux cuvettes. L'avion visa littéralement un col entre deux sommets et, à l'économie, nous franchîmes la barrière montagneuse. Pour atterrir et sortir de la cuvette de Doany, lieu de l'escale, les pilotes doivent décrire des cercles encore plus serrés car la cuvette est bien plus petite. La piste est située en bordure d'un cours d'eau où les crocodiles, que l'on peut apercevoir d'avion, se prélassent dans leur habituelle attitude de fausse léthargie.

Le retour sur la côte fut un peu le retour à la vie. A l'horizon les montagnes noyées dans les nuages continuaient de monter la garde.

DES LAGUNES.

Au sud de Tamatave, sur plus de trois cents kilomètres, s'étend un même paysage de collines et de lagunes. En arrière de la côte rectiligne et des dunes sableuses, un domaine, mi-aquatique mi-terrestre, fait la transition entre les collines et l'océan. Sous l'influence des alizés et des courants marins, qui dans cette région longent la côte vers le sud, le sable s'est déposé en cordons littoraux réguliers isolant l'intérieur et empêchant les fleuves de s'écouler. D'avion, on découvre un paysage miroitant tantôt bleu comme l'océan, tantôt vert quand des plantes couvrent la surface des eaux, ou jaune quand les rizières, à la moisson, s'avancent dans les lagunes. Mille bras et indentations découpent le sol en un dessin infiniment festonné. Au fur et à mesure que la barrière sableuse de la côte s'est formée, les eaux des fleuves ont été faites prisonnières et lentement ont noyé les basses collines et les vallées. C'est une lutte constante entre les fleuves et l'océan, entre l'eau douce et le sable. Les embouchures se déplacent lentement vers le sud comme si l'océan voulait empêcher les fleuves de s'écouler en leur barrant la route pendant que ces derniers, refusant le combat de front, biaisent et reportent un peu plus loin leur activité.

Toutes ces lagunes ont été reliées entre elles par une sorte de canal : le canal des Pangalanes, qui a suscité des espoirs démesurés quant au rôle économique qu'il pourrait jouer. Des dragues ont creusé

le sol, des plans ont été établis, mais le sable envahissant et l'absence de trafic ont eu vite fait de ramener à des proportions plus modestes une œuvre qui se voulait grandiose. Le canal est pour l'instant en sommeil à l'exception de quelques barques qui glissent lentement au rythme des saisons agricoles.

Sur le bourrelet formé par les dunes, des pistes, parfois carrossables, courent à l'ombre d'une végétation dense. Les pandanus, en épais fourrés, tendent leurs bouquets de feuilles au souffle de l'océan. Ces arbres, connus à Madagascar sous le nom de *vokoa*, présentent la curieuse particularité d'avoir des feuilles rangées en spirale qui tournent indifféremment de gauche à droite ou de droite à gauche. Les feuilles sont utilisées comme matériau de couverture des cases.

Tout le long de cette côte s'égrènent de petits ports comme Vatomandry, Mahanoro, Nosy-Varika. La plupart n'ont qu'un trafic réduit et seule l'absence de routes explique ce grand nombre de ports qui vivotent sur un hinterland réduit. Lorsque de bonnes communications seront établies, un certain nombre d'entre eux seront fermés. Cette vaste région est le domaine des Betsimisaraka dits « du Sud » par opposition à ceux qui se trouvent au nord de Tamatave. Leur aire d'extension s'arrête au sud du port de Nosy-Varika où apparaissent les Antambahoaka qui se réclament d'une origine islamique. Ces derniers forment une petite enclave autour de Mananjary, petite ville portuaire reliée aux hautes terres du centre par une bonne route qui serpente à l'infini dans la forêt. Dans l'intérieur, les Tanala, « ceux de la forêt », occupent les pentes boisées. Leurs villages, souvent difficiles à atteindre, vivent encore au rythme de la tradition, si ce n'est la présence de l'habituel commerçant chinois que l'isolement ne semble pas rebuter.

LE PAYS ANTEMORO.

Le pays Antemoro est centré sur la ville de Manakara. Il forme une bande le long de la côte, de la vallée de la Mananjary au nord jusqu'à la vallée de la Matitana au sud. Nous avons déjà eu l'occasion de parler des Antemoro, célèbres à Madagascar pour leurs « Sorabe » et leurs astrologues. Aujourd'hui cette population ne présente plus guère de signes extérieurs particuliers.

Manakara est une petite ville de quatorze mille habitants, aux rues parallèles à la plage. Le long des allées, les cocotiers voisinent avec les hibiscus. La plage de sable fin, où les gros rouleaux de vagues forment des barres d'écume, est bordée de filaos à la silhouette nonchalante et

fine. Sous ces arbres qui ont été plantés, un gazon naturel couvre le sable. L'endroit est enchanteur et invite au repos, un repos que vient bercer la brise de mer. Manakara est une belle ville, mais de cette beauté des terres lointaines où se mêlent rêverie et nostalgie.

Entre la lagune et la plage, la ville présente une allure européenne avec son hôtel tenu par un Français, ses magasins, ses bâtiments publics, ses allées, sa piscine et son club. La papeterie, qui fait également fonction de magasin de chaussures, voisine avec les boutiques chinoises. Le club qui connut sa belle époque au moment de la colonisation, quand les Européens et les Réunionnais formaient une colonie assez importante, ne retentit plus guère des « dégagements » qu'organisaient les Blancs. Le terme est assez évocateur en lui-même et il ne serait guère nécessaire d'en éclairer alors le sens : connu de tous les Européens des colonies, il traduisait alors le besoin de recréer une ambiance de fête que la sensation de l'éloignement et de l'isolement transformait parfois en débauche. Ces « soirées » duraient plusieurs jours, et les caisses de whisky se succédaient pendant que des couples se formaient et se défaisaient.

En arrière de la lagune et reliée au centre de la ville par un pont, la ville malgache présente une harmonie toute différente. Les cases traditionnelles s'enchevêtrent, formant une série de petits villages. Là, point d'allées goudronnées ou de piscine, mais des rues animées et chaleureuses, des enfants qui galopent sur le sable dans un va-et-vient incessant. Quelques bars-restaurants réunionnais reçoivent, à l'occasion, une clientèle européenne que le goût du pittoresque attire ; la cuisine réunionnaise y est d'ailleurs excellente, mais c'est plus leur aspect de taverne qui incite les Européens, le soir venu, à y faire une virée.

On m'avait plusieurs fois parlé de la pêche de nuit qui se pratique dans les lagunes à certaines époques. Un soir, je me rendis dans un quartier de la ville situé en bordure de l'eau. Après avoir parcouru des ruelles plongées dans l'obscurité, dans lesquelles je me serais sûrement perdu sans l'aide de mon chauffeur malgache qui avait de la famille sur les lieux, je débouchai en bordure de la lagune. Une foule sombre y était rassemblée s'affairant sur le sable. Je m'assis et regardai le spectacle. Des hommes, des femmes, des enfants passaient dans l'obscurité sans faire attention à moi. Je distinguais des barques immobiles sur l'eau. Au bout d'un moment des torches, faites de vieux pneus attachés à un bâton, furent allumés et la plage prit une allure de 14 Juillet. La lumière vive des torches constellait la nuit de petits feux de joie. Des gouttes de caoutchouc enflammées étaient emportées par la brise qui soufflait assez fort. L'air s'emplit de l'odeur de pneu brûlé. Sous mes yeux, les porteurs de torches improvisaient un étrange



CL. VASILE TARA

Retour de pêche.

ballet. Des visages et des corps sortaient tout d'un coup de l'obscurité pour s'y replonger ensuite lorsque la flamme d'une torche portait ailleurs son halo de lumière. Bientôt les torches s'avancèrent dans l'eau, s'y reflétant en mille éclats pendant que les barques, illuminées comme à un feu d'artifice, s'éloignaient du rivage. La pêche était commencée. Les poissons attirés par la lumière venaient se prendre dans les filets et les nasses. Pendant plus d'une heure la nuit, l'eau, la lumière des torches et le reflet argenté des poissons composèrent une scène merveilleuse et inoubliable. Cette nuit-là, la pêche fut bonne à en juger par les interpellations vives et nombreuses qui fusaient de la foule. Lorsque les dernières torches eurent fini de brûler après avoir vacillé, la pêche prit fin et la plage retourna à l'obscurité et au silence.

Manakara présente une particularité unique dans l'île : celle d'avoir un clochard européen. Je le croisai une fois sur le pont qui enjambe la lagune. Le corps maigre et couvert de guenilles informes, il vivait de la charité publique depuis plusieurs années. Personne ne connaissait son histoire. Au début, les Européens avaient essayé de s'en occuper, ressentant sa présence comme une injure faite à la race blanche, injure qu'il fallait absolument dissimuler aux yeux des Malgaches. Puis, les temps ayant changé, le clochard avait été laissé à lui-même et maintenant il vivait avec les Malgaches qui le nourrissaient. J'ai été frappé par son visage jeune qu'une abondante barbe faisait ressembler à celui du Christ. Je ne suis pas sûr qu'il parle encore français. Il y a, comme cela, dans le monde des tropiques, des laissés-pour-compte perdus dans le temps et dans l'espace.

La ville est reliée au reste de l'île par la route, le chemin de fer, l'avion et le bateau, ce qui n'est pas courant à Madagascar. La route qui rejoint les hautes terres du centre longe la voie ferrée pendant un certain temps. A la sortie de la ville elle passe à proximité de l'aérodrome où, il y a quelques années, un DC 3 s'est écrasé en effectuant un passage en rase-mottes pour reconnaître l'état de la piste.

Dès qu'on se dirige vers l'ouest, au-delà des lagunes, le paysage change complètement. Au lieu du sable et de l'eau de la côte, s'étend un vaste marais en partie asséché : le marais d'Ambila. Il a fait l'objet de nombreux travaux d'aménagement qui ont plus ou moins bien réussi. Une station d'agriculteurs est installée en bordure. Le marais d'Ambila a une assez mauvaise réputation due, entre autres, à la présence de grosses araignées, ces araignées aux grosses pattes velues dont la piqûre est douloureuse. Une piqûre provoque une forte enflure et peut paralyser plusieurs jours le membre atteint. Une autre spécialité de l'endroit est le crocodile, sur l'amabilité duquel il n'y a pas à reve-

nir. La chasse au crocodile est pratiquée de nuit. Le chasseur muni d'une lampe et installé sur une barque attire le crocodile jusqu'à ce qu'il soit suffisamment proche pour qu'une balle bien placée mette fin à sa carrière. Ce genre de sport nécessite non seulement une bonne adresse mais surtout un singulier courage car rien, j'imagine, n'est moins plaisant qu'un tête-à-tête de nuit avec un crocodile. A la station d'agriculture, un moniteur européen occupait ses loisirs à naturaliser de petits crocodiles ou des pattes de gros sujets que les touristes emportaient chez eux afin de jeter une note gaie dans leur appartement !

Le marais d'Ambila est parcouru de pistes qui longent les canaux de drainage et d'irrigation. Quelques petits villages sont installés sur des buttes. En bordure de la plaine marécageuse, des plantations de café poussent à l'ombre des albizzia. Le café est l'une des principales cultures d'exportation de la région. Les caféiers sont plus ou moins bien soignés. Quand ils ne le sont pas, ils atteignent une telle taille qu'il faut utiliser des échelles pour la cueillette. C'est dans cette zone que je rencontrai le dernier maire européen de l'île. Installé dans un village malgache, il jouissait apparemment de l'estime de ses concitoyens. Lorsque l'on sait que toute cette région a été l'une des plus chaudes pendant la rébellion de 1947, les mérites du maire européen ne peuvent être mis en doute.

Au bord de la route, un artisan est installé en plein air. Il sculpte des statuettes d'une facture très occidentale dans du bois de rose. Sa production abondante est écoulée sur les hautes terres.

Au sud du marais d'Ambila, le paysage redevient identique à ce qu'il est sur la plus grande partie de la côte Est. Une route reliant Manakara, Vohipeno et Farafangana vient d'être terminée. Ses courbes harmonieuses, son bitume presque immaculé exercent un tel pouvoir d'attraction qu'une des distractions favorites des propriétaires d'autos de Manakara est d'y circuler à toute allure pour y éprouver la griserie de la vitesse. De part et d'autre de la route, des collines douces, couvertes d'une prairie jaunâtre, alternent avec des vallons marécageux où se mêlent des plantes aquatiques comme les viha, aux larges feuilles translucides, et des palmiers si caractéristiques : les ravinala. Ce palmier appelé aussi « arbre du voyageur » figure sur le blason de la Grande Ile. Sa silhouette est aisément reconnaissable. Ses feuilles sont disposées en éventail sur un seul plan comme un faisceau de drapeaux. On raconte qu'il est la providence du voyageur, d'où son surnom, car l'eau qui s'accumule à la base des feuilles est toujours disponible pour l'assoiffé. Cette histoire est pour le moins sujette à caution car l'eau en question est loin d'être très appétissante et, de plus, être assoiffé dans une région où il tombe deux mètres d'eau très régulièrement tient de

l'inconscience ! Le ravinala n'en reste pas moins un arbre très décoratif qui fait le bonheur des jardins botaniques européens. Dans la région de Manakara il n'atteint que quelques mètres de haut, mais il se trouve là dans une zone dégradée. Dans la forêt primaire il peut atteindre vingt mètres.

Bien que le paysage ne soit que le résultat d'une dégradation de la forêt primaire, il ne manque pas de beauté. On peut difficilement résister au plaisir de quitter la route pour escalader un sommet rocheux comme il en existe un certain nombre dans cette région. De la cime, parmi les blocs de quartz mis à nu, la vue s'étend sur un moutonnement de collines jaunes séparées par le trait vert sombre des vallons boisés et humides. Dans cette campagne, les ravinala pavoisent pour une fête qui durerait toute l'année. Quelques vallons aménagés en rizières, à proximité des villages, introduisent une ordonnance géométrique dans ce paysage tout en douceur. A certaines époques, la campagne s'anime, par endroits, de femmes qui battent le riz avec un fléau. Par groupe de deux, face à face, elles rythment leurs gestes de chants cadencés pendant que des bébés, attachés dans le dos de leur mère, dorment paisiblement.

A une trentaine de kilomètres au sud de Manakara, le gros bourg de Vohipeno raconte encore l'histoire des rois antemoro de la Matitana. Vohipeno est installé en bordure du fleuve Matitana dont les crues sont dangereuses. Un bac permet de le traverser mais, au-delà, les pistes sont rares et mauvaises à l'exception de la grande route moderne. C'est dans cette zone que se trouvaient les plus grandes plantations européennes de café. Avec la nouvelle route, Vohipeno va s'ouvrir au monde.

EN TRAIN.

Je séjournai plusieurs fois en pays antemoro. A la fin d'un de mes séjours, je décidai de rejoindre les hautes terres en empruntant le chemin de fer.

A la gare de Manakara les voyageurs montent dans un autorail à double traction, en début d'après-midi. Un peu partout s'entassent des colis, des paquets de canne à sucre, des corbeilles contenant des volailles caquetantes et beaucoup d'autres marchandises. Bien que le trajet ne soit pas très long, 163 kilomètres jusqu'au terminus, le voyage dure plusieurs heures car, de la côte, il faut accéder aux hautes terres, à plus de 1 000 mètres d'altitude. Après avoir longé le marais d'Ambila, la voie ferrée traverse le paysage typique de basses collines à herbe rase

et de bas-fonds à ravinala, paysage que les Malgaches appellent « savoka », c'est-à-dire zone dégradée, déforestée.

Progressivement, les collines s'élèvent et les vallons sont plus accusés. La végétation devient plus dense, les palmiers colonisent les pentes, de pans de forêt font leur apparition. De temps à autre l'autorail s'arrête dans une gare (il y en a seize en tout sur la ligne). Dans chaque gare, le même scénario se reproduit. Des groupes plus ou moins nombreux montent et descendent, des marchandises sont chargées au milieu des exclamations et des recommandations, des souhaits sont échangés et, comme sur tous les quais de gare du monde, ceux qui restent regardent s'éloigner le train jusqu'à ce qu'il ait disparu. La voie ferrée commence à serpenter et le bruit des moteurs de l'autorail devient plus sonore. Toutes les vitres sont baissées car il fait une chaleur étouffante. Avec les premières pentes sérieuses l'allure se ralentit. Nous commençons d'escalader les premières marches de la grande faille de l'Est. La forêt prend progressivement possession du paysage. De temps à autre, à l'occasion d'une courbe, la vue s'étend au loin sur la plaine côtière. L'océan Indien forme une mince bande bleue qui se confond avec le ciel. Dans les gares, les Tanala voisinent avec des commerçants chinois, qui expédient des produits vers les hautes terres, et quelques colons européens, propriétaires de plantations de café, installés dans la région. Des femmes, sur le quai, vont de vitre en vitre offrant des bananes, des ananas et d'autres fruits, version malgache des vendeurs de sandwiches de nos gares. Des enfants galopent comme d'habitude, fortement intéressés par l'autorail et par ses voyageurs. L'escalade se poursuit et la ligne devient de plus en plus sinueuse. La forêt est maintenant omniprésente de chaque côté de la voie. Nous traversons des vallées profondes et encaissées où bondissent des torrents clairs. En vingt-quatre kilomètres nous grimpons de sept cents mètres grâce à de nombreux ouvrages d'art : ponts, tunnels, etc. On imagine aisément les difficultés de réalisation d'une telle voie ferrée. On raconte, sans que cela soit certain, qu'il a fallu compter un Européen mort par rail et un Malgache par traverse.

Au loin, l'océan a disparu pour laisser place à une ligne d'horizon floue. L'air est plus frais. L'autorail, dont les moteurs rugissent, avance lentement entre deux murs de verdure. Des lianes et des mousses pendent des arbres de grande taille. Au sol, des fougères géantes ruissellent d'humidité. Les clairières de cultures dans la forêt ont disparu. Avec l'altitude les nuages et les brouillards font leur apparition. Les vitres de l'autorail sont maintenant levées. A la sortie d'une courbe, je distingue un Malgache enveloppé dans une couverture qu'il rabat sur le visage. Il regarde tranquillement passer l'autorail. Sa silhouette floue dans

le brouillard lui donne un aspect fantomatique. Il disparaît bientôt à mes yeux, personnage immobile que le brouillard semble absorber. L'autorail atteint dans un dernier effort le rebord des hautes terres du centre. La forêt se fait à nouveau plus rare, pour céder bientôt place à une lande de fougères et de petits arbustes, les « rambiazina ». Le paysage aux formes lourdes et encaissé, où pointent quelques sommets rocailleux, prend un aspect assez sinistre dans le soir qui tombe. La côte Est, sa chaleur, son humidité, sa végétation ne sont plus qu'un souvenir. L'autorail s'immobilise finalement en gare de Fianarantsoa. Le merveilleux voyage est terminé.

FORT-DAUPHIN.

Entre la région de Manakara et Fort-Dauphin, la plaine côtière se rétrécit. La côte jusqu'alors sableuse et uniforme fait place à une succession d'avancées rocheuses et de plages. Comme le Nord-Est, le Sud-Est de l'île est une région d'accès difficile, repliée sur elle-même. Les routes sont rares et souvent coupées ; la forêt escalade les pentes des montagnes qui s'avancent jusqu'à proximité de l'océan. Les chaînes de l'Anosy, qui culminent à plus de 2 000 mètres, dressent une barrière profondément entaillée de gorges torrentielles. Peu d'Européens ont parcouru ce pays qui est cependant habité. Les groupes humains qui vivent dans la région ont des caractères différents.

Les Antaifasy ne sont que 40 000 environ. Leur nom, qui signifie « ceux des sables », atteste d'une origine géographique du Sud de l'île. Pour quelle raison ont-ils changé aussi radicalement de milieu ? On ne le sait pas très bien.

Les Antaisaka sont près de dix fois plus nombreux. Leurs villages sont installés le long des vallées et c'est de cette localisation qu'ils tirent leur nom : « ceux des valleés ».

Les Antanosy sont les seuls à Madagascar à former un peuplement qui s'étend de la côte Est à la côte Ouest, sur une étroite bande. Bien que leur région d'origine soit la côte Est, ils émigrent très facilement vers l'ouest à la recherche de travail et d'argent. Il s'agit là d'une émigration temporaire même si l'exil dure plusieurs dizaines d'années. Les tombeaux des ancêtres sont dans l'Est et être enterré ailleurs serait pour un Antanosy le pire des malheurs.

Ces trois ethnies du Sud-Est de l'île ont pour trait commun de former un milieu assez fermé, qu'il est difficile de pénétrer.

Fort-Dauphin vaut plus par son passé que par son rôle actuel. Tristement célèbre dans l'histoire de Madagascar, Fort-Dauphin n'est plus qu'une petite ville portuaire de la taille de Manakara, à l'écart des grands centres de développement.

La ville est installée sur une pointe rocheuse en bas de laquelle viennent se briser les vagues. De petites rues étroites, bordées de commerces hétéroclites, descendent par endroits vers la mer. Au sommet du rocher, des immeubles modernes ont été construits. Les arbres sont constamment courbés par le vent, lorsqu'ils n'ont pas été déchiquetés par un cyclone, ce qui arrive souvent à Fort-Dauphin. La ville se trouve en effet sur l'une des trajectoires habituelles des cyclones. Le spectacle y est saisissant, la violence des vents se mêlant à celle des vagues qui se dressent menaçantes et se fracassent sur les rochers.

Vers le nord de la ville s'étend une vaste rade que la barrière montagneuse blanche qui la borde fait ressembler à celle de Toulon. La forêt a depuis longtemps disparu à proximité de la ville.

A Fort-Dauphin se trouve une station de fleurs et de plantes ornementales tout à fait remarquables. Les roses par milliers y voisinent avec les fleurs tropicales et les palmiers de toute sorte. Madagascar possède cent onze variétés de palmiers ! Quelques-unes sont rassemblées dans cette station. Certains de ces palmiers rappellent des temps anciens de la terre ; ce sont de véritables reliques végétales qui croissaient à l'ère secondaire, il y a plusieurs dizaines de millions d'années. De cette station, des plants sont expédiés dans toute l'île et à l'étranger.

La région qui s'étend au nord est intéressante à plus d'un titre. Les zones marécageuses y alternent avec les cours d'eau et les prairies. Dans certaines de ces dernières poussent des fleurs particulières : les népenthès, qui se rangent dans la célèbre famille des fleurs carnivores. Sur une longue tige elles dressent une sorte de poche fermée par un clapet qui constitue un piège pour les insectes. Tant qu'une proie n'a pas été saisie, le clapet est ouvert, mais, dès qu'un insecte attiré par l'odeur s'est introduit dans la poche, le clapet se referme. L'insecte est alors dissous dans un liquide que sécrète la plante. C'est un spectacle étonnant que toutes ces fleurs, belles par leur forme et leur couleur, dressant leurs têtes mortelles ou digérant benoîtement leur nourriture. Le végétal prend là sa revanche sur l'animal.

Dans la baie Sainte-Luce, où par endroits l'amas de gros rochers arrondis rappelle la côte bretonne, la pêche est fructueuse. Les homards, les huîtres et toutes sortes de poissons font les délices du voyageur et représentent une source de gain appréciable pour les villageois. C'est dans cette baie de Sainte-Luce que j'appris l'existence d'un Européen

vivant de la vente de crustacés. Il était installé là depuis de nombreuses années, un peu à l'écart du monde, et ne manifestait guère d'envie de retourner à la « civilisation ». Je n'eus pas l'occasion de le rencontrer. Je le regrettai d'autant plus que, par la suite, j'appris qu'il avait été l'un des compagnons de Mermoz. Je ne sais par quels détours de sa vie il a été amené à se fixer dans cet endroit, mais pour un homme qui vit dans ses souvenirs, il n'est pas de cadre plus évocateur. Le soir venu, au bord de la plage, je l'imagine, le regard levé vers le ciel étoilé comme au temps de l'Aéropostale et des vols de nuit, lorsque la petite lumière de l'avion annonçait une arrivée toujours incertaine. Quel étrange destin que celui de cet homme, seul avec son passé.

Avec Fort-Dauphin finit la côte Est. Il suffit de prendre la route vers l'ouest pour que, au bout de quelques kilomètres, au sommet d'une croupe, le paysage change radicalement. La pluie et la forêt font place à la sécheresse et au bush épineux. Le domaine du Sud de l'île commence et avec lui un autre monde, d'autres hommes, d'autres impressions.

LE DÉSERT AU SUD

Le Sud de Madagascar offre le contraste le plus frappant avec le domaine oriental, à tel point qu'on a l'impression de changer non pas de région, mais bien de pays. A la chaleur lourde et humide et au fouillis végétal de l'Est succèdent de vastes espaces plats couverts d'une steppe subdésertique grise écrasée par la chaleur. L'ombre y est rare et les formes se dissolvent dans le tremblement d'une réverbération impitoyable. Qui a parcouru le Sud garde au cœur la nostalgie d'un ciel bleu immense, d'une liberté que l'effort et la chaleur rendent encore plus profonde, d'un accord avec soi-même quand, le soir venu, la poésie de la nature ravive la fraîcheur des sensations d'enfance et fait monter aux lèvres les poèmes de Rimbaud. La magie du Sud n'est pas une illusion, à Madagascar comme ailleurs dans le monde.

LE PAYS DES ÉPINES.

Les dernière avancées des chaînes de l'Anosy franchies à l'ouest de Fort-Dauphin, une nouvelle végétation s'offre au regard. Une succession de fourrés forme une sorte de forêt dense où les arbres qui attei-

gnent de trois à dix mètres de hauteur s'entremêlent, découpent dans le ciel une fantasmagorie immobile. Les arbres aux formes étranges se tordent dans une supplique silencieuse et désespérée. Les feuilles sont rares, toujours petites et charnues. Le plus souvent elles sont remplacées par des épines de toutes tailles qui rendent la marche impossible au milieu des fourrés. Cette forêt d'épines c'est le *bush*. Elle couvre une bonne partie du Sud de l'île, cette région que justement les habitants ont appelée l'Androy, le « pays des épines », se baptisant eux-mêmes les Antandroy, « ceux des épines ». Les espèces végétales sont extrêmement nombreuses, toutes plus bizarres les unes que les autres. Les euphorbes, parfois arborescentes, se mêlent aux didiéracées, les aloès aux figuiers de Barbarie. Le fantsiholitra est un arbuste caractéristique qui porte, sur un tronc court, des branches — on hésite à utiliser ce terme — garnies d'épines, et qui s'élancent en bouquet. Le kalanchoe présente la particularité d'être entièrement recouvert d'une couche de cire d'un centimètre d'épaisseur. Le pachypodium dresse une silhouette en forme de cigare surmonté d'un ridicule petit feuillage ressemblant aux barbules d'une plume. Autrefois le figuier de Barbarie, appelé ici « raiketa », couvrait de grandes étendues. Véritable bénédiction, il fournissait des fruits pour les hommes et la nourriture pour les animaux qui ne semblaient pas être incommodés par les épines, bien que celles-ci transformassent les mufles en pelotes d'épingles. La plupart des raiketa ont été détruits par une chenille.

Toutes ces plantes sont parfaitement adaptées à la sécheresse, l'évaporation est limitée au maximum et les troncs gorgés d'eau font office de réserve. L'ensemble de cette masse végétale est noyée dans une teinte grise, poussiéreuse. Les verts des plantes grasses sont des verts grisâtres. La sécheresse domine tout, même les couleurs. Et c'est justement au sein de cette grisaille qu'éclatent les plus belles fleurs. Rouge vermillon, jaune safran, jaune orangé, toutes les teintes, des plus vives aux plus délicates, éclairent un instant un monde presque métallique. La délicatesse, la fragilité de ces fleurs sont émouvantes. Inutiles et inoubliables, les fleurs du Sud ne se mettent pas en vase, les épines montent la garde, elles ne composent de bouquet que dans l'esprit de ceux qui ont eu le privilège de les admirer.

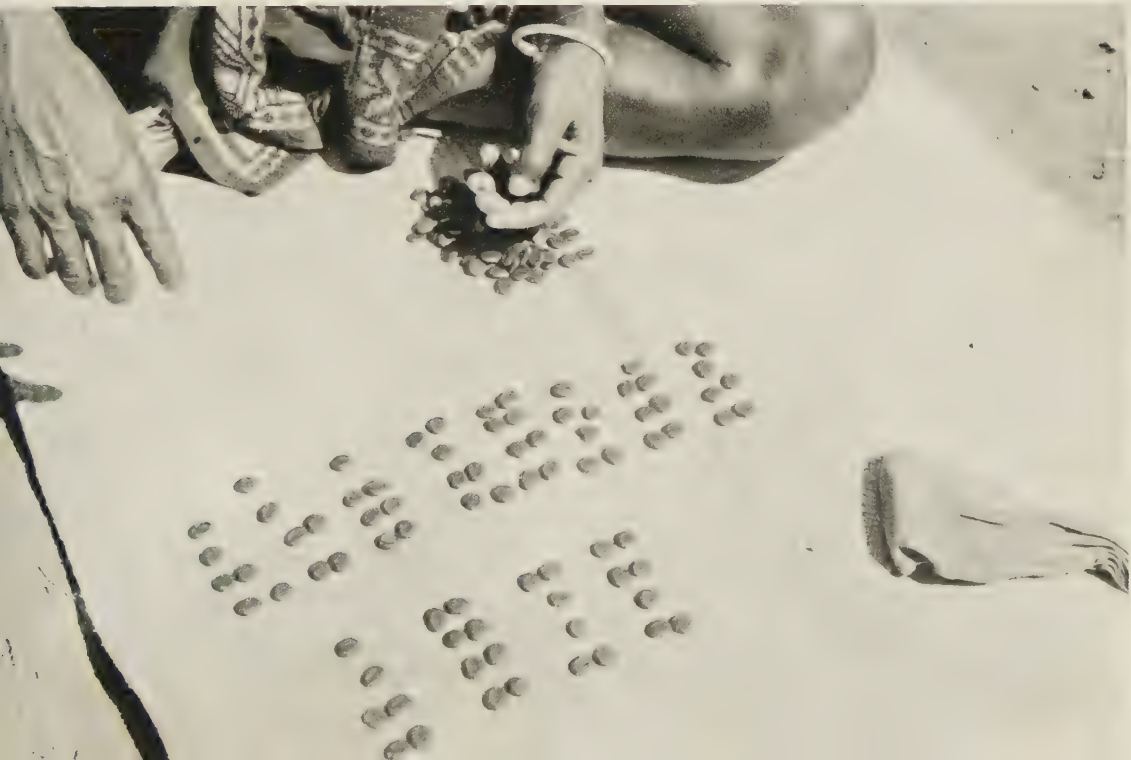
L'épine est à tel point le symbole du Sud qu'un des animaux les plus répandus de cette région est le hérisson !

Si l'Androy est le pays des épines, c'est aussi celui du sable. D'immenses étendues sableuses, relevées en dunes et couvertes de végétation, encadrent des bassins qui sont de très anciennes lagunes et où coulent quelques rares fleuves. Presque tous les lits de rivière sont à sec la



Tombeau Mahafaly décoré d'Alo-alo au milieu du bush.

La divination par les graines.



Femmes confectionnant les tapis Mohair à Ampanihy.

Guerriers Mahafaly.



Foule Mahafaly dans l'attente du sacrifice d'un bœuf avant la danse rituelle.

Sacrifice du bœuf.





Campement de piroguiers Vezo.

majeure partie de l'année, mais qu'éclate un orage et un petit raz de marée fluvial balaie tout sur son passage. Un véritable mur d'eau, qu'on appelle le mascaret, court à toute vitesse en submergeant les obstacles. Le moindre des paradoxes, dans le Sud, serait de périr noyé, ce qui est déjà arrivé.

En suivant la route qui relie Fort-Dauphin à l'Androy, le premier centre atteint est Amboasary. Petite bourgade perdue dans les sables et les épineux, elle ne présente guère de caractéristiques dignes d'être mentionnées. Des cases rudimentaires voisinent avec des constructions plus modernes qui, apparemment, n'ont pas résisté à la chaleur. De larges fissures lézardent déjà les murs. A Amboasary est installé un couple de Français. Ils tiennent le seul bazar du bourg. Ce bazar se présente sous la forme d'une maison sur pilotis aux murs faits de planches plus ou moins disjointes et recouverte d'un toit de tôle ondulée qui pourrait servir de gril dans la journée. A l'intérieur l'atmosphère est étouffante, il est presque inutile de le préciser. Je profitai d'un de mes passages pour y déjeuner. Les propriétaires, deux vieilles personnes, coulent, semble-t-il, depuis de nombreuses années, des jours heureux dans ce lieu perdu. Mon arrivée les prit au dépourvu, les clients devant être plutôt rares. Après un repas fait du contenu de quelques boîtes de conserves, je m'attardai à discuter avec le mari assis près de moi.

— Vous allez souvent à Fort-Dauphin ? lui demandai-je.

— Non, de temps à autre pour acheter quelques provisions.

— Vous ne vous sentez pas isolé à Amboasary ?

— Non, pourquoi ? Ma femme et moi sommes là depuis des années et nous sommes habitués.

— Mais vous êtes les seuls Européens de l'endroit ? insistai-je.

— Nous en voyons de temps en temps qui passent et viennent discuter, me répondit-il.

J'avais remarqué dans la pièce des photos de famille et je lui demandai s'il s'agissait de ses enfants.

— Oui. Ils sont en France. Ma femme vient justement de rentrer. Elle est allée les voir. Elle devait rester trois mois, mais au bout d'un mois elle est revenue ici. Elle ne se plaisait pas là-bas.

— Est-ce que vous pensez rentrer un jour ? questionnai-je encore.

— Je ne sais pas... peut-être, si nous ne pouvons plus rester ici, me dit-il.

Je lui posai d'autres questions sur le pays qu'il connaissait bien. Lui et sa femme devaient vivre assez chichement à en juger par la rareté des produits qu'ils vendaient dans leur magasin. Ils devaient probablement acheter aussi des produits locaux pour les revendre ensuite.

Il y avait ainsi tout un stock de sagaies antandroy fabriquées à l'usage des Européens. Je laissai les hôteliers pour continuer ma route. Le souvenir de ce vieux couple dans sa maison de planches me poursuit encore comme une énigme.

A quelques kilomètres d'Amboasary, le paysage change. Le bush disparaît. A sa place, de vastes plantations de sisal s'ordonnent en formes géométriques. Les épines cultivées remplacent les épines sauvages. Nous sommes dans la vallée du Mandraré. Le sisal y est cultivé depuis plus de trente ans. Ailleurs, à Madagascar, il a été abandonné. L'impression est saisissante, après le fouillis du bush, de cette culture de type industriel où rien n'est laissé au hasard ou presque. La culture du sisal demande à ce point une parfaite maîtrise que toute la production est entre les mains de six grandes exploitations de type moderne. Certaines sont des sociétés, d'autres des propriétés familiales. Le sisal se vend bien si l'on en juge par le train de vie des propriétaires. L'un d'entre eux va régulièrement en Europe avec son avion personnel. Un autre revient d'Angleterre avec un « Spitfire » qu'il y a acheté. Pendant la récolte, des milliers d'Antandroy s'emploient sur les plantations. Armés de coupe-coupe, ils se déplacent d'un sisal à un autre, tranchant d'un geste vif la pointe aiguisée des feuilles avant de couper la feuille elle-même, de façon à ne pas se blesser. On coupe la feuille du sisal lorsqu'elle atteint 1,60 m à 1,80 m de long. Chaque feuille pèse alors environ un kilo et fournit de vingt-six à trente grammes de fibre. Les feuilles coupées sont chargées sur des wagonnets qui circulent le long des rails, des plantations à l'usine où les feuilles sont broyées. Les fibres sont ensuite mises à sécher sur d'immenses « cordes à linge » par des femmes. Cette « lessive » d'une blancheur éclatante, qui ne doit rien à un quelconque produit détergent, tranche sur le rouge ocre du sol. La fibre de sisal est utilisée en corderie essentiellement. A Fort-Dauphin est installée une usine qui fabrique des cordes, des tapis, des sacs en sisal, mais elle ne travaille pas à pleine capacité. Une bonne partie du sisal est expédiée sur la France.

La vallée du Mandraré est l'une des quatre grandes vallées du Sud, lits de fraîcheur dans un monde de sécheresse. Sur les berges pousse une végétation vigoureuse dont les racines plongent dans la bienfaisante nappe phréatique. Par endroits, la végétation est si dense qu'elle forme une étroite bande de forêt que les botanistes appellent la forêt-galerie.

Le tamarinier se reconnaît à sa taille — son tronc a un diamètre qui peut dépasser un mètre — et à son feuillage stylisé. C'est un arbre que l'on rencontre souvent dans les gros villages où il fait office de lieu de réunion. C'est en effet le seul arbre de la région à procurer une

ombre digne de ce nom. Il a également un caractère sacré. Le tamarinier, que les Malgaches appellent *kily*, est à ce point au centre de la vie villageoise que l'expression « aller sous le kily » signifie aller discuter, régler les problèmes de la communauté. Lorsqu'il est de grande taille, il abrite aussi le marché. Les vendeurs et les vendeuses, assis devant leurs marchandises, forment une série d'anneaux autour du tronc. Le tamarinier fournit également de petites gousses qui contiennent un fruit acide, jaune d'or, et qui est parfois vendu, soit sous sa forme naturelle, soit sous la forme d'une poudre mélangée à de la cendre. Le tamarinier se retrouve en abondance ailleurs dans le monde, mais il est originaire de la Grande Ile. Peu d'arbres participent autant à la vie des hommes.

Un autre arbre étonnant des forêts-galeries du Sud est « l'arbre-saucisse » qui doit son nom à ses fruits dont l'aspect rappelle effectivement celui d'une saucisse, sans en avoir pour autant la consistance. Cet arbre, lorsqu'il pousse à l'écart des vallées, ce qui est rare, est toujours l'indice que la nappe d'eau se trouve à faible profondeur dans le sol. L'indication est précieuse.

Un dernier arbre caractéristique du Sud de l'île est le baobab. Ses dimensions, son allure un peu ridicule et son écorce — semblable à la peau d'éléphant — sont bien connues. Il y en a de toutes les tailles et de tous les âges. Certains ont un tronc cylindrique, d'autres prennent l'aspect d'une bouteille. On ne scie pas un baobab, ce qui serait déjà difficile compte tenu de sa taille, parce que le tronc est formé d'une matière fibreuse tendre et humide qui ne rappelle que de loin le bois. La meilleure façon de supprimer un baobab c'est de l'empoisonner à l'arsenic ! Il se dessèche et meurt. Son bois devient combustible, ce qu'il n'était pas avant, et il est ainsi possible de le brûler. Le baobab est un arbre bizarre sous tous les rapports.

L'Androy n'a pas une allure désertique seulement par son climat et sa végétation, mais aussi par son peuplement. D'immenses étendues sont vides d'hommes ou du moins en apparence car s'il vous arrive de vous arrêter pour une raison ou une autre en pleine nature, vous verrez apparaître avec surprise plusieurs Antandroy, personnages issus du bush. Habillés d'un pagne réduit, ils déambulent avec leurs troupeaux, nonchalants et magnifiques d'aisance. Le bush leur appartient. Ils en connaissent les plantes, les animaux, les points d'eau. Toujours armés d'une sagaie, ils l'utilisent à l'occasion pour se défendre, ce qui est rare ; le plus souvent elle leur sert d'aiguillon à un bout et de petite bêche à l'autre, ce qui permet de déterrer des racines comestibles. En dehors de cette occupation épisodique et évanescente du paysage, les Antandroy vivent pour la plupart dans une bande côtière de vingt à trente kilo-

mètres de large. C'est là que l'on rencontre le plus grand nombre de villages ainsi que les centres de plus grande taille comme Amboasary ou Ambovombé.

Autour des villages, quelques cultures sont pratiquées. Des champs de sorgho — cette céréale bien connue en Afrique — alternent avec des champs de légumineuses quand ils ne coexistent pas sur la même parcelle. Le ricin est également récolté mais il s'agit de cueillette et non pas de culture, le ricin poussant à l'état spontané. La production est très variable d'une année à l'autre selon que les pluies ont été ou non suffisantes.

Dans le Sud, la nourriture devient un problème sérieux quand la sécheresse rigoureuse sévit plusieurs années de suite. A Ambovombé, j'ai eu l'occasion d'en discuter avec des Antandroy. Ils gardent, gravées dans leur mémoire, les époques de grande famine, lorsque les gens mouraient de faim le long des routes. Les mots sont insuffisants pour décrire l'horreur de telles situations. Que des êtres humains meurent encore de faim à notre époque dans le monde, et ce, tous les jours, est un scandale qui ne supporte aucune excuse. Comment des hommes dignes de ce nom peuvent-ils ne pas se sentir responsables vis-à-vis de l'humanité ? Jamais l'homme n'a été plus puissant, jamais non plus il n'a été aussi égoïste.

En 1942, une terrible famine éclata dans le Sud. Les vivres se raréfièrent et les prix montèrent. Des commerçants indiens installés dans les grands centres en profitèrent alors pour bâtir des fortunes. A certains moments les femmes antandroy furent obligées d'échanger leurs bijoux en argent contre du riz, sur la base d'un kilo de riz contre... un kilo de bijoux ! Je n'ai jamais pu séjourner à Ambovombé sans avoir présente à l'esprit cette histoire.

Il n'y a plus de vraies famines dans le Sud depuis plusieurs années, « seulement » une disette tous les trois ou quatre ans. Si la nourriture n'est plus tout à fait un jeu de hasard, l'eau reste un problème quotidien, sérieux, inlassable.La vie est liée à la présence de l'eau. Quand on circule sur les pistes du Sud on croise régulièrement des files de femmes portant sur leur tête des calebasses remplies de ce précieux liquide. Dans certains villages, les femmes sont obligées de faire vingt à vingt-cinq kilomètres jusqu'au point d'eau le plus proche. Tout gaspillage est exclu. Ce qui est vrai pour les hommes est également vrai pour les animaux. Le spectacle d'un point d'eau est saisissant. Pendant que les hommes remplissent tous les récipients qu'ils peuvent porter, de grands troupeaux mugissants s'abreuvent longuement d'une eau que le piétinement a rendue boueuse. Etancher sa soif dans le Sud est presque plus qu'une nécessité, c'est un véritable plaisir. Les villageois mettent même l'eau en

réserve. A l'exemple de ce que font les Indiens du Yucatan, en Amérique centrale, ils aménagent de petites cavités naturelles taillées dans le calcaire — les *ranovato* — qu'ils colmatent pour éviter l'évaporation. Chaque famille a son ranovato qu'elle considère comme un bien précieux.

L'Androy cesse brusquement par une côte déserte. Cette côte est certainement la plus étrange de Madagascar. De grandes falaises de calcaire tombent presque à pic dans l'océan, un océan houleux, au grondement sourd, un océan que parcourent des vents violents et aigres qui courent sur les grandes étendues marines du Sud de la planète. Les vagues se ruent à l'assaut des falaises pendant que les vents courbent les arbres, même les baobabs. Les brouillards matinaux sont fréquents comme dans d'autres zones côtières des déserts africains et américains. Les brouillards, s'ils ajoutent encore à l'insolite des lieux, sont bénéfiques pour les cultures et les habitants. J'ai eu l'occasion de voir des femmes récolter la rosée du matin, goutte à goutte, dans un récipient.

La côte du Sud est un bout du monde où l'homme ne semble pas avoir sa place. La nature y est toute-puissante. Les seuls acteurs sont l'océan, le ciel et le vent. Cette impression, je l'ai ressentie le plus fortement au cap Sainte-Marie, avancée extrême de la Grande Ile vers le sud. Du plateau balayé par les vents, le regard se perd dans un lointain brumeux qu'animent de lourdes vagues. A certaines époques, on peut apercevoir le jet d'eau des baleines. L'endroit est évidemment peu fréquenté, comme toute la côte d'ailleurs. En 1963, un navire de guerre soviétique a fait relâche pendant un jour ou deux sans que le gouvernement malgache en soit informé ! C'est seulement plusieurs jours après que la nouvelle a été connue grâce à quelques produits — entre autre des boîtes d'allumettes — que les marins soviétiques avaient échangés avec des villageois.

On ne peut quitter l'Androy sans mentionner les tombeaux. Ils sont partout dans la nature, plus nombreux que les lieux habités. Certains dressent leur silhouette à proximité des routes ou des villages, d'autres se dissimulent parmi le bush ; ces derniers sont souvent les plus beaux. Pour les voir il faut abandonner la piste et, précédé d'un guide, cheminer dans le sable ou la rocaille. Au détour d'un buisson apparaît soudain un édifice composé de pierres entassées les unes sur les autres en rectangle. Parfois de grandes pierres plates s'élèvent au-dessus des tombeaux. Les morts ne sont pas enterrés, leur corps est recouvert de pierres. A la surface du tombeau, des cornes de zébu desséchées pointent vers le ciel. Elles témoignent que des bêtes ont été sacrifiées et plus elles sont nombreuses plus le défunt était puissant. Sur certains tombeaux on a pu dénombrer jusqu'à sept cents paires de cornes ! Tous les tombeaux

n'ont pas cette majesté. D'autres, plus petits, ne sont composés que d'une enceinte de pieux fichés dans le sol que le vent et les intempéries ont vite fait de détruire. Dans l'enceinte se dressent souvent des statues qui rappellent ce qu'a été la vie du défunt ou ce qu'il avait de particulier. Certaines de ces statues sont de purs chefs-d'œuvre. Il n'est pas question de se les procurer ; elles se dégraderont pour tomber en poussière, reproduisant ainsi le cycle de la vie. Ces tombeaux sont parmi les plus émouvants que je connaisse.

Plus étonnants sont les tombeaux récents que l'on rencontre un peu partout. Certains prennent l'allure de petites maisons, d'autres conservent l'entassement de pierres, mais un mur de ciment l'entoure. Tous se caractérisent par des fresques naïves, dessinées sur les murs, qui retracent la vie du défunt, version moderne des hiéroglyphes qui ornent les tombeaux des pharaons.

L'Androy est un vaste cimetière où la vie et la mort se côtoient dans la même âpreté et la même beauté.

LE PAYS MAHAFALY.

Le Sud-Ouest de Madagascar est la région la plus primitive, la plus déshéritée de toute l'île. C'est la plus sèche — moins de vingt jours de pluie par an — et la plus étrange. Vaste table de calcaire, creusée de rares cuvettes fermées, le pays Mahafaly est bordé au sud d'un large cordon de dunes. Le bush règne en maître partout mais, à la place du sable de l'Androy, le sol est jonché de rocaille calcaire. Les épineux sont moins denses, plus rabougris encore. Par-dessus ces étendues de pierres blanches et de buissons impénétrables, souffle un vent violent qui vient du sud. Le plateau Mahafaly est presque inhabité, si ce n'est quelques villages au bord des fleuves comme la Ménarandra ou la Linta. La majorité de la population, peu nombreuse, vit à proximité ou le long de la côte. La côte elle-même se présente sous l'aspect d'une étroite plaine formée de dunes, anciennes et récentes, que domine le rebord du plateau calcaire. Par endroits, des récifs coralliens bordent les plages.

Cette région est restée longtemps la région habitée la moins bien connue de Madagascar. Lointaine, sans communications, sans produits d'exportation, presque déserte, elle n'intéressait guère les administrateurs ou les commerçants. Depuis quelques années un géographe, René Battistini, y a fait plusieurs séjours et a consacré de nombreux travaux au littoral. Mais bien incomplète est encore notre connaissance de cette région si profondément originale.

Malgré la rudesse des conditions de vie et parce que le pays Mahafaly est peu connu, il constitue une remarquable réserve d'animaux de toutes sortes.

Dans les forêts-galeries de la Linta et de la Ménarandra, dans le bush, des lémuriens en grand nombre forment des bandes qui s'enfuient à l'approche de l'homme qui pénètre rarement jusque-là. Le grand propithèque blanc voisine avec le maki à queue annelée. On les trouve aussi près des grottes qui trouent la falaise du plateau. Rôdant autour des poulaillers, le fosa a l'allure d'un renard des sables ; son long corps effilé se glisse, silencieux, dans la nuit à la recherche d'une proie. Le chat sauvage, dont l'existence à Madagascar a longtemps été mise en doute, retrouve les caractères félins de ses ancêtres. C'est dans le Sud-Ouest que vivent des animaux qui rappellent l'Afrique : le « serpent do », qui peut atteindre quatre mètres de long et qui n'est pas dangereux et l'araignée *manocentropus lambertoni*, grosse comme la main d'un enfant, velue et noire, la plus grosse de l'île, qui avale des proies volumineuses et dont la piqûre, si elle n'est pas mortelle, est extrêmement douloureuse. Mieux vaut faire attention en retournant une pierre. Les scorpions et les scolopendres complètent ce tableau assez peu séduisant. Par opposition à cette faune inquiétante, une multitude d'oiseaux comblent de joie le voyageur et le chasseur. Des pintades, des perdrix grises, des oiseaux huppés, des perroquets noirs abondent dans le bush. Dans les lagunes et en bord de mer, des aigrettes blanches, des ibis, des courlis, des flamants roses dont certains atteignent 1,80 m de hauteur, composent un spectacle inoubliable. L'envol de centaines de flamants roses dans un froissement de soie procure une joie incomparable. Comment décrire la sensation de beauté, de plénitude, de liberté que donne la vue de ces milliers d'oiseaux magnifiques que rien ne vient déranger ?

Il faut aussi citer les tortues, de terre et de mer. La tortue de terre appelée solaké, possède une carapace bombée qui peut atteindre 0,60 m de diamètre. Cette carapace est recouverte de plaques noires à bandes jaunes qui composent une série de décors presque géométriques. Je circulais une fois en voiture sur une piste, juste après une petite pluie quand, soudain, dans une courbe, une tortue apparut, traversant lentement la route. Je m'arrêtai, la ramassai et la mis à l'arrière de la voiture. A l'étape, mon chauffeur, ravi de cette aubaine, en fit son repas. La chair de la tortue est délicate mais elle est tabou — fady, comme l'on dit à Madagascar — pour les Mahafaly et les Antandroy. Mon chauffeur, qui était mérina, s'en délecta. J'héritai la carapace que j'ai conservée.

Le Sud-Ouest, c'est aussi le domaine du criquet migrateur, celui-là

même qui s'abat en nuage sur les cultures et les villages et qui, en quelques minutes, dévore tout. Une station de lutte antiacridienne installée près de Betioky est chargée de surveiller la reproduction de ces insectes dévastateurs et de les détruire avant que, par millions, ils ne prennent leur envol vers le nord. En guise de compensation, le criquet grillé est un mets fort apprécié des Mahafaly.

D'autres curiosités naturelles attendent le visiteur. La surface du plateau calcaire est percée de nombreux avens, ces cavités produites par la dissolution du calcaire. Tous les avens ne sont pas encore connus malgré les explorations qui ont été faites. Certains ont des dimensions impressionnantes : plus de cinquante mètres de profondeur. Au fond une eau froide et claire est une bénédiction dans le paysage désertique, à condition de pouvoir se la procurer, ce qui n'est pas toujours le cas. Les Mahafaly fréquentent avec assiduité les avens accessibles. Souvent l'un des bords du gouffre est en pente plus douce et, par un sentier qui serpente, on peut accéder au fond. Les plus grands avens sont utilisés par les habitants et les animaux de plusieurs villages. De la surface du plateau on peut voir ainsi des hommes et des animaux sortant littéralement de terre comme s'ils célébraient un culte mystérieux. Parfois, dans l'eau des avens, nagent d'étranges poissons aveugles au corps blanchâtre dont l'origine reste inconnue. Le plateau Mahafaly est probablement truffé de cavités, de grottes, de galeries, comme dans tout relief karstique, mais leur exploration est à peine commencée. La spéléologie malgache a encore de belles découvertes en perspective. L'eau qui circule dans le sol apparaît par endroits même jusque sur la plage. Les résurgences en bord de mer sont bien connues des habitants qui creusent le sable à marée basse pour recueillir l'eau potable. A marée haute, les sources sont recouvertes. Des puits permettent aussi d'atteindre cette nappe qui s'écoule vers le littoral, mais on n'est jamais sûr de ne pas tomber sur de l'eau salée. Il arrive que dans deux puits proches, l'un contienne de l'eau salée, l'autre de l'eau potable. Le phénomène n'a pas encore été éclairci. Il faut dire aussi que les Mahafaly boivent parfois une eau légèrement salée qui ferait lever le cœur à toute personne non habituée. Les préceptes de Bombard sont mis en pratique depuis longtemps par les Mahafaly !

Les populations de la plaine littorale vivent surtout d'agriculture, l'élevage étant moins développé qu'ailleurs dans le Sud. Les villages, aux cases rudimentaires de roseaux ou d'herbes, sont formés de petits quartiers enfermés dans un enclos de branches. Autour des villages, les champs sont entourés d'une clôture de branches d'épineux ou d'agaves plantés. Cette clôture protège les cultures des animaux. De plus en plus,



Fig. 10 — *Campement de piroguiers vezo*

les jeunes émigrent vers les centres plus actifs, délaissant le pays de leurs ancêtres qui, lentement, sous l'effet des vents qui érodent le sol et des épineux qui se réinstallent, retourne à son état sauvage. R. Battistini demandait dans un village à un homme d'environ soixante-cinq ans :

— Où sont les jeunes gens du village, on n'en voit presque plus ?

— Ils sont tous à Tuléar, répondit l'homme.

— Pourquoi les jeunes sont-ils à Tuléar ?

— Ils n'aiment plus rester au village.

— Est-ce qu'ils vont revenir ?

— Beaucoup préfèrent rester à la ville.

— Que faut-il penser de cela ? demanda encore R. Battistini.

— Ce sont les temps nouveaux. Quand les vieux seront morts la forêt repoussera partout. Certains jeunes ne veulent plus obéir à leurs parents et ne veulent plus cultiver ou garder les bœufs.

Ainsi cette région que l'on connaît mal est déjà presque en voie de disparaître au moment où l'on commence à l'étudier.

Le long des plages apparaissent de temps à autre des campements. Des huttes de roseaux alternent avec des tentes formées d'une voile. Ce sont les villages et les hameaux vezo. Cette population que l'on rencontre dans le Sud-Ouest et dans l'Ouest de l'île est la seule qui vive de la pêche. Les pêcheurs vezo, montés sur leurs pirogues à balancier de type indonésien, vont au large avec leurs filets. Ils échangent le produit de leur pêche contre des vivres que leur procurent les agriculteurs mahafaly. Les Vezo sont les seuls à perpétuer la tradition nautique des anciens habitants de Madagascar, encore que leurs exploits en mer restent bien modestes. Parmi toutes les histoires qui circulent dans cette population, il en est une qui mérite d'être contée : celle du serpent de mer. Vieille comme le monde, cette histoire s'appuie à Madagascar sur des faits qui semblent assez précis.

Les Vezo racontent qu'il existe un serpent de mer, le *tompondrano*, mesurant vingt à vingt-cinq mètres de longueur, dont le corps est couvert de plaques dures et qui possède une sorte de capuchon protégeant les yeux. Ils affirment l'avoir rencontré et ce, toujours au même endroit, en face de la baie de Saint-Augustin. Ce que les Vezo ignorent et qui est troublant, c'est la présence, justement dans cette zone, des plus grandes profondeurs proches de la côte. Ce n'est pas tout. Un témoin, et de marque, l'ichtyologue G. Petit, a eu l'occasion de voir l'apparition décrite par les Vezo. Voilà comment ce savant relate l'événement ainsi que le rapporte R. Battistini : « Vers minuit trente, alors que nous venions de dépasser Sarodrano et que nous allions vers Ankilibé, mon attention fut attirée par des lueurs vives, mais fugaces, intermittentes

et espacées de quelques secondes, qui s'élevaient au ras de l'eau, à moins d'un mille de notre embarcation. Elles pouvaient être comparées, quoique moins puissantes, au faisceau lumineux d'un projecteur de marine. Elles semblaient être émises par un corps roulant sur son axe. En arrière de cette source lumineuse, se voyait une traînée phosphorescente, dont il était très difficile d'apprécier la longueur étant donné les conditions de l'observation. Le pagayeur placé à l'avant de notre pirogue avait abandonné sa rame et s'était tourné vers l'arrière pour ne pas voir. Mon " commandeur " regardait obstinément le fond de l'embarcation et le pagayeur arrière tremblait de tous ses membres. Ce n'est qu'un long moment après que les lueurs se furent éteintes vers le récif-barrière que nous recommençâmes à avancer. Nos pêcheurs nous expliquèrent que nous avions croisé le tompondrano, que nous avions couru un grand péril et que des malheurs nous attendaient. »

Hallucination, réalité ? Qui peut le dire ? Pour l'instant le mystère du serpent de mer malgache reste entier.

Dans l'intérieur du pays mahafaly, la vie s'écoule lentement. Les petits centres forment des îlots un peu plus animés au milieu d'une nature immuable et rude. Ampanihy a acquis une certaine célébrité à Madagascar grâce aux tapis mohair qui y sont tissés. L'élevage de la chèvre y est assez développé. A Betioky, une coopérative commercialise des sculptures, des pots en bois pyrogravés, des sagaies que fabriquent les Mahafaly à l'usage des Européens. Les Mahafaly sont parmi les plus habiles sculpteurs de toute l'île, ainsi qu'en témoignent les ornements en bois qui surmontent les tombeaux et que l'on appelle les alo-alo. Ce sont de longs poteaux de plusieurs mètres de haut, parfois entièrement sculptés, et portant au sommet des personnes ou des animaux. Ils découpent dans le ciel bleu du Sud des silhouettes élancées et fines. Comme dans l'Androy, les tombeaux sont nombreux. Ils témoignent de la qualité artistique de la civilisation mahafaly.

TULEAR.

Le plus grand port du Sud de l'île — il compte environ trente-cinq mille habitants — est en même temps la cinquième ville de Madagascar et le seul centre urbain du Sud. Ecrasée par la chaleur, la ville s'allonge en bordure de la mer. Au large, un grand récif frangeant trace un trait d'écume sur les eaux bleues. Le long de la plage s'étire une avenue bordée de cocotiers bercés par la brise de mer. Le paysage n'est pas sans

rappeler des rivages polynésiens, si ce n'était l'accablante fournaise qu'est la ville à certains moments de la journée.

Des bateaux de toute nationalité mouillent de temps à autre dans le lagon. Une fois l'ancre levée et le cargo au large, la ville retombe dans sa torpeur. Il en est de Tuléar comme de beaucoup de villes des tropiques : démesurément grossies, elles attirent une masse de plus en plus importante de jeunes, hommes et femmes, qui ne trouvent pas à s'employer et vivent d'expédients. Pour les femmes, l'expédient est facile à trouver, surtout dans un port. Aux mirages naturels du Sud de l'île s'ajoute le mirage de la ville. Illusion et désillusion sont le lot quotidien.

La présence d'un plateau continental qui s'avance loin en mer est à l'origine de l'extraordinaire richesse de la faune sous-marine. Des poissons de toutes sortes évoluent au-dessus des coraux. Les mérous, les perroquets, les capitaines sont installés à demeure. Les thons, les carangues sont des hôtes de passage. Plusieurs espèces de requins, dont le requin-marteau, hantent les lieux et interdisent, en principe, toute baignade. Sur le fond, de grosses raies planent lentement pendant que les poissons-scie et les espadons profilent leur silhouette effilée que redoutent les piroguiers vezo. Les pieuvres et les calmars peuplent les anfractuosités. Les tortues de mer, qui pèsent jusqu'à deux cents kilos, glissent entre deux eaux ou s'avancent sur les plages pour y pondre leurs œufs. A cette faune marine il faut ajouter les gros crabes, les langoustes et toutes sortes de mollusques. C'est sur les plages de la région de Tuléar que l'on peut ramasser les plus beaux coquillages de toute l'île. D'une taille impressionnante — certains servent de conque — ils déploient leurs harmonies de couleurs en des courbes lovées et pures. Une telle richesse marine n'est qu'en partie exploitée faute de moyens de pêche modernes, faute aussi d'un marché de consommation suffisant. Pour l'instant, Tuléar reste le paradis des pêcheurs sous-marins, c'est-à-dire de quelques Européens.

Travaillant dans la région, j'avais fait la connaissance d'un groupe de fanatiques de la pêche sous-marine. Chaque dimanche, et tout au long de l'année, ils se livraient à leur occupation favorite. Bien que l'un d'eux eût abandonné quelques orteils à un requin lors d'une plongée, alors qu'il remontait précipitamment dans son embarcation, l'enthousiasme n'avait pas faibli.

Un dimanche matin, de bonne heure, je retrouvai mes compagnons sur la plage, entre le port et la ville. Tout le monde était exactement à l'heure du rendez-vous. Nous étions quatre dont le mécanicien sans orteils. Avec une rapidité qui traduisait une longue habitude, mes trois

compagnons avaient installé le matériel de pêche sous-marine sur le bateau : un catamaran formé de deux pirogues reliées par un plateau de bois qu'ils avaient eux-mêmes construit. Le bateau fut traîné sur le sable et mis à flot. Il était d'une parfaite stabilité. Grâce à un moteur de hors-bord, nous nous éloignâmes et naviguâmes dans le lagon, croisant parfois des pêcheurs vezo. En face de nous la barre du récif grossissait à vue d'œil. En s'approchant, elle prenait un aspect nouveau, plus inquiétant. Le déferlement des vagues dans un bruit sourd dressait une barrière dangereuse à franchir. Quelques pêcheurs la franchissaient. Leur pirogue, qui s'élevait un moment au sommet de la vague, semblait s'engloutir dans une gerbe d'écume pour réapparaître à la surface calme et tranquille des eaux du lagon. N'ayant pas leur expérience et leur habileté, nous franchîmes la barre en utilisant la passe qu'empruntent les cargos et qui est donc sûre. Immédiatement après la barre, on coupa le moteur et le catamaran s'immobilisa. Nous revêtîmes nos tenues de pêche sous-marine et chacun se mit à l'eau. Comme je m'étais un peu inquiété de la présence des requins, mes compagnons m'avaient conseillé de ne pas trop m'éloigner du bateau, de façon à pouvoir y remonter rapidement, et d'évoluer sous l'eau en ayant constamment le dos tourné vers le récif corallien afin de voir venir les requins devant moi ; j'avoue que ces recommandations m'avaient un peu rembruni mais, le moment venu, je me mis à l'eau comme les autres parce que j'étais venu pour cela. Ma première plongée fut un émerveillement et j'oubliai bientôt toute appréhension, livré entièrement à la joie de nager et de contempler le merveilleux spectacle qui s'offrait à moi. Des fonds de coraux lumineux s'étendaient sous moi à quelques mètres, s'avançant devant le récif. Les coraux rouges et blancs dessinent une dentelle féerique. Par endroits, au travers de cette dentelle, je pouvais voir le fond sableux au pied du grand récif. L'eau était d'une limpidité étonnante et mon regard plongeait jusqu'au fond de la mer à plusieurs dizaines de mètres. Tout autour de moi des poissons de toutes les couleurs et de toutes les formes glissaient gracieusement, isolés ou par bandes. Par moments l'ombre d'un gros poisson apparaissait sur le fond de corail. Plus bas, en dessous de moi, je voyais évoluer des poissons de taille impressionnante vers lesquels je ne pouvais descendre, n'ayant pas de bonbonne à oxygène. Un profond silence régnait, ajoutant encore au dépaysement. Une fois dans l'eau, le bruit des vagues franchissant le récif cessait complètement. A un moment je réussis à m'approcher d'un perroquet qui me semblait énorme et j'eus la chance de le harponner avec mon fusil. Je remontai aussitôt pour le déposer sur le bateau.A l'air, sa taille était déjà moins impressionnante et, lorsque nous débarquâmes, il s'était littéralement dégonflé,

était devenu presque pitoyable, ce qui n'arrangeait rien n'étant déjà pas très harmonieux de nature !

Pendant plusieurs heures, je perdis la notion de tout ce qui était à la surface de l'eau. Je ne vis aucun requin, si ce n'est quelques formes silencieuses évoluant très en dessous de moi et qui devaient être des carangues. Quand nous remontâmes sur le catamaran, mes compagnons, en pêcheurs chevronnés, avaient harponné des mérous de belle taille et quelques autres poissons. Vers midi nous mîmes le cap sur la plage. Je quittai la région le lendemain et n'eus plus l'occasion d'y renouveler cette expérience de pêche sous-marine. J'imagine que, tous les dimanches, mes compagnons, s'ils sont encore à Tuléar, continuent de plonger près du grand récif corallien.

SOLITUDES.

Au nord de l'Androy et du pays Mahafaly s'étendent de vastes plateaux secs, désolés. L'impression de désolation est encore renforcée par la maigreur de la végétation. Quelques arbustes aux branches tordues parsèment un sol rocailleux et aride. Le paysage, uniforme sur des dizaines de kilomètres, n'offre aucune prise à la mémoire. Vers le Sud apparaît une carapace sableuse totalement infertile qui fait la transition avec le sable de l'Androy. Cette carapace est le lieu d'élection des termites, dont les monticules pointent au-dessus du sol. A l'Est et au Sud-Est, des chaînons qui atteignent 1 500 mètres d'altitude s'élèvent au-dessus des plateaux. Le soir venu, les hauteurs s'effacent dans une ombre bleutée. A l'ouest, le paysage change complètement. A la monotonie succède une infinie variété de formes : celles du massif de l'Isalo. D'un jet se dresse à 1 300 mètres un puissant relief ruiniforme de grès rouge. L'eau et le vent l'ont buriné, ont découpé des blocs de toutes dimensions. Des cheminées de fées s'élancent, fines et hardies. Des gorges aux parois vertigineuses incisent le massif. Le fond sableux des torrents se trouve parfois à l'altitude de 200 mètres. Au pied des escarpements sourd, par endroits, l'eau de puissantes résurgences, qui s'est infiltrée dans les grès. Inutile de préciser que ce massif montagneux est désert. Décor idéal pour des westerns, il découpe sur le ciel bleu du Sud une féerie rocheuse qui impressionne par sa beauté.

Toute cette région forme le pays bara, domaine de pasteurs à la vie rude et libre. En pays bara, les zébus sont bien plus nombreux que les hommes. De point d'eau en point d'eau, les uns et les autres se dépla-

cent de conserve. L'image la plus fréquente dans cette région est celle d'adolescents bara vêtus d'un pagne et drapés dans une toge de cotonnade, les reins ceints d'une courroie en peau de bœuf retenant un étui à briquet, qui font avancer devant eux un troupeau de zébus d'un claquement de langue. Quand la chaleur devient trop forte, ils s'arrêtent à l'ombre d'un taillis pendant que le troupeau se disperse à la recherche d'un peu de fraîcheur. Assis à l'ombre, les gardiens bara tressent des bonnets de vannerie, grillent des racines qu'ils ont déterrées avec leur sagaie ou encore font rôtir quelques petits animaux capturés en chemin. Cette vie libre et saine ferait la joie de bien des écoliers européens. Le pays est sillonné de pistes, qui se croisent et se mêlent dans un désordre apparent, et que suivent les troupeaux.

De temps à autre, au bout d'une piste, sur une butte ou un lieu plus élevé, se dresse un petit village aux maisons rudimentaires faites de végétaux. Ce sont les seuls points fixes dans ce pays mouvant. En fait, même les villages sont mobiles, car les habitants ne restent jamais très longtemps dans un endroit, comme si l'immobilité et le sédentarisme temporaires n'étaient que des moments de repos dans un voyage sans fin. Recenser les habitants ou dresser une carte des villages en pays bara tient plutôt du sport que de la science. Les Bara sont fiers et ne connaissent qu'une passion : celle du zébu. Les troupeaux sont toute leur raison d'être et ils apportent tous leurs soins à l'élevage. Il ne s'agit d'ailleurs pas d'un élevage tel que nous le connaissons, mais bien plutôt d'un mode de vie et même d'un sport. Lorsqu'un jeune homme veut se marier, et pour cela éblouir sa belle et prouver ses capacités viriles, il se livre à une occupation mal vue de l'administration : il vole des bœufs. Ce n'est pas un simple délit répréhensible et assez vulgaire, mais une manière d'affirmer son courage, son audace et sa force. Le jeune homme s'enfuit dans la brousse avec les animaux volés et c'est alors que s'engage une lutte de vitesse entre le voleur et le volé, l'un et l'autre exploitant au maximum leur connaissance du pays. Ces poursuites peuvent durer des jours et des semaines. Le vol de bœufs est une tradition, un jeu rude qui peut se terminer par des règlements de comptes sanglants. Il y a dans le vol de bœufs du pays bara ce qu'on retrouve dans la corrida espagnole. L'homme et l'animal sont liés par le même destin, l'un ne se conçoit pas sans l'autre.

Le Nord du pays bara est barré par une série de reliefs qui annoncent les hautes terres du Centre. Là prend fin le Sud. Au nord-ouest, la steppe fait place progressivement à une savane plus boisée. Là aussi, le Sud s'estompe, les Bara font place aux Sakalava.

LES SAVANES DE L'OUEST

Du Sud-Ouest à l'Ouest le passage se fait progressivement. Les épineux disparaissent peu à peu, le climat se fait moins sec, les Sakalava entrent en scène. Sur plus de mille kilomètres, de Tuléar à Diégo-Suarez, la région la plus vaste de Madagascar déroule à l'infini son relief adouci et ses cuvettes alluviales. Les plus grands fleuves de l'île se jettent dans le canal de Mozambique, après un cours sinueux, en charriant des boues rouges arrachées au passage. La savane règne en maîtresse, tantôt boisée, tantôt herbeuse. Par endroits, quelques îlots de forêt abritent les plus beaux spécimens d'arbres d'ébénisterie de l'île : ébène, palissandre, etc. Le climat est de type tropical, c'est-à-dire qu'à une courte saison des pluies, qui dure de novembre à mars, succède une saison sèche rigoureuse. L'Ouest vit au rythme de ces deux saisons. La côte basse et sableuse est découpée par de nombreux caps, des deltas, des estuaires. Rien de comparable avec la côte rectiligne de l'Est.

L'Ouest est un pays vide. D'immenses espaces ne sont parcourus que par des pasteurs nonchalants, poussant devant eux leurs troupeaux. Les principaux centres habités sont situés à proximité de la mer. Les communications sont difficiles, les routes rares et coupées en saison des pluies. Là comme ailleurs, à Madagascar, l'avion est le seul moyen de liaison permanent.

Les Sakalava, mi-pasteurs, mi-agriculteurs, vivent encore dans la nostalgie de leurs grands royaumes du passé. A côté d'eux de nouveaux venus, descendus des hautes terres du Centre ou émigrés du Sud-Est, défrichent, mettent en valeur, s'installent, prennent progressivement leur place.

L'Ouest est un pays de pionniers. Il reste encore à conquérir.

UNE POPULATION MYSTÉRIEUSE.

Au nord de Tuléar s'étend une région couverte d'une forêt claire, à peu près déserte, où nul relief ne permet de s'orienter. Des pistes relient entre eux les quelques rares villages qui se sont installés. Tout le long de la côte un chapelet de récifs coralliens borde les plages. Cette région ignorée a fait l'objet de multiples spéculations. C'est là que des



Jeune femme Bara.

Mère Bara et son enfant.





Lutte en pays Bara.



Tambours et flûtes chez les Bara.



Sorcier Bara.



Dans la foule un chapeau de fête.

Fêtes et danses chez les Bara.

Groupe de musiciens Bara.



hommes protohistoriques vivraient encore, réfugiés dans la forêt inaccessible, se nourrissant de miel et de racines. On a beaucoup écrit sur cette population mystérieuse à laquelle le nom de Mikéa a été donné. De la taille des Pygmées, les Mikéa auraient été aperçus par quelques villageois. L'imagination aidant, toute une légende a été tissée autour des Mikéa. Malheureusement, la réalité s'est révélée décevante. Il semble bien que les Mikéa ne soient que des Sakalava vivant isolés dans la forêt claire et n'ayant que des contacts très limités avec le monde extérieur. En dépit de l'intérêt ethnologique que peuvent présenter ces hommes, il faut abandonner tout espoir de découvrir un jour une population inconnue. Le goût du merveilleux ne trouve plus guère à s'exercer de nos jours.

LE COTON DE L'AVENIR.

Le long de la côte, la succession des récifs coralliens s'interrompt vers le nord pour faire place à un vaste delta, le plus vaste de Madagascar, le delta du Mangoky. Aux plages de sable succède un domaine mi-aquatique, mi-terrestre. Les bras du fleuve entaillent une vase rougeâtre qui porte une végétation particulière : la mangrove à palétuviers. Cette végétation d'arbustes, typique des zones littorales, est adaptée à la salinité de l'eau de mer. Elle se retrouve par endroits tout au long de la côte Ouest jusque dans la pointe nord de l'île. Dans le delta du Mangoky elle s'avance de plusieurs kilomètres à l'intérieur des terres. Les arbustes, aux branches tordues et aux feuilles vernissées d'un vert foncé, s'éclairent à certaines époques de délicates fleurs d'un rose violacé. Autrefois les palétuviers étaient exploités pour le tanin qu'ils contiennent. Actuellement, ils ne procurent plus que du bois de chauffage. Les bords du delta du Mangoky sont en perpétuelle transformation. L'influence conjuguée des crues et de la marée découpent inlassablement de nouvelles îles, de nouvelles langues de terre. A l'époque des crues, la mer devient rougeâtre sous l'effet des apports d'alluvions qui se déposent jusqu'à plusieurs kilomètres de l'estuaire du fleuve.

A l'amont, de part et d'autre du fleuve, une végétation plus habituelle réapparaît — mélange d'épineux, d'acacias et de tamariniers — qui témoigne encore de la sécheresse du climat. Ici il pleut en moyenne pendant quarante jours par an.

Les sols du delta du Mangoky sont riches et, s'ils sont irrigués, peuvent porter plusieurs cultures par an. Les hommes ont été attirés par

cette zone. A côté des Sakalava, traditionnels occupants, de nouveaux venus, en majorité Antaisaka et Betsiléo, se sont mis à exploiter la terre. Tous pratiquent la culture itinérante sur brûlis. Ils défrichent la terre en brûlant la végétation qui s'y trouve. Le feu est mis dès les premières pluies de façon que les cendres s'enfouissent et fertilisent le sol. Le maïs, le manioc, les haricots, diverses légumineuses constituent la nourriture de base des villageois. L'argent nécessaire au paiement de l'impôt et à l'achat de quelques biens manufacturés est procuré par le pois du Cap. Cette plante qui se présente sous forme de goussses de sept à huit centimètres, incurvées comme un croissant de lune, est originaire du Pérou, mais elle est vraisemblablement parvenue à Madagascar à partir de l'Inde et ce, dès avant le XVI[e] siècle. La commercialisation du pois du Cap est entre les mains des commerçants indiens de Madagascar qui sont particulièrement nombreux sur la côte Ouest. Le seul acheteur de pois du Cap dans le monde est la Grande-Bretagne. Les Anglais en font une forte consommation pour la pâtisserie.

Depuis quelques années, le delta du Mangoky a vu apparaître de nouvelles formes de culture. Des engins ont aplani le sol, des canaux d'irrigation et de drainage ont été construits, une station d'expérimentation a été installée. La technique moderne a fait irruption dans l'horizon traditionnel des habitants. L'objet de toute cette activité est le coton. Le delta du Mangoky doit devenir le principal centre producteur de coton de Madagascar. Cette culture ne se justifie que par de hauts rendements qui ne peuvent être obtenus que par une discipline très sévère. Le coton est une plante exigeante qui demande à être « dorlotée ». Il faut suivre très exactement son cycle végétatif, la protéger soigneusement des attaques parasitaires en lui faisant subir des traitements plusieurs fois renouvelés. Dans le delta du Mangoky, ces traitements sont faits par avion. Les pilotes, en véritables virtuoses, volent à deux mètres du sol à 180 km/h. Les roues touchent parfois le sommet des cotonniers. Le coton est par définition une culture moderne, c'est dire les bouleversements qu'elle introduit dans les mentalités paysannes. De cultivateurs, les villageois doivent devenir « gossypiculteurs » puisque c'est ainsi que l'on appelle les planteurs de coton ! Pour l'instant, le delta du Mangoky est un îlot de technique dans un océan de tradition. Les problèmes à résoudre sont encore nombreux. L'extension de la culture du coton est d'ailleurs limitée par les disponibilités en eau du fleuve. Le Mangoky est un fleuve capricieux qui, de treize mètres cubes en saison sèche, passe à quatorze mille mètres cubes en période de crue ! Tant que des barrages ne l'auront pas dompté, les hommes devront se contenter de ce qu'il veut bien leur accorder.

DANS LES VILLAGES.

Toujours en remontant vers le nord, le paysage prend l'aspect d'une forêt claire d'où émergent de gros baobabs. Les arbres perdent leurs feuilles, comme en France. De mai à septembre la végétation se repose, mais dès qu'éclatent les premiers orages et que tombent les premières



Fig. 11. — *Village de la région de Maintirano*

pluies, alors c'est un brusque réveil. Des fleurs par milliers transforment le paysage en verger. Aux grappes des légumineuses se mêlent les corolles blanches et écarlates des méliacées. La floraison est aussi rapide que brève. L'ardeur du soleil est telle qu'une seule journée suffit parfois pour que les fleurs se fanent. De nombreux cours d'eau coupent les pistes de terre rudimentaires. En saison des pluies, inutile de s'y risquer : si vous ne vous embourbez pas, ce qui serait bien surprenant, le premier fleuve en crue vous obligera à rebrousser chemin.

Morondava, installée en bordure de mer, est un petit centre de quinze mille habitants environ. Pour les villageois de toute la région c'est la ville avec ses splendeurs : ses rues bitumées, son hôtel européen, ses quelques maisons modernes, ses services administratifs et quantité de boutiques tenues par des Indiens. J'ai séjourné plusieurs mois à Morondava, circulant dans la région pour y faire des études. Je partais toute la journée pour ne rentrer qu'en fin d'après-midi. Je garde de Morondava le souvenir d'une chaleur étouffante à certains moments lorsque le soleil chauffe les toitures de tôle ondulée des maisons. Pendant mon séjour, il n'a pas plu une seule fois. De mes enquêtes dans les villages de la région, je rapportai toute une moisson de renseignements et aussi d'impressions vives.

Dans les villages, le scénario était presque toujours le même. Lorsque j'arrivais, on m'offrait une chaise branlante que le chef de village faisait chercher. Je l'abandonnais presque aussi vite pour m'installer comme tout le monde au pied du mur de terre de la maison du chef, assis à même le sol, adossé contre le mur. C'est une position bien plus confortable, pour autant qu'on en ait l'habitude. Souvent le chef de village m'offrait un poulet ou des noix de coco que j'acceptais pour respecter les règles. Dans cette région, comme ailleurs à Madagascar, l'hospitalité est un devoir impératif pour les Malgaches. Tout étranger, même s'il vient vous poser quantité de questions plus ou moins indiscrètes (c'était mon cas), est reçu comme un invité. De la part de gens qui ne possèdent que le strict minimum pour vivre, le geste n'en a que plus de valeur. Les lois de l'hospitalité caractérisent bien davantage les pays sous-développés que les pays riches. Je revenais en général plusieurs jours de suite dans le même village pour interroger les chefs de famille. Je voyais ainsi défiler des hommes aux traits burinés, aux mains calleuses, à la plante des pieds crevassée couverte de corne. Je porte une tendresse profonde à ces villageois, à la vie difficile faite de travail rude et d'incertitude du lendemain. Il est parfois difficile de garder toute objectivité lorsque, au travers des questions techniques que vous posez, se révèle la grandeur d'une vie simple. J'ai souvent envié la qualité de

tous ces hommes que j'ai vus, une qualité que je n'ai pas souvent retrouvée chez les habitants des pays « civilisés ».

Une fois, alors que je discutais avec le chef d'un village situé au bord de la route, je vis s'approcher un homme d'une cinquantaine d'années qui se dirigea vers le chef de village. A peine arrivé à sa hauteur, le villageois se laissa tomber sur ses genoux et éclata en gros sanglots. Je ne compris pas ce que lui dit le chef, dont l'autorité dans la région m'était connue, mais je devinais que l'homme à genoux s'excusait publiquement d'une faute qu'il avait commise. Cette scène me frappa par sa brusquerie et son intensité. Après les réprimandes du chef de village, l'homme se releva dans une attitude de grande déférence et, témoignant par son expression une vive reconnaissance, il s'éloigna sur la route.

En dehors de mes interviews, je me promenais dans les villages m'attardant à regarder les femmes piler le riz dans un mortier ou le vanner dans des nattes tressées. Des enfants couraient en se poursuivant ou jouaient avec des morceaux de bois et des pierres. Dans un village, ils s'amusaient à faire glousser le troupeau de dindons qui se pavanaient entre les cases. Il suffit de siffler pour qu'aussitôt les dindons se redressent, hérissent leurs plumes et gloussent en chœur. Voyant que je les observais avec amusement, ils déclenchèrent un véritable concert ininterrompu de gloussements. Les pauvres bestioles en devenaient écarlates. Pris au jeu, je sifflai aussi. Depuis je n'ai jamais pu rencontrer un dindon sur ma route sans siffler !

J'étais accompagné dans mes tournées par un chauffeur indien — âgé d'environ trente ans et déjà père de six enfants — qui me louait son taxi, ainsi que d'un interprète, métis d'un père norvégien et d'une mère malgache. Le père était un marin qui avait rapidement disparu laissant derrière lui sa descendance. De temps à autre un apprenti chauffeur venait avec nous. L'apprenti chauffeur est un type bien connu à Madagascar comme d'ailleurs en Afrique. Il est censé s'initier aux secrets de la conduite et de la mécanique. Son rôle principal consiste à réparer les pneus crevés, à faire démarrer à la manivelle et à exécuter les travaux divers que réclame une automobile peinant sur les pistes de brousse. C'est en général un parent du chauffeur qui, lui, joue dans cette occasion le rôle d'un grand initiateur aux mystères de la mécanique. S'il réussit à économiser un peu d'argent, l'apprenti chauffeur tentera de passer le permis de conduire : assurance sur l'avenir. L'apprenti chauffeur qui nous accompagnait, arrondissait son pécule en profitant de la moindre occasion pour jouer au loto. Il en avait toujours un jeu sur lui. Dans les villages, il réunissait quelques badauds et la partie

commençait. Une fois, après le déjeuner, j'assistai au jeu. Quelques villageois étaient assis en rond sur le sol. Les affaires de l'apprenti chauffeur semblaient ne pas mal se porter. Un cycliste qui passait sur le sentier à proximité fut interpellé. L'invite devait être pressante car il ne résista pas à l'appel. Il rentrait du marché avec deux ou trois francs en poche. En un quart d'heure tout était consommé, son argent avait disparu. Le cycliste déconfit remonta sur sa bicyclette sous les rires et les quolibets des autres joueurs.

— Que lui dites-vous ? demandai-je au chauffeur qui était parmi les joueurs.

— Nous rions. Les autres lui disent qu'il va se faire attraper par sa femme. Il n'avait pas besoin de jouer.

Cette scène prenait l'allure d'une fable de La Fontaine.

L'ODEUR DES SAKOA.

La région de Morondava, comme l'ensemble du pays sakalava, est imprégnée de mysticisme mortuaire. De nombreux cimetières et de simples tombeaux se dissimulent dans la forêt ou s'égrènent le long des dunes de sable. J'en ai visité plusieurs. Certains abritent des descendants de familles nobles, d'autres, plus modestes, de simples morts sans gloire.

On m'avait signalé deux tombeaux anciens à proximité d'un village. Pour les atteindre, il faut suivre un sentier qui zigzague entre les champs et les rizières. Par endroits, lorsque les rizières sont en eau, il est nécessaire d'avancer dans la boue, l'eau arrivant à mi-cuisses. Dans ces conditions, la marche est pénible et, de plus, dangereuse car les eaux de la région sont polluées par un escargot qui transmet la bilharziose, maladie tropicale très répandue. Après une heure de marche, et après avoir copieusement pataugé sur le sentier — si on peut l'appeler ainsi — j'arrivai en vue de quelques cases de terre couvertes d'une toiture de feuilles de palmier. Une famille vit là au milieu de ses rizières. Mon arrivée les étonna un peu. Je réussis à faire comprendre que je désirais visiter les tombeaux qui m'avaient été signalés. Le chef de cette famille demanda à l'un de ses fils de m'accompagner. A faible distance des cases se dressait un bois touffu qui devait être un bois sacré. Nous nous dirigeâmes vers cet endroit en traversant à nouveau des rizières. Aucun sentier n'était visible. A l'orée du bois, mon guide m'indiqua la direction que je devais prendre, en tournant la tête et en avançant les lèvres vers le lieu où se trouvaient les tombeaux. A Madagascar on ne signale pas la direction en tendant le doigt, mais en avançant les lèvres vers le

lieu indiqué, ce qui surprend et désoriente les premières fois. Je me frayai un chemin parmi les broussailles entremêlées d'où émergeaient quelques grands arbres. Pendant un moment je ne distinguai plus rien et crus m'être perdu dans ce fouillis végétal. Je continuai à avancer et brusquement je découvris quelques statues à demi cachées par le feuillage. Les tombeaux se trouvaient là, en partie enfouis dans la verdure et enlacés par quelques lianes. Il y avait trois tombeaux. Chacun était formé d'une clôture de planches à moitié pourries, reliées entre elles au sommet par quatre poutres sculptées que dominaient, aux quatre angles, des statuettes. A l'intérieur de la clôture poussaient une herbe folle et quelques plantes. Un silence profond, religieux, régnait. L'air avait une odeur douceâtre qui rappelait un peu celle de l'encens.

Cette odeur, je la reconnus. C'était celle des arbres qui poussaient à côté des tombeaux : des sakoa. Cet arbre de taille moyenne est caractéristique par ses petites graines rouges très dures dont les femmes se servent pour faire des colliers. Du feuillage et des branches se dégage une odeur persistante. Elle symbolise pour moi, à présent, l'odeur de la mort et je ne peux la respirer sans lui associer les tombeaux sakalava.

Je m'attardais à examiner les statues et les motifs sculptés. Les statues représentaient des couples enlacés dans les positions de l'amour. La statuaire sakalava présente très souvent ce caractère érotique que l'on retrouve rarement dans le monde. L'homme était toujours d'une taille inférieure à celle de la femme, mais ses attributs virils démesurés symbolisaient sa force. La femme, plus grande, représentait tout à la fois la féminité triomphante et la fécondité. Ces personnages, sculptés avec un souci manifeste du détail, témoignaient des qualités des défunts et perpétuaient au-delà de la mort la puissance de la vie et de l'acte de vie.



Fig. 12. — *Statuette sakalava ; dessin exécuté d'après une photo de R. Mallet.*

Le soleil et la pluie avaient déjà désagrégé en grande partie les tombeaux. Certaines statuettes étaient fendues et disloquées.

Comme il est interdit de toucher aux tombeaux, le temps a vite fait de les réduire en poussière. La mort des tombeaux reproduit celle des hommes... Les statues sakalava les plus anciennes n'ont guère plus d'une centaine d'années.

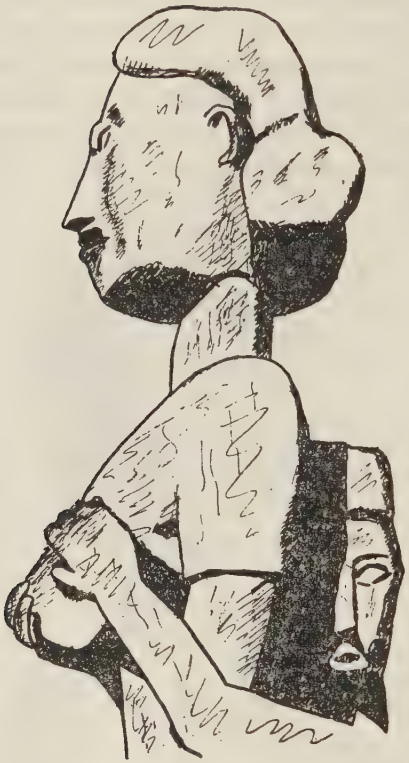


Fig. 13. — *Statuette sakalava représentant un couple, au sommet d'un tombeau ; dessin exécuté d'après une photo de R. Mallet.*

Ainsi que l'écrit Robert Mallet, que fut directeur du département d'art et d'archéologie de l'Ecole nationale des Lettres de Madagascar, à propos des statues sakalava : « On ne peut les comparer à aucun autre style. Rigides, simplistes mais suggestives, elles sont d'un modernime ignorant de l'art moderne. Les plus récentes révèlent un souci du détail et des nuances qui manquait aux premières, mais conservent, malgré l'anecdote, le sens du mouvement stylisé et du dépouillement charnel. »

Les sculpteurs de statues ne so nt plus très nombreux. Des familles leur passent encore des commandes pour honorer leurs défunts, mais moins qu'autrefois. L'art sakalava disparaît petit à petit. La mort devient plus banale. Ainsi que le dit encore Robert Mallet : « Les derniers sculpteurs mourront et seront enterrés sans statues. »

PÊCHE EN MER.

A Morondava, je rencontrai un Breton d'une cinquantaine d'années, installé là depuis plus de vingt ans. Petit, trapu, une pipe presque constamment vissée entre les dents, il avait la passion du bateau et de la pêche. Il n'eut pas détonné à Douarnenez ou à Lorient, mais ici



CL. VASILE TARA

Les Mipilalao accompagnant une danse mérina.

dans ce petit port de la côte Ouest malgache, son allure de loup de mer prenait presque des proportions caricaturales. Lorsqu'il n'était pas en mer, il passait son temps à construire des bateaux. Depuis vingt ans il en avait déjà lancé cinq ou six.

Comme nous étions à quelques jours de Pâques, il me proposa d'aller passer deux ou trois jours dans une petite île au large des côtes. J'acceptai et avec quelques amis de Morondava nous nous préparâmes. Le rendez-vous fut fixé au petit matin, le samedi de Pâques.

Il est cinq heures quarante-cinq lorsque j'arrive au port de Morondava. Je cherche un moment le bateau et finis par le trouver ancré au bord d'une petite plage. A bord règne déjà une certaine animation. Le capitaine, pipe à la bouche, prépare son bateau en compagnie de deux pêcheurs vézo qui vont nous accompagner. Je suis un peu surpris par le bateau. Il ressemble plus à un bateau-mouche qu'à un bateau de pêche. J'imaginais un boutre ou une goélette et je découvre un esquif qui me semble bien frêle pour affronter la mer, d'autant qu'avec les deux Vézo nous serons treize ! Devant mon étonnement, le capitaine me rassure. Il connaît bien son bateau et a déjà transporté quinze personnes. Ses explications me satisfont à moitié.

Les autres passagers arrivent les uns après les autres et bientôt le groupe est au complet. Il est six heures quinze. Le jour se lève presque brusquement, comme d'habitude sous les tropiques. L'aube blanchit en quelques minutes et éclaire nos visages plus ou moins bien réveillés. Les préparatifs du départ s'accélèrent. Des vivres, du matériel, des bonbonnes d'eau potable passent de mains en mains et sont rangés dans le bateau. La chaîne commence sur la plage et se termine dans l'eau. Bientôt il ne reste plus qu'à monter à bord. Les uns après les autres, nous avançons dans l'eau et nous nous installons sur des bancs. Je surveille, comme les autres, la ligne de flottaison. Il me semble que, sous le poids, le bateau va couler. Il n'en est rien mais la surface de l'eau n'est qu'à quinze centimètres environ du bord. Fasse le Ciel que les vagues ne soient pas trop fortes ! Le capitaine, lui, ne paraît pas inquiet outre mesure, considérant que tout cela est très normal. Chacun finit par adopter, de plus ou moins bon cœur, son attitude sereine.

Heureusement, personne n'est superstitieux, car être treize dans ces conditions pourrait sembler un mauvais présage. Le groupe que nous formons est plutôt hétéroclite : quelques Français, dont deux couples, une Chinoise, une métis malgache, sans compter les deux pêcheurs malgaches. Tout ce petit monde est entassé au milieu des bagages.

A sept heures nous levons l'ancre. Le capitaine met en marche l'un des deux moteurs de hors-bord et nous descendons à petite vitesse

l'estuaire de la Kabatomena. Sous nos yeux défile le port de Morondava où sont ancrés quelques boutres. Sur l'autre bord se dresse un village de pêcheurs vézo. Quelques silhouettes s'affairent autour des pirogues à balancier. Nous quittons l'estuaire et le bateau se dirige vers l'inévitable barre qui borde le rivage. Le capitaine, qui connaît parfaitement les lieux, nous guide sans hésiter vers la passe. Le marée est haute et le récif corallien n'est pas très visible. Une fois la passe franchie, le cap est mis sur la pleine mer. La mer est calme mais les vagues très amples impriment cependant un mouvement régulier au bateau. Ce n'est pas le moment d'avoir le mal de mer. Par chance personne ne semble en souffrir, si ce n'est au début une petite contraction de l'estomac. Le capitaine nous conseille de manger, ce qui est, selon lui, le meilleur moyen de ne pas être indisposé. Nous nous exécutons par précaution et bientôt tout le monde est en forme.

Le deuxième moteur est mis en marche et nous laissons un sillage blanc derrière nous. Le ciel sans nuages, qu'éclaire un soleil encore bas à l'horizon, est d'un bleu lavande. Les rayons de lumière sautent de vague en vague dans un ballet doré. La mer est encore sombre mais progressivement elle prend une couleur bleue intense, celle-là même que l'on baptise de « bleu des mers du Sud ». L'air est frais et chacun se tait, comme engourdi. Au fur et à mesure que le soleil monte dans le ciel, que les rayons deviennent plus chauds, l'animation nous gagne. Les uns se penchent au-dessus du bastingage, les autres se lèvent et vont vers l'arrière. Je grimpe sur le toit qui surmonte le bateau et m'assieds, jambes pendantes, scrutant le rivage qui se devine au loin et que nous longeons vers le sud. Le capitaine à la barre et ses deux marins se tiennent immobiles, échangeant parfois, en malgache, quelques remarques.

Nous naviguons maintenant depuis deux heures et la chaleur s'est définitivement installée. Le capitaine abandonne la barre à l'un des deux pêcheurs vézo, un vieil homme au visage marqué, dont le regard reflète le calme de ceux qui vivent dans l'intimité de la mer. Son fils, un jeune homme d'environ seize ou dix-sept ans, fait office de mousse, surveillant la cargaison.

Nous avons emporté un attirail de pêche que prépare le capitaine. Il accroche des cuillères à chaque ligne faite d'un gros filin de nylon enroulé autour d'un bout de bois. Nous nous installons à deux, un de chaque côté du bastingage, et dévidons les quarante mètres de fil en laissant tourner le bâton entre nos mains. L'opération terminée, il faut tenir solidement la ligne car le bateau avance assez vite et une forte traction s'exerce sur le fil. Je cale un moment mon moulinet sous mes

pieds. J'éprouve la griserie que connaissent bien les amateurs de pêche à la traîne. Le capitaine me recommande de faire attention à ne pas enrouler le filin autour de mes doigts. Lors d'une autre pêche de ce genre, l'un de ses amis a ferré un requin qui, partant comme une flèche, a emporté le fil et par la même occasion un doigt de l'infortuné pêcheur. Je me le tiens pour dit.

Soudain un cri, je tourne la tête et voit mon compagnon qui s'arc-boute, tire sur sa ligne, l'enroule comme il peut autour du bâton. Il vient d'attraper un poisson. Le capitaine se précipite à son aide. A trente ou quarante mètres à l'arrière, un éclair argenté apparaît puis disparaît. Lentement, difficilement, la ligne s'enroule. Tout le monde a le regard fixé vers l'arrière et les exclamations fusent :

— C'est un gros !

— Ne le lâche pas.

— Fais attention.

— Tire !

Le pêcheur, lui, fait ce qu'il peut et bientôt nous pouvons voir un gros poisson qui tantôt n'offre plus de résistance, tantôt file sur le côté. La lutte dure dix bonnes minutes, mais le poisson est bien accroché à l'hameçon et finalement il est ramené le long du bateau. Le plus âgé des deux pêcheurs vézo se penche avec un harpon à la main et d'une brusque détente il enfonce la pointe dans le corps du poisson. C'est une belle pièce, une carangue qui doit bien peser vingt kilos. Elle est hissée à bord et jetée dans le fond du bateau. Tout le monde s'est reculé car elle a de brusques soubresauts et sa gueule est impressionnante. C'est un beau poisson. Son ventre est d'un blanc nacré et son dos a des reflets bleutés. Son œil énorme nous fixe, il est d'un bleu profond comme celui de la mer où il nageait peu auparavant. Cette capture a créé une grande agitation parmi le groupe. La pêche a vraiment commencé.

J'attends à mon tour qu'un poisson morde, ce qui ne manque pas d'arriver au bout d'un moment. Une brusque secousse dans le fil m'avertit que l'hameçon a été avalé. Une force terrible me tire en avant et je dois lutter de toutes mes forces pour enrouler petit à petit le filin. Par moments, je relâche un peu mon effort et laisse courir la ligne, pour la reprendre aussitôt, le tout afin de fatiguer le poisson. Je ne sais si le poisson se fatigue, mais moi, certainement. Décimètre par décimètre, j'enroule le fil et je finis par amener le poisson à ma hauteur. D'un coup de harpon précis il est hissé à son tour à bord. C'est un barracuda d'un mètre de long, à la gueule hérissée de dents. Ce poisson est l'un des plus combatifs qui existent. Heureusement, il avait entièrement happé mon hameçon, sans cela je l'aurais probablement perdu. Il a une solide

réputation qui ne me semble pas usurpée si j'en juge par sa mâchoire qui claque dans le vide. Je me souviens des pages qu'Hemingway a consacrées à la pêche au barracuda dans les Caraïbes.

J'ai laissé ma place à un ami pour m'installer sur le toit et profiter du spectacle. De temps à autre, je ne puis m'empêcher de redescendre pour jeter un coup d'œil sur « mon » poisson. Il y en a maintenant plusieurs dans le fond du bateau, tous plus gros les uns que les autres.

De mon observatoire je scrute l'horizon pour tenter d'apercevoir les îles vers lesquelles nous nous dirigeons. Aucune île en vue ! A la surface de l'eau des poissons volants jaillissent parfois, battent des nageoires dans un bruit d'insecte pour replonger dans leur élément. A un moment, je vois plusieurs formes au dos noir surmonté d'un aileron. Elles sortent un peu de l'eau, décrivent une courbe lente et gracieuse, pour disparaître à nouveau sans une gerbe d'écume. Ce sont des dauphins. Il y en a presque une dizaine. Pendant près d'un quart d'heure ils nous accompagnent, à bonne distance toutefois. Ils semblent s'amuser et leur jeu nous comble de joie. Quelle magnifique aisance, quelle grâce pour des animaux de cette taille. Je les vois s'éloigner avec regret.

Le soleil est maintenant haut dans le ciel et il fait chaud. Il ne doit pas être loin de midi. A bord on commence à faire passer des sandwiches. Tout le monde est en appétit.

Vers treize heures, le jeune pêcheur, qui s'est installé à la proue, lance une exclamation à l'intention de son père. Tous les regards se tournent dans la même direction. A l'horizon, une forme indécise se devine. Au fur et à mesure que nous nous approchons, la forme devient une île qui grossit. Des milliers de mouettes tournent dans le ciel en lançant leur cri aigu. Le capitaine arrête l'un des moteurs et les lignes sont enroulées. Nous naviguons dans une zone de hauts fonds. A quelques mètres sous la coque du bateau des bancs de coraux chatoient dans l'eau limpide. A petite vitesse, prudemment, nous franchissons le récif de lîle de sable. L'île en question n'est qu'un îlot. Il est entièrement couvert d'oiseaux. Leur présence en grand nombre dans ce lieu est due à l'existence de hauts fonds, signe d'une nourriture abondante.

Nous dépassons le récif et déjà apparaît Nosy-Andriangory, l'île vers laquelle nous allons. Après une heure de navigation nous sommes en vue de la plage. L'île est couverte d'arbres et d'arbustes. Nous nous approchons lentement en raison des coraux tranchants. Dans l'eau la même féerie colorée glisse sous nos yeux. L'envie me démange de plonger, mais la crainte des requins, nombreux dans les parages, me retient. Le moteur est stoppé à quelques mètres de la plage. Nous sommes arrivés. Le bateau est amarré par une corde que le capitaine accroche

après un gros rocher. Nous descendons et plongeons dans l'eau jusqu'à mi-corps, pour former une chaîne. Le matériel et les vivres s'entassent en haut de la plage, là où la marée ne peut les atteindre. Le bateau délesté danse maintenant sur les vagues.

A peine à terre, chacun s'empresse de partir à la découverte de l'île et le groupe s'égaille dans toutes les directions. Je monte au sommet en zigzaguant parmi les buissons. Sous mes pas le sable se dérobe. L'île n'est pas très grande. Quelques traces de huttes indiquent qu'elle doit servir d'étape pour les pêcheurs vézo.

Je fais le tour de l'île à pied en une heure. Le sable alterne avec des blocs de rocher entre lesquels se faufilent de gros crabes. La marée monte lentement noyant les blocs, s'insinuant le long de plaques rocheuses qui affleurent par endroits. Dans une vasque naturelle remplie d'eau, je vois remuer un animal qui, à mon approche, se dissimule sous une pierre. Je me baisse et vois un corps allongé qui dépasse. Délicatement, avec précaution, j'approche un harpon que j'avais emporté et je le plonge dans l'eau. J'ai bien visé, il s'est enfoncé dans l'animal qui se débat frénétiquement. Je ne vois toujours pas la tête. Je tire mais le poisson résiste. Mon harpon qui est assez mince se plie. Je tire à nouveau de toutes mes forces et finalement j'arrive à sortir ma prise de sous sa pierre. C'est une murène de quatre-vingts centimètres de long. Sa gueule est effrayante. Elle est formée d'une sorte de bec osseux très dur. La murène continue à se débattre en happant l'air. C'est une bestiole dangereuse capable de couper un doigt d'un seul coup avec sa mâchoire. Dans l'eau elle reste tapie dans une anfractuosité d'où elle guette sa proie. Dès qu'un poisson passe à sa portée, elle se détend comme un ressort et referme son étau sur lui. Certaines murènes mesurent plus de deux mètres. Malheur au pêcheur sous-marin qui s'en approche sans la voir. Celle que j'ai attrapée ne bouge plus. Elle repose au sec sur une plaque de roche.

Je passe le reste de l'après-midi à examiner les rochers. Je reviens à l'endroit où j'ai laissé la murène. Elle est encore là. Je la prends et la replonge dans l'eau. Aussitôt elle file comme une anguille, dont elle a d'ailleurs l'allure et disparaît sous un rocher. La murène a la vie dure !

Avant que ne tombe la nuit tout le monde revient au campement. Nous montons les tentes pendant que les femmes ramassent du bois et s'apprêtent à faire un feu. La nuit tombe aussi vite que le jour s'est levé ce matin. La journée me semble avoir duré une éternité.

Les lampes-tempête sont allumées et nous dînons de poissons, cuits au feu de bois, et de fruits. Le ciel étoilé et le bruit des vagues me

plongent dans une douce rêverie. Nous sommes assis autour du feu, dans une petite île du canal de Mozambique, loin de toute animation et chacun apprécie la qualité du moment. Nous allons bientôt nous coucher, terrassés par une fatigue délicieuse. Comme mes compagnons je m'allonge dans une couverture en cherchant à me faire un lit dans le sable. La couche est plutôt dure mais je sombre rapidement dans un sommeil profond.

Vers minuit, nous sommes réveillés par le capitaine qui invite ceux qui le désirent à aller pêcher au clair de lune. La mer s'est retirée, découvrant de grandes surfaces. Le moment est propice pour attraper les poissons. Je me lève comme un automate et sort de la tente. La nuit est très claire ; c'est la pleine lune. La plage prend un aspect nouveau. Les rochers luisent et la mer a des reflets phosphorescents.

A cinq, nous suivons le capitaine et les deux pêcheurs malgaches, qui se dirigent vers des rochers. Chacun est équipé d'une lampe de poche. Arrivés à un endroit où la roche est découpée en bassins allongés, parfois de grande taille, nous installons au milieu des filets. Puis, en partant du bord du bassin, nous battons l'eau devant nous en avançant lentement. Dans l'eau qui est profonde de cinquante à soixante centimètres, une multitude de poissons filent dans tous les sens et vont se jeter sur le filet où ils se prennent. Il ne reste plus qu'à les en détacher et à les placer dans de grands sacs. Plusieurs sacs sont remplis rapidement. Nous passons d'un bassin à un autre, excités par cette pêche miraculeuse. Le manque de sacs nous contraint au bout d'un moment à arrêter la pêche. Je n'ai aucune envie de retourner me coucher. L'air est doux, l'eau tiède et limpide, une brise souffle de la mer. Je me promène le long de la plage. En se retirant, la mer a laissé derrière elle de grands bancs de coraux qui s'avancent loin au large. J'ai l'impression que l'île a doublé de surface. Je m'avance avec précaution sur les bancs de coraux. Mes chaussures de tennis protègent la plante des pieds des arêtes tranchantes. La surface de l'eau est trouée de petites cavités plus ou moins profondes que peuple une faune effrayée par le pinceau de ma lampe. Plus je m'éloigne du bord, plus le corail blanc devient tendre. Il dessine des bouquets pétrifiés. Plusieurs fois je m'enfonce jusqu'au mollet dans le corail frais. A chaque fois, je retire doucement mon pied pour ne pas m'entailler. Des crustacés, des mollusques de toutes sortes glissent lentement dans l'eau. Je ne sais combien de temps je passe à aller d'un trou à un autre, de coraux en coraux. La nuit est belle et c'est la nuit de Pâques. Je m'arrache avec peine à cet enchantement et retourne me coucher.

Quand je me réveille, le lendemain, le soleil est déjà haut. Les

pêcheurs malgaches s'affairent autour des poissons que nous avons pêchés. Ils leurs tranchent la tête et les empalent sur des baguettes qu'ils fichent dans le sable les unes à côté des autres sur deux rangées qui se rejoignent au sommet. Sous cette sorte de toit sont disposés des branchages. Lorsque tous les poissons sont prêts le feu est allumé. Pendant une bonne partie de la journée les poissons sont ainsi fumés lentement. Quelques têtes de gros poissons, que nous avons pêchés la veille, subissent le même sort. Même morts et piqués au bout des bâtons, ils gardent une allure inquiétante.

Partout autour des tentes, près des vivres et du matériel, des bernard-l'ermite grouillent dans le sable. Ils forment des processions bizarres avec leurs coquilles de toutes les formes et de toutes les tailles. Par jeu, j'en sors quelques-uns du coquillage dans lequel ils sont installés et les dépose sur le sable. Aussitôt ils se précipitent sur la coquille la plus proche et, à reculons, y pénètrent, repartant ensuite de plus belle. Nous prenons soin de ne pas les tuer car les Malgaches qui sont avec nous précisent que ces animaux sont sacrés pour eux. Autrefois, dit la légende, ils ont sauvé un ancêtre et depuis les Vézo n'y touchent pas.

L'après-midi, nous montons dans le bateau pour aller pêcher en mer. Comme la veille, les prises sont belles. Le capitaine stoppe le bateau pour nous permettre de pêcher au fond. Il accroche à nos hameçons quelques têtes de poissons et nous les laissons descendre. L'eau est si transparente que je vois l'hameçon à plusieurs dizaines de mètres.

Soudain, je distingue très nettement deux requins, un gros et un petit, qui s'approchent de l'hameçon. Je m'efforce de remonter le fil le plus vite possible, peu enclin à pêcher un requin. Le capitaine qui m'observe prend la ligne de mes mains et dirige l'hameçon vers le plus petit des requins. Celui-ci avale d'un coup la tête de poisson et l'hameçon. Le fil se déroule à toute vitesse. D'un ordre bref, le capitaine fait mettre en marche les moteurs. Pendant un bon moment il fatigue sa prise et finit par la remonter. Ce n'est qu'un requineau d'environ un mètre, mais son museau aplati, sa gueule qui bat l'air et son aileron bleuté me glacent. Tout le monde reste à bonne distance. Je n'ose songer à ce qui se serait passé si le capitaine avait ferré le gros.

Au retour, le requineau a cessé de vivre. Sa peau a l'aspect et le toucher du papier de verre. Au soleil elle se craquellera. Les pêcheurs lui coupent la tête et lui ouvrent le corps. De l'intérieur jaillissent des entrailles démesurées. Le requin n'a rien de sympathique même mort.

Le soir nous mangeons des homards dont l'un doit peser plus de quatre kilos et qu'un de mes compagnons a pêché dans la journée.

Nous quittons l'île le lendemain. La mer est un peu plus houleuse, mais le capitaine, craignant que le temps ne s'aggrave et nous bloque dans l'île, a décidé de partir. Comme à l'aller, nous pêchons à la traîne. En trois jours je n'ai jamais vu autant de poissons.

Les trois quarts du voyage de retour se passent presque sans incident, si ce n'est un moteur qui tombe en panne. Heureusement, il y en a deux.

Nous ne sommes plus très loin de Morondava quand le second moteur a des ratés et s'arrête. Le bateau immobilisé danse sur les flots. Une femme du groupe se met à pleurer. L'atmosphère soudain se tend. Le capitaine et son équipage démontent le moteur, nettoient les bougies. Nous sommes presque à court d'essence et le fond des réservoirs doit contenir quelques saletés.

Finalement, nous repartons, mais le moteur hoquette de temps à autre. Nous prions pour qu'il ne s'arrête pas au moment de franchir la barre. Le capitaine nous prévient :

— Si le moteur s'arrête, sautez à l'eau et rejoignez la rive à la nage.

Ce conseil est accueilli par un lourd silence qui en dit long sur notre enthousiasme à l'exécuter. Les minutes semblent interminables. Les visages sont tendus et chacun guette le bruit du moteur. Son ronronnement nous paraît une merveilleuse musique. La passe est franchie et le moral grimpe d'un coup au beau fixe. Le bateau remonte l'estuaire jusqu'à notre point de départ.

Cuits par le soleil, fatigués, mais heureux, nous retrouvons le port comme si nous l'avions abandonné depuis des années.

Je garde de cette pêche en mer un souvenir ébloui.

Je ne suis pas près d'oublier Morondava et sa région.

LES SAVANES.

Le paysage de savane occupe des centaines et des centaines de kilomètres dans l'Ouest. A l'infini s'étendent des surfaces planes couvertes tantôt d'une savane arbustive, tantôt d'une savane arborée où quelques grands arbres subsistent. Par endroits, tout a été brûlé et il ne reste que de vastes prairies où une herbe jaunâtre offre un maigre pâturage aux troupeaux errants. Des palmiers, les « satrana », piquent

L'envol du danseur Bara.

Fêtes et danses chez les Bara.

La danse des sagaies.



Retour de pêche sur une pirogue à balancier au nord de Tuléar.

Cotonniers en fleurs en culture moderne. Périmètre irrigué de Tanandava.



Sakalava soufflant dans une conque marine lors d'une cérémonie.



Femme Sakalava en tenue de fête.

le paysage de leurs stipes élancés, surmontés de bouquets de palmes. Au sol, des gravillons latéritiques rougeâtres roulent sous les pas. Ailleurs encore la latérite forme une croûte rouge, dure et épaisse, sur laquelle rien ne pousse. Un géographe a écrit de la latérite qu'elle a la couleur, la consistance et la fertilité de la brique.

Dans ces immenses étendues à peu près vides, coulent des fleuves qui descendent des hautes terres du Centre. A l'époque des crues, le lit du fleuve a plusieurs kilomètres de largeur, noyant les plaines, coupant les routes, isolant les villages. A l'étiage, le lit est réduit à quelques mètres. Ces vallées sont nombreuses dans l'Ouest et elles ont donné leur nom aux Sakalava qui se baptisent « ceux des longues vallées ». Comme dans le Sud, les cours d'eau sont bordés de forêts-galeries verdoyantes.

L'Ouest est formé de bassins rudimentaires où alternent les plaines, les plateaux et les reliefs de côtes. Le long de la côte, la mangrove occupe le littoral. En arrière sont installés la plupart des villages souvent entourés de cocotiers. Les cocoteraies procurent une sensation de fraîcheur appréciable dans ce paysage sec où la lumière crue fatigue les yeux. Quel plaisir de déguster des noix de coco ! Il faut les consommer lorsqu'elles sont encore vertes. Le lait de coco a un goût délicieux. Il est frais, à peine sucré et surtout n'a pas ce goût de savon acide qu'il acquiert lorsque la noix de coco est trop mûre. Pendant ma tournée, je me munissais toujours de quelques noix de coco bien vertes. Presque tous les cocotiers ont de profondes encoches à la base. Les villageois ont observé que la fructification se faisait plus rapidement à la suite de cette entaille. C'est probablement vrai, mais les cocotiers vivent aussi moins longtemps.

Des petits ports s'égrènent tout au long des côtes comme dans l'Est, mais les distances entre eux sont bien plus importantes. J'ai vécu plus d'un mois dans l'un d'eux.

MAINTIRANO.

Je m'étais installé avec ma femme dans une case du bourg, aux murs de torchis peints à la chaux et au toit de chaume. Elle était assez vaste et relativement fraîche. Nous avions de grands fûts pour conserver l'eau qu'il fallait aller chercher à cinq cents mètres en contrebas de la ville dans un puits situé au bord d'un petit cours d'eau. Le va-et-vient était incessant entre le puits et la ville. Des files de femmes et d'enfants, des récipients posés sur la tête, montaient et descendaient la butte sur laquelle est construite Maintirano. L'étymologie du nom signifie d'ail-

leurs « eau noire » et trouve son origine, comme c'est souvent le cas, dans une légende.

A Maintirano, vivait encore à l'époque une petite colonie d'Européens que l'éloignement et la solitude avaient marqués. J'ai souvent observé que plus l'isolement est prononcé, plus les passions sont exacerbées. J'ai même connu un petit centre où vivaient deux familles européennes qui, à la suite de je ne sais quelle dispute, s'étaient ignorées pendant un an ! A Maintirano il y avait également des rivalités, parfois des haines. Dès qu'un nouveau venu s'installait, il était immédiatement pris pour arbitre, ce qui, dans notre cas, ne nous souriait guère.

Le chef de la circonscription agricole était un métis de Chinois et de Malgache, naturalisé Français. Sa femme, d'une grande beauté, était une métisse d'Européen et de Malgache.

Il y avait aussi des gendarmes avec leur famille, un médecin, un juge, quelques techniciens agricoles. La femme du sous-préfet malgache était une énorme Normande qui dominait, au propre et au figuré, son mari, petit et doux.

Les quelques commerçants indiens installés dans la ville formaient une colonie à part, discrète, mystérieuse. Leurs maisons étaient entourées d'une terrasse grillagée jusqu'au toit. Le soir on pouvait y apercevoir quelques jeunes filles prenant l'air sur une balançoire. Habillées de grands pantalons soyeux et couvertes de voiles, elles faisaient penser à des oiseaux exotiques en cage.

Un Grec, enfin, Pekulas, tenait le bistrot de l'endroit. De taille moyenne, il portait une barbe qui rappelait celle des marins anglais du XVIII[e] siècle. Installé à Maintirano depuis onze ans, il possédait de grands troupeaux de zébus qu'il faisait garder par des vachers. De temps à autre il disparaissait pour aller surveiller son bien et reparaissait quelques jours après. Il s'occupait également de l'agence locale d'Air-Madagascar. Avant d'atterrir, le pilote survolait la ville pour prévenir Pekulas de son arrivée. Celui-ci sautait alors dans sa vieille Land-Rover cabossée et fonçait en direction du terrain d'aviation. Les passagers étaient souvent obligés de l'attendre.

L'arrivée de l'avion était la seule distraction extérieure. C'était l'occasion d'aller au terrain pour discuter avec le pilote et avec d'éventuels passagers. La ligne était desservie par des DC 3 et des « Dragons rapides ». Ces derniers, au nom empreint d'une poésie tout orientale, sont des biplans de toile qui transportent six à sept passagers selon les cas. Ils ont été tellement rafistolés depuis leur sortie, avant la deuxième guerre, qu'ils ressemblent à des pièces de musée. Ils ont remplacé à Madagascar les « Junkers » qui avaient trop tendance à s'écraser. L'un

d'eux s'était d'ailleurs écrasé à Maintirano avec une cargaison complète de cognac.

J'accompagnais une fois le chef d'agriculture qui se rendait à Majunga. L'avion était justement un « Dragon rapide ». Tout le monde était à bord quand arriva, sur les chapeaux de roue, une voiture de l'administration. A bord, un employé venait d'apprendre que le concours qu'il devait passer avait lieu le lendemain. Impossible d'aller à Tananarive autrement que par l'avion et le prochain ne passait que dans trois jours. Le pilote ne voulait rien entendre. Son avion avait une charge qu'il ne pouvait pas dépasser et que fixait un règlement impératif. L'employé plaida sa cause avec force gestes à l'appui. A ses arguments le pilote lui répondait chaque fois :

— Si je dépasse la charge autorisée et que cela se sache, ma licence saute. Je ne tiens pas à perdre ma licence.

Il semblait obnubilé par sa licence, négligeant apparemment le fait qu'une surcharge supplémentaire pouvait être dangereuse pour le vol. Après une longue discussion, le pilote accepta de revoir à nouveau sa charge. Les passagers furent pesés les uns après les autres. L'aspirant passager fut également pesé. C'était un Malgache de petite taille dont le poids ne devait pas excéder cinquante kilos. Les calculs refaits, le pilote accepta d'embarquer les cinquante kilos supplémentaires. Je ne sais si l'employé a réussi son examen, si oui, il le doit à son poids.

Maintirano a connu quelques figures européennes hautes en couleur. L'un d'eux, un administrateur, à l'époque de la colonie, avait une telle aversion pour les prêtres et leurs fidèles qu'il avait fait placer une statue sacrée sous l'arbre qui servait de reposoir lors de la procession de la Fête-Dieu, si bien qu'aucun fidèle n'avait plus osé s'en approcher. Il avait aussi pour habitude de passer la nuit de la Saint-Barthélemy à aller frapper à la porte des croyants.

Un autre, un juge, lorsqu'il fut expulsé de Madagascar après diverses manifestations hostiles à l'indépendance du pays — il tournait en jeep autour du groupe rassemblé pour écouter l'allocution du préfet malgache lors de ses passages et tirait des coups de feu en l'air — installa le buste de Marianne dans son jardin et, à dix mètres, l'abattit à coups de carabine ! L'isolement ne réussit pas à tout le monde. Un autre encore, végétarien convaincu, passait son temps à faire l'apologie de la viande dans les repas des Malgaches.

La plupart des Européens ont maintenant quitté Maintirano et, avec eux, une page d'histoire est tournée.

Je circulais beaucoup dans la région à bord d'une Land-Rover. Je rentrais le soir éreinté, le visage couvert de poussière. J'étais accom-

pagné d'un jeune moniteur d'agriculture qui me servait d'interprète. Comme on savait que j'allais dans les villages de la région, il y avait touojurs une ou deux personnes devant ma case le matin. Si ma direction les intéressait, elles montaient dans la voiture. Notre cuisinier, connu dans le bourg sous le surnom de « Rakoto Saucisse » et qui écrivait ses menus à l'avance sur un papier — sa spécialité était la « machindoine de fruits » — me tendit un soir à mon retour la lettre suivante :

« Monsieur

« Vers 12 h 45, j'étais chez vous, mais vous êtes en train de manger.

« La cause c'est de vous demander la permission de porter ma grand-mère.

« Elle habite à Ambalamanga mais si vous restez jusqu'à Andabokota vous n'avez qu'à la déposer là, mais si par hasard jusqu'à Ambalamanga c'est sa chance.

« Signé : Jacques, secrétaire. »

La grand-mère en question devait avoir de la chance, car le lendemain je la portais à Ambalamanga !

Les villages de la région ne diffèrent guère les uns des autres : une place plantée de quelques arbres sous lesquels ont lieu les discussions ; autour, en ordre plus ou moins lâche, les cases aux murs et à la toiture de chaume ou de feuilles de palmier. Des cocotiers et des manguiers dominent les cases. A proximité, un petit bois sacré dont l'accès est interdit révèle les croyances animistes encore profondes de la population.

Je garde un souvenir très net d'une vieille femme que je rencontrai lors d'une de mes tournées. A l'extérieur d'un village, séparée de celui-ci par un peuplement de manguiers, une petite case de roseaux couverte de chaume abritait une vieille. Du matin au soir, elle vivait sous le manguier le plus proche. Assise à même le sol, un genou replié sur lequel elle appuyait son bras, la main posée sur son crâne chauve, elle restait immobile. De temps à autre sa main lissait le sommet de son crâne. C'était là le seul signe extérieur de vie qu'elle manifestât. Sa maigreur faisait saillir ses os. Son visage parcheminé ne laissait deviner aucune pensée intérieure. Son âge ? Personne n'en savait rien. C'était la vieille du village. Au moment où le soleil était haut, elle se levait avec difficulté, se saisissait d'un bâton et, maladroitement, faisait tomber quelques mangues vertes qu'elle mangeait ensuite. Parfois des chiens venaient rôder autour d'elle. Quand un villageois passait près d'elle, elle abandonnait son immobilité pour quêter quelques paroles. Sans présent, sans avenir, tout en elle semblait vide. Peut-être les images de sa vie défilaient-elles lentement dans sa tête. Personne ne s'en souciait. C'était la vieille du village.

Nous quittâmes Maintirano par avion peu avant la saison des pluies. Je n'oublierai pas les petits villages perdus parmi la savane brûlée par le soleil.

MAJUNGA.

Au bord du large estuaire de la Betsiboka, le plus grand fleuve de Madagascar, est installée la troisième ville de l'île. Deuxième port après Tamatave, comptant environ quarante mille habitants, Majunga est un chef-lieu de province animé où se côtoient toutes les ethnies de Madagascar et de nombreux étrangers : des Grecs, des Indiens, des Comoriens, des Anglais et, bien sûr, des Français. Les Indiens forment la colonie la plus nombreuse. Ils sont à Majunga ce que sont les Chinois dans l'Est. Partout présents, ils détiennent la majeure partie du commerce. Quelques grosses sociétés ont des agences un peu partout mais il est impossible de connaître exactement les liens qui unissent entre eux les Indiens. Certains gros commerçants envoient leur fils faire les H.E.C. en France.

Majunga a été la capitale des rois et des reines sakalava. La dernière y est morte. Il ne subsiste rien de cette splendeur passée. La ville a maintenant des allures modernes avec ses avenues, ses immeubles résidentiels, ses magasins, sa piscine, ses services administratifs, ses cinémas. Le port ne possède pas de quai pour les long-courriers. Les bateaux utilisent la rade naturelle qu'est l'estuaire de la Betsiboka où le courant est assez fort. Cet estuaire est immense ; il est divisé en de nombreux bras qui migrent au gré des crues. Vu d'avion le spectacle de la Betsiboka en crue est impressionnant. On dirait un puissant torrent de boue rouge qui s'avance loin en mer, une énorme veine d'où s'écoulerait le sang de Madagascar.

En saison sèche, la ville est étouffante, car nul vent n'y circule et l'asphalte fond au soleil. En saison des pluies il fait moins chaud, mais l'atmosphère gorgée d'humidité n'est guère moins supportable. Un médecin français qui avait installé son cabinet à Majunga prétendait que les femmes enceintes absorbent l'humidité atmosphérique. Il se livrait d'ailleurs à des pesées répétées avec ses patientes. Ce médecin avait voulu prendre sa retraite en France et, dans ce but, avait trouvé un remplaçant qu'il avait fait spécialement venir de France. Ce dernier s'était installé, mais son premier patient, qu'il avait soigneusement examiné, avait eu une attaque cardiaque et s'était écroulé raide mort sur le pas de la porte du médecin. Cette expérience ayant ruiné sa

réputation, le remplaçant avait repris l'avion et le médecin qui voulait rentrer avait été contraint de rester.

Majunga est une ville cosmopolite qui semble perdue au milieu des savanes et qui ne vit que par son port. Elle ne m'a pas laissé de souvenirs très attachants.

L'EAU ET LA TERRE.

A la hauteur de Majunga et en remontant vers le nord, la côte offre une série ininterrompue d'échancrures, de baies, de presqu'îles, d'estuaires. C'est la plus découpée de toute l'île.

Les baies, comme celle de la Mahajamba ou de Marinda, s'enfoncent profondément à l'intérieur des terres. Autrefois elles offraient refuge aux navires européens. Les courants marins y sont violents et la marée, qui peut atteindre plusieurs mètres, remonte loin le long des estuaires ou des deltas qui débouchent dans les baies. L'estuaire de la Loza, par exemple, est long de soixante-dix kilomètres. Les baies sont bordées de marais maritimes colonisés par les palétuviers, monde instable, changeant au gré des courants de marée. La marée permet aux bateaux de remonter jusque dans des petits ports installés au milieu des terres en traversant l'étrange domaine des marais, où les racines des palétuviers tracent des arabesques au-dessus d'une vase salée, luisante et dangereuse. La vie semble s'être pétrifiée dans une gesticulation désespérée.

En arrière de la côte, un paysage voisin de celui que nous avons rencontré ailleurs dans l'Ouest, déroule l'ocre de son sol et le bouquet de ses palmiers. Le climat est moins sec car en moyenne il pleut plus de cent jours par an. Mais cette pluie tombe en quatre mois sous forme d'averses d'une extrême violence qui grossissent les fleuves, ruissellent à la surface du sol, entaillent les pentes, et sont en grande partie perdues pour le paysan. Dans ce pays où il tombe près d'un mètre cinquante d'eau par an, le principal problème est le manque d'eau. Pendant huit mois de l'année règne la sécheresse. Certains puits tarissent, les sols se dessèchent, des vents, comme le « varatraza », soulèvent des tourbillons de poussière quand ce n'est pas de sable. Parfois souffle le soir, à proximité de la côte, une brise de mer, le « talio », qui tempère un peu l'atmosphère surchauffée.

La savane arborée et la prairie alternent avec une forêt claire qui par endroits peut être assez dense. Le long des cours d'eau on retrouve la même luxuriance végétale qu'ailleurs dans l'Ouest. Certaines petites

vallées, les « baiboho », où l'eau ne s'écoule qu'en saison pluvieuse, portent une végétation extrêmement riche ; la mise en valeur des sols a fait là l'objet de nombreux travaux. Des rendements record d'arachides y ont été atteints.

Si, par endroits, les sols sont très fertiles, ils sont aussi très vulnérables. L'eau de ruissellement peut les raviner, les entailler profondément, ruiner toute agriculture. Une bonne partie de cette région est couverte d'un manteau d'argile rouge qui résulte de la décomposition des roches. Ces argiles latéritiques sont un matériau de choix pour l'érosion qui, dans cette région, comme dans d'autres à Madagascar, est un phénomène si courant que le terme « lavaka », désignant les ravins entaillés dans les pentes, est entré dans le vocabulaire international des géographes.

ANTSOHIHY.

A la pointe de l'estuaire de la Loza, le petit bourg d'Antsohihy dresse ses maisons resserrées sur une butte qui domine la savane environnante. Une large rue principale au sol sableux est bordée de magasins tenus par les inévitables Indiens. Cette place rappelle celle des villages auxquels nous ont habitué les « westerns ». Antsohihy semble être une ville du Far-West. La chaleur, l'isolement, le sable composent le décor quotidien d'environ trois mille habitants.

Pendant un mois je logeai à Antsohihy à l'hôtel « Pacha ». Il n'avait des splendeurs orientales que le nom. Ma chambre, située au premier étage auquel on accédait par un escalier branlant, se trouvait juste au-dessus de la salle de café. Comme les lattes du plancher laissaient entre elles des vides, je pouvais tout entendre et même voir ce qui se passait en dessous. L'hôtel était tenu par un couple. Elle était malgache ; lui, français.

Antsohihy possède son cinéma, tenu par un Indien, qui fonctionne deux fois par semaine. Dans la salle il faisait une chaleur étouffante les deux ou trois fois où je m'y rendis. En général, les actualités qui précédaient le film dataient de deux ou trois mois. Lorsqu'elles avaient trait à Madagascar, tous les noms malgaches étaient écorchés car la bande sonore avait été enregistrée à Paris ! Quant aux films, presque toujours d'aventures ou de guerre, c'étaient de mauvaises copies mille fois recollées et jaunies. L'image sautillait, filait sur l'écran et, quand le groupe électrogène faiblissait, l'image semblait atteinte de langueur et devenait floue. Par endroits, la bande ayant été détériorée, des morceaux d'actua-

lités y étaient incorporés pour conserver la durée de la projection. C'est ainsi que j'eus le privilège, et aussi la surprise, de voir plusieurs fois Jazy dans une course de quinze cents mètres pendant la projection des *Canons de Navarone* ; le film se terminait d'ailleurs sur quelques images bien senties de la vie des rennes dans le Grand Nord canadien ! J'avoue que j'allais surtout au cinéma pour cette particularité. Mon attente n'était jamais déçue...



Fig. 14. — *Transport en filanzana, autrefois*

Dans la journée, je continuais mon travail habituel d'étude, sillonnant les pistes avec une « Minerva », sorte de Land-Rover découverte, fabriquée en Belgique. Comme je séjournais à Antsohihy en saison sèche, j'avalais des tonnes de poussière sur la route.

Je me rendais souvent pour la journée d'Antsohihy à Befandriana ce qui représentait deux heures de route à l'aller et autant au retour. Par endroits, ma voiture s'enfonçait de trente centimètres dans la poussière ocre. Derrière moi je laissais un énorme nuage poudreux. A mon passage, les villageois que je croisais, s'enfonçaient dans la savane pour

éviter d'être transformés en silhouettes rougeâtres. Quand je rentrais le soir, mon visage avait pris une teinte rouge brique semblable à celle d'un Peau-Rouge ce qui, tout compte fait, s'harmonisait assez avec le style Far-West d'Antsohihy.

Parfois, la piste traverse ou longe un lambeau de forêt. Là, plus de poussière, mais une atmosphère fraîche, aux senteurs végétales. Dans cette région, les arbres des forêts sont ornés de longs lichens et de fines mousses qui pendent des branches en guirlandes vertes. De loin, cette forêt donne l'impression que le ménage n'a pas été fait et que des toiles d'araignée se sont déposées partout.

Dans les forêts-galeries, le long des cours d'eau, des raphias s'inclinent gracieusement au-dessus d'une eau boueuse. Le raphia est originaire de la Grande Ile. Il peut atteindre quinze à vingt mètres de haut. Ses usages sont multiples : il sert à la fabrication de papier et de fibres, ses fruits sont comestibles, sa sève est une boisson rafraîchissante et le bourgeon terminal recèle un chou-palmiste délicieux.

Un autre arbre de la région est exploité : le kapokier. On en rencontre par petits peuplements à l'entrée des villages. Avec leurs branches perpendiculaires au tronc, ils rappellent la mâture d'un bateau. A certaines époques, une matière fibreuse blanche s'échappe des gousses : le kapok, utilisé en matelasserie. Des flocons blancs et légers volettent dans l'air : c'est la seule neige de toute l'île.

Le long de certains cours d'eau, pousse une sorte d'osier, le paka, qui fournit également des fibres utilisées en sacherie. C'est un succédané du jute. Chaque année a lieu la fête du paka.

Dans cette région du Nord-Ouest coexistent deux grands groupes humains : les Sakalava et les Tsimihety. Les premiers sont installés dans les villages proches de la côte. Si les Tsimihety n'en sont pas absents ils ne dominent vraiment que dans l'intérieur. Les Tsimihety vivent dans des petits villages composés de quelques familles. En effet, l'une des caractéristiques de cette population est l'existence de grandes familles comprenant plusieurs dizaines, parfois centaines de personnes. Si bien qu'un village rassemble la plupart du temps tout un groupe humain apparenté. Lors de mes interviews, je m'étais étonné de rencontrer certaines personnes à qui il manquait une oreille ou, plus rarement, le nez. Les villageois m'expliquèrent que les responsables étaient les Zoulous. En 1942 ils débarquèrent en effet dans l'île avec les Anglais. Ils ne restèrent pas très longtemps à Madagascar mais ils ont laissé derrière eux une solide réputation de férocité et les habitants, lorsqu'ils en parlent encore maintenant, le font avec crainte. Tous les voyageurs sont d'ailleurs frappés de voir qu'à Madagascar, les Africains en général

sont considérés, par la population, comme des hommes très différents. Il suffit pour s'en convaincre d'assister à la projection d'un film où apparaissent des Africains. La salle éclate souvent de rire. Je dois dire qu'à l'inverse, j'ai rencontré au Mali, un chef qui avait servi dans l'armée française à Madagascar et qui parlait avec amusement de « ces gens » dirigés autrefois par des reines. Cette attitude des Malgaches vis-à-vis des Africains se retrouve dans les rapports qu'ils entretiennent avec les Makoa, population qui compte environ soixante-cinq mille personnes, localisée surtout dans le Nord-Ouest et qui est composée de descendants d'esclaves africains importés au XVIII[e] siècle. Les Makoa sont considérés comme étant d'une caste inférieure et à ce titre sont un peu des parias dans l'île.

Avant de quitter cette région il faut parler des terrains d'aviation qui présentent quelques caractéristiques originales. Celui d'Antsohihy, situé sur un plateau en pleine savane, se compose de deux pistes reliées à angle droit. Quand l'avion décolle, il prend de la vitesse sur la première piste, puis effectuant un virage serré à 90°, accélère et décolle sur la deuxième piste non sans avoir au préalable avalé un énorme dos d'âne. L'impression est assez saisissante, surtout si, comme cela m'est arrivé une fois, le pilote oublie de rentrer l'échelle de coupée. Cette fois-là le « Dragon rapide » put s'immobiliser à l'angle des deux pistes, le pilote s'étant rendu compte d'une anomalie. Le terrain d'Analalava, petit port enfoui dans les cocotiers, est en pente et débouche sur la mer, si bien qu'à chaque décollage on a l'impression que l'avion va plonger dans l'eau. Pour décoller, le pilote place son avion face aux eaux bleues du canal de Mozambique, pousse les moteurs à fond en tenant bloqués les freins, les lâche tout d'un coup ; l'avion bondit alors littéralement, avale la piste et s'arrache finalement au ras des flots.

Le dernier que j'expérimentai est celui de Befandriana. Le petit bourg est cerné de falaises rocheuses tombant presque à pic, qui rendent l'atterrissage dangereux. Autrefois la piste se trouvait située presque dans la ville. Une nouvelle a été créée, l'ancienne ayant été transformée en rizières.

L'aviation dans cette région, comme dans toute l'île, rappelle des temps héroïques passés. Utiliser l'avion à Madagascar c'est souvent aller au-devant de moments épiques, fertiles en émotions. Nous sommes loin des vols transcontinentaux à 10 000 mètres d'altitude, dans des monstres d'acier presque télécommandés. L'aviation à Madagascar conserve une dimension humaine fort sympathique et, si la sécurité n'est pas toujours réglée par une foule d'instruments, elle repose sur l'expérience de pilotes chevronnés connaissant leur métier sur le bout des

doigts. Les accidents d'avion sont fort rares dans l'île, malgré les difficultés de vol. Les pilotes d'Air-Madagascar méritent bien qu'on leur fasse confiance.

LE NORD OU L'ÎLE EN RÉSUMÉ

Le Nord est la région la plus étroite de Madagascar. Plus qu'une région, c'est un monde en réduction. Toutes les caractéristiques des autres régions de la Grande Ile y sont représentées : la forêt de l'Est, les savanes de l'Ouest, les montagnes, les côtes, etc. La variété est ici de règle. Il semblerait que la nature se soit ingéniée à concentrer le plus de paysages possible à l'intérieur d'une zone réduite et comme pour mieux la défendre à dresser devant l'homme la barrière de ses sommets. Le Nord est presque coupé du reste de l'île. C'est une île dans la Grande Ile.

LES MONTAGNES.

Entre la baie d'Antongil à l'est et la baie d'Ampasindava à l'ouest, s'étendent de hauts massifs difficilement accessibles, mal connus, en grande partie couverts de forêts denses. Ces montagnes sont les plus élevées de Madagascar. De loin les sommets restent souvent cachés dans un manteau de lourds nuages, domaine mystérieux de la forêt et des torrents où l'homme ne pénètre pratiquement pas.

Des côtes vers l'intérieur, les altitudes s'accroissent. Les plateaux cristallins massifs font place à des cônes volcaniques que des cours d'eau torrentiels ont violemment disséqués. C'est là que se dresse d'un jet à 2 879 mètres le piton volcanique le plus haut de Madagascar, qui fait partie d'un imposant massif, celui du Tsaratanana. Cette montagne dont le nom signifie « beau village », ce qui ne correspond à rien, aucun village n'existant dans cette zone impénétrable, est auréolée de légendes.

Très rares sont les informations que nous possédons sur le Tsaratanana. La première ascension a été réalisée par un naturaliste français à la fin du siècle dernier. On raconte que plusieurs de ses porteurs sont morts de froid. Il a fallu des jours et des jours de marche dans la forêt pour que ce pionnier atteigne le point culminant de l'île. De son expédition il a rapporté une extraordinaire moisson botanique. A partir d'une certaine altitude la forêt fait place à une végétation plus monta-

gnarde, adaptée à la lumière intense et au froid relatif. Les plantes se couvrent de poils, les séneçons géants voisinent avec les fougères. Plus haut encore apparaît une pelouse rase. C'est le domaine du gel et des vents. On ne peut qu'imaginer ce que sont ces solitudes montagneuses. A notre époque peu de gens ont l'occasion de faire des expéditions de plusieurs semaines dans la forêt. Pour ma part je n'en ai jamais eu l'occasion à Madagascar, ce que je regrette. Le massif de Tsaratanana reste encore à explorer. Pour les Malgaches, si la montagne est dispensatrice d'eau par les nombreux torrents qui s'en échappent, elle a également un pouvoir redoutable. Sa colère peut se traduire par des éboulements, des inondations, des orages. Toutes les légendes malgaches mentionnent le tonnerre qui, aux yeux des habitants, est la voix de la montagne. Dans l'île on utilise le terme « kotrabaratra » pour désigner le tonnerre. Le mot malgache est bien plus évocateur que le mot français ; il suggère immédiatement le roulement et le fracas du tonnerre. Pour se protéger de cette manifestation surnaturelle, les Malgaches enterrent au nord de leur case des amulettes paratonnerres !

Lorsqu'une personne s'aventure dans la montagne, elle prend bien soin de respecter toutes les pratiques religieuses indispensables en la circonstance : sacrifice d'animaux, rites, etc. Ces offrandes s'accompagnent d'invocations comme celle-ci : « Bœuf joli par-devant, bœuf joli par-derrière, que mon voyage soit aussi bon à l'aller qu'au retour. » Le nom des montagnes est souvent dérivé du vocabulaire utilisé pour les zébus.

En dehors de l'ensemble montagneux du Tsaratanana, d'autres crêtes volcaniques et d'autres petits massifs s'avancent jusqu'en bordure de mer. La montagne s'étend jusque dans la pointe nord de l'île, tantôt s'abaissant, tantôt retrouvant une nouvelle vigueur pour se dresser face à l'océan. L'extrême Nord est constitué d'un grand dôme volcanique, la montagne d'Ambre, que les cours d'eau ont découpé en planèzes et que les vagues de l'océan ont disséqué en une multitude d'échancrures, d'îles, de presqu'îles. Le cap qui protège la baie de Diégo-Suarez est taillé dans un fragment de la montagne d'Ambre.

La rade de Diégo-Suarez, composée de quatre baies, a cent cinquante-six kilomètres de littoral ; c'est la plus vaste de tout l'océan Indien. C'est encore aujourd'hui une base stratégique importante pour l'armée française. Au milieu de la rade, des carcasses de navires français émergent, témoins d'un bref combat naval entre la marine britannique et la marine française en 1942.

Lors d'un de mes passages à Diégo-Suarez, un directeur d'école et sa femme m'invitèrent à venir passer la soirée chez eux. Ils habitaient

dans la montagne de Joffreville qui domine la ville. La route serpente au milieu d'une forêt équatoriale d'altitude qui a été préservée. Cette forêt extrêmement touffue recèle d'infinies variétés d'orchidées, de mousses, de lianes. Des fleurs comme les datura, dites aussi « trompettes de Jéricho », coulent par grappes comme un ruisseau odorant le long des futaies. Cette forêt est une splendeur : au fur et à mesure que la route s'élève, la rade de Diégo-Suarez et les montagnes qui l'entourent se révèlent à la vue. Après cette escalade, j'atteignis la maison de mes hôtes, perchée presque au sommet. Je passai quelques heures enchantées à contempler, de leur large balcon, le paysage qui s'étendait au loin. J'avais, devant mes yeux, une vue inoubliable comme il en existe peu dans le monde : à l'ouest le canal de Mozambique, à l'est l'océan Indien et au milieu la pointe extrême de l'île. Depuis des années mes hôtes prenaient ainsi leur petit déjeuner face à cette féerie naturelle que le soleil levant dévoilait comme un joyau. Cette vision du Nord de Madagascar est l'une des plus belles de celles que je conserve dans ma mémoire.

LES DELTAS ET LES CULTURES.

Là où se termine l'Ouest commence le domaine de la forêt dense, monde verdoyant et humide replié sur lui-même. L'extrême Nord-Ouest de l'île n'est qu'une avancée de l'Est, une anomalie climatique et végétale où se retrouvent les caractéristique subéquatoriales de la côte Est.

D'avion, le spectacle est saisissant. La forêt semble s'élancer des hauteurs vers la mer, avançant ses tentacules verts que séparent les multiples cours d'eau des deltas. La côte est un enchevêtrement de langues de sable, de caps, d'embouchures. La mer et la terre n'ont pu se résoudre à limiter leurs domaines. Les victoires de l'une se transforment un peu plus loin en défaites.

A nouveau, la chaleur humide vous colle à la peau, les violentes averses font ruisseler les larges feuilles vert sombre des arbres. Il tombe plus de deux mètres d'eau par an. A la différence de l'Est, cependant, une courte saison sèche vient interrompre ce bain constant d'humidité.

C'est dans cette région que se sont développées des cultures typiquement équatoriales comme le cacao, la canne à sucre, le poivrier, etc.

Autour d'Ambanja, petite cité autrefois occupée par les Antalaotes qui ont laissé quelques traces de leur passage, la forêt est entaillée de clairières où poussent les cacaoyers. Les riches sols du delta du Sambirano, dont l'écoulement se fait tantôt par un bras tantôt par un autre, sont favorables aux plantations des cultures d'exportation.

Les jeunes cacaoyers sont plantés sous ombrage pour les protéger de l'ardeur du soleil, qui brille dans cette zone pendant deux mille huit cents heures par an. Lorsqu'ils ont atteint une taille suffisante pour se défendre tout seuls, les cacaoyers forment une voûte continue aux belles feuilles oblongues. Ils peuvent atteindre cinq à six mètres de hauteur. Se promener dans une cacaoyère adulte est un véritable plaisir. L'air y est presque frais et l'ordonnance géométrique des arbres rappelle celle de nos vergers. Le sol est constamment couvert d'une couche de feuilles qui tombent régulièrement des arbres tout au long de l'année. Les cacaoyères enrichissent elles-mêmes leur sol. C'est ce que les agronomes appellent l' « auto-mulching [1] ». Les cacaoyers produisent toute l'année. A Madagascar les fruits, ou plus exactement les cabosses, appartiennent à une variété claire, très prisée sur le marché mondial. La production est encore modeste mais elle est appelée à se développer.

Parfois, autour des troncs des cacaoyers, s'enroule une liane qui porte en grappes des baies : c'est la liane du poivrier. Cette plante originaire d'Extrême-Orient a été introduite à plusieurs reprises à Madagascar. C'est un proche parent du bétel que mâchent les Tibétains et d'autres Orientaux.

Le poivrier, comme la vanille, a besoin d'un tuteur pour pousser. Si dans la zone du Sambirano, le cacaoyer sert de support, dans certaines îles, au large de la côte, il est remplacé par de jeunes kapokiers au tronc mince et peu épineux, ou encore par des arbres sauvages baptisés « avocats marron », ce qui ne manque pas de saveur.

La récolte des premières grappes du poivrier se fait vers la troisième année. Au bout de cinq ans, la liane atteint deux à quatre mètres de hauteur et peut produire de deux à cinq kilos de poivre vert. La cueillette a lieu en août-septembre, en principe au plus tard lorsque le grain du poivrier devient rose-rouge. Les Malgaches ont trop souvent tendance à attendre que le grain soit complètement rouge. La grappe cueillie est ensuite égrenée sur une aire de séchage. C'est de cette façon que l'on obtient le poivre noir.

A Madagascar on produit également du poivre blanc et du poivre vert.

Le poivre blanc s'obtient en faisant fermenter les grains frais dans de l'eau de chaux. Ces grains sont ensuite dépelliculés et mis à sécher au soleil. Le poivre blanc est réputé plus fin, alors qu'il contient moins de pépérine que le poivre noir.

Une autre préparation consiste à faire macérer des grains dans du

(1) Mulching (mot anglais) : paillage.

vinaigre le jour même de la cueillette. On a ainsi du poivre vert, ingrédient indispensable à la préparation de certains mets : un canard au poivre vert est un régal.

Au nord d'Ambanja, d'autres deltas portent de riches cultures. Dans le delta de la Mahavavy, par exemple, les plantations de canne à sucre sont les plus belles de toute l'île. C'est là que sont installées les plus grandes exploitations. Une usine et une raffinerie y produisent la majeure partie du sucre de Madagascar. Les cannes à sucre, à la teinte vert tendre caractéristique, sont récoltées au bout de treize à dix-huit mois. C'est ce que l'on appelle les cannes vierges. A la première coupe succèdent d'autres coupes car la canne à sucre repousse au bout d'un an. Plusieurs récoltes sont possibles sur le même champ. Le jus de canne à sucre est surtout utilisé pour la fabrication de sucre mais il sert également à préparer une boisson fermentée : le « betsabetsa », fort prisée des Malgaches.

Je discutais une fois avec un exploitant européen de canne à sucre qui se plaignait des remontées de sel dans le sol à proximité de la mer. Il semble en effet difficile de produire du sucre sur des sols salés. Comme je travaillais alors pour le ministère de l'Agriculture, mon interlocuteur me demanda conseil, me prenant pour un agronome. Mes connaissances en matière de culture de canne à sucre étant des plus réduites, je lui conseillai de planter des cannes à sel ! Je me souviens encore du regard vacillant qu'il me lança après ma réponse. Pour le rassurer je m'empressai de lui avouer mon incompétence.

A LA POINTE DE L'ILE.

En remontant encore vers le nord, la forêt cesse presque aussi brusquement qu'elle était apparue. La savane fait à nouveau son apparition sous forme d'une petite forêt claire, par endroits brûlée. Le long des cours d'eau, les forêts-galeries déroulent comme des serpents leur ligne vert sombre. Des coulées de roches volcaniques, en général des basaltes, portent une végétation sèche. Le gris du feuillage et le noir de la pierre composent un camaïeu assez sinistre.

Jusque dans l'extrême Nord, sauf par endroits, cette végétation couvre tout.

A proximité de Diégo-Suarez, des champs d'arachides parsèment la campagne. La production est pratiquement consommée sur place.

C'est dans cette région, pas très loin de Diégo-Suarez, que se trouve un lac sacré dont l'histoire mérite d'être rapportée.

Près du village d'Anivorano, dont l'étymologie signifie « au milieu de l'eau », se trouve un petit lac de cratère où vivent de nombreux crocodiles. Autrefois, dit la légende, il y avait un village à la place du lac. Ses habitants avaient la réputation d'être peu hospitaliers. Il se trouva qu'un jour un sorcier, passant par là, demanda à boire. Tout le monde refusa, sauf une vieille femme. Le sorcier, pour se venger, jeta une malédiction sur le village qui s'enfonça dans le sol. A sa place se forma un lac. Tous les habitants périrent sauf la vieille femme. Depuis on raconte que les crocodiles du lac sacré sont les ancêtres des habitants châtiés ; ils portent d'ailleurs des noms humains. Cette histoire rappelle singulièrement, par certains aspects, celle de Sodome et Gomorrhe.

A Anivorano, ces sauriens sont respectés, sinon craints, et des sacrifices leurs sont offerts pour conjurer le mauvais sort. Des bœufs sont immolés, découpés et déposés sur la rive ; les crocodiles, dont certains sont énormes, sortent alors de l'eau, s'avancent, happent les morceaux de viande et retournent dans le lac. Ils sont presque apprivoisés, entendez par là qu'ils ont pris l'habitude de ces cérémonies ! La présence de la foule, le bruit des chants et des claquements de mains ne les effraient plus ; comme le lac, ils sont sacrés, et ils le savent.

Le Nord est une région peu peuplée. Aux quarante-cinq mille Antankarana, il faut ajouter les Sakalava de la région d'Ambanja et de nombreux petits groupes disparates, rassemblés dans le port de Diégo-Suarez. Avec ses trente mille habitants, Diégo-Suarez est l'une des plus grandes villes de l'île. Ville de garnison avec ses légionnaires et ses marins français, elle vit en marge du reste du pays, c'est une petite enclave européenne dans la pointe de l'île. La chaleur y est forte et le vent qui souffle une bonne partie de l'année fatigue les nerfs. La montagne proche et les immenses plages offrent cependant des distractions appréciées. On peut vivre à Diégo-Suarez comme dans une île perdue de l'océan Pacifique, en ignorant tout de ce qui se passe à Madagascar. Le seul lien est l'avion. La ville n'est pas encore arrimée au reste du pays.

L'ILE AUX PARFUMS.

Au large de la côte de l'extrême Nord-Ouest s'égrènent un grand nombre d'îles qui témoignent de la présence de hauts fonds. La plupart sont de petite taille et désertes, comme par exemple Tany Kely, « la petite terre » ; Nossi Komba, « l'île aux singes » ; Nossi Faly, « l'île interdite » ; Nossi Iranja, « l'île aux tortues », etc.



Joueur de Valiha Bara.

Danse Sakalava.



Danse Tsimiety.

Personnage coutumier Sakalava.



Jeune femme Sakalava avec masque préparant le repas.

Danse Sakalava influencée par la tradition des Hauts Plateaux.



Groupes de femmes Sakalava pilant le paddy lors d'une fête agraire.

Statues en bois sur les tombeaux Sakalava.



La plus grande de ces îles, ainsi que l'ont baptisée ses premiers occupants, est Nossi-Bé. Elle est célèbre à Madagascar pour son cadre enchanteur et ses allures polynésiennes. Elle a d'ailleurs été surnommée le « Tahiti de l'océan Indien ».

Elle étend sur deux cent quatre-vingt-treize kilomètres carrés ses plages et ses montagnes. Son origine volcanique se reconnaît immédiatement à ses pitons, à ses lacs de cratère auréolés de légendes comme la plupart des lacs malgaches. Les lacs de Nossi-Bé sont aussi des lacs sacrés frappés d'interdit pour les habitants qui ne peuvent ni y pêcher, ni y naviguer en pirogue sous peine d'une sanction tragique. Toute l'île est découpée, ravinée, burinée par l'érosion. Une multitude de rivières, dont certaines s'assèchent, se précipitent des sommets vers la côte. Le cours de ces rivières est, par endroits, coupé de cascades qui peuvent atteindre cinquante mètres de hauteur. Aux beautés de l'intérieur s'ajoutent celles des magnifiques plages de sable fin bordées de cocotiers. De larges récifs de coraux tracent, face à la côte, des barres scintillantes au milieu des eaux bleues.

S'il tombe plus de deux mètres d'eau par an sous forme de pluies torrentielles, la plupart du temps apportées par des orages, une saison sèche de sept mois permet de profiter de la chaleur et de la luminosité intense. Nossi-Bé est réellement un paradis pour l'amateur de repos, d'exotisme, de joies marines.

L'île porte une végétation luxuriante qui, souvent, fait place à des plantations de cultures riches comme celles de la région d'Ambanja : canne à sucre, caféier, giroflier, poivrier, plantes à parfum, etc. A Nossi-Bé l'air est lourd des senteurs parfumées des plantes. Les multiples odeurs enivrantes font partie de l'ambiance habituelle. Si l'île est un paradis pour la vue, c'en est un également pour l'odorat.

Les plantes à parfum sont certainement les cultures qui retiennent le plus l'attention du voyageur.

L'ylang-ylang est un arbre originaire des Philippines (son nom en a les sonorités). Il a été introduit dans l'île à la fin du XIX^e^ siècle. Alors qu'à l'état naturel l'ylang-ylang est un arbre de grande taille, en culture il est maintenu artificiellement à hauteur d'homme. Pour ce faire, on l'étête cinq ou six fois par an. A Nossi-Bé l'ylang-ylang présente un tronc noueux et torturé qui le fait immédiatement reconnaître. Ses branches retombent sur le sol en jupe. Il fleurit presque toute l'année, avec un rendement maximum d'octobre à mars. Les fleurs, bien épanouies, sont récoltées le matin et portées dans des alambics en cuivre où elles sont distillées afin d'obtenir une essence lourde et parfumée. Il faut en moyenne mille cinq cents kilos de fleurs pour produire trente

kilos d'essence d'ylang-ylang. Cette essence est vendue très cher aux parfumeurs français.

D'autres plantes à parfum et aromatiques sont également cultivées dans l'île, mais la production est faible. Ce sont : le lemon-grass, le vétiver, le patchouli, la cannelle, etc.

Nossi-Bé possède vingt-quatre distilleries. L'île des parfums mérite bien son nom.

En dehors des cultures, qui font vivre la majorité de la population, la pêche est pratiquée par de nombreuses personnes. Par moments, la mer est couverte de flottilles de pirogues à balancier. Comme ailleurs sur la côte Ouest, le canal de Mozambique est riche en poissons de toutes sortes. La pêche sous-marine peut être pratiquée toute l'année sur le versant Ouest — les requins n'étant pas très nombreux dans les parages — et aux joies qu'elle procure s'ajoutent celles de la pêche à la traîne, au lancer, etc. La pêche à l'espadon n'est pas encore très développée, mais son caractère sportif attire de plus en plus les amateurs de loisirs intenses. Dans les eaux de Nossi-Bé vivent trois espèces d'espadons : le voilier, qui atteint soixante kilos, le marlin, blanc ou rayé, qui approche des trois cents kilos !

Les Malgaches, eux, vont pêcher sur les bancs coralliens immergés tels que le banc de l'Entrée, le banc Vert, le banc Riva Mena... En moyenne ils rapportent quatre-vingts à quatre-vingt-dix kilos de poisson par pêche. La quantité que l'on peut pêcher à Nossi-Bé laisserait rêveur des champions de la gaule en France ! L'île est aussi un paradis pour les pêcheurs...

A Nossi-Bé vivent environ vingt-cinq mille personnes, en majorité des Sakalava auxquels sont venus s'ajouter des hommes de tous les horizons : des Comoriens, des Mérinas, des Antandroy, des Makoa, des familles originaires de la Réunion, de Maurice, des Seychelles, etc. A cette population, il faut encore ajouter des Européens, des Indiens et des Chinois. Le cosmopolitisme est de règle. La moitié de la population vit dans des villages, l'autre moitié dans les deux villes de l'île : Hell Ville et Dzamandzar. A Hell Ville, qui compte environ huit mille habitants, les maisons de style colonial s'insèrent parmi le feuillage des manguiers séculaires. Sur une terrasse qui domine la rade, des canons à boulets rappellent l'époque où la France s'était instaurée en protectrice de l'île.

Nossi-Bé n'est pas un simple « reflet » de Madagascar. Ses paysages, sa population, son histoire lui sont propres. Son originalité est justement l'un de ses charmes.

LES HAUTES TERRES DU CENTRE

Que l'on vienne de l'est, de l'ouest, du nord ou du sud, il faut grimper pour atteindre le centre de l'île. La montée peut se faire assez brusquement à partir de la côte Est ou plus lentement à partir de l'ouest. Madagascar resemble à un bloc qui aurait basculé d'un seul côté, présentant ainsi une allure dissymétrique.

L'intérieur est la cinquième grande région de l'île et présente des caractéristiques tout à fait originales. Le centre a un relief tourmenté composé de vastes ensembles de collines, de montagnes, de massifs isolés, de grands plateaux, de cuvettes alluviales. Le paysage s'inscrit en creux et en relief. Nulle part les surfaces planes et monotones ne s'étendent à l'infini. L'horizon est sans cesse brisé par des massifs et des crêtes et lorsque apparaissent des plaines, elles sont cernées de reliefs.

Les hautes terres du centre offrent au voyageur une infinie variété de formes. Au gré des routes ou des pistes, il peut passer de 600 m à plus de 2 000 m d'altitude, des bas-fonds marécageux aux pitons volcaniques, de la chaleur au gel.

Le centre est nettement délimité par des falaises rocheuses. A l'est une grande faille court du nord au sud. A l'ouest, le même dispositif se retrouve, la falaise du Bongolava, ainsi que l'appellent les Malgaches, surplombe la région de l'Ouest. Dans le Sud les hautes terres cessent brusquement et dominent le pays bara. Seul le Nord se raccorde d'une façon plus régulière avec le Centre par l'intermédiaire d'une sorte de vaste col : le seuil de l'Androna. Les hautes terres font figure de citadelle où ne manque même pas le donjon, représenté par de puissantes élancées rocheuses qui dépassent deux mille cinq cents mètres d'altitude. Cette citadelle est constituée d'un socle de vieilles roches qui a été exhaussé. Ce relèvement a eu pour effet de rajeunir les formes autrefois lourdes et aplanies. Ayant retrouvé une nouvelle vigueur avec l'altitude, les cours d'eau ont scié la montagne, érodé les pentes, élargi leurs bassins. Dans le même temps que le socle se soulevait, des cassures, des failles se produisaient et des volcans crachaient vers le ciel leurs cendres et leurs laves. La vieille île se composait un nouveau visage, moins empâté, plus jeune.

Avec l'altitude le climat change, les températures sont plus basses, les rayons ultra-violets plus actifs, le gel fait son apparition. La montagne sous les tropiques engendre un climat relativement tempéré qui ressem-

ble à un printemps européen. Qu'on ne s'y trompe pas cependant, la fatigue vient rapidement vous rappeler que vous vivez à plus de mille mètres. La vie sur les hautes terres du Centre se déroule au rythme des rizières. L'océan ne fait pas partie de l'horizon traditionnel des habitants. L'homme vit penché sur sa terre.

C'est dans le centre de l'île que l'activité y est la plus intense, les densités de population les plus fortes. C'est là aussi que se trouve la capitale : Tananarive, la seule vraie ville du pays.

LA GRANDE MER.

Lorsqu'on quitte Tananarive par la route qui rejoint la côte Est, on traverse la petite ville de Moramanga. Au lieu de continuer vers l'est on peut alors emprunter une route qui remonte vers le nord ou bien encore monter dans l'autorail qui va dans la même direction. Je le pris plusieurs fois et, assis tout à l'avant, je voyais le paysage se précipiter vers moi et se fondre de chaque côté pendant que les rails glissaient à toute allure sous l'autorail. L'écartement ne devait pas être parfait car j'étais constamment projeté de droite et de gauche comme on peut l'être dans les foires sur le « grand-huit » !

Au nord de Moramanga, la voie emprunte une sorte de couloir naturel, la vallée du Mangoro. Ce couloir est long de près de trois cents kilomètres du nord au sud. Il correspond à une zone de dislocation du vieux socle malgache qui a donné naissance à un gradin s'élevant en moyenne à six cents mètres d'altitude. Cette forme naturelle ressemble un peu aux grandes fractures de l'Est africain.

De part et d'autre de la voie ferrée s'étendent des bois et des plantations d'eucalyptus entrecoupés de grands champs de manioc. Plusieurs féculeries sont installées près des gares. C'est dans cette région que l'on produit le plus de tapioca.

Après un voyage de cent soixante-huit kilomètres et après s'être arrêté dans quinze gares, l'autorail vous dépose au terminus, un gros village situé à l'entrée d'une vaste cuvette dont les abords se devinent. Nous sommes dans la cuvette du lac Alaotra. Ce nom, d'origine malaise, signifie « grande mer », « océan ». C'est en effet là que se trouve le plus grand lac de l'île. Il s'étend actuellement sur quarante kilomètres de long et douze de large. Le lac actuel n'est que le résidu d'un immense plan d'eau qui s'est asséché progressivement au cours des temps. Les rivières qui se jettent dans le lac actuel le comblent lentement. Les bords se transforment en marais qui, à leur tour, deviennent des rizières. Cet

assèchement des marais et leur mise en culture ont fait l'objet d'énormes travaux hydrauliques. Le lac Alaotra a accueilli, à une certaine époque, de nombreux colons français. La France a sérieusement envisagé de faire de la zone de l'Alaotra une région de colonisation blanche. L'histoire en a décidé autrement.

Pour découvrir l'étendue et la beauté de la région du lac Alaotra, il faut arriver en avion. Au départ de l'aérodrome d'Ivato, situé à proximité de Tananarive et qui est utilisé pour les liaisons intérieures, un « Dragon Rapide » vous transporte en quelques heures sur place. Au travers des hublots, la visibilité est très bonne et vous avez tout le loisir d'admirer le paysage qui défile sous les ailes, ce que je ne manquais pas de faire quand j'empruntais la ligne. Je me souviens d'ailleurs qu'au cours d'un vol, le pilote brancha pendant un bon moment le pilotage automatique et en profita pour lire tranquillement son journal.

Entre Tananarive et le lac Alaotra un paysage ocre de collines dénudées dont les versants portent le plus souvent la marque d'une érosion intense, s'étend à perte de vue. Dans les bas-fonds les rizières introduisent une ordonnance qui tranche sur l'allure sauvage et parfois désolée des collines. Des villages et des hameaux se dispersent sur les croupes à proximité des rizières. Par endroits, sur les sommets, des cercles entourent des habitations. Ce sont des « rova », sorte de fossés d'enceinte qui, autrefois, protégeaient les habitants des incursions guerrières.

Après un vol qui ne dure pas très longtemps, l'avion descend lentement. Au travers du hublot apparaît une vaste surface miroitante encadrée de tous côtés de versants rougeâtres profondément entaillés par les pluies. L'avion survole le lac Alaotra, se pose sur un tout petit terrain, redécolle à nouveau pour atterrir un peu plus loin à Ambatondrazaka, le principal centre de la région. Vu des airs, le lac Alaotra apparaît comme un immense plan d'eau à la surface bleue, calme et tranquille. Des rizières bordent le lac, surtout au sud et au sud-ouest. C'est là que de grandes surfaces ont été aménagées. Sur des milliers d'hectares courent des canaux rectilignes qui découpent le sol en casiers rizicoles parfaitement tracés. Après l'océan de collines dénudées que l'avion a survolées, ce paysage impressionne par sa régularité et son aspect hautement humanisé.

Au nord de cette zone aménagée, l'ordonnance se dégrade, les rizières cèdent la place à une végétation aquatique qui dessine une dentelle verte sur les eaux bleues du lac. Dans les chenaux naturels de ce monde aquatique, glissent des barques qui, d'avion, se reconnaissent au sillage scintillant qu'elles laissent derrière elles.

Au sol, les contreforts de la cuvette barrent l'horizon d'une ligne irrégulière et sombre.

Une route fait le tour du lac. C'est une bonne piste de terre sur laquelle on circule aisément... pendant la saison sèche. En saison des pluies la piste se transforme en bourbier ou en surface savonneuse. Nulle part ailleurs des panneaux « Attention route glissante » ne sont aussi nécessaires. Si vous commettez l'imprudence de rouler assez vite et que vous soyez obligé de donner un coup de frein brusque, vous êtes à peu près certain de vous retrouver dans les rizières qui bordent la piste.

A proximité du lac sont installées une station et une école d'agriculture. On y sélectionne de nouvelles variétés de riz ; des expériences culturales y sont menées. Comme cette station est très fréquentée, un hôtel moderne a été construit à proximité. Il sert aussi de foyer pour les familles des techniciens qui vivent dans la station. Des fenêtres de la chambre où je logeais, je pouvais voir, à côté de l'hôtel, un jardin d'expérimentation où se côtoient bambous, palmiers, araucarias, bananiers et quantité de fleurs. Des bassins de pisciculture complètent ce petit paradis végétal. Plus loin, la vue s'étend sur des rizières ondoyantes d'un vert tendre lorsque le riz lève. Plus loin encore, les versants des collines rougeoient sous le soleil. Les lavaka qui les entaillent donnent l'impression d'une chair à vif.

Au bord de la piste, les villas du personnel de la station se dissimulent parmi les fleurs. D'immenses grappes colorées couvrent les murs d'enceinte. De gigantesques bougainvillées aux milliers de fleurs roses, se mêlent aux hibiscus vermillon. Des lianes aurore, jaune orange, grimpent à l'assaut des arbres, déployant des guirlandes de rêve. Je n'ai jamais vu ailleurs, à Madagascar, une telle profusion, une telle exubérance florale. L'œil y est constamment en fête.

Au nord de la station, la piste passe à proximité d'une laiterie. J'y rencontrai le propriétaire des lieux qui m'invita à venir me reposer chez lui. Il vivait au milieu d'un jardin féerique, dans un cottage aux poutres apparentes, meublé avec un goût sûr. Des tableaux, des objets de valeur, des meubles de style composaient un décor d'un grand raffinement. Et tout cela près d'une route de terre, dans un paysage de rizières et de collines à l'herbe rase. Cette propriété apparaissait comme un anachronisme, comme un défi au milieu. Mon hôte semblait d'ailleurs être perdu dans cet écrin. On ne construit pas un palais dans le désert.

Toute la région du lac Alaotra est habitée par des Sihanaka. Leurs maisons sont faites de tiges de palmiers. Elles sont de dimensions impressionnantes et ne possèdent pas de fenêtres. Les Sihanaka sont extrêmement habiles dans l'art de la vannerie et de la sparterie. Au hasard de

mes tournées, j'achetais des paniers, des chapeaux, des sacs tressés avec des brins de couleurs différentes qui dessinent des figures géométriques. La finesse de leur composition et la qualité du travail font de ces objets de petites œuvres d'art.

Je rencontrais aussi dans les villages des forgerons installés devant leur forge rudimentaire composée de deux tubes dans lesquels l'artisan enfonce alternativement un tampon ; les deux tubes sont reliés à la base par un conduit en terre qui débouche sur un feu. Les forgerons réparent des outils, fabriquent des bêches, des haches, etc.

Je m'éloignais parfois des bords du lac pour visiter des villages situés un peu à l'écart. Le long de certaines pistes, de gros blocs de quartz rose reposent sur le bas-côté : il avait fallu, pour construire la piste, entailler des filons de roche dure. Dans cette région les collines sont en général recouvertes d'une épaisse couche d'argile latéritique mais par endroits affleurent des bancs de quartz qui ont résisté à la désagrégation. Je ramassais des éclats de quartz rose en regrettant de ne pouvoir emporter les gros blocs opalescents d'un rose délicat et laiteux.

La région du lac Alaotra forme un petit monde fermé, berceau de la riziculture malgache.

TANANARIVE.

La « ville des mille », ainsi que le suggère l'étymologie, est devenue la ville des trois cent mille. Tananarive est la capitale de l'île ; c'est aussi une grande ville cosmopolite qui présente bien des traits communs avec d'autres villes dans le monde. Elle possède cependant une profonde originalité par son site et son allure générale. Tananarive est une belle ville.

Lorsque, pour la première fois, le voyageur arrive à Madagascar par avion, il atterrit à soixante kilomètres de la capitale, sur l'aérodrome international d'Arivonimamo. Des airs, il a pu voir en dessous de lui un paysage de collines rouges et de cours d'eau qui serpentent. Au sol, il retrouve cette même couleur ocre et ces collines que dominent par endroits des pointements rocheux. L'air est doux et les eucalyptus proches du terrain ont un port et une allure qui ne dépaysent guère le nouveau venu. Rien ne laisse deviner la présence d'une ville, sinon la route goudronnée qui, par monts et par vaux et de virages en descentes, plonge dans les bas-fonds occupés par des rizières ou s'engage dans des tranchées creusées au sommet des collines. Des villages aux maisons à étages, construites en brique rouge, s'égrènent le long de la route. Par endroits,

de gros blocs de rochers s'amoncellent sur les pentes de petits massifs dressés vers le ciel.



Fig. 15. — *Un enchevêtrement de maisons à Tananarive à l'époque actuelle*



CL. J. C. WOILLET

Sur un petit marché des hautes terres du Centre.

Au bout d'une heure de voyage apparaît la silhouette de constructions au sommet d'une hauteur. En approchant, la silhouette devient un palais, et la hauteur une colline rocheuse aux flancs abrupts. C'est là que se trouvent les tombeaux des rois et des reines malgaches. Ils sont les premiers à accueillir de loin le visiteur comme pour lui ouvrir les portes de leur cité.

Après avoir traversé rizières et villages, vous pénétrez dans une ville moderne avec ses grands immeubles, ses feux rouges, son flot de véhicules, ses magasins, ses hôtels, tout ce qui caractérise une grande ville européenne. Cette première impression passée, vous découvrez le pittoresque des petites ruelles qui s'entremêlent, les maisons de brique à étage avec véranda, les jardins où les cannas, les bougainvillées, la liane aurore, et quantité d'autres fleurs croissent à l'ombre des jacarandas aux larges bouquets de fleurs violettes. Un petit lac, le lac Anosy, reflète le ciel bleu piqueté de nuages au pied de la falaise où se dresse le palais royal et du haut de laquelle étaient autrefois précipités les condamnés.

De très nombreux escaliers escaladent les pentes des collines sur lesquelles est construite la ville. Partout un va-et-vient incessant de piétons anime les ruelles. Les maisons s'entassent sur les pentes. Imbriquées les unes dans les autres, elles forment un labyrinthe de petites cours, de passages, de toits, de balcons où sèche du linge. Nulle part de plan monotone, d'artères tracées au cordeau. Le site de Tananarive est indomptable. Les hommes et les maisons s'en sont accommodés comme ils ont pu. La fantaisie est partout et avec elle la vie, la beauté, la grâce.

J'ai vécu plus d'un an à Tananarive, jamais je n'ai épuisé les joies de la découverte.

Tananarive est construite à mille quatre cents mètres d'altitude, si bien qu'il existe une saison à la fois sèche et fraîche. Il faut alors chauffer les appartements. Pendant cette saison, qui dure d'avril à octobre, les journées ont une allure printanière. Le ciel d'un bleu magnifique, où passent de temps à autre des nuages bourgeonnants, rehausse la beauté des collines, le vert des feuillages et l'ocre des maisons. La lumière a une qualité de transparence que l'on ne rencontre qu'en altitude dans les pays tropicaux.

Le cœur de la ville est marqué par la grande avenue de l'Indépendance qui fait face à la gare au style vieillot. De part et d'autre de l'avenue, des maisons d'allure coloniale témoignent d'une architecture peu originale. L'avenue est séparée par un parterre de fleurs où se dresse une statue de Jeanne d'Arc. Il reste encore quelques statues de ce genre dans la ville, dont la statue équestre de Gallieni.

Tous les vendredis, l'avenue de l'Indépendance est livrée au marché : le fameux « zoma » bien connu à Madagascar. Le terme « zoma », issu de l'arabe, signifie d'ailleurs vendredi. Le zoma est une merveilleuse kermesse où se côtoient des vendeurs venus de Tananarive et des environs. Ils se groupent par affinités selon les produits présentés. Il y a le coin des chapeaux et des sacs en vannerie, le coin des nattes, celui de la ferblanterie, celui encore de la friperie ou de la poterie. Sous des arcades, les brodeuses offrent de magnifiques nappes travaillées à la main. Entre les étals et les produits posés sur le sol, circule une foule dense et colorée. Des Malgaches essaient des fripes qui proviennent, pour la plupart, des Etats-Unis. Des Européens vont d'un vendeur à un autre, indécis, émerveillés par la profusion des objets d'artisanat. Des pousse-pousse — il en existe encore quelques-uns à Tananarive — circulent dans les rues.

En haut de l'avenue s'étend le marché aux fruits et aux légumes qui, lui, a lieu tous les jours. Les étals débordent de légumes de toutes sortes : pommes de terre, salades, carottes, etc., qui sont produits dans la région. Ailleurs, des montagnes de fruits dressent des pyramides appétissantes. Les pommes, les poires, les prunes se mêlent aux bananes, aux avocats, aux ananas. Ailleurs encore, d'énormes baquets contiennent de magnifiques gerbes de fleurs : œillets, glaïeuls, arums, mimosa, etc. Les vendeurs sont installés sous de grands parasols délavés par le soleil qui forment une voûte presque continue. Sous les étals, des enfants se poursuivent en criant, petit monde aux grands yeux innocents et visages touchants. Les vendeurs s'interpellent, vantent la qualité de leurs produits ; les acheteurs discutent du prix, soupèsent, comparent. Le zoma est une grande fête colorée et bruyante, pleine de vie.

Une autre caractéristique de Tananarive, c'est la présence de cultures presque jusqu'au centre de la ville. Entre les collines, dans certains bas-fonds, s'insinuent des rizières et des champs. Le monde rural et le monde urbain se mêlent étroitement. A l'intérieur des limites de la commune de Tananarive deux mille cinq cents hectares de rizières sont cultivés ! Du haut du Rova, où se trouve le palais royal, le regard s'étend sur la plaine des Betsimitatatra, célèbre autrefois, du temps du royaume mérina. Cette immense plaine découpée par les canaux d'irrigation et de drainage est parsemée de petites buttes où sont construits des hameaux. A l'époque de la moisson, une multitude de villageois travaillent dans les rizières. Par endroits subsistent des marais où croissent des roseaux, les « zozoro », et des papyrus. Des barques grossières, taillées dans un tronc, permettent de naviguer à la surface des eaux que colonisent de grosses fleurs bleues aux larges feuilles vertes.

Tananarive semble avoir appliqué le précepte d'Alphonse Allais qui désirait que l'on construisît les villes à la campagne !

Tananarive est entourée de faubourgs qui s'allongent le long des routes, ou se resserrent sur des buttes. Certains de ces faubourgs sont en fait de gros villages, qu'une partie de leurs habitants quittent pour se rendre à leur travail en ville.

Dans la ville même, chaque quartier a sa propre originalité. Avec des quartiers administratifs, commerçants ou résidentiels, coexistent des quartiers populaires surpeuplés, où l'eau est rare et les conditions d'hygiène précaires. Ces quartiers sont parfois inondés lors de fortes pluies. C'est dans l'un d'entre eux que nous allions quelquefois, le dimanche matin, voir un spectacle de danses folkloriques. Sous un chapiteau de toile aux couleurs du drapeau malgache : vert, blanc et rouge, se produisent des troupes de danseurs accompagnées de musiciens, les « mpilalao ». La foule est assise sur des gradins ; la plupart des hommes portent un chapeau, de paille en général. (Un des commerces les plus florissants de la ville est celui de la chapellerie ; les magasins « chap'chic » se rencontrent un peu partout.) Au centre du chapiteau, sur la piste, des hommes et des femmes chantent les vieilles histoires du pays mérina en les accompagnant de mouvements lents du corps un peu à la manière orientale. La foule communie avec les récitants, entrecoupant les tirades de longs applaudissements. Les Malgaches ont une véritable passion pour ces spectacles comme d'ailleurs pour tout art oral.

Tananarive est peuplée en majorité de Mérinas, mais toutes les autres ethnies de l'île y sont représentées, parmi lesquelles les Betsiléo forment le groupe le plus important. Aux Malgaches se mêlent toutes les nationalités. Les Chinois, les Indiens, les Grecs tiennent des boutiques. Les Indiens se spécialisent dans l'orfèvrerie et les pierres semi-précieuses, pendant que les Chinois ouvrent de nombreux restaurants. Il existe aussi des magasins tenus par des Européens. Les Réunionnais sont installés depuis longtemps avec quelques Mauriciens et des Comoriens. A cette population, il faut ajouter les experts et techniciens venus de tous les continents : Européens, Américains du Nord et du Sud, Japonais, etc. Les missions d'étude sont particulièrement nombreuses à la saison fraîche, si bien que celle-ci a été baptisée « la saison des experts ».

Tout ce monde entretient une vie artistique et culturelle assez remarquable, que la présence d'une université moderne renforce encore. Les expositions de peinture succèdent aux séances théâtrales, les conférences aux séances de ciné-club.

On ne peut quitter Tananarive sans s'attarder un instant sur le Rova.

On y accède par une rue sinueuse et à forte pente. Des maisons sont accrochées à flanc de rocher, surplombant les toits des autres maisons construites en contrebas. Près de l'enceinte royale se dressent plusieurs constructions de grande dimension : une sorte de temple à colonnades et à fronton dans le style de la Grèce antique, et le palais du Premier ministre. Ce dernier a été construit du temps où les premiers ministres malgaches régnaient sur l'île.

L'enceinte royale, transformée aujourd'hui en musée, est composée d'un ensemble de bâtiments très différents les uns des autres. A l'entrée, un portail de pierre est surmonté d'un aigle royal, le « voromahéry », symbole de la royauté. En arrière de ce portail se dresse une sorte de palais de pierre, à quatre tours rectangulaires, coiffé d'un immense toit. Derrière les murs de pierre se dissimule une deuxième construction de bois, un deuxième palais dans le premier. Cette construction remonte au siècle dernier.

A gauche de l'entrée, de petites maisons de bois noir abritent les restes de la dynastie mérina. Ce sont les tombeaux royaux.

A côté de ces tombeaux, se dresse une grande maison de bois à laquelle est accolée une petite dépendance construite par l'une des reines qui l'avait baptisée « surcroît de beauté ».

En arrière du grand palais de pierre, d'autres constructions voisinent. La case de bois traditionnelle du grand roi Nampoina est surmontée au sommet de deux bâtons placés en fourche : emblème de la royauté. Un temple protestant témoigne du temps où la cour avait adopté cette religion. Entre les édifices et les maisons, un petit bassin couvert en partie de nénuphars, reflète l'image d'une nymphe malgache accroupie, dont le visage songeur repose sur l'une de ses mains. Un peu partout, des fleurs et des jacarandas font de ce lieu historique un lieu de repos et de promenade.

Le Rova représente, au propre et au figuré, le sommet de l'histoire malgache. Il semble que l'on soit là à la pointe du donjon d'un grand château qui serait Madagascar. Nulle part ailleurs dans l'île une certaine qualité du temps ne s'harmonise aussi bien avec la beauté des paysages environnants.

Il est impossible de décrire Tananarive en quelques pages ; un livre y suffirait à peine. A elle seule elle mériterait le voyage à Madagascar.

LE PAYS D'IMÉRINA.

Peu de régions à Madagascar ont autant inspiré les poètes et les peintres malgaches ou européens que les hautes terres de l'Imérina. C'est qu'en effet l'Imérina est une terre de légende, chargée d'histoire, où les paysages sont grandioses et la lumière presque immatérielle.

J'ai toujours présents à l'esprit, une odeur un peu aigre de charbon de bois mouillé, le souvenir de collines à l'herbe rase, de villages et de hameaux dispersés partout dans la campagne, même jusque sur les sommets des plus hautes chaînes montagneuses. En Imérina l'homme et la nature réalisent un accord presque parfait. Les habitants sont à l'image de leur région, calmes, un peu renfermés, songeurs. L'Imérina n'est pas le pays de la joie, de l'exubérance, c'est celui de la rêverie et d'une certaine nostalgie. Le charme que l'on ressent à vivre sur ces hautes terres provient justement de cette douceur un peu triste. En vous se fait le silence, et votre esprit vagabonde au gré des collines vers ces horizons imposants. Ici la vie semble être un songe et le rêve, réalité.

Pour découvrir l'Imérina il faut emprunter la route goudronnée qui, au sud de Tananarive, sur près de six cents kilomètres, franchit l'ensemble des hautes terres du centre avant de déboucher sur les régions du Sud de l'île.

C'est une route étroite où les virages succèdent aux virages, où la conduite à droite ne suffit pas toujours à éviter les taxis-brousse bondés, pressés d'arriver à destination. Je ne sais combien de fois j'ai pris cette route sans jamais me lasser d'admirer le paysage.

Dans les bas-fonds et dans les vallons, les rizières, lorsqu'elles sont en eau, semblent retenir captifs les lourds nuages qui lentement glissent dans le ciel. Des champs de manioc, des cultures maraîchères entourent les maisons de terre ou de brique rouge. Dans les villages, les maisons sont en général construites en brique et elles ont un étage. Le toit déborde de la façade et forme un auvent qui protège une véranda. Elles sont groupées autour de l'église et du temple car dans tous les gros villages de l'Imérina, les deux sont présents, se faisant souvent face. La religion protestante a été, à l'origine, la religion des nobles pendant que la religion catholique, venue plus tard, a recruté ses fidèles parmi les roturiers et les esclaves. Aujourd'hui, cette distinction a, en grande partie, disparu mais cela n'empêche pas la population d'être toujours divisée. La rivalité se traduit d'ailleurs par une lutte de prestige. C'est au groupe qui aura la plus belle église ou le plus beau

temple. Les villageois consacrent une part importante de leur temps à construire des édifices somptueux que le curé ou le pasteur fréquentent de temps à autre.

J'ai eu l'occasion de voir, dans un village, une église en chantier. Elle avait des allures de cathédrale et dressait sa silhouette parmi les rizières et les maisons de terre dispersées dans la campagne. Pour comprendre une telle situation, les rivalités religieuses ne suffisent pas. Il faut faire appel à l'extraordinaire mysticisme du peuple malgache et tout particulièrement des gens des hautes terres. Le divin et la mort sont pour eux les deux pôles essentiels de la vie. Ils ont en eux la foi des bâtisseurs de cathédrales. Les tombeaux témoignent aussi de cette exaltation mystique. Vous les rencontrez partout, au sommet des collines, près des villages, le long des pentes. Ce sont, pour la plupart, des constructions de pierre et de ciment, ornées de dessins et de sculptures. Le moindre des tombeaux représente dix ans d'économie. Les morts sont mieux logés que les vivants et plutôt que parler de niveau de vie, il vaudrait mieux parler de « niveau de mort ».

Dans la campagne que traverse la route, les petits hameaux et les maisons isolées sont plus nombreux que les villages. D'étroites cases de terre à étage, au toit couvert de chaume, se dispersent sur les buttes. Parfois elles sont entourées d'un mur d'enceinte fait de gros blocs de terre ocre séchée et tassée.

La famille vit au premier étage de la maison, pendant que le rez-de-chaussée abrite les récoltes et les animaux. Un étroit escalier de bois relie les deux niveaux.

Par endroits, la route longe la voie ferrée qui relie Tananarive à Antsirabé, petite ville située à cent soixante kilomètres de la capitale. Cette voie ferrée a été construite entre 1913 et 1924. Un problème se posait alors, celui de l'approvisionnement des locomotives à vapeur. Le charbon n'existant pas sur place et le bois étant rare, il a fallu planter des arbres. C'est ainsi que des mimosas, plantés de chaque côté de la voie, se sont si bien acclimatés qu'ils ont colonisé la région. Entre Tananarive et Antsirabé, et jusqu'au sommet des montagnes, la campagne est couverte par endroits de mimosas qui peuvent atteindre plusieurs mètres de hauteur. En juillet-août les petites boules jaune d'or exhalent un parfum enivrant et léger. Quel plaisir alors de circuler le long de la piste, de s'arrêter pour cueillir de larges brassées de mimosa et, de retour chez soi, de composer d'impressionnants bouquets. Les mimosas ne sont pas les seules fleurs des hautes terres. Dans des fossés poussent à l'état spontané des arums. A certaines époques les prairies sont piquetées de milliers de cosmos. Madagascar est l'île des fleurs.

J'ai fait de nombreuses enquêtes dans les villages situés entre Tananarive et Antsirabé. J'allais aussi rendre visite à de jeunes moniteurs d'agriculture qui faisaient leurs premières armes auprès des villageois, avec plus ou moins de bonheur. Le paysan mérina, comme tous les paysans du monde, ne s'en laisse pas facilement conter et il ne changera pas inconsidérément ses méthodes de culture. Ce que beaucoup prennent pour de l'indifférence ou de l'apathie est en fait le signe d'une vieille expérience consciente des réactions du milieu physique, et traduit la prudence de celui qui connaît les dangers d'un changement trop brutal. La vie du paysan malgache est un frêle équilibre qui ne lui laisse guère de marge de manœuvre. L'erreur se paie d'autant plus cher qu'on est plus pauvre.

J'ai passé de longues heures à discuter avec les paysans et leur connaissance de la terre sur laquelle ils vivent m'a toujours stupéfait. Sans être agronomes, ils savent parfaitement caractériser les qualités des sols, les soins qu'il faut leur apporter, les plantes intéressantes, etc. Si l'on était un peu plus attentif, on s'apercevrait combien ces paysans réputés conservateurs tentent d'améliorer par petites touches leurs cultures. Il ne faut tout de même pas oublier que beaucoup de cultures ont été importées à Madagascar. Il a donc bien fallu que les paysans malgaches les adoptent et les adaptent à leur milieu. Il convient d'être humble vis-à-vis de ces hommes. Ils peuvent être conseillés, encadrés, animés, mais, en dernier ressort, ce sont eux qui expérimentent en vraie grandeur. S'ils manifestent un grand respect pour les représentants du Fanjakana — c'est ainsi qu'ils désignent l'administration dans un sens très général — cela ne les empêche pas de décider par eux-mêmes, en accord avec ce qu'ils pensent être leur intérêt profond.

Je transportais souvent dans mes tournées des paysans ou de jeunes villageois. Je me souviens que l'un de ces jeunes ne cessait de me vanter les mérites de son hameau perdu à flanc de montagne et qui se composait de quelques maisons. Il me répétait d'un ton grave en me regardant dans les yeux : « Rien n'est plus beau que Kelilalila. »

Dans certains gros villages à proximité de la route, des Européens ont installé des restaurants-hôtels. Le plus célèbre est celui du « Marseillais » où l'on vient de Tananarive déguster des cuisses de grenouille et des écrevisses.

Pendant la saison des pluies, l'Imérina se couvre d'un voile de brouillard et de nuages bas. Le paysage prend une allure fantomatique. Sous le crachin glacé, des files de chariots tirés par des zébus roulent lentement sur le bord de la chaussée. Les conducteurs sont enveloppés dans un grand pan d'étoffe, le « lamba », qui est caractéristique de

l'habillement des Malgaches, surtout sur les hautes terres du Centre. Le lamba leur dissimule une partie du visage, ajoutant encore à l'impression de mystère. Les chariots sont en fait des charrettes couvertes d'un toit formé par une grande natte courbée en arceau. Pour qui rencontre pour la première fois ces cortèges silencieux, s'avançant dans le brouillard et la pluie, une image vient immédiatement à l'esprit, celle des bohémiens qui vagabondent sur les routes d'Europe.

En Imérina il peut faire très froid ; la gelée blanchit le fond des vallons. Les Malgaches insuffisamment habillés grelottent sous une couverture qu'ils serrent frileusement autour de leurs épaules. Les cas de tuberculose sont fréquents. Dans les maisons, il fait un peu plus chaud mais guère. Le matin, on voit des groupes d'hommes et de femmes venir boire une tasse de café bouillant dans l'estaminet du village. Ces estaminets sont presque une institution sur les hautes terres. Ils sont dénommés « hotely gasy », comprenez hôtel malgache. On y mange presque exclusivement le plat national malgache, le « rumazafy », composé de riz, de brèdes et parfois d'un peu de viande. La boisson qui accompagne ce plat est de l'eau chaude versée sur du riz grillé. Les « hotely gasy » comportent parfois quelques lits, et peuvent loger les voyageurs. Ils sont particulièrement nombreux à Tananarive mais on en trouve dans beaucoup de villages. Sur le mur de l'un d'eux je déchiffrai une fois cette inscription : « rumazafy » — « souppe-jarret ».

LES VOLCANS.

Sur quatre mille kilomètres carrés, des coulées de lave et des pitons volcaniques occupent le centre de l'île. Le massif de l'Ankaratra forme une barrière nord-sud qui coupe l'île en deux. Il sépare les rivières qui coulent vers l'est de celles qui se jettent dans le canal de Mozambique. Les crêtes, les pitons, les cônes volcaniques éteints, barrent l'horizon d'un trait vigoureux.

Les sommets de l'Ankaratra dépassent deux mille mètres. Le point culminant est le Tsiafajavona qui dresse à deux mille six cent quarante-quatre mètres son sommet dénudé presque toujours dissimulé dans les nuages. Son nom signifie d'ailleurs « toujours dans le brouillard ». Vers le sud du massif, une puissante chaîne granitique, la chaîne des Vavavato, complète les formes volcaniques. Elle dresse sa silhouette déchiquetée et ses arêtes aiguës sur un fond de nuages lourds et menaçants. A cette altitude, le gel fait éclater les roches, fissure les parois, burine le



Costumes d'apparat chez les Sakalava.



Jeune fille parée de bijoux. Descendante des anciens esclaves Makoa.

Un couple de Bib'olona, génies de la forê





Fillette Makoa.

Groupe de femmes Antakarana acclamant des visiteurs de marque.





Maisons typiques du pays mérina.

Marché de zébus à l'ouest d'Antsirabé.



paysage. De grands chaos rocheux désolés font de cette montagne un lieu presque inaccessible.

Le massif de l'Ankaratra porte une maigre végétation d'herbe rase. Par endroits, des reboisements de pins rompent cette monotonie.

Si les pentes de la montagne sont peu habitées, sauf au pied, les sommets au contraire sont assez fortement peuplés. Des villages et même de gros centres sont installés à plus de deux mille mètres, et on y trouve des rizières et des champs. La culture de la pomme de terre prend là une importance inconnue ailleurs dans l'île. Du seigle, de l'avoine, du blé ont été essayés avec succès. Des arbres fruitiers des contrées tempérées poussent aussi : pêchers, pruniers, poiriers, etc. Les zébus transhument, comme dans toutes les montagnes habitées du monde. A la saison sèche, on voit de grands troupeaux escalader les pentes et paître sur les sommets.

La saison froide est particulièrement marquée. Sur les sommets il gèle plus de quarante jours par an.

Une route permet de pénétrer facilement au cœur de la montagne. Cette route se branche sur celle qui relie Tananarive au sud de l'île. La route de montagne longe d'abord une vaste cuvette occupée entièrement par les rizières et bordée de villages. Des vallées étroites débouchent dans cette dépression. En saison des pluies on peut voir les orages rouler dans ces vallées pour venir éclater au-dessus des rizières. Le spectacle est grandiose.

Très rapidement la route se met à serpenter, s'élevant au-dessus d'une longue vallée. D'un côté, l'abîme impressionnant, de l'autre, des pans de roches taillés dans la lave interdisent toute fantaisie dans la conduite. Des mimosas alternent avec l'herbe rase. Par endroits la cendre volcanique forme un épais manteau d'où émergent des bombes volcaniques et des blocs de roche. Après un nombre incalculable de virages, la route atteint une grande zone boisée qui couvre plusieurs sommets. Les limites de ce boisement sont tracées à la règle. Il s'agit d'un reboisement de pins effectué par le service des Eaux et Forêts. Le paysage prend alors une allure toute différente, plus proche des Alpes que du Kilimandjaro.

La piste qui s'enfonce dans cette forêt aboutit à un petit vallon où se dresse une maison forestière dans laquelle j'ai passé une semaine. La maison est construite en rondins. A l'intérieur, dans la salle de séjour, une grande cheminée permet de se chauffer. Le bois ne manque pas et les pommes de pin servent à allumer le feu. Nous avons passé des soirées à regarder danser la flamme en discutant. J'avais alors une équipe d'enquêteurs, des jeunes étudiants de l'université de Tananarive.

On aurait pu se croire dans n'importe quel chalet de montagne en Europe. Dans la journée j'allais me promener, quand cela était possible, dans la forêt. L'odeur de la résine, les torrents bondissants où filent des truites, le craquement des aiguilles sous les pas, tout cela compose un décor rare à Madagascar. La nature tropicale réapparaît cependant sous la forme de plantes grasses dont la hampe florale atteint près de deux mètres. Le bout de cette ligne, épaisse de plus de cinq centimètres, est formé d'un bourgeon couvert de petites fleurs d'un rouge sombre. Par endroits aussi, au bord des ravins, des mimosas balancent leur feuillage finement ciselé.

La route de montagne continue son ascension laissant derrière elle ce paysage européen. A plus de deux mille mètres d'altitude elle atteint enfin le sommet et presque tout de suite un village apparaît. Tout autour de celui-ci se dressent des cônes volcaniques aux pentes raides et ravinées par les pluies. Il fait nettement plus froid que dans la vallée et l'atmosphère est moins riche en oxygène. Les efforts prolongés se paient d'une plus grande fatigue, mais la population ne semble pas le moins du monde indisposée par l'altitude.

La route se poursuit vers le nord et débouche sur un petit centre appelé Faratsiho. C'est là que j'ai acheté des statuettes et des masques que fabrique le seul sculpteur de l'endroit. Ces objets sont taillés dans du tuf, une roche volcanique grisâtre très tendre. Les petits zébus que façonne cet homme sont comparables à ceux que l'on a trouvés dans certains gisements. Ils sont d'une grande originalité et ne se retrouvent, à l'heure actuelle, nulle part ailleurs. Les yeux des zébus sont représentés par deux graines de sakoa enfoncées dans la pierre. Il serait intéressant de connaître l'origine de cette statuaire.

A proximité de Faratsiho, un extraordinaire groupe de tombeaux sculptés et décorés de couleurs vives, domine les rizières d'une vallée. Dans ce décor de hautes montagnes où souffle le vent et où se déchirent les nuages, ces tombeaux ressemblent aux personnages d'une légende germanique.

L'Ankaratra a servi de refuge à toute sorte d'hommes : brigands, persécutés, vaincus. On raconte aussi que les Vazimba s'y sont retirés devant les envahisseurs.

Autrefois, la maison traditionnelle des montagnards était une petite hutte conique de branchages dont le plancher se situait à environ quatre-vingts centimètres sous le niveau du sol. Les hommes vivaient là, enfouis comme au cœur de la montagne. Aujourd'hui ces maisons ont persque disparu mais elles gardent encore un certain prestige issu de la tradition. La montagne n'est pas seulement une forme de relief, elle

est, comme dans le Nord de l'île, un personnage mythique. Elle est présente partout dans la vie des hommes, dans leurs travaux comme dans leur langage. Pour signifier qu'une entente avec de mauvaises gens n'est jamais durable, les villageois disent : « Fotoana amin' javona ka Manjavona » (le rendez-vous avec le brouillard s'évanouit vite).

SOURCES ET GEMMES.

A cent soixante kilomètres au sud de Tananarive, Antsirabé offre un visage de petite ville calme aux rues tranquilles, aux parterres soignés, une ville de curistes un peu triste.

Comme dans toutes les régions volcaniques, des sources d'eau chaude minéralisées ont accompagné les éruptions. Antsirabé ne fait pas exception à la règle. Les sources thermales y sont même particulièrement nombreuses. Certaines ont été captées et un établissement thermal a été installé. Les reines malgaches venaient déjà se reposer et prendre des bains à Antsirabé. Pendant la colonisation, les Européens ont espéré faire de cette ville, la ville de cure de l'océan Indien. On escomptait alors que de riches Rhodésiens ou Sud-Africains viendraient s'y reposer et, par la même occasion, feraient rentrer de l'argent dans les caisses de Madagascar. Cet espoir ne s'est jamais réalisé.

La ville vit actuellement comme au ralenti, dans une sorte de torpeur. Un très grand hôtel, « l'Hôtel des Thermes » n'abrite plus guère de curistes. Il connut son moment de gloire quand le gouvernement français y plaça en résidence surveillée, le roi Mohammed V. Accompagné de sa famille et d'une suite nombreuse, le roi y séjourna plusieurs années avant de rentrer triomphalement au Maroc pour occuper son trône.

La ville compte environ vingt-cinq mille habitants, en majorité des Mérinas. Un certain nombre d'étrangers y sont également installés : des Français, des Chinois, des Grecs. Avant l'indépendance, la colonie française était assez importante. Les colons formaient une société qui vivait à l'écart. Plus encore que Tananarive, Antsirabé porte la marque de l'Europe.

Aujourd'hui un hospice abrite les vieux colons de l'île que les vagues de l'histoire ont déposés, en se retirant, sur la plage des illusions perdues. Dans le parc de la ville où j'allais parfois me reposer, je rencontrais l'un d'entre eux. Pauvrement vêtu, le dos voûté, la démarche lente et incertaine, il s'approchait et venait s'asseoir sur mon banc. Me prenant à témoin, il déroulait à haute voix le fil de ses pensées. Dans

sa conversation, ou plutôt son monologue, son passé revenait comme une obsession. Il revoyait ses années de colon, lorsqu'il régnait en maître sur ses ouvriers malgaches. Et toujours cette interrogation :

— Pourquoi nous a-t-on abandonnés ? Les Malgaches nous aimaient bien. Ils voudraient bien qu'on revienne.

Je ne savais que lui répondre.

Par moments sa voix s'éteignait et au hochement de sa tête je devinais qu'il continuait son monologue en lui-même. Il reprenait la parole pour se plaindre des mille tracasseries qu'on lui faisait subir à présent.

Il avait de la famille quelque part en France, il ne savait pas où au juste. Il était venu s'installer à Madagascar à la fin du siècle dernier.

Dans les rues, je croisais d'autres vieux de l'hospice. J'en garde un souvenir poignant.

De la chambre de l'hôtel où je logeais, je pouvais voir des pousse-pousse alignés de l'autre côté de la rue. C'est à Antsirabé qu'ils sont les plus nombreux. Dès qu'un Européen sort de l'hôtel, les conducteurs donnent un bref coup de sonnette de vélo ou agitent une clochette pour lui proposer une course. Je n'ai jamais utilisé ce moyen de transport. Je ne pourrais pas être assis dans une voiture tirée par un homme. Cela me semble contraire à toute dignité humaine.

Dans la ville, de nombreux tailleurs de pierres semi-précieuses travaillent au fond de leur échoppe. Les gemmes sont en effet relativement abondantes dans la région, le volcanisme s'accompagnant aussi de minéralisation.

Au cours de mes tournées, j'ai eu l'occasion d'en ramasser quelques-unes. Il y en a de toutes les sortes : améthyste, grenat, citrine claire, citrine fumée, béryl, tourmaline. Pendant la saison sèche les paysans partent à la recherche de pierres et, s'ils en trouvent, ils les revendent aux tailleurs d'Antsirabé. L'or a également été recherché autrefois, mais l'exploitation est maintenant abandonnée. Dans la campagne, on tombe parfois sur une zone truffée de petits puits, anciens vestiges des chercheurs d'or. Madagascar a en effet connu aussi sa ruée vers l'or au début du siècle. Des Européens, parmi lesquels le plus célèbre fut Jean Paulhan, cherchèrent fortune en creusant le sol. L'or et les pierres précieuses sont rares dans l'île, où il n'existe aucune zone de concentration. Il y a un peu de tout, mais en faible quantité, et très dispersé.

Antsirabé possède un certain nombre d'usines : manufacture de tabac, brasserie, menuiserie, etc. On y met en bouteilles de l'eau minérale. L'eau gazeuse d'Antsirabé est bien connue à Madagascar sous le nom de « Vichy kely », le « petit Vichy ».

Autour de la ville, les villages, les hameaux, les maisons se dispersent dans une campagne très peuplée. A mille cinq cents mètres — c'est l'altitude d'Antsirabé — on cultive bien sûr le riz, mais aussi du maïs, des légumes, des arbres fruitiers. Dans cette région les vergers sont particulièrement importants. Les pommiers sont si nombreux que chaque année, régulièrement, il y a surproduction. La vigne est également cultivée par quelques Européens. L'un d'eux, un Grec, produit un vin gris sous l'appellation de « Clos Pindos ». Ce vin se boit facilement : il se digère moins bien !

Vers l'est s'étendent de hautes terres aux formes lourdes où pointent par endroits des massifs en pain de sucre. Les villages y sont assez rares. La prairie ondule à l'infini.

Vers l'ouest, au contraire, les volcans de toute taille montent la garde. L'un d'eux, un magnifique cône, est célèbre dans l'île par son lac de cratère : le lac Tritriva. La légende raconte que deux jeunes amants, que l'on voulait séparer, se sont précipités ensemble du bord et s'y sont noyés. Eternelle histoire de la jeunesse et de l'amour, de Tristan et Yseut, de Roméo et Juliette.

J'ai fait l'ascension de ce volcan. Du sommet on a une vue magnifique sur toute la région. Au fond du cratère les eaux sombres du lac inspirent un sentiment de malaise. Une malédiction semble planer sur les lieux. Au-dessus de l'eau tourbillonnent des oiseaux dont les cris se répercutent sur les parois abruptes.

Un jeune moniteur d'agriculture, installé dans un village proche, me demanda une fois s'il était bien vrai que lorsque les eaux du lac Tanganyika, en Afrique orientale, baissent, les eaux du lac Tritriva montent, et vice versa. J'eus presque envie de lui répondre oui, tant cette image cosmique des vases communicants me séduisait.

Au pied du volcan, une vallée est barrée par une « cheire », chaos de blocs rocheux d'origine volcanique. Entre les blocs pousse une végétation de plantes grasses. A l'époque de la floraison des milliers de fleurs rouge orangé flamboient sur les roches noires, trait de feu dans ce monde éteint.

Au-delà de la barrière du volcan, commence le domaine des grandes étendues de collines ocre entaillées par l'érosion. Plus on se dirige vers l'ouest, plus la chaleur reprend ses droits. Les bananiers, les ananas font à nouveau leur apparition ainsi que les forêts-galeries. La montagne s'estompe puis disparaît.

BETSILÉO.

Au sud de l'Imérina s'étend le pays des Betsiléo. Ils forment, après les Mérinas et les Betsimisaraka, la population la plus nombreuse de Madagascar. Excellents agriculteurs, ils sont passés maîtres dans l'art de cultiver le riz. Pour s'en convaincre, il suffit de circuler dans la région. Les versants sont couverts, de haut en bas, de rizières en gradins. Souvent, la pente est si forte que les gradins n'ont pas plus d'un mètre de largeur. Ce n'est plus de la culture, c'est du jardinage. Pendant des dizaines de kilomètres la route serpente entre ces versants cultivés avec une étonnante hardiesse.

Le pays betsiléo est, comme l'Imérina, une région de montagnes et de cuvettes. Les chaînes granitiques présentent le même ensemble de sommets déchiquetés et de versants couverts de blocs. Ici et là aussi pointent des massifs en pain de sucre. Les surfaces planes sont découpées en collines, qu'à Madagascar on appelle des « tanety ». Partout une herbe rase couvre le sol. Dans le Sud-Est, le puissant massif de l'Andringitra est le plus compact de l'île. De nombreux sommets culminent à deux mille mètres. Le pic Boby avec deux mille six cent cinquante-neuf mètres est le deuxième sommet de Madagascar.

Par endroits, sur les pentes, apparaît une végétation de petits arbres, bien connus dans la région : les « tapia ». Cet arbre a la particularité de résister au feu grâce à l'épaisseur de son écorce et c'est la raison pour laquelle il a subsisté, alors que tous les autres ont été détruits par les incendies de brousse. Le tapia est respecté par les Betsiléo car il nourrit un ver à soie. Il joue le rôle du mûrier en Europe. La soie est tissée par des artisans qui fabriquent de magnifiques lamba. Le corps du grand roi Nampoina fut enveloppé de linceuls de soie.

Quelques reboisements de pins et d'eucalyptus complètent la végétation, par ailleurs d'une grande pauvreté.

La route qui descend de Tananarive traverse plusieurs centres comme Fandriana et Ambositra. Dans cette dernière ville se tiennent de grands marchés de zébus qui attirent une grande foule. C'est là aussi que des artisans fabriquent du mobilier sculpté assez prisé dans l'île. L'allure de ces centres ne diffère guère de celle des autres centres des hautes terres ; les maisons de brique rouge à étage bordent des rues étroites où se mêlent piétons, voitures, charrettes, zébus.

Fianarantsoa est la capitale du pays Betsiléo. Avec ses quarante mille habitants, ses grandes avenues, ses immeubles modernes, c'est une

réplique, en plus petit, de Tananarive. Construite par une reine sur le modèle de la capitale, Fianarantsoa est installée sur une série de collines. Tout autour, une ceinture de montagnes ferme l'horizon.



Fig. 16. — *Un trano-manara ou maison froide ; tombeau des confins bara-betsiléo*

Les Européens et les Malgaches de la ville ont l'habitude de se rendre dans un petit village situé au nord-est, à la limite des hautes terres et de la côte Est : Ranomafana. Ce nom signifie « eau chaude », car des sources d'eau chaude minéralisée y jaillissent. C'est un lieu de cure enfoncé au milieu de la forêt équatoriale d'altitude. Le matin, la vapeur des sources qui s'élève dans l'air frais se mêle aux lambeaux de brouillards qui se déchirent lentement.

Le pays Betsiléo se termine au sud avec la fin des hautes terres du centre. Une petite ville, Ambalavao, la ville aux balcons fleuris, domine une profonde vallée qui au loin s'épanouit sur les plateaux désolés du Sud.

Avec Ambalavao prend fin notre voyage dans l'île, le circuit est bouclé. Plus que le tour d'un pays, à Madagascar, on a l'impression d'avoir fait le tour du monde.

CHAPITRE IV

LES MALGACHES

Les Malgaches sont plus de six millions. Ils forment un peuple dont la variété ne saurait masquer l'unité profonde. De longs siècles d'histoire ont favorisé l'apparition de cette unité qui continue à se renforcer au fil des années.

Le fait de vivre sur une île a donné à tous le sentiment d'un destin commun.

A Madagascar il n'y a pas de problème de frontières artificielles héritées de la colonisation, ce qui à notre époque est un atout considérable. Le monde malgache s'arrête sur les plages de l'océan Indien et du canal de Mozambique.

Du nord au sud et d'est en ouest, malgré certains particularismes, un fond culturel unique imprègne les habitudes et leur comportement.

Etre malgache c'est avoir en commun la même vision du monde, la même représentation des forces surnaturelles.

Le peuple malgache, en s'appuyant sur deux composantes originelles : asiatique et africaine, a su créer une civilisation profondément originale.

Madagascar est plus qu'un Etat, c'est un monde à part. Le Malgache ne ressemble à aucun autre. Il apporte au monde ses propres valeurs, sa propre humanité.

AUTOBIOGRAPHIES

Il y a dix-neuf ou vingt tribus à Madagascar, on ne sait pas très bien. Peu importe d'ailleurs car au travers de ces groupes ethniques, politiques, géographiques, se révèle l'homme malgache dans sa simplicité et sa grandeur.

A Madagascar, plus encore peut-être qu'ailleurs, il est impossible de saisir la personnalité de ses habitants si l'on n'a pas eu avec eux une intimité prolongée. Aux yeux de l'étranger qui ne fait que passer, le Malgache est un être accueillant, mais insaisissable et qui semble vivre au ralenti. Combien de fois entend-on des étrangers parler de « mora-mora » à propos des Malgaches, pensant ainsi définir leur vertu première qui serait la lenteur. Une connaissance moins superficielle et surtout un respect plus grand de l'homme permettraient de comprendre qu'à Madagascar, si le rythme de vie est différent du nôtre, c'est qu'il traduit une vie intérieure différente, non moins riche.

Les Malgaches ont une grande pudeur qui peut sembler être de l'effacement. Il faut avoir vécu longtemps avec eux pour que cette pudeur disparaisse. Alors se révèlent toute la finesse, l'humour et la poésie de l'esprit malgache.

Comment comprendre, comment sentir la réalité d'une vie d'homme à Madagascar sinon au travers de son passé et de sa vie quotidienne ?

Lorsque, le soir venu, vous êtes assis devant une case et que le silence gagne le village, votre interlocuteur, s'il est devenu votre ami, vous parlera de lui et de sa vie. Mais plutôt que d'en parler mieux vaut laisser s'exprimer ce paysan du Sud de l'île :

« Je suis né vers 1893 à Maroakena dans le quartier d'Amboroho. Enfant, je vivais avec mes parents dans ce village. Je ne faisais que jouer, apprendre des ringa (luttes) et manger des raketa. Quelquefois, je descendais au pâturage avec mon grand frère pour y garder les chèvres. Quand nous avions soif, nous buvions le lait des chèvres. Je suis resté nu jusqu'à l'âge de la puberté.

« Mon père s'appelle Hahaka, mon grand-père : Velotony, le père de mon grand-père : Denaka, et le grand-père de mon grand-père : Andriatsiarindra.

« Ma mère s'appelle Boly, mon grand-père maternel : Loho et le père de Loho : Lambo.

« Ma mère est cousine de mon père. Ils sont fils et fille de frère et sœur de même sang.

« Mes deux grands-pères sont agriculteurs. Mon père également est exploitant agricole. J'ai vu mon père travailler mais pas mon grand-père.

« Quand mon père travaillait, il sortait de bonne heure avec une angady de vingt sur dix. Il coupait les herbes près des racines, les ramassait, les séchait et les brûlait. Ensuite, il semait le maïs ou l'antaka sans labourer. Des fois il semait les graines et sarclait seulement quand les plantes avaient quinze à vingt centimètres de haut. Mon grand-père (côté mère) était content de son travail. Il produisait beaucoup de patates et de sorgho.

« J'ai un frère de même père et de mère différente, une sœur de même père et mère, et deux frères de même mère mais de père différent.

« Ils habitent tous à Ambohoro. Ils sont mariés avec leurs cousins qui habitent avec nous. Ils sont tous exploitants agricoles. Nous nous entendons bien et habitons le même village. Aucun chef de famille parmi les miens n'ose s'opposer à mes ordres et moi je n'aime pas les jalousies. Ils peuvent tous se fier à moi.

« Je n'ai jamais fréquenté l'école. Je suis illettré. Jusqu'à présent, je ne suis jamais allé au temple ou à l'église. Il n'y avait ni missionnaire, ni pasteur, ni catéchiste dans mon village autrefois.

« Ma famille vivait en bonne entente avec nos voisins qui sont aussi des parents. Le matin, on faisait cuire des patates. Après le déjeuner, on se chauffait au soleil. La plupart du temps, on allait s'occuper de la culture. A midi, on mangeait des raketa et de l'abolo (lait caillé) et on se chauffait au soleil. Le soir, on faisait cuire du sorgho ou du manioc avec du lait. Ensuite, on sortait dehors se raconter des fables et on ne dormait que vers trois ou quatre heures du matin pour pouvoir veiller aux " fahavalo " (brigands) qui peuvent survenir.

« Une fois j'avais assisté à une cérémonie de circoncision (savatse). C'était une grande fête sans pareille où l'on avait tué deux bœufs et beaucoup de chèvres. J'avais assisté également à plusieurs sacrifices de zébus sur l'autel des ancêtres.

« Pour exploiter un terrain en friche, mon père faisait comme ceci : il prenait la hache, coupait les arbres et les arbustes, les laissait sécher, les brûlait et plantait. Il sarclait. Quand le maïs était mûr, il gardait le champ toute la journée pour le défendre contre les sangliers et les corbeaux. Il récoltait quand les feuilles commençaient à se faner. Il les fixait autour d'une perche et les étendait au soleil.

« A l'âge de cinq ans, mon travail était de garder les bœufs. Mon grand-père avait eu environ mille bœufs avec autant de moutons et de chèvres. J'accompagnais les bouviers dans les pâturages et la transhumance.

« Très souvent, j'ai assisté au marquage des zébus, aux oreilles. L'oreille gauche est marquée autrement que l'oreille droite.

« Chez ma mère (elle était la première femme de mon père) nous étions quatre : mon père, ma mère, ma sœur et moi. Mon père passait tour à tour chez chacune de ses épouses. Nous habitions une case à une seule pièce avec deux portes. La cuisine était au milieu de la pièce. La case de maman n'avait pas de meubles. Contre le mur, à l'est, il y avait une étagère où étaient accrochés et rangés des tissus, des corbeilles et beaucoup d'objets rares (bois sculptés, cornes façonnées).

« Ma mère faisait la cuisine. Nous mangions des patates, des antaka, du voanemba, du sorgho. Le repas de mon père était préparé à part (du miel, du lait, de la patate grillée sous la cendre). De temps en temps, nous mangions de la viande de chèvre et de mouton. Quand mon père tuait un bœuf, ma mère conservait la viande pendant des mois et des mois. Elle servait cette viande quand nous avions de la visite. Notre boissons habituelle était le lait. Très souvent, nous mangions les aliments crus.

« Mes parents s'entendaient bien. Je n'ai jamais vu mes parents se quereller. C'était mon père qui commandait et ma mère n'avait pas d'opposition à faire. Elle préparait les repas, prenait soin de nous — ma sœur et moi — et parfois elle allait aux champs avec mon père. Quand j'étais enfant, c'était mon grand-père qui commandait le village. Il était écouté et après lui c'était mon père. Ni mon grand-père ni mon père n'étaient mauvais auprès de leurs parents. Tous étaient respectueux. On s'aimait entre nous. En toute occasion de fête, les membres de la famille se réunissaient. Ils étaient tous du même village.

« La fête la plus renommée est le " sandratse ". Ce jour-là on ne mangeait que de la viande toute la journée. On tuait trois à cinq bœufs par jour et la fête durait deux à trois jours suivant la richesse du malade guéri.

« Pendant mon enfance, je n'ai jamais quitté mon village. Mes parents non plus n'ont pas quitté notre village et nous n'avons fait aucun déplacement. Je ne connaissais pas la ville. J'ai connu seulement Ambovombé à l'âge de payer des impôts, vingt ans environ. J'étais majeur à ce moment-là.

« Le soir, surtout au clair de lune, nous, les jeunes, nous jouions jusqu'au premier chant du coq. Nous nous amusions toute la nuit à chanter, danser, lutter, lancer des pierres à la fronde. Nous bâtissions de petites cabanes et nous couchions à l'intérieur. Nous n'avions pas peur parce que notre village était entouré de raketa épineuses. Il y avait seulement une porte fermée avec des rondins et gardée par nos frères

plus grands. Nos grands-parents restaient avec nous dehors pendant la veillée et nous racontaient des fables, nous apprenaient des chansons, des proverbes, des akamantatra (jeux de mots). Ils nous donnaient aussi des conseils :

« " Ne jamais dépasser un vieux en cours de route ou, s'il le faut, prendre un autre chemin et demander la permission de le dépasser. "

« " Ne jamais se tenir debout devant ou derrière des vieux. "

« Ma première coupe de cheveux n'a pas donné lieu à une fête. Je ne m'en souviens pas.

« J'ai été circoncis à l'âge de six ans en même temps que les enfants de mon âge et même des aînés et des cadets. Nous étions au nombre d'une vingtaine environ. Un spécialiste traditionnel du pays avait fait l'opération. Je n'ai pas beaucoup souffert. Ma plaie demanda une semaine pour guérir. Le jour de la circoncision était une grande fête. La veille de l'opération notre " mpisoro " (sorcier) avait fait ses prières auprès du hazomanga, l'endroit sacré. Des gens du village voisin étaient venus. Mon oncle maternel me porta toute la nuit sur ses épaules.

« J'allais à la chasse toujours avec des amis. J'étais très rarement avec mon père. Le jour, nous chassions des oiseaux, des pintades et des cailles ; la nuit, des hérissons, des taupes.

« En ce temps-là, nous n'avions pas de matériel importé. Nos cuillers étaient en bois, celle de notre mère était en corne. Tous nos ustensiles étaient faits sur place. Mon père avait une hache grossièrement emmanchée. Il avait une pirogue que toute la famille avait faite sous sa direction. Un de mes cousins germains était un sculpteur renommé. C'était lui qui faisait les alo-alo et tous les décors en bois. Notre village était riche en zébus. Mon grand-père seul en avait environ mille. Mon père était chargé de s'en occuper car il devait en hériter par la suite. Quand mon grand-père faisait des marques et castrait ses animaux, il tuait des bœufs et on faisait la fête.

« La toilette se faisait ou bien avec la raketa — on enlevait la peau et on se nettoyait la figure avec le jus — ou bien avec le tubercule de " kisany ". Pendant la toilette, on se lave la moitié de la figure et on laisse un œil ouvert pour pouvoir guetter les ennemis. On se nettoyait les dents avec des plantes médicinales (tamboro, samira).

« Ce sont des plantes qui ont des réserves d'eau dans leur tige, leurs feuilles et leurs racines.

« On se peignait, les femmes avec du bozaka (paille) préparé, les jeunes garçons avec des peignes en bois. Les hommes adultes coupaient leurs cheveux très ras.

« Ma mère portait également une bague de cuivre à son orteil droit. Quelques femmes riches en ont également.

« Je m'estimai sorti de l'enfance dès le mariage, c'est-à-dire à peu près à l'âge de quinze à seize ans. Je m'occupais de ma femme. Nous avions pris la responsabilité de notre ménage. Je m'occupais de notre champ et gardais seul les bœufs de mon père qui sont devenus les miens actuellement. Ma femme filait du coton et tissait des pagnes. Elle s'occupait également du ménage.

« Ma femme est ma cousine, c'est la fille de mon oncle. Ce sont nos parents qui ont préparé notre union. Ma femme et moi n'avions pas su d'avance. Et nous ne devons pas nous séparer sinon à la mort. Après je me mariai avec d'autres femmes, des cousines que je choisissais moi-même. J'ai actuellement trois femmes, elles sont toutes mes cousines. Je me suis séparé de ma quatrième femme. Malgré cela je me charge de son entretien.

« Je n'ai jamais fait de célébration de mariage.

« Quand j'ai épousé ma première femme, mon père avait payé une vache et un veau. Pour les autres femmes, j'ai payé un bœuf à chacun de mes beaux-parents. Quand j'ai eu mon premier enfant, mon beau-père (père de ma première femme) a offert deux bœufs.

« Nous habitions et habitons encore à Amboroho, village de mes aïeux. J'ai quinze enfants, douze fils et trois filles. J'ai également onze petits-enfants. Les noms de mes enfants ont été choisis par le mpanandro (astrologue). Quand ils étaient malades, je consultais le mpimasy. Plus tard, lorsque j'ai été élu chef de village, j'ai commencé à consulter le médecin.

« Pour me séparer de ma quatrième femme, je lui ai offert un bœuf et deux marmites. En plus, elle avait eu tout ce qu'elle avait dans sa case. Nos enfants sont restés avec moi.

« Mon père est mort il y a trente ans. Le jour de sa mort, j'ai tué quatre bœufs de mon troupeau et un grand taureau de mon père pour le « fapomba faty » ou mélange des deux souffles. Pendant une semaine, je tuais un bœuf chaque jour et après, un bœuf chaque semaine. J'avais payé deux bœufs pour le cercueil et dix bœufs pour le tombeau. J'avais reçu de mes parents et des mes gendres vingt bœufs. Les biens légués par mon père ont été partagés entre mon frère et moi. L'héritage : bœufs, moutons, chèvres, champs, argent, a été partagé en parties égales. La case a été démolie.

« A l'âge de seize ans je gardais les bœufs de mon père tout en m'occupant de mes cultures. Très souvent, je partais avec mes cousins lutter avec les jeunes des villages voisins.

« Une cérémonie chez nous est une grande réjouissance. On ne dormait pas la nuit. On chantait, on dansait, on buvait, on mangeait. Le lendemain, on continuait la danse. On tuait des bœufs, on faisait du feu par-ci par-là pour préparer les repas. On ne mangeait que de la viande. Les jeunes faisaient la lutte. Ils étaient excités par les chants et les danses des jeunes filles. On tirait des coups de fusil en l'air par centaines. Les gens riches s'assemblaient et faisaient une exposition de biens : bœufs, moutons, chèvres, cultures (produits), argent, case, etc.

« Actuellement, je vis à l'aise. Habituellement, je me lève au premier chant du coq. Je vais aux champs pour labourer ou sarcler. Je rentre quand mes femmes ont pu préparer le repas : patates grillées sous la cendre ou soupe de riz. Je trais les vaches ou je surveille mes femmes qui traient les leurs. Elles ont chacune cinq vaches laitières. Je retourne au champ avec une de mes femmes, celle qui a le droit. Elles ont chacune le droit d'être servie à tour de rôle. Je continue le labour ou le sarclage. Vers quatorze ou quinze heures, je rentre manger du sorgho, cuit avec du lait, quelquefois du manioc avec de la viande. Chacune de mes femmes prépare le meilleur repas possible. Elles se font la concurrence. Je me repose, le soir je surveille la rentrée des bestiaux. Je discute avec mes voisins, raconte des fables et des contes à mes petits-enfants, contemple les danses des jeunes avec tous les gens du village. Le soir nous mangeons vers dix heures et nous nous couchons très tard, vers minuit ou une heure du matin. Après le repas du soir, nous sortons de la case et causons entre nous ou faisons des jeux de mots.

« Je suis le père du village, du quartier et même du canton. Chez moi, quand je dis oui, c'est oui. Quand je dis non, c'est non. Je suis reconnu par tous les chefs, du chef de canton au président de la République. Pendant l'occupation française, j'avais obtenu six honneurs. Le gouvernement malgache m'a décoré de huit honneurs. J'écoute les pauvres, les miens (parents) et les autres. A chaque échéance de conciliation, je suis convoqué pour donner des conseils. Je résume que je suis l'ami de tous.

« Autrefois, et même actuellement, on utilisait des remèdes traditionnels, surtout des tisanes faites avec des plantes. On employait également du lait de chèvre et la bile des bœufs comme médicament.

« Nous n'avons pas connu de mesure. Autrefois, toutes ventes et achats se faisaient au jugé. Les tissus (pagne par exemple) sont vendus d'après le nombre de tours du bassin. Les denrées alimentaires sont mesurées à la grosseur de la sobika (panier) ou du récipient qui les contient.

« On ne connaît et on ne connaissait pas de jours fady (interdits)

chez nous. On travaillait même le dimanche. Autrefois, et même maintenant quelques personnes ont peur du " lolo " (mort sorti de son tombeau en squelette et qui se promène pour taquiner les vivants), du " trimo " (gros revenant noir demeurant dans la forêt et qui emporte les vivants) et du " lolodrano " (revenant demeurant dans la mer et qui emporte les nageurs et les pêcheurs). Il n'y a pas moyen de s'en protéger. Une personne rencontrée par un de ces redoutables esprits est bien possédée. Ces revenants ne rendent pas malade, ils tuent ou ils martyrisent et parfois libèrent par la suite. Depuis ma naissance, je n'ai jamais vu un de ces esprits et je n'ai jamais été possédé par le kokolampo. Le sorcier n'est pas connu dans notre village. Le magicien est bien connu et toujours consulté.

« Voici quelques interdits traditionnels :

« On ne doit pas porter de bijoux en or parce que cela rend fou. L'or est fait seulement pour les familles nobles.

« On croit que les morts ne restent pas dans les tombeaux. Leur âme reste accrochée aux arbres.

« Les bijoux, bracelets ou bagues de cuivre, protègent de la foudre.

« La parole des parents, du père surtout, non respectée rend malheureux ou donne des enfants infirmes.

« Dans la fête, les nobles ou les " ray-aman-dreny " (anciens) sont placés à la place d'honneur. Personne ne peut se mettre debout devant ou derrière eux. Personne n'a le droit de leur couper la parole même s'ils pensent le contraire. Ils reçoivent le " vodihena " (la croupe avec la queue), la langue et le foie du bœuf. On donne l'honneur au plus vieux de couper la gorge du bœuf.

« Dans la maison, l'enfant ne doit jamais toucher la tête de son père. Il doit respecter le coin où se trouve la natte de ses parents. Il doit respecter la place où dort sa sœur. Il ne doit jamais manger ou boire avant son père, à moins que celui-ci ne l'autorise. Il doit saluer le premier quand on s'éveille.

« Au-dehors, aucune personne n'a le droit d'injurier son voisin à moins que celui-ci soit son " ziva " (parent par plaisanterie). Tous les enfants doivent être polis envers tout le monde y compris les étrangers.

« Dans mon enfance, on vivait inquiet, on n'avait pas le temps de travailler tranquillement. On avait peur des " fahavalo " (brigands). Presque chaque jour, on entendait parler de voleurs et d'assassins.

« Aujourd'hui, il y a beaucoup de changements ; on vit tranquille. Actuellement tout va bien. Il n'y a presque plus de vol ou d'assassinat. Toute culture est possible. Seuls les paresseux ont faim. Tout désaccord peut être exposé aux autorités. Je vis mieux que dans mon âge adulte.



Printemps austral.



Dépeçage d'un bœuf.

Maison de terre en Imérina avec murs d'enceinte.





« Zozoro » (plante aquatique).



La porte d'entrée dans le village royal d'Ambohimanga.

Colline sacrée aux environs de Tananarive.

« J'ai une vie heureuse actuellement. J'ai commencé une vie heureuse avec mes parents. J'ai passé des moments difficiles. Mais, aujourd'hui, je me sens plus heureux que jamais. J'ai quinze enfants, onze petits-enfants. Agé de soixante-quatorze ans, je peux encore travailler pour ma famille, mon village et ma patrie, je ne demande rien de mieux. »

Dans le Sud également, une femme cette fois, raconte sa vie :

« Je me nomme Ndopara et je suis née avant l'occupation française vers 1890. J'ai environ soixante-treize ans. Le village où je suis née s'appelle Antsila Gabea. Actuellement, j'habite le village d'Ihodo dans le même canton.

« Jeune, je ne savais pas mon âge, j'étais nue et ne faisais que jouer et garder les veaux.

« Avec mes amis, nous jouions surtout à cache-cache. Les uns se cachent et les autres cherchent.

« J'ai beaucoup aimé la danse. Nous chantions en dansant et imitions ce que faisaient nos parents pendant les fêtes. Nous faisions des poupées en bois. Le soir, au clair de lune, nous jouions pendant la nuit. Les garçons nous faisaient de petites cases en branches. En ce temps-là, nous vivions dans un village entouré de rakaita.

« Mon père s'appelle Berida. Ma mère s'appelle Vomanitse.

« J'avais deux sœurs et six frères. Une seule, Ranoava, reste vivante avec moi. Le reste est allé rejoindre les ancêtres. Ma sœur est mariée avec un cultivateur de Bevaro. Elle a environ quarante ans et s'occupe de la culture avec son mari. Son occupation est de filer du coton et de tisser des pagnes. Elle en fait pour son mari et en vend. Elle est très habile à faire le " sakitae " (ornement du pagne aux deux extrémités). Nous nous aimons beaucoup. Comme je ne suis pas mariée, je lui rends visite presque deux fois tous les mois. Elle vient me voir à chaque campagne de sel pour m'aider à la récolte.

« Je ne suis jamais allée à l'école. Mon père ignorait la lecture et l'écriture. Il croyait que les enfants qui vont à l'école sont des enfants vendus aux Européens.

« Pendant mon enfance, il n'y avait ni catéchiste, ni pasteur, ni missionnaire. Les Européens qui passaient dans notre village étaient le chef de poste et les commerçants ou employés. Ils venaient en visite plusieurs fois par an. A Tsiombé, il y avait un missionnaire. On avait peur de lui. On croyait qu'il était un saint et avait un pouvoir surnaturel. Personne n'était chrétien à ce moment.

« J'ai assisté une fois à une cérémonie de circoncision. On dansait,

on luttait, on faisait du feu devant les maisons des garçons. Il y avait quelques dizaines de personnes à circoncire. Le plus jeune avait un an et le plus âgé dix ans. Chaque oncle maternel de chaque garçon à circoncire danse avec son neveu. La veille de l'opération, l'oncle le portait sur ses épaules tout en dansant. Les gens du village, les jeunes, se divisaient en deux. Une partie s'en allait à la recherche du " ranomahery " (eau puissante). Un garçon fort et robuste, ayant son père et sa mère vivants, portait l'eau dans une calebasse. Les camarades le défendaient. L'autre partie allait à la rencontre et cherchait à s'emparer de l'eau. Là il y avait une grande lutte. Des bouts de bois affûtés au préalable étaient employés comme des sagaies. On se lançait des cailloux avec des frondes. Finalement l'eau et la calebasse arrivaient à bon port.

« Le mpisoro faisait sa prière la veille. Vers deux heures du matin, le spécialiste arrivait. Les intéressés étaient placés sur un rang. L'opération commençait. Pour chaque garçon opéré, l'opérateur passait le prépuce à l'oncle. Le spécialiste, avant chaque ablation, mâchait des herbes cicatrisantes qu'il crachait au fur et à mesure sur la plaie. L'oncle, qui avait reçu le prépuce, l'enfilait sur un bois affûté, dansait avec, le plantait plusieurs fois dans le sol et finalement l'enfonçait dans un tronc d'arbre en le jetant de toutes ses forces.

« Chaque opéré recevait, de la part de son oncle, un taureau qui était préparé d'avance, en échange du prépuce. La force l'animal était supposée passer dans le nouveau circoncis.

« J'ai assisté également à des sacrifices de zébus. On se rangeait. Le mpisoro faisait sa prière. Il y avait une oraison que tout mpisoro doit savoir faire comme les Pères font à la messe. Puis, on tuait le bœuf, on prenait le sang et on enduisait le poteau du hazomanga. On aspergeait les assistants avec le sang. Le mpisoro trempait dans le sang une ou deux branches feuillues et aspergeait l'assemblée. On dépeçait le bœuf. On prenait un morceau de foie et on l'accrochait sur la pointe du hazomanga. On grillait le reste du foie. Et, sur place, le mpisoro distribuait la viande grillée. Chaque personne devait avoir un petit morceau de foie. Puis on distribuait les autres morceaux. Celui qui avait tué le bœuf était un cousin du mpisoro.

« J'ai assisté également au fampitroatse qui est l'inauguration d'un nouveau hazomanga après la mort du mpisoro.

« Un jour, c'était un vendredi, dès le premier chant du coq on nous a réveillés pour chanter et danser. De jeunes garçons sont allés dans la forêt avec des haches et tous les bœufs du village. Ils chantaient tous en partant. Vers six heures, on était arrivé sur un taillis. J'étais au nombre des jeunes filles qui chantaient en compagnie des jeunes garçons.

Nous avons découvert un beau pied de " nato " (arbre d'ébénisterie à couleur rouge). Avant de couper cet arbre nous avions tué un bœuf. Nous en avions grillé et mangé une partie sur place. Les autres garçons emportaient le reste. On coupait l'arbre, on l'écorçait, on l'affûtait. On le plaçait sur l'épaule des jeunes gens. On criait. On faisait quelques kilomètres et on tuait encore un bœuf. On reprenait l'arbre en sautant par-dessus le bœuf abattu. On faisait cette opération trois fois jusqu'au village. Là, on avait caché le nouveau mpisoro. On l'avait mis dans plusieurs nattes roulées et on l'avait couché dans une chambre bien fermée. Il était nécessaire que le mpisoro ne voie pas le hazomanga arriver. On plantait le pieu et le prêtre était autorisé à sortir. Un bœuf était prêt pour le premier sacrifice et le nouveau mpisoro commençait son rôle de sacrificateur. C'est la fête où l'on avait mangé le plus de viande.

« Nous étions onze à la maison : mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs. Mon père était polygame. Il venait chez nous une fois par semaine car il avait six femmes. Maman avait une petite case d'environ quatre mètres sur trois. Il y avait deux portes et pas de fenêtre. Une porte était pour nous. La deuxième seulement pour papa car elle se trouvait juste à son oreiller. Le foyer était au milieu de la case. Nous vivions dans ce logis comme la sardine en boîte. Nous n'avions pas beaucoup de meubles. Il s'y trouvait seulement un tabouret de vingt centimètres de haut pour mon père. Nous mangions le matin des patates et le soir du manioc ou du sorgho. Notre alimentation variait suivant les saisons : du maïs, des rakaita, du fangitse (racine), des fruits de kily, du voazavo (citrouille), du tsimoneny (jeune melon), etc. Nous buvions beaucoup de lait. Nous n'avions pas de difficulté pour l'eau car mes parents vivaient à proximité de la rivière Manambovo.

« Mes parents s'entendaient bien entre eux. Ils étaient en accord avec tous les gens du village et même tout notre clan. Mon père commandait le ménage. Ma mère n'avait rien à opposer dans tout ce qu'il faisait. Seulement quand elle n'était pas contente, elle s'en allait voir son frère ou son père qui la défendaient. Parfois, quand mon père allait la chercher, il devait payer un bœuf ou un mouton ou une chèvre quand ma mère avait raison. Si elle était fautive, c'était mon oncle qui la ramenait au ménage. Ma mère s'occupait de nous et de la cuisine. Elle s'occupait également de la culture, aidée de mon père une fois par quinzaine parce qu'il devait aussi s'occuper des bœufs. C'était ma mère qui travaillait le plus. Elle n'avait pas une minute de repos : ou elle faisait sa cuisine, ou elle filait le coton, ou tissait des pagnes et autres tissus. On sarclait et on gardait les bœufs à la place de mon père. Etant dans le même village, tous les membres de notre famille se rassemblaient à chaque

moment de fête ou de malheur. Autrefois, on était plus unis qu'actuellement. Votre " fahavazaha " (civilisation) désunit la famille.

« Je n'ai jamais quitté notre village. La ville la plus proche, connue de mes parents pendant mon enfance, est Tsiombé ou Ambondro. On ne connaissait pas Ambovombé ni non plus Fort-Dauphin. On n'était pas curieux. On s'intéressait aux bœufs et à la recherche de notre nourriture quotidienne, on apprenait à filer et à tisser. Je m'étais bien appliquée et je m'étais mise à faire de très beaux " sokitra " (couleur mise aux deux bouts des pagnes). J'avais également appris à tresser des nattes et des chapeaux. J'avais encore gardé les bœufs avec de jeunes garçons et nous avions trait les vaches pour nous désaltérer au pâturage. Nous faisions jaillir le lait directement dans notre bouche.

« Le soir, dans notre village, c'était le moment de réjouissances inoubliables. On jouait jusqu'au premier chant du coq. Les enfants de plus de sept ans se couchaient au plus tôt à minuit. Après le dîner, nos parents assistaient à nos jeux, racontaient des légendes à nos frères et sœurs cadets. Ils nous apprenaient des chansons et la morale. Ils faisaient des « ankamantatra » ou jeux de mots et devinettes. Ils critiquaient les jeux de lutte brutale, le lancement de cailloux à la fronde, le maniement de la sagaie. C'était la soirée qui était le moment d'enseignement. Les parents profitaient de cette occasion, car tous les enfants étaient présents, et on montait en même temps la garde contre les voleurs et les bandits.

Jusqu'à l'âge de cinq ans j'étais nue. Je portais quelquefois, quand j'accompagnais ma mère à une visite, un petit " sikina ", un morceau de tissu autour de mes reins. A l'âge de six ans je ne quittais plus mon " sikina ". Je partais toute la journée au gardiennage du troupeau de bœufs ou de chèvres. Je mangeais le matin et le soir ; le jour, je vivais de racines de fangitsy et de lait. Je faisais le piégeage des cailles. Les jours pendant lesquels je restais au village étaient réservés à apprendre la filature du coton, le tissage du " sokitra ". Les garçons de mon âge s'entraînaient à monter des cases, à préparer des planches. Quelques-uns apprenaient la sculpture, la fabrication des pirogues et des cercueils. Chez nous, il n'y avait pas de forgeron.

« Dans notre village, il y avait beaucoup de zébus, presque le double de ce que l'on a actuellement. Mon père en avait une cinquantaine. C'étaient mes frères qui en étaient responsables. J'avais deux frères plus âgés que moi. Quand je devais les accompagner, et c'était obligatoire, c'était moi qui faisais le plus de service. Ils partaient dans la forêt chercher du miel, chasser, et revenaient tard dans la soirée. Pendant ce temps, je surveillais les animaux.

« Je n'ai jamais assisté à la castration et au marquage des bœufs.

Ma mère me disait que la castration et le marquage sont réservés aux hommes.

« Nous faisions notre toilette avec de la rosée et de l'eau des mares. Nous n'étions pas loin des mares et de la rivière. Nos parents se lavaient avec de l'eau que l'on rapportait dans les calebasses. Ils se servaient de la cendre et de feuilles de sanira en guise de savon. Pour se nettoyer les dents on se servait de charbon de bois en poudre encore en usage jusqu'à présent. Et, pour les soins des dents on employait et on emploie encore du « laingo matay » (une liane qui sent mauvais) et du « sanira ». Le sanira est un arbuste qui est très utile aux Antandroy. Ces plantes rendent les dents dures. Ce sont des plantes à feuilles vertes et on n'emploie que la partie verte.

« La population était composée de trois castes : les roandria, les vohitse et les ondevo. Les roandria étaient très respectés. On les prenait pour des personnages sacrés. On avait peur d'eux. Même au début de l'occupation française, ils étaient écoutés. Ils gouvernaient le pays. Mes parents étaient de la caste intermédiaire. Nous étions parmi les sujets des roandria, mais nous n'avions pas d'obligations et nous vivions assez indépendants. Les ondevo sont de caste inférieure. Ils étaient assujettis et travaillaient pour le profit des roandria ou d'un maître vohitse. Dès l'occupation française, l'esclavage était aboli mais le respect des roandria et du maître vohitse est resté pendant plusieurs années. A présent, tout le monde est libre. La croyance que les roandria ont une supériorité divine n'a pas disparu. Autrefois, on ne se mariait jamais à une caste inférieure. Nous n'avions pas non plus l'autorisation de nos parents de nous marier à des castes supérieures. Se marier à des castes inférieures, on abaissait sa distinction, on était sous-estimé par ses voisins ; se marier à des castes supérieures, on perdait son autorité. On était tenu de respecter toute chose. Homme, on perd son droit de chef de famille ; femme, on était moins considérée.

« A l'âge de seize ans, je me sentais sortie de mon enfance. Je cessais de jouer la nuit. Je travaillais beaucoup avec ma mère. Je sortais plusieurs fois toute seule jusquà Tsiombé et à Ambondro. Mon père me construisait une case pour moi seule. Là, je recevais des amies, et mon amant. Ma mère m'enseignait le ménage, le tressage des nattes, de corbeilles, de chapeaux et la façon de coiffer les autres femmes. Ma sortie m'avait donné l'occasion de m'habiller à la mode des femmes de la ville.

« Mon habillement avait séduit le fils de M. Domangeais d'Ambondro qui se mariait avec moi. Cet étranger avait augmenté le troupeau de mon père. Quand je me séparai de lui, mon père m'ordonna de me marier à un de mes cousins. C'était un mauvais homme qui m'avais mal-

traitée. Il était tellement jaloux qu'à chaque discussion il me frappait et arrivait à me rendre infirme. Mon père n'était pas content et nous étions séparés. Jusqu'à présent, je ne suis plus mariée. Ce qui est regrettable c'est que je n'ai pas eu d'enfant même pas un qui est décédé. Pour m'épouser, M. Domangeais avait donné deux bœufs et mon cousin un bœuf, deux moutons et une couverture à mon père.

« Mon mariage n'avait pas eu de fête. Mon père avait reçu la dot et je partais comme ça. Mon union avec M. Domangeais avait commencé avant la dot. Je restais déjà quelques semaines avec lui avant qu'il ne remît les bœufs à mon père. Je n'ai pas trompé mon mari durant le temps de notre union.

« J'étais bien aimée de mon premier époux. Comme je n'avais pas eu d'enfant, il voulait chercher une deuxième femme. J'étais d'accord, mais cette situation n'avait pas duré longtemps. J'étais jalouse car mon mari ne connaissait pas le règlement de la polygamie. J'avais abandonné mon ménage. Mon mari venait me chercher à chaque fois, mais comme j'avais répété mes fugues, il s'était découragé et m'avait libérée pour jamais. Comme j'avais fait cette histoire à celui que j'aimais, mon père m'avait forcée à m'unir avec mon cousin qui m'avait maltraitée. C'était pourtant mon père lui-même qui m'avait tirée des mains de ce cousin avant mon premier mariage.

« Dans les deux séparations je n'avais rien eu. Tous les biens restaient pour mes maris. Je ne me plains pas car c'est la coutume. Un abandon de ménage par une femme risque même d'obliger son père à rendre la dot. De plus, elle aura mauvaise réputation et aura du mal à se remarier.

« Quand jétais mariée avec Domangeais, je restais toute la journée à la maison.

« Avec mon cousin, je gardais les bœufs, m'occupais du ménage, tressais les nattes, filais le coton et tissais les pagnes et les sikina. Je n'ai pas eu beaucoup de distractions. J'assistais rarement à des fêtes. Une fois seulement, j'étais présente à une fête de 14 Juillet à Ambondro. Depuis, jusqu'à présent, j'ai pas vu de fête pareille. Il y avait des danses, des chants, du football, des courses, etc.

« La majorité de mes occupations pendant mon union avec mon cousin était la culture. Nous cultivions selon la coutume traditionnelle. On avait peu de réussite. Aucune amélioration n'avait été faite, aussi les rendements étaient faibles.

« Lors de mon premier mariage, je vivais comme les femmes des Hauts Plateaux. Le matin, on prend du thé, du café et du pain. Déjeuner à midi : du riz avec de la viande et un peu de brèdes. Il y avait des chan-

gements avec du poisson, du lait et des œufs. Pendant mon enfance, je mangeais des patates grillées sous la cendre. A midi, j'étais à jeun. Le soir, je mangeais du manioc ou du riz. Actuellement, ma principale nourriture est le lait (le habobo = yaourt local). Avec le lait je mange du manioc cuit tel quel ou broyé pour en faire une pâte. Parfois on consommait de la viande, du maïs, du sorgho préparé de la même façon ; des patates, de l'antaka, etc.

« Mes occupations habituelles sont dans la matinée, préparer le repas, piler le sorgho, le maïs ou le manioc, le mettre au feu et le laisser cuire. Ensuite, je vais traire la vache. Je prépare le yaourt ou je mets le lait dans le repas en train de cuire. Après le déjeuner, je vais aux champs ou bien je file ou je tisse. L'après-midi, le même travail recommence. Nous dormons au plus tôt à dix heures.

« Mon père était un ami du chef du village. C'était son beau-frère. Ils s'entendaient bien. On disait qu'ils étaient tous les deux des chefs. Nos voisins également étaient contents de nous sauf un ménage qui avait une fille de mon âge et qui était jalouse. Nous deux, nous nous sommes battues plusieurs fois en allant chercher de l'eau. Nos parents non plus n'étaient pas d'accord.

« Avec ma mère, mon père a eu trois filles et six garçons. Actuellement, nous restons deux sœurs. Moi je n'ai que mes neveux, les fils de mes frères. Heureusement que mes neveux ont beaucoup d'enfants pour m'appeler « bebe », grand-mère.

« Autrefois, on ne connaissait pas le médecin : plusieurs personnes en ce moment l'ignorent encore. On employait des remèdes traditionnels, c'est-à-dire que l'on consultait le magicien qui donnait des remèdes (bout de bois gratté avec un couteau ou frotté sur une pierre plate). Le magicien donne ce remède à boire sous forme de potion ou à mettre comme une pommade sur une enflure. Il donnait également des tisanes. La médecine du pays était la seule autrefois. Maintenant, elle est moins fréquemment employée car il y a les dispensaires et les hôpitaux. Beaucoup de remèdes traditionnels sont oubliés. Parmi ces plantes médicinales, je connais :

« — L'aloès, purge contre la colique ;

« — Taimborotsiloza, vermifuge et purge, qui pousse au bord de l'eau ;

« — Ecorce de hazotokana, contre la syphilis ;

« — Ecorce de manguier et feuille de lamothy, contre la diarrhée et la dysenterie ;

« — Le fruit du tamenaka est un vermifuge.

« Les esprits que l'on redoutait sont le lolo (revenant), le lolon-

drano, le trimo. On craignait aussi des bêtes comme la " tia leona " carnivore sauvage qui vient lécher le mortier, la nuit, et guette la sortie d'une personne, le " farasifa ", carnivore gros comme un chien. Rien qu'à son regard, il pouvait paralyser une personne ou une bête qu'il rencontrait. Ce sont des bêtes vivant dans la forêt.

« Noël est la fête la plus célébrée dans notre pays. Toute vie physique change. Tout visage s'éclaire et fait signe qu'il y a une nouvelle et bonne vie.

« Ce que nous appelions " mpamoreke ", c'étaient des gens jaloux. Ils payaient des gens mauvais pour placer des gris-gris qui attirent le mauvais sort. Le mpamoreke cherche à empoisonner celui qui lui déplaît. Il est à craindre. Pour l'éviter on employait des gris-gris protecteurs. On consultait également un magicien. Leurs pouvoirs pouvaient aussi se neutraliser.

« Autrefois, on croyait que se présenter à la porte mais ne pas vouloir entrer fait disparaître tout le bonheur de l'habitant. Porter du feu en flamme le jour pour une femme enceinte rend l'enfant aveugle et change la peau de son enfant. Rencontrer un serpent annonce la mort d'un proche parent. Si on rencontre un serpent, il faut le tuer. Saler le lait risque de faire éclater les mamelles de la vache.

« La politesse est pratiquée aussi bien autrefois que maintenant. Le matin, les jeunes doivent saluer en premier et ça se fait d'une manière naturelle. Pendant les repas, les jeunes ne doivent jamais manger ou boire avant les vieux sans avoir la permission. Les jeunes doivent porter les bagages d'un plus vieux. Les jeunes n'ont jamais le droit de dépasser les plus âgés sans avoir la permission. Ils n'ont pas le pouvoir de parler avant les ray-aman-dreny (anciens). »

Ces deux autobiographies recueillies dans le Sud de l'île et traduites presque littéralement n'ont pas besoin d'être commentées. Si elles livrent quelques traits de la vie malgache, elles témoignent aussi de l'universalité de la condition humaine.

L'ÂME MALGACHE

Une fois, à la fin de la journée, je me trouvais sur la route en pays betsiléo. La nuit commençait à tomber et ayant emprunté un chemin que je connaissais mal, je finis par me perdre. Je continuai cependant d'avancer pendant que la campagne glissait lentement dans l'obscurité.

Le zoma (marché du vendredi) à Tananarive.

Le jour du marché dans les rues de la capitale.



Catholicisme malgache.



Lémurien au zoo de Tananarive.



Maison de la reine à Ambohimanga.

Paysage typique des Hautes Terres du Centre.



Porteurs de café de la côte est montant sur
les Hautes Terres. Accroupis : mérina.



Jeune porteur du marché de Tananarive.

C'est alors que j'avisai un paysan qui poussait devant lui quelques zébus. Il devait probablement rejoindre son village où il pourrait parquer son troupeau. J'arrêtai la voiture, descendis et m'approchai de l'homme. Il devait être plongé dans ses pensées car il ne m'entendit pas venir. Il ne m'aperçut que lorsque je fus à quelques mètres de lui et que je l'interpellai. Son corps se raidit comme s'il venait de recevoir une décharge électrique. Il tourna vers moi son visage, un visage devenu grisâtre où deux yeux exorbités me fixaient avec terreur. Je lui souris pour le rassurer et commençai à lui expliquer que je cherchais ma route. Il ne me laissa pas le temps de poursuivre. Brusquement il s'enfuit à toutes jambes droit devant lui, dans la campagne, au travers des rizières, plantant là son troupeau. J'en fus éberlué et dus me résigner à retourner à la voiture et à continuer mon chemin. Peu après je retrouvais la route goudronnée.

Cette mésaventure — qui est arrivée à plus d'un Européen à Madagascar — est révélatrice de l'un des traits les plus marquants de l'âme malgache : la crainte.

Les Malgaches ont peur de l'inconnu, peur de la nuit qui est le moment propice où se manifeste le mal sous toutes ses formes. Dès que la nuit est tombée, les Mérinas se barricadent dans leur maison. Si d'aventure un voleur pénètre dans le rez-de-chaussée et dérobe des animaux, le propriétaire ne bougera pas. Il ne se lancera à la poursuite du voleur qu'au petit matin, une fois les phantasmes de la nuit évanouis.

Cette peur n'est pas qu'une peur physique. Elle est d'essence métaphysique même si les manifestations physiques qui l'accompagnent traduisent l'annihilation de toute volonté.

Le paysan malgache s'était enfui à mon approche car ce n'était pas un Européen, à la tombée de la nuit, qu'il avait vu, mais un esprit malfaisant, un « mpakafu » qui dévore le cœur des hommes. J'imagine qu'à son retour au village il dut se féliciter de l'avoir échappé belle.

Cette crainte sous-tend, lorsqu'elle ne régit pas, toute la vie des Malgaches. Le monde n'est qu'un ensemble de forces qui, si l'on n'y prend garde, peuvent se révéler mortelles. De là toute une série de précautions qu'il convient de prendre pour se protéger.

Dès la naissance, les enfants portent des talismans, les « ody », qui, par leur pouvoir magique, éloignent les mauvais esprits. Autrefois, les conditions de la naissance étaient déjà une indication magique : c'est ainsi que, dans certaines régions, les jumeaux étaient sacrifiés. Les femmes enceintes devaient éviter certaines pratiques sous peine de donner le jour à des enfants anormaux.

Lorsqu'un homme est la cible d'une force malfaisante qui se mani-

feste, par exemple, sous la forme de maladie, il aura recours à des « fanafody », des remèdes.

L'homme ne peut d'ailleurs se défendre seul. Ce n'est qu'au sein du groupe qu'il peut espérer lutter contre les forces mauvaises. Dans tout village, certains individus sont dotés de pouvoirs spéciaux ; ils assurent la survie du groupe. L'ombiasa est le devin. Grâce à sa science du surnaturel, il guide les actes de chacun. Si un homme décide d'entreprendre un long voyage, par exemple, il consultera au préalable le devin afin de savoir si ce voyage a des chances de se dérouler sous d'heureux auspices. L'ombiasa possède plusieurs moyens de lire dans le futur. Il peut répandre sur le sol une poignée de graines. De la position de celles-ci il en déduira un certain nombre d'indications. C'est ce que l'on appelle, à Madagascar, le « sikidy ».

De toute façon, avant toute action, un sacrifice est nécessaire afin de concilier les esprits. Dans un endroit sacré, réservé à cet effet, le prêtre sacrifie, selon le cas, un poulet, un mouton, un zébu. Les différentes parties de l'animal sont distribuées selon un rite soigneusement établi.

Dans un village il n'y a pas que des individus dotés de pouvoirs bienfaisants, il y a aussi des personnes dont il faut se méfier comme le « mpamosavy » qui jette des sorts néfastes. On ne sait jamais très bien de qui il s'agit, ce peut être le voisin. Là aussi, il faut se prémunir ou avoir recours, si cela est nécessaire, à un antidote.

La vie malgache est ainsi constamment enserrée dans un réseau d'interdits (fady), de contraintes, de précautions. Comment s'étonner, dans ces conditions, que l'exubérance ne soit pas l'un des traits du comportement quotidien ?

Cette situation n'est pas propre au peuple malgache ; elle se retrouve en de nombreux endroits du monde. Les pays « développés » connaissent aussi ce phénomène. Il suffit de se rappeler le rôle qu'y jouent les astrologues et les cartomanciennes.

A Madagascar, cependant, il y a plus.

La crainte des forces qui gouvernent le monde se double d'un sentiment de culpabilité. Cette insécurité constante est l'un des traits fondamentaux de la psychologie malgache. Le Malgache est, toute sa vie, hanté par le « tsiny » qui est à la fois blâme, censure, reproche. Ainsi que le dit Richard Andriamanjato, cité par M. Thiout : « Le Malgache se sent toujours coupable quand il agit, ou parle, ou pense. »

Le peuple malgache est l'un des rares peuples, peut-être le seul, où le « complexe de culpabilité » est une caractéristique nationale. Freud aurait eu là un magnifique terrain de recherche.

Le « tsiny » malgache s'explique par la multiplicité des règles qu'il faut observer, et prend sa source dans l'extrême dépendance où se trouve l'individu à l'égard des autres hommes vivants ou morts. Le Malgache en tant qu'individu indépendant n'existe pas. Il n'est qu'un des éléments d'un groupe plus vaste : parents, ancêtres, villageois. Dans ces conditions l'art de vivre consiste à trouver l'harmonie parfaite avec tout le monde, ce qui n'est pratiquement pas possible, d'où un sentiment de culpabilité.

Il ne faut pas s'étonner alors que les Européens, foncièrement individualistes, n'arrivent pas à établir un contact intime, profond avec les Malgaches. Les Européens ne projettent que leur propre image. Lorsqu'ils pensent en tant qu'hommes, les Malgaches répondent en tant que groupe.

Les Malgaches sont foncièrement socialistes au sens où toutes leurs actions, tout leur comportement, ne se conçoivent qu'à l'intérieur de la société, une société comprenant les vivants et les morts. Un homme seul est un homme perdu.

Le plus bel exemple d'échec des méthodes européennes à Madagascar fut celui des « cultivateurs pilotes ». On avait pensé qu'en faisant évoluer sur le plan cultural quelques individus, les autres suivraient l'exemple. En fait d'exemple, les malheureux qui avaient accepté de jouer le rôle de pilote se retrouvèrent bientôt bannis de la société. L'expérience tourna court.

Les Malgaches n'ont pas de leçons à recevoir en matière de vie collective. Au contraire, ils pourraient en donner à nos civilisations qui ne reposent que sur des pseudo-sociétés où les habitudes communes de consommation tiennent lieu de vie collective.

A Madagascar, celui qui enfreint les règles de la vie édictée par la société, présente ou passée, encourt le blâme. Il faut donc non seulement être toujours vigilant mais, pour plus de sûreté, se préserver à l'avance. C'est ainsi qu'avant toute action, le Malgache s'excusera de son ignorance. La langue malgache fourmille de formules de politesse, d'excuses, de prévenances. Chaque fois qu'un Malgache s'adresse à un autre ou à un groupe comme par exemple dans les kabary — discours typiquement malgaches — il prendra soin, pendant la première moitié de son allocution, d'excuser les erreurs que peut contenir la seconde.

La politesse malgache, qui frappe tout voyageur, est plus qu'une attitude de civilité, c'est une obligation impérative dont l'inobservance entraîne automatiquement un châtiment, le « tody ».

S'il est vrai, comme l'affirme Littré, que la politesse est la « culture

intellectuelle et morale des sociétés » alors la société malgache, plus que toute autre, possède à un haut degré des valeurs culturelles et morales.

LA MORT MALGACHE.

La mort occupe une place tout à fait exceptionnelle à Madagascar. Elle est intimement liée à la vie, car elle n'est pas une destruction, mais bien un passage à une autre forme de vie. Les morts ont une autre existence, mais ils interviennent directement dans celle des vivants d'une façon souvent redoutable.

L'attention portée aux morts, dans la Grande Ile, se manifeste extérieurement par la profusion des tombeaux que l'on rencontre partout et par l'importance accordée aux cérémonies mortuaires. La sépulture et les cérémonies sont les deux pôles du culte des ancêtres.

Madagascar compte six millions d'habitants, mais les quelques millions de morts qui continuent à vivre dans l'esprit des Malgaches jouent un rôle tout aussi important pour l'île. Le pays appartient aussi bien aux vivants qu'aux morts.

On ne peut circuler dans l'île sans croiser, au moins une fois, un cortège bruyant transportant un cadavre. Souvent même le cadavre, enrobé de linceuls, est arrimé sur le toit d'un taxi-brousse. A Madagascar, les morts circulent beaucoup sur les épaules, en voiture et même en avion.

Lorsqu'un homme meurt loin de son village natal où se trouve le tombeau de famille, ses parents s'arrangeront toujours pour transférer son corps et pour l'inhumer parmi les siens. Malheur à celui qui, loin de chez lui, meurt sans parents, sans descendance. Son âme sera vouée à une éternelle errance qui ne lui laissera nul repos. Ainsi que le dit un proverbe malgache : « Mourir une fois est supportable, mourir deux fois est intolérable. » La pire des choses, pour un Malgache, est de ne pas avoir de descendance, car comment alors recevoir l'attention et les soins indispensables à une survie normale ? Si les morts dictent leur conduite aux vivants, seuls les vivants peuvent assurer le repos aux morts. Ces derniers peuvent se venger, ils n'en seront pas plus heureux pour autant.

La société des vivants et la société des morts ne forment qu'une seule et même réalité. La barrière entre les deux n'est qu'apparente, l'essentiel n'est-il pas ce qui est invisible, ainsi que l'affirmait Saint-Exupéry. Le pouvoir appartient aussi bien aux vivants qu'aux morts,

peut-être même davantage à ces derniers. La société malgache est une « nécrocratie ».

Parce que la mort revêt une importance exceptionnelle, les enterrements donnent lieu à des manifestations grandioses. Un mort doit être bien enterré ; les Malgaches disent : « Il faut enterrer quelqu'un de façon à ne pas avoir de regrets. »

Le corps du défunt, enroulé dans un ou plusieurs linceuls, les « lambamena », est porté sur les épaules des parents et amis. Le groupe ne forme pas un convoi funèbre silencieux et recueilli. Tout au contraire, les hommes et les femmes avancent, reculent, font mille détours inutiles avant d'arriver à la sépulture. Des cris, des lamentations, des chants joyeux se mêlent et accompagnent la marche. De temps à autre, les porteurs font sauter le mort en l'air dans une sorte de danse macabre, afin de le distraire avant qu'il ne quitte le monde des vivants. Les mille détours ont pour but d'égarer l'âme du défunt, de lui faire perdre la notion du chemin emprunté. On espère qu'ainsi il ne retrouvera plus les voies qu'emprunteront ensuite les vivants au cours de leur vie quotidienne, et que ces derniers seront tranquilles, à l'abri de l'âme du mort.

L'inhumation est accompagnée d'un repas gargantuesque qui peut durer plusieurs jours. Des animaux sont abattus en grande quantité et chacun fait une consommation effrénée de viande et d'alcool. Chaque bouchée est entrecoupée d'une rasade de « toaka », alcool de riz ou de « betsabetsa », alcool de canne à sucre. Chacun se force à manger le plus possible, rendant ainsi hommage au mort et lui transmettant, par personne interposée, les biens qui lui seront nécessaires dans son nouveau séjour. La viande joue à la fois un rôle matériel et un rôle symbolique comme nous allons le voir. Quant à l'alcool, il permet une meilleure digestion, suscite une allégresse générale — celle de savoir que le mort est dignement enterré dans la grande famille des ancêtres — et enfin il aide à supporter l'odeur du cadavre qui, dans certaines régions, n'est enseveli qu'au bout d'une semaine au plus ! Ces libations s'accompagnent parfois d'accouplements entre les assistants. Parler de débauche ou d'orgie à ce propos serait à la fois simpliste et faux. L'acte charnel traduit la pérennité de la vie, la victoire sur la mort. Il symbolise la continuité du groupe humain qui s'assure ainsi d'une option sur l'avenir.

Sur les hautes terres du centre, une cérémonie particulière marque le culte des ancêtres : le « retournement » des morts (le famadihana). Le mort est sorti de son tombeau, enroulé dans de nouvelles bandelettes, et, après avoir été retourné plusieurs fois, placé à nouveau dans le tombeau. Une fête accompagne la cérémonie. Cette pratique, que l'on

retrouve ailleurs dans le monde indonésien, rappelle celle qui se déroulait à l'époque des royaumes babyloniens.

Toutes ces cérémonies ne sont qu'un moyen qui doit permettre à l'âme du défunt de trouver sa place parmi les autres morts. La notion malgache de l'âme est cependant assez obscure du fait de la multiplicité des termes utilisés et dont le sens est souvent assez voisin.

La personne vivante se caractérise par un corps, « vatana », qui accompagne une ombre portée, le « dindo », un souffle vital, le « fofon'aina », et un esprit « saina » qui se confond avec l'âme, « fanahy ». Chaque être vivant, même un animal, a une âme qui lui est spécifique et qui peut être redoutable. Les Malgaches disent par exemple que marcher là où un chien est enterré peut donner la rage.

Après la mort, l'âme ne se contente pas de rejoindre le domaine des ombres. La survie compte plusieurs étapes bien définies. La description chrétienne de la survie paraît singulièrement pauvre à côté de celle des Malgaches. La mort malgache n'étant pas une coupure brusque de la vie, l'homme continue son existence sous une autre forme. Il faut toutefois prendre des précautions pour que l'étape de la mort soit franchie convenablement. C'est un moment crucial, délicat, qui requiert toute l'attention des parents et amis du défunt. De la bonne observance des rites dépend la vie éternelle du mort, d'où la responsabilité des vivants.

Tant que le défunt n'est qu'un « cadavre humide », c'est-à-dire qu'il est mort depuis peu, de grandes précautions sont nécessaires. Son âme flotte encore à proximité du corps, hors du monde des vivants, mais n'est pas encore entrée dans celui des morts. On éloigne les enfants, les femmes enceintes, les vieillards. L'âme est capricieuse, elle pourrait se fixer dans une tresse de cheveux, pénétrer dans une personne assoupie, s'installer dans une vannerie en cours. Pendant le deuil, il ne faut ni dormir ni entreprendre un quelconque travail. Si tout se passe bien, et la tradition est là à cet effet, l'âme cessera d'être redoutable. Elle entrera enfin, calmée, dans le monde des ancêtres.

Dans l'île, quand une personne meurt, on dit qu'elle est « partie pour devenir un ancêtre ».

Dans ce nouvel état, le mort est devenu un « cadavre sec » qui n'inspire plus qu'une confiance affectueuse. Lorsqu'on « retourne » un mort après plusieurs années, les enfants, les femmes enceintes et les vieillards peuvent être présents.

Que devient alors l'âme de l'ancêtre ?

Elle reste proche des vivants, intervenant favorablement à condition qu'un culte lui soit rendu. Elle continue à faire partie de la famille.

Avec le temps, les liens entre les vivants et les ancêtres deviennent plus lâches. Les âmes glissent peu à peu dans l'oubli. Les morts deviennent des « razama », des ancêtres, dans un monde qui possède ses propres caractéristiques. Les âmes quittent le monde des vivants pour vivre d'une vie indépendante. Lorsque les morts sont oubliés, que leurs caractères humains sont sortis de la mémoire des hommes, ils deviennent « razama-be », grands ancêtres, protégeant l'ensemble de la descendance issue d'eux. Quand, enfin, les ancêtres sont totalement oubliés, alors ils perdent leur forme, deviennent des choses vagues et indéterminées, des « zavatra », qui finissent par se fondre au sein de la divinité, zanahary. Ainsi que l'a écrit Rund, cité par L. Molet, il s'agit d'une véritable « canonisation des défunts qui deviennent sacrés ».

Les Malgaches croient en Dieu, mais se le représentent comme un être supérieur qui est trop loin pour s'occuper des humains, vivants ou morts. L'homme est pleinement responsable de tous ses actes, y compris du bonheur éternel de ses frères. Ce n'est pas Dieu qui fait venir à lui les âmes, ce sont les vivants qui les guident vers lui.

Inutile de préciser que la religion chrétienne, telle qu'elle est pratiquée dans l'île par les Malgaches, est extrêmement syncrétique.

Le sociologue Louis Molet — l'un des meilleurs connaisseurs de l'île — apporte, sur les coutumes funéraires malgaches d'autrefois, des précisions fort intéressantes bien que controversées.

Il affirme que, dans le passé, il y a cinq ou six siècles, la manducation des morts était pratiquée dans l'île. A cette époque, les liens familiaux étaient si forts que, pour prolonger le contact avec le mort et maintenir la cohésion familiale, les parents mangeaient le mort, de façon à assimiler son esprit. Le même esprit continuait donc à se perpétuer de génération en génération, sous la forme d'une réincarnation fractionnée.

On découpait des lanières de chair sur le défunt, et on les faisait boucaner. La chair ainsi préparée était consommée dans les grandes occasions : mariages, fête annuelle, etc. Lorsqu'une personne étrangère était introduite au sein de la famille, lors d'un mariage, elle était soigneusement choisie de façon que les ancêtres puissent continuer à se réincarner. Les épouses, par exemple, devaient pouvoir « lécher la corbeille » des reliques. Actuellement encore les jeunes épousées consomment un petit morceau de viande boucanée. Si la jeune femme se révélait stérile, c'était le signe que les ancêtres ne l'acceptaient pas. Seule la femme féconde peut partager le tombeau de son mari.

Les parents conservaient aussi les huit os du défunt, qu'ils plaçaient

dans une petite corbeille suspendue dans le coin nord-est de la case, « le coin des ancêtres », ou le « coin des prières ».

La manducation des morts a disparu de la vie malgache, on ne sait trop comment. Il est probable qu'à la chair humaine s'est substituée la viande de zébu ! C'est ce que laisserait penser le vieux texte mérina suivant rapporté par L. Molet : « ... Une nuit, alors qu'on était sur le point de faire disparaître son enfant selon la coutume, un riche noble proposa, pour conserver le corps, de l'échanger contre des bœufs. La proposition était nouvelle et l'idée fut longtemps discutée. Au matin, on se trouva obligé d'accepter. »

Par la suite la substitution se fit régulièrement, les familles en deuil offrant un repas de viande mauvaise « hena-ratsy ».

Du temps de la royauté mérina, la fête du fandroana avait pour but de transmettre au peuple l'esprit du roi qui n'était que la réincarnation des ancêtres. Le roi distribuait des zébus au peuple afin que, en les consommant, celui-ci s'imprégnât de l'esprit des ancêtres. La viande de zébu était un symbole du corps du roi. Il s'agissait en fait d'une « communion nationale dans le corps du roi » ainsi que l'écrit L. Molet.

Le roi étant dieu, il aurait pu dire : « Prenez et mangez car ceci est mon corps. » La correspondance avec la religion chrétienne est évidente.

La disparition de la manducation des morts, qui est une coutume vraisemblablement d'origine indonésienne — les tombeaux malgaches rappellent les fours indonésiens où on cuisait les morts — modifia complètement les rapports entre vivants et morts. La réincarnation fit place à la survie. Le temps qui apparaissait alors comme un phénomène cyclique, devint linéaire. Cette modification bouleversa en profondeur la vision du monde des Malgaches. Le surnaturel se transforma.

LA MAGIE DU VERBE.

La langue malgache est une langue riche. Elle déconcerte d'abord le voyageur par la longueur des mots qui lui semblent imprononçables. Très vite, cependant, son oreille s'habituera à la prononciation et il tirera rapidement orgueil des quelques mots qu'il aura appris. Les Malgaches s'amuseront, eux, de son obstination à ne pas vouloir prononcer les voyelles finales, parce qu'il croit de cette façon, parler malgache. En fait, les voyelles finales se prononcent mais si doucement qu'elles sont presque inaudibles.

Betsiléo coiffé de la toque traditionnelle.



Masque en tuf provenant des sommets de l'Ankaratra sur les Hautes Terres du Centre.



Jeune femme Betsiléo.

Betsiléo sur le marché d'Ambositra, ou comment choisir un chapeau.

Retour du marché.

Transporteurs et charrette au repos.

La moisson dans les rizières.

La langue malgache est à la fois déconcertante et hermétique. Elle est déconcertante car certaines expressions viennent directement du français, par exemple, « boriky » pour « bourrique » ou « dokotera » pour « docteur ». Votre chauffeur de taxi, s'il tombe en panne, vous expliquera que « bouché ny tuyau » ou que « michauffe mafy ny radiateur » (le radiateur chauffe beaucoup). La langue est également hermétique car, même si vous commencez à parler un peu malgache, le foisonnement de tournures métaphoriques ou de proverbes ésotériques vous désorientera complètement. Or, justement à Madagascar, la parole est un art et, comme tel, a donné lieu à des formes d'expressions originales et variées. Les proverbes, les contes, les histoires, les poèmes de toute nature constituent le fond de la pensée malgache. La langue malgache a une fonction utilitaire, matérielle comme toutes les langues mais il ne s'agit là que d'une fonction secondaire. La vraie réalité de la parole est une réalité poétique, magique, parfois sacrée.

Pour se convaincre de ce fait il suffit de voir l'intérêt que prennent les Malgaches à écouter un « kabary » (discours) quand celui-ci est fait selon les règles. Ils disent d'ailleurs : « Lorsque nous écoutons un kabary bien fait, nous ne sentons plus les puces qui nous piquent », propos rapporté par le docteur C. Ralinoro.

Les joutes oratoires où s'affrontent les deux zanakantitra dans un assaut de proverbes sont une délectation pour tout auditeur présent.

Les proverbes, appelés « ohabolona », sont à la base de la dialectique malgache. Ils jouent un rôle très important, à la fois poétique et pratique, pratique dans la mesure où ils rendent claire à tous, sous forme simple, la pensée de celui qui s'exprime. Il existe un immense réservoir de plusieurs milliers de proverbes où peut puiser tout orateur. Celui qui en a la connaissance la plus vaste est assuré de jouir d'un grand prestige aux yeux de ses semblables car, ainsi, non seulement il s'assure d'une supériorité dans toutes les affaires de la vie quotidienne, mais en plus il s'affirme comme un fin lettré, détenteur de la tradition orale malgache.

A propos des proverbes, voici ce qu'en dit Flavien Renairo, l'un des grands poètes malgaches cité par C. Ralinoro : « D'un point de vue général, notons tout d'abord que le Malgache aime les proverbes que, dans le jeu de son discours, il assemble avec art en une précieuse mosaïque très colorée, parfois voilée ou sentencieuse, rarement humoristique, mais toujours profondément malgache. Pièces toutes faites, sans doute, mais en chacun flotte un peu de son passé et beaucoup de philosophie. Loin d'être un vil matériau pour un bâtisseur sans idée, ce sont là des gemmes chatoyantes dont seul sait se parer celui qui sait parler.

Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir le Malgache avoir recours au proverbe chaque fois qu'il pensera pouvoir s'exprimer avec plus de délicatesse ou d'élégance. »

Si, à Madagascar, dans une conversation, vous réussissez à glisser quelques proverbes malgaches, vous pouvez être certain de voir le visage de votre interlocuteur s'éclairer ; il vous portera alors une attention sympathique. Les missionnaires l'ont compris qui, devant leurs ouailles, transmettent leur message en utilisant force proverbes.

Les ohabolona sont extrêmement variés, en voici quelques exemples :

« L'animal ne marche pas sans tête, l'arbre ne pousse pas sans racines, l'eau ne franchit pas la vallée sans canal, l'homme ne vit pas sans métier. »

« Il y en a qui se prétendent gras lorsqu'on ne les voit pas, mais sont maigres quand on peut les regarder. »

« Le feu se propage grâce au vent, le sage parle par l'innocent. »

« L'art de conduire des hommes n'est pas différent du travail de la terre glaise : si on la manipule trop brutalement, elle gicle de partout ; mais en la travaillant doucement on peut lui donner une forme. »

« Le bouc aura beau pointer des cornes comme un bœuf, bêler comme un mouton, porter une barbe comme un homme, frétiller de la queue comme un chien ou hérisser sa crinière comme un sanglier, ce ne sera toujours qu'un bouc. »

« La justice est comme le feu : si on l'enveloppe, elle brûle. »

« Entretenir des relations d'amitié sans se parler, c'est étouffer celle-ci aux deux tiers. »

« Que chacun se croie potentat là où il est, c'est fort bien, pourvu que ce ne soit que dans sa maison. »

« Quand un gueulard se répand dans sa maison en admonestations, ce sont ceux du dehors qui en profitent généralement. »

« On devient vantard quand on se trouve dans un autre pays. »

« Si le poulet semble gros, c'est à cause de ses plumes ; si le courant se termine par une cascade, c'est à cause du rocher ; si le roi règne, c'est à cause de tout le monde. »

« Cent poltrons ne valent pas dix braves. »

« Le mariage n'est pas attaché par un nœud serré mais par un nœud coulant. »

« L'amour est comme un jeune plant de riz ; transplanté ailleurs il repousse. »

La langue malgache ne brille pas seulement par ses proverbes ; les contes et les légendes y tiennent également une place de choix. Les

légendes sont le ciment de l'histoire des tribus. Les contes, eux, ont une valeur pédagogique. Ils servent à transmettre les traditions ou l'art et la manière de vivre. Autrefois l'éducation des enfants se faisait par l'intermédiaire des contes. Il n'est pas nécessaire de remonter très loin dans notre passé pour trouver la même forme d'enseignement. Après tout, l'histoire telle qu'elle est enseignée à nos enfants n'est-elle pas une succession de contes historiques ?

Les deux contes suivants sont empruntés à la tradition Antandroy du Sud de l'île.

Pourquoi les Antandroy ne mangent pas de tortue, ont un interdit au sujet de l'or et se rasent la tête quand un parent est mort ?

Deux épouses, dit-on, avaient treize enfants. Elles en perdirent douze. Un seul survécut.

L'enfant unique grandit et voulut se marier à la fille du roi, voisin de ses parents.

Un jour, il dit à sa mère d'aller demander la main de la fille du roi. Sa mère ne voulut point. Elle lui répondit :

— Tu demandes l'impossible. Nous n'avons pas le même rang que le roi. Nous n'avons même pas le millième de sa richesse. Nous sommes en haillons et sales. Le roi ou la reine n'acceptera jamais. Ils ne feront qu'ordonner qu'on nous décapite. Veux-tu mourir ou te marier ? Il y a beaucoup de filles dans le village, tu peux en choisir une.

— Non, maman, je ne veux que la fille du roi. N'ayez crainte, on ne nous tuera point.

— Bien, répondit la mère, nous vivons pour toi. Nous avons perdu tes frères et tes sœurs. Nous mourrons également pour toi.

La mère s'en alla au palais et demanda l'autorisation de parler au roi. Les deux épouses nobles du roi la reçurent et lui demandèrent ce qu'elle voulait.

La mère parla :

— Que les rois vivent et règnent à perpétuité ! Je suis là pour vous demander une chose embarrassante. Nous avions treize enfants et il ne nous reste qu'un garçon. Ce fils est assez grand pour se marier. Il m'envoie ici vous demander la main de votre fille.

Les épouses répondirent :

— Vous savez que notre fille est également enfant unique. C'est elle qui va succéder sur le trône. Son mari doit être un homme intelligent qui pourra l'aider dans l'administration du royaume. Vous savez également que s'il se révèle incapable de faire ce que nous demandons ce sera la décapitation.

— Oui, je sais tout cela. Nous mourrons ou vivrons pour l'enfant qui nous reste. Nous sommes à vos ordres.

— C'est bien ainsi. Voici ce que nous exigeons et si vous réussissez, notre fille sera votre bru : à votre prochaine visite apportez-nous trois cheveux rouges, sept morceaux d'or et une perle qui flotte sur l'eau. La présence de ces objets nous sauve, leur absence nous tue.

— Entendu, je vais l'annoncer à mon mari et à notre fils, dit la mère.

Elle rentra en pleurant et dit :

— C'est la fin de notre rêve. Tu cherches la mort, mon fils, et nous allons l'avoir tous ensemble. Le roi nous demande des choses impossibles.

— Dites ce qu'il veut, maman, répondit le fils.

— Il veut que tu lui apportes trois cheveux rouges, sept morceaux d'or et une perle flottant sur l'eau. Tu vois, ce sont des choses hors de notre portée ; tu sollicites l'impossible.

— Il faut croire en Zanahary (Dieu). Il me procurera tout cela. Je m'en vais de ce pas consulter le « mpanolo-tsaya », le prophète.

Le jeune homme quitta la case de ses parents et prit la route.

Après une journée de marche, il arriva devant une petite case où logeaient deux femmes : la mère et la fille. Le jeune homme pénétra dans la case pour y dormir. Les deux femmes lui demandèrent :

— Où allez-vous, mon garçon ?

— Chercher le prophète, répondit-il, car j'ai une affaire qui m'embarrasse beaucoup.

— Vous avez raison. S'il vous plaît, demandez-lui par la même occasion pourquoi ma fille est muette.

La fille de l'hôtesse était muette en effet, mais elle était d'une grande beauté.

Le lendemain, le jeune homme reprit son chemin. Il marcha toute la journée et, le soir venu, vit une case de sept pièces en construction. Les six premières pièces étaient terminées, mais la construction de la septième, située dans l'angle nord-est, présentait des difficultés de réalisation.

Les constructeurs demandèrent au garçon :

— D'où venez-vous, que faites-vous, où allez-vous ?

— Je viens du palais du roi, dit le jeune homme. Je m'en vais chercher le prophète afin qu'il éclaircisse une affaire qui me tracasse.

— Très bien, dirent les constructeurs. Nous vous souhaitons bonne chance. Profitez-en pour lui demander la raison pour laquelle nous n'arrivons pas à monter la septième pièce située dans l'angle nord-est.

— Soyez sans crainte, votre commission sera faite, assura le jeune homme.

Le lendemain, il reprit une nouvelle fois la route et arriva au bord de la mer. Il se promena sur la plage et se trouva en présence d'une grosse tortue de mer. Il lui demanda :

— Veux-tu me faire passer de l'autre côté de la mer afin que je voie le prophète ? J'ai un problème très gênant à résoudre.

La tortue lui répondit :

— Je t'y porterai, à condition que tu te charges d'une commission pour moi. Il y a cent ans que je vis dans la mer, mais jamais je n'en ai vu le fond. Je ne fais que flotter. Demande au prophète la raison pour laquelle je n'arrive pas à plonger jusqu'au fond.

— D'accord, dit le jeune homme, je ferai ta commission en premier. Tu verras que je ne suis pas égoïste.

La tortue prit le garçon sur son dos et lui fit traverser la mer.

Arrivés sur la rive, la tortue resta sur le bord en attendant le jeune homme qui reprit son chemin.

Il arriva enfin chez le prophète. Il s'agenouilla et salua poliment.

— Que voulez-vous, mon garçon ? demanda le prophète.

Le jeune homme répondit :

— J'ai une affaire très gênante pour laquelle j'ai besoin de vos conseils. Tout d'abord, auriez-vous la bonté de m'expliquer pourquoi la tortue flotte toujours sans pouvoir jamais atteindre le fond ? Elle aimerait connaître la profondeur de la mer. Voudriez-vous me dire ce qu'il faut qu'elle fasse pour pouvoir atteindre le fond ?

— Cherchez sous l'aisselle droite. Vous y trouverez une perle qui l'oblige à flotter. Enlevez la perle, la tortue plongera toute seule.

Le jeune homme dit ensuite :

— J'ai rencontré des constructeurs en train de bâtir une septième pièce à l'angle nord-est. Ils n'arrivent pas à monter les murs de cette pièce. Pour quelle raison ?

— Dites-leur, répondit le prophète, de creuser dans cet angle. Ils y trouveront sept morceaux d'or. Faites enlever ces morceaux saints, et ils réussiront facilement à terminer cette pièce.

— J'ai encore une question à vous poser, dit le jeune homme au prophète. L'hôtesse qui m'a hébergé au soir de ma première journée de marche, a une très belle fille. Elle ressemble à un ange. Son seul défaut est d'être muette. Que faut-il faire pour que cette fille parle ?

— Quand vous arriverez chez elle, faites lui ouvrir la bouche. Sous la langue vous trouverez trois poils rouges qui empêchent sa langue de se mouvoir. Enlevez ces poils et elle parlera.

Le jeune homme dit au prophète :

— Je vous remercie sincèrement. Les réponses que vous m'avez fournies me donnent la solution du problème qui me gênait fort. J'aime la fille du roi et, pour pouvoir l'épouser, on me demande d'apporter : trois cheveux rouges, sept morceaux d'or et une perle flottant sur l'eau. Si je suis tous vos conseils, ce désir sera exaucé.

Le jeune homme quitta le prophète. En arrivant au bord de la mer il expliqua à la tortue ce qu'il fallait qu'elle fasse pour plonger au fond de l'eau. La tortue le transporta jusqu'à l'autre rive. Là, le jeune homme enleva la perle de l'aisselle de la tortue. Délivrée, celle-ci se jeta dans la mer et descendit au fond.

Le jeune homme, muni de sa perle, arrive à la case en construction. Avec les constructeurs, ils creusèrent dans l'angle nord-est. Ils y trouvèrent un, puis deux, trois, ... sept morceaux d'or. Les constructeurs comblèrent le trou et finirent la case.

Le jeune homme les quitta, avec la perle et les sept morceaux d'or, et parvint devant la case où vivaient les deux femmes. Il expliqua à la mère la cause du mutisme de sa fille. Ils enlevèrent les trois poils rouges de la bouche de la fille et celle-ci aussitôt se mit à parler.

Plein d'espérance le jeune homme, tenant précieusement la perle, les sept morceaux d'or et les trois cheveux rouges, rentra chez lui et les montra à ses parents. La mère se rendit au palais du roi et offrit les objets demandés.

Le roi satisfait accorda la main de sa fille. Il se chargea lui-même d'organiser les noces. Le jeune homme pauvre devint le gendre du roi. A la mort de celui-ci, il lui succéda sur le trône. Les parents du nouveau roi, qui étaient pauvres autrefois, vécurent à la cour.

Ce conte ne rappelle-t-il pas ceux de notre enfance ?

L'autre conte s'intitule : *La discrétion et la fidélité.*

Il y avait, dit-on, un roi appelé « Fitomokomoko » (celui qui a sept têtes).

Il portait toujours un chapeau, si bien que sa femme ne savait pas pourquoi on l'appelait ainsi.

Parmi ses sujets vivait un petit pêcheur appelé Kotompanita, ce qui signifie « Koto le pêcheur ».

Un jour Kotompanita n'arrivait pas à prendre de poisson. Il montait et descendait le long de la rivière. Arrivé au bord d'un étang bien propre, il s'arrêta pour lancer sa ligne.

Tout à coup il entendit du bruit et courut se réfugier dans les roseaux qui bordaient l'étang. Il vit arriver le roi. Celui-ci se déshabilla et enleva son chapeau pour se baigner.

Kotompanita put alors longuement observer le roi et vit que le sommet de sa tête était formé de sept poings. Kotompanita fut pris d'une irrésistible envie de rire. Il s'éloigna et, à bonne distance, éclata de rire.

Il se dit bientôt que si quelqu'un l'entendait, on pourrait lui poser des questions indiscrètes. Tout en étouffant son rire, il s'en alla quérir une bêche et se mit à creuser profondément le sol. Lorsque le trou fut assez profond, il y entra et laissa libre cours à son hilarité. Il riait si fort que les larmes lui venaient aux yeux et il criait : « Le roi a vraiment sept têtes, le roi a vraiment sept têtes. » Il sortit enfin de son trou et le reboucha.

Il garda pour lui son secret et continua son métier de pêcheur comme si de rien n'était.

Plus tard, au-dessus du trou comblé, poussa un arbre qui fleurit et donna des fruits d'or.

Le roi le découvrit et décida de revenir cueillir les fruits lorsque ceux-ci seraient mûrs.

Quand vint l'époque, le roi voulut cueillir les fruits d'or. Malgré tous ses efforts, il ne parvint pas à en cueillir un seul. Les fruits semblaient collés à l'arbre.

Le roi fit appel à tous les sujets de son royaume. Chacun à son tour défila devant l'arbre, mais en vain, les fruits ne se détachaient pas.

Quand tout le monde fut passé, le roi demanda s'il restait encore quelqu'un. On lui répondit que seul Kotompanita manquait, il était encore à la pêche.

Le roi fit venir Kotompanita et lui dit :

— Si tu arrives à cueillir ces fruits d'or, tu auras de moitié de mon royaume et la moitié de l'or que porte cet arbre.

Kotompanita lui répondit qu'il ne pouvait pas. S'il cueillait les fruits, l'arbre l'accuserait et dévoilerait la vérité. Il aurait alors le cou tranché.

Le roi le rassura et lui promit la vie sauve quoi qu'il advînt.

Kotompanita raconta alors son histoire.

Il avait vu la tête nue du roi quand celui-ci s'était baigné dans l'étang. Pour ne pas être indiscret il avait enterré ses rires et ses paroles dans un trou qu'il avait ensuite comblé. Les rires et les paroles enterrés avaient produit l'arbre aux fruits d'or.

Lorsqu'il eut finit de parler, Kotompanita secoua l'arbre et tous les fruits tombèrent à terre.

Le roi lui pardonna, le félicita de sa discrétion et de sa fidélité et lui donna la moitié de son royaume et la moitié de l'or.

Partout il faut être discret et fidèle.

Ce conte recueilli dans le Sud de l'île, rappelle étrangement la légende grecque du roi Midas qui avait des oreilles d'âne.

Les contes et légendes constituent le fonds commun de l'humanité et il arrive souvent que les mêmes thèmes ou les mêmes mythes aient été repris par des civilisations fort différentes. Nous en avons ici un exemple frappant.

Le génie de la langue malgache trouve son expression la plus parfaite dans la poésie. Les Malgaches sont des poètes. Ils ont l'imagination, le goût de la rêverie, le sens du surnaturel, toutes qualités nécessaires à l'apparition d'une pensée poétique.

Les poèmes malgaches sont très nombreux et d'une grande variété. Les plus célèbres d'entre eux sont les « hain-tenys », poèmes populaires que Jean Paulhan a si bien sentis et qu'il a révélés à l'Europe. Il en existe d'autres, érotiques, spirituels, humoristiques. Leurs thèmes sont ceux de toutes les poésies du monde : le désir, le refus, la séparation, l'abandon, la raillerie, etc. Les poèmes malgaches sont souvent symboliques et pour cette raison d'un abord parfois difficile, mais la musique des vers et leur pouvoir évocateur suffisent à faire surgir en nous l'émotion.

La tradition malgache se perpétue à notre époque grâce à des poètes de grande valeur. Jacques Rabemanjara, Flavien Ranaivo, entre autres, puisant aux sources de la tradition, expriment la réalité nouvelle du monde malgache.

Le prince des poètes malgaches reste Jean-Joseph Rabearivelo. Après une vie brève et douloureuse, il se suicida à trente-six ans, en 1937. Son œuvre porte la marque de celui qui ne vécut que pour la poésie. Jean-Joseph Rabearivelo, tout en assumant ses valeurs d'homme malgache, apporta au monde le chant universel du poète et, à la langue française, une qualité nouvelle.

Le poème suivant, de Rabearivelo, est extrait de l'*Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache.*

La peau de la vache noire est tendue,
tendue sans être mise à sécher,
tendue dans l'ombre septuple.

Mais qui a abattu la vache noire
morte sans avoir mugi, morte sans avoir beuglé,
morte sans avoir été poursuivie
sur cette prairie fleurie d'étoiles ?

La voici qui gît dans la moitié du ciel.



CL. VASILE TARA

Un lieu de rencontre traditionnel : le marché.

Tendue est la peau
sur la boîte de résonance du vent
que sculptent les esprits du sommeil.

Et le tambour est prêt
lorsque se couronnent les glaïeuls
les cornes du veau délivré
qui bondit
et broute les herbes des collines.

Il y résonnera,
et ses incantations deviendront rêves
jusqu'au moment où la vache noire ressuscitera,
blanche et rose,
devant un fleuve de lumière.

DEMAIN

La Grande Ile de l'océan Indien se tourne maintenant vers son avenir.

Petit continent, monde à part, Madagascar n'a pas fini d'étonner le voyageur. Ses richesses sont grandes, toutes n'ont pas encore été révélées. La découverte des hommes reste encore en grande partie à faire.

Si l'histoire de l'île est encore très fragmentaire, elle traduit cependant un mouvement ascendant d'une rare continuité, vers l'unité profonde du peuple malgache.

Le peuple malgache continue à se forger sous nos yeux.

L'affirmation de sa personnalité est d'un intérêt capital pour Madagascar, il est important aussi pour l'ensemble de l'humanité.

La puissante originalité de l'île lui confère une valeur unique et, à ce titre, l'île participe à la grande histoire des hommes.

Dans le même temps que la Grande Ile prend conscience d'elle-même, elle se trouve confrontée au plus angoissant problème de notre siècle : le sous-développement.

Madagascar se modernise, entreprend de grands travaux d'aménagement, tisse un réseau de communications entre ses différentes régions, tente de s'industrialiser. L'entreprise est capitale tant il est vrai qu'il ne saurait y avoir de véritable personnalité malgache dans l'avenir, indépendamment de l'affirmation d'une personnalité économique. Les obsta-

cles à surmonter sont immenses : le pays est vaste, le niveau de vie est bas, la dépendance économique étroite avec les grandes puissances, les naissances nombreuses et de plus en plus lourdes à supporter, etc.

L'effort de tout un peuple et une longue patience seront nécessaires pour briser l'étau de la pauvreté. Encore faudrait-il que les pays nantis comprennent que l'intérêt du monde tout entier, donc le leur, est d'établir des relations de justice et de fraternité entre tous les hommes.

La civilisation malgache, parce qu'elle porte en elle des valeurs humaines, peut, et doit apporter au monde son expérience de justice et de fraternité. Le monde en a besoin.

LES MASCAREIGNES

L'ILE DE LA RÉUNION

UN PASSÉ HISTORIQUE MOUVEMENTÉ

L'ILE AUX QUATRE NOMS.

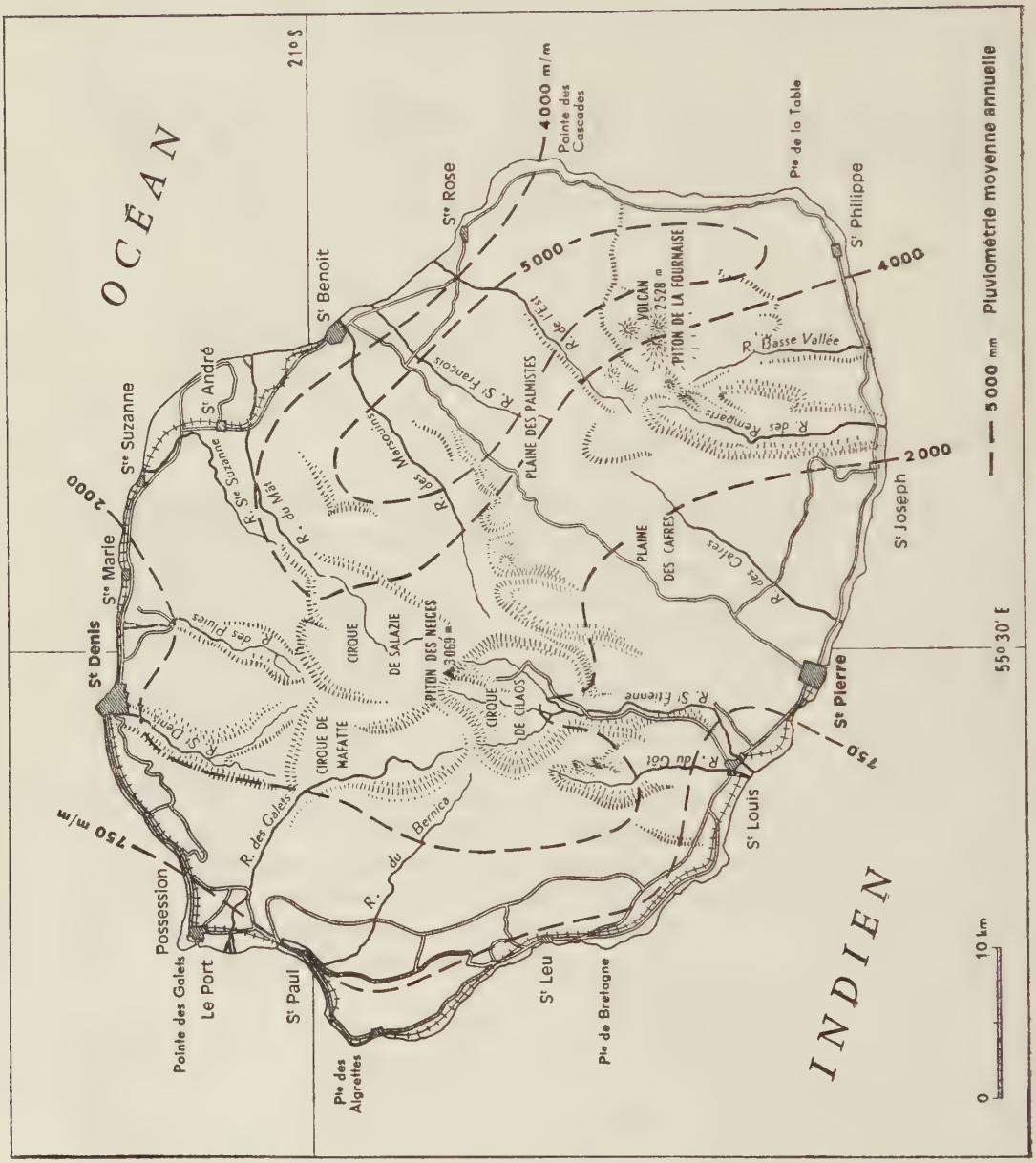
Ce département français, le plus éloigné de la mère patrie, est situé dans l'océan Indien, à 800 km à l'est de Madagascar. C'est une île volcanique qui fait partie, avec l'île Maurice, de l'archipel des Mascareignes.

Ile aux quatre noms : en moins de quatre siècles d'histoire mouvementée, elle fut appelée d'abord « *Mascarin* », du nom du navigateur Pedros Mascarenhos qui l'avait découverte au début du XVI[e] siècle ; possession française, elle fut baptisée ensuite *Bourbon* pour devenir, pendant quelque temps, *Bonaparte* puis à nouveau *Bourbon* pendant la Restauration, et enfin elle prit son nom actuel d'île de la *Réunion.*

Cependant, si la plupart des historiens sont d'avis que l'île fut découverte par Pedros Mascarenhos, certains d'entre eux mettent en doute cette version en soutenant que les Mascareignes auraient été découvertes par les Portugais avant le passage de Mascarenhos. A l'appui de cette thèse, on donne une preuve de taille : des cartes maritimes qui datent de 1502 alors que le passage présumé de Mascarenhos eut lieu plus de vingt ans après cette date.

Avant l'arrivée des Européens, l'île ne fut pas occupée d'une manière permanente. En tout cas, on ne trouve aucune trace antérieure de présence humaine.

Pour les Portugais, Mascarin n'était qu'un relais sur la route des Indes. Leurs navires s'y approvisionnaient en eau et en vivres et, à cet effet, ils y laissèrent, lors de leurs premiers passages, des porcs, des chèvres et des moutons. Ces animaux se multiplièrent d'une manière fan-


OCEAN
INDIEN
21° S
55° 30' E
St Denis
St Marie
Ste Suzanne
St André
St Benoit
Ste Rose
Pte de la Table
St Philippe
St Joseph
St Pierre
St Louis
St Leu
Pte de Bretagne
St Paul
Pte des Algrettes
Le Port
Possession
Pointe des Galets
2000
5000
4000
150 m/m
4000 m/m
Pointe des Cascades
VOLCAN 2528 m
PITON DE LA FOURNAISE
PLAINE DES PALMISTES
PLAINE DES CAFRES
CIRQUE DE SALAZIE
CIRQUE DE MAFATTE
CIRQUE DE CILAOS
PITON DES NEIGES 3069 m
R. de l'Est
R. Basse Vallée
R. des Remparts
R. des Cafres
R. St François
R. des Marsouins
R. Ste Suzanne
R. du Mât
R. des Pluies
R. St Denis
R. des Galets
R. du Bernica
R. St Etienne
R. du Cap
0
10 km
— — 5000 mm Pluviométrie moyenne annuelle

tastique dans cette île déserte, couverte d'une abondante végétation toute l'année et où aucun grand carnassier ne venait limiter cette prolifération.

L'île devint, au cours de cette première période, un immense jardin et une inépuisable réserve de chasse pour les heureux marins qui pouvaient y aborder. Mais elle attendait parfois pendant des années ces navigateurs qui sillonnaient la mer des Indes et faisaient escale en ce lieu soit d'une manière systématique, soit fortuite en raison des cyclones ou des tempêtes. Ils y assemblaient en quelques jours de riches provisions, ou y refaisaient leurs forces en des séjours de plus longue durée.

Le relief, qui s'élève par endroits en pente assez douce, permettait aux visiteurs de gravir les premiers contreforts pour trouver de la fraîcheur, même en saison chaude, au bout de quelques heures de marche. C'est un des attraits particuliers de la Réunion qu'on puisse quitter rapidement la zone littorale pour gagner, à une altitude de 600 à 700 m, une zone à température beaucoup moins élevée où la fraîcheur matinale ou vespérale offre, au sortir de la zone tropicale, un changement des plus agréables.

La végétation primaire sur la côte Ouest était facilement pénétrable. Aucune trace d'animaux dangereux, possibilité de se repérer facilement en dominant l'horizon côtier, rivières et sources où abonde l'eau fraîche : tout cela constituait autant de commodités qui poussaient les navigateurs vers l'intérieur des terres.

Les récits détaillés les plus anciens relatifs à cette île paisible, luxuriante et riche en ressources de toutes sortes, sont donnés par un des premiers navigateurs anglais qui, l'ayant touchée au début du XVII[e] siècle, l'appela « la Forêt d'Angleterre, Eden délicieux où deux hommes peuvent tuer, à coups de pierre ou de bâton, assez d'oiseaux pour nourrir quarante personnes ». Un autre récit nous fut laissé par le grand navigateur hollandais Bontekoe, qui séjourna dans l'île en 1519 pendant trois semaines. Au début, il s'agissait d'un séjour forcé, du fait de l'existence à bord d'un grand nombre de malades qui, le navire une fois mouillé, désirèrent tous gagner la terre, persuadés, à la seule vue de cette forêt merveilleuse que, dès qu'ils auraient mis pied à terre, ils seraient guéris. Le capitaine, ne pouvant pas refuser l'escale, bien que non prévue, fit débarquer tous ces malades par son équipage.

Ces premiers récits du contact d'un groupe humain avec la terre réunionnaise gardent à la fois une valeur symbolique et historique. Historique, parce qu'ils relatent ce qui n'avait pas été indiqué par les navigateurs précédents : la date et les conditions exactes de cette escale prolongée. Un certain nombre des marins qui y débarquèrent alors durent y revenir par la suite lors de l'installation organisée des Européens dans

l'île. Symbolique, parce qu'elle témoigne du sentiment d'exaltation romantique devant le paysage particulièrement beau. Cette impression reviendra souvent par la suite sous la plume de maints Occidentaux qui avaient pris contact avec cette contrée superbe.

Cette description correspond à la physionomie que garda l'île par la suite. Mais l'importance de la Réunion sur la carte maritime de l'océan Indien est restée malgré cela secondaire. Elle n'attirait pas particulièrement les trafiquants et les marchands faute de produits précieux favorisant les échanges. Pas de métaux rares, pas de bois précieux, mais, surtout, absence d'une population où on aurait pu trouver des partenaires d'échange, ou du « matériel humain » destiné à l'esclavage, comme cela s'était passé dans d'autres endroits. Ecartée légèrement de la route normale de l'Inde qui passait plus à l'est, l'île avait servi surtout avant que la France décidât de la peupler comme escale sur la longue route maritime que boutres arabes et caravelles européennes devaient parcourir entre le cap de Bonne-Espérance, Fort-Dauphin et les Indes.

Cette première période assez curieuse de l'histoire de la Réunion s'explique aisément toutefois si on tient compte du contexte de l'époque et de la physionomie particulière de l'empire maritime portugais qui évinçait les Arabes et précédait les Hollandais sur la côte orientale de l'Afrique, à Madagascar, et dans l'ensemble de l'océan Indien. L'objectif majeur des lucratives et impitoyables entreprises portugaises était bien net : toucher les contrées riches en produits exotiques et en métaux précieux. De petites îles vides comme les Mascareignes, si agréables et merveilleuses qu'elles aient pu apparaître, ne pouvaient retenir bien longtemps les équipages pressés des caravelles. L'histoire maritime de l'océan Indien fut celle d'un mercantilisme absolu et les navigateurs furent moins des explorateurs que des commis voyageurs devant exécuter le programme de leurs commanditaires réalistes et calculateurs.

LA POSSESSION DE L'ILE ET LES PREMIERS ESCLAVES MARRONS.

En 1642, Pronis, représentant de la Compagnie de l'Orient dans l'océan Indien, prend possession de Mascarin au nom du roi Louis XIII, lors d'un bref séjour dans l'île, avant de se rendre à Madagascar, à Fort-Dauphin.

Quelques années plus tard, il envoie depuis Fort-Dauphin les premiers habitants de la Réunion : douze exilés, colons à Madagascar, qui, mécontents de leurs conditions de vie et du commandement de Pronis,

s'y étaient mutinés. Ce sont les ancêtres de la population française de la Réunion qui s'implantèrent dans la partie nord de l'île, assez large et fertile, d'où ils commencèrent à prospecter les contrées voisines. Certains, peut-être, avaient alors déjà effectué le tour complet de l'île. Ils donnent des noms aux premiers lieux occupés : Quartier Français, la rivière des Galets, la rivière des Roches... Cependant, le premier nom français donné à un endroit de la Réunion est celui de « Possession », en souvenir du passage de Pronis et de l'annexion de l'île.

Au bout de quelques années, les exilés, sur la vie desquels on possède peu de détails historiques, sont retournés à Madagascar, où Pronis avait été remplacé par Flacourt. Le commandement de ce dernier était beaucoup plus humain et l'entente revint dans la colonie française de Madagascar. Les exilés, graciés, purent retrouver leurs anciens compagnons à Fort-Dauphin. Ils rapportèrent des récits dithyrambiques sur Mascarin et la vie qu'ils y avaient menée.

L'impulsion à la véritable occupation de l'île fut donnée par Flacourt, qui appela l'île « Bourbon », ne pouvant trouver « de nom qui puisse cadrer avec sa beauté et sa fertilité ».

Deux colons y furent d'abord envoyés pour s'y installer définitivement, en compagnie de dix esclaves malgaches, dont trois femmes. Ce premier groupe s'installa dans la partie nord-ouest de l'île, au pied de la falaise, à proximité d'une cascade où l'eau coule en abondance. Il vivait de la chasse et des cultures de tabac, ainsi que d'un jardinage occasionnel, dont ils troquaient les produits contre des biens de première nécessité avec les navigateurs de passage.

Les deux compagnons ne purent rester cependant que quelques années, car les esclaves malgaches se révoltèrent et partirent dans la montagne. C'est le tout début du marronnage, phénomène que l'île devait connaître périodiquement, à des échelles plus ou moins massives, pendant plus de deux siècles.

Ces esclaves marrons quittaient leurs maîtres et s'établissaient dans des endroits très reculés et d'accès très difficile, dans les ravins, dans les cirques intérieurs ou sur les hauts plateaux.

La toponymie de la Réunion est riche d'allusions à ces fuites de groupes d'esclaves africains ou malgaches. Ces derniers se sont marronnés plus souvent, paraît-il. Ils supportaient beaucoup plus difficilement la perte de leur liberté et l'exil. Dans les cirques et dans les montagnes de la Réunion, certains lieux servaient de refuge à ces groupes d'esclaves rebelles : ce sont les « Ilettes » ou les « Mornes ». Les noms de cirques de Salazie ou de Cilaos, qui sont de consonance malgache, semblent perpétuer le souvenir de ces rébellions. Un des chefs les plus connus de la

tradition populaire est Dimitil, dont un plateau situé entre les Cilaos et le Bras de la Plaine garde encore le nom.

Au début du XVIII[e] siècle, on assista, dans différents points de l'île, à une recrudescence des fuites des esclaves africains. Ceux-ci, suivant l'exemple donné par les esclaves d'origine malgache, s'organisèrent en bandes et attaquèrent les domaines de leurs anciens maîtres pour se venger ou pour y puiser des vivres.

De terribles répressions réduisirent chaque flambée de marronnage, mais ce phénomène ne prit fin complètement qu'après l'abolition de l'esclavage et à la suite du brassage racial qui s'était produit à la Réunion depuis quelques générations.

DU TEMPS DE LA COMPAGNIE FRANÇAISE DES INDES ORIENTALES.

Les essais sporadiques et peu fructueux pour exploiter et peupler l'île, entrepris par la Compagnie de l'Orient, furent continués d'une manière plus suivie et avec de plus heureux résultats par la compagnie patronnée par Colbert : la Compagnie des Indes orientales.

La compagnie avait reçu de Louis XIV, en 1664, la propriété sur Fort-Dauphin et sur Bourbon, et c'est en tant que domaine d'une maison de commerce que l'île fut sortie de son isolement et reçut le premier contingent de colonisation nombreux et stable.

Ces pionniers furent d'abord des colons de Fort-Dauphin, la colonie française ayant été attaquée et massacrée par les Malgaches révoltés en 1674. A partir de cette date, c'est Bourbon qui resta la seule possession française dans cette partie du monde, et les vingt et un Français rescapés de Fort-Dauphin y trouvèrent refuge.

Mais, déjà, les années précédentes, des navires venant de Brest avaient déposé un groupe nombreux d'émigrants à Bourbon. Ces différents apports ont constitué le noyau de peuplement de la Réunion. Les noms de ces ancêtres sont largement répandus actuellement dans toutes les parties de l'île.

Les enfants de la première génération de pionniers se marièrent entre eux ou avec de nouveaux venus et l'on imagine quel événement représentait l'arrivée de chaque navire où garçons et filles trouvaient leur futur conjoint parmi les émigrants fraîchement débarqués.

Au début du XVIII[e] siècle, les colons se trouvaient au nombre de cinq cents, installés de Saint-Paul jusqu'à Sainte-Suzanne sur la plaine du Nord de l'île, un des sites les plus riches et les mieux arrosés. Ils



Un symbole de Madagascar : le zébu.



Maison créole traditionnelle à Saint-Denis.



La plage de Saint-Gilles.

Au fond, le piton de la Fournaise.

Le cirque de Salazie.



Cascade dans le cirque de Salazie.

développèrent les cultures vivrières et l'élevage selon les normes décidées par la Compagnie des Indes qui voulait réaliser des bénéfices rapides dans cette affaire où elle avait beaucoup investi. Mais trop souvent la population qui, au bout de quelques années, subissait l'influence du climat se laissait aller à la douceur de vivre. Dès le début, se manifesta une dualité ouverte ou latente entre les intérêts des compagnies et le goût de liberté, d'indépendance et de « dolce farniente » de beaucoup de créoles.

La population grossit d'année en année par des rapports parfaitement hétéroclites : des prisonniers déposés dans l'île par des navigateurs de retour de Pondichéry, des esclaves malgaches, des forbans anglais ou français désireux de changer de vie et toute une faune de flibustiers et d'aventuriers qui, fatigués par une longue carrière d'expéditions et de rapines, se laissaient tenter par l'existence sédentaire et agréable des insulaires.

Les relations entre les forbans et la population de Bourbon étaient devenues, au fil des années, ouvertes et même semi-officielles. Les forbans venaient acheter des vivres chez les colons contre de menues marchandises qu'ils avaient à bord, ou contre de l'argent comptant. Mais les autorités de la Compagnie qui détenaient l'exclusivité du commerce de la mer des Indes, cherchaient à interdire ce trafic irrégulier, et ce fut une raison supplémentaire de mésentente entre administrateurs et administrés.

UNE ÈRE DE PROSPÉRITÉ.

Après le demi-échec subi par la Compagnie dans ses essais de tirer des profits substantiels des cultures alimentaires à Bourbon, c'est l'introduction du café dans l'île qui sauva la situation. Le tournant avait déjà été pris, il est vrai, quelques années auparavant, à l'époque du gouverneur Villiers qui mena une politique beaucoup plus proche de l'intérêt des colons et donna à ces derniers satisfaction quant à leurs demandes essentielles : le droit de commercer entre eux à l'intérieur de l'île, la possibilité de défricher des terres nouvelles à l'extérieur du périmètre déjà occupé. Le nouvel administrateur ferma aussi les yeux sur l'affaire des jeux et du commerce avec les forbans, et l'argent se mit à affluer.

On peut dire que l'introduction du café fut une vraie providence pour l'île en même temps que le signal d'un développement de type nouveau, celui d'une monoculture riche destinée à l'exportation.

Sur les quelques plants de caféiers embarqués en Arabie et mis en terre à Bourbon, deux seulement fructifièrent quelques années plus tard et c'est sur ces deux plants que fut bâtie, pendant plus d'un siècle, la prospérité de Bourbon.

Le sort sourit ainsi soudainement à l'île, dont l'économie connut ainsi un départ très spectaculaire. La consommation du café commençait à s'étendre en Europe et de nouvelles sources de profit très alléchantes s'ouvraient pour les négociants en produits tropicaux. L'île de Bourbon, avec son sol fertile volcanique et son climat tropical extrêmement varié selon l'altitude, mais subissant l'influence adoucissante de l'océan proche, convenait à merveille à cette nouvelle culture. Toutefois, quelque chose manquait pour lancer la plantation à une grande échelle : les moyens adéquats en main-d'œuvre, en argent, en organisateurs, en intérêts établis.

En outre, l'état d'esprit qui régnait dans l'île à tous les échelons ne se prêtait pas à une telle ouverture. Aussi bien du côté de la Compagnie que du côté des colons, la mentalité était trop étroite pour être compatible avec des affaires de grande envergure.

Pour pouvoir repartir du bon pied, des mesures furent prises par Law, maître de l'économie française, dont l'étoile brilla au plus fort à ce moment et qui s'occupa personnellement de l'affaire du café à Bourbon. Il appuya à fond le projet de colonisation et il dota l'île d'administrateurs capables et novateurs.

Un des fleurons de la nouvelle tradition administrative qui s'est établie à ce moment-là, fut l'ancien navigateur Mahé de Labourdonnais. Militaire de valeur, rompu aux méthodes de colonisation des Anglais, des Portugais et des Hollandais, homme d'action qui aimait les contacts directs avec les petites gens, il parcourut tous les endroits habités de l'île. Esprit imaginatif et décidé, il s'occupa non seulement de l'île Bourbon, mais également de l'île de France voisine.

La population atteignit, en 1788, quarante-six mille habitants ; mais quatre habitants sur cinq étaient des esclaves pour la plupart d'origine africaine : les Cafres. On les prenait sur la côte de l'Afrique orientale, en Mozambique notamment, et on les dirigeait directement à Bourbon. Peu d'esclaves malgaches avaient survécu aux rébellions successives auxquelles ils s'étaient livrés. Les Noirs africains s'adaptaient mieux et ils étaient plus résignés à leur sort, « plus laborieux, plus vigoureux, plus dociles ». Sauf en de rares cas, les colons européens possédaient des esclaves ; sur les grands domaines, il y en avait parfois plus d'une centaine à la disposition d'une seule famille d'exploitants. Dans l'ensemble, il y avait beaucoup plus d'hommes que de femmes. Les conditions de

vie étaient extrêmement dures pour les premiers esclaves, bien qu'à plusieurs reprises les administrateurs aient tenté d'améliorer leur sort.

Il est frappant, toutefois, de constater que, malgré cette ambiance nouvelle tournée vers la prospérité, les créoles, dans leur grand nombre, sont restés fidèles à leur amour de l'indépendance. La Compagnie, qui accordait « des Noirs à crédit » et qui obligeait chaque colon à cultiver une parcelle de terrain, n'était pas toujours récompensée de ses efforts. La chasse au cabri, à la tortue, les cultures vivrières, l'exploitation de l'arrière-pays, les longues randonnées sur le plateau ou sur la côte à la poursuite du gibier dans une atmosphère de cueillette insouciante et abondante, attiraient encore et toujours les créoles qui préféraient ce mode de vie plaisant à la gestion rationnelle et rangée des plantations.

DE L'ILE BOURBON A L'ILE DE LA RÉUNION.

Des idées révolutionnaires ont pénétré dans l'île d'une manière assez discrète. La Constituante aborda, avec beaucoup de tact, les questions coloniales et l'Assemblée de l'île s'est montrée très modérée dans sa politique locale.

Les mesures décrétées par la Constituante, par la Législative et par la Convention furent adoptées sans heurts après avoir été adaptées habilement aux conditions locales et aux intérêts particuliers de l'île. Ainsi, l'Assemblée coloniale de Bourbon a-t-elle voté la suppression de la traite des esclaves mais n'a point aboli l'esclavage déjà existant qui constituait le pivot central de l'édifice économique.

On y connut toutefois des réunions mouvementées de sans-culottes qui arrêtèrent le gouverneur et plusieurs royalistes. Des complots, comme celui fomenté contre le marquis de Saint-Félix, commandant de l'escadre de la mer des Indes, furent éventés et les conjurés ne durent leur survie qu'à la disparition de Robespierre. Les biens du clergé furent confisqués et vendus, mais l'atmosphère d'intolérance ne s'installa pas toutefois dans l'île et, dès la chute de Robespierre, une Assemblée coloniale à tendance modérée sortit des urnes et, pratiquement, l'ordre antérieur fut restauré.

L'île changea de nom en 1793. A quel événement précis a trait le décret de la Convention donnant le nom de Réunion à l'île Bourbon ? On a cru pendant longtemps qu'il s'agissait de la commémoration de la réunion des sans-culottes de l'île Bourbon et de l'île de France, mais cette version ne semble pas exacte, car cette assemblée n'eut lieu qu'en

1794, c'est-à-dire un an après le décret conventionnel. Il s'agirait plutôt de la réunion des Marseillais avec les gardes nationaux chargés de défendre les Tuileries en 1792.

L'île de la Réunion connut ensuite un début de XIX^e^ siècle assez mouvementé.

Les Anglais voulant combattre les corsaires qui avaient des bases à la Réunion occupèrent l'île en 1810 en lui rendant son nom d'île Bourbon à la place de celui d'île Bonaparte qu'elle avait eu pendant quelques années. L'île redevint française après la Restauration et son administration civile et militaire fut organisée de fond en comble par les Français. Les plantations de canne à sucre commencèrent à s'étendre et remplacèrent les caféières. La canne à sucre était cultivée auparavant à l'île Bourbon mais uniquement au niveau des petites exploitations familiales destinées à produire de l'alcool pour la consommation locale. Dans la deuxième partie du XIX^e^ siècle, la canne à sucre connut une grande extension à travers toute l'île. Les premières sucreries furent créées dès le retour de l'administration française en 1815, à Chaudron, à proximité de la Rivière des Pluies. Les distilleries produisaient déjà le fameux rhum de Bourbon.

Un important tournant dans l'histoire de la Réunion est l'année 1848, quand l'esclavage fut solennellement aboli. G. Sarda, commissaire de la République chargé de l'exécution du décret portant abrogation de l'esclavage dans les colonies françaises, proclama à Saint-Denis la liberté pour 60 000 esclaves. Cet événement donna lieu à de grandes manifestations populaires, mais il n'y eut pas de troubles. Néanmoins, la vie économique s'est ressentie profondément de l'abolition de l'esclavage et il fallut faire appel à la main-d'œuvre contractuelle extérieure. C'est l'origine de l'arrivée, à la Réunion, des travailleurs malabars recrutés en Inde.

Après la chute du Second Empire, le suffrage universel fut appliqué pour la première fois à la Réunion. L'équipement du pays commença avec la création d'une société pour effectuer les travaux de la ville du Port et un chemin de fer. Sur le plan général aucun fait saillant n'est à retenir avant la seconde guerre mondiale pendant laquelle la Réunion a subi un blocus économique très éprouvant pour sa population et pour son économie.

En 1946, l'histoire coloniale de la Réunion prend fin et, en même temps que la Martinique, la Guadeloupe et la Guyane, l'île est transformée en département français.

PAYSAGES TOURMENTÉS ET PRESTIGIEUX

UN VOLCANISME EXTRAORDINAIRE.

Le relief de la Réunion est formé par la superposition d'une série de volcans dont certains ont disparu à la suite de fissures et d'effondrements, créant des vallées et des cirques extrêmement tourmentés et abrupts. Des murailles de plusieurs centaines de mètres s'élèvent un peu partout, témoignant encore des terribles cataclysmes telluriques qui ont secoué le pays. Les visiteurs contemplent ces failles à Cilaos, à Mafate, au nord de Salazie, à l'Ilet Patience. L'érosion a adouci les formes de cratères ; elle a créé des excavations et provoqué des crevasses et des glissements de terrain.

Cependant le paysage qui s'offre à nos regards n'est pas uniquement l'œuvre de l'érosion pluviale. Beaucoup de zones en pente et des régions littorales n'ont pas changé depuis l'époque des cassures initiales, les pluies tropicales et l'érosion chimique n'ayant apporté que quelques transformations de détail.

Le télescopage chaotique déterminé par le volcanisme a produit une sorte de sélection naturelle. Deux volcans surplombant les autres sont restés les piliers géographiques de l'île : le système volcanique du piton des Neiges à l'ouest et celui de la Fournaise à l'est. Un troisième volcan beaucoup plus élevé s'est effondré ; de ses ruines modelées par l'érosion sont sorties les trois grands cirques de l'intérieur : Cilaos, Mafate et Salazie.

Au piton des Neiges, qui constitue le sommet le plus élevé de la Réunion, toute activité volcanique a disparu. En revanche, la Fournaise est un volcan actif. Sur ses pentes très fortes jusqu'à la mer descendent les coulées de lave. La plupart sont couvertes par une végétation très dense dans la région du Grand-Brûlé.

Sur ce socle volcanique se sont formés, par des décompositions de basalte, les sols de la Réunion. Les plus anciens de ces sols, c'est-à-dire ceux qui correspondent au système du piton des Neiges, sont malheureusement en voie de latéritisation. Ils sont les moins fertiles et, s'ils ne disposent pas de protection végétale suffisamment dense, ils se dégradent très rapidement. Les coulées très récentes du massif de la Fournaise sont stériles car elles n'ont pas subi encore de décomposition. Dans les autres parties de l'île, où prédomine un volcanisme intermédiaire, les terres

sont au contraire très fertiles. C'est la base nourricière d'un pays essentiellement agricole. Malheureusement beaucoup de ces terres fertiles sont situées sur des pentes trop fortes ou dans des endroits à accès difficile, ce qui les rend inutilisables. Sur le versant ouest, même si le relief est accessible, l'exploitation de certaines zones est handicapée par l'insuffisance et la mauvaise répartition des pluies.

Les chaînes de montagnes de l'intérieur de l'île constituent un immense barrage à l'alizé du sud-est qui apporte pluies et humidité. Ainsi, malgré sa petite étendue, la Réunion présente une très grande variété de climats selon l'altitude, l'orientation des cirques intérieurs et des vallées, l'exposition aux vents dominants. Le versant est, « au vent », est arrosé abondamment : 4 000 mm sur le littoral et 5 000 mm un peu plus haut sur la falaise à l'ouest de Sainte-Rose et de Saint-Benoît. L'humidité atmosphérique y est très élevée en saison chaude.

A l'opposé, le versant occidental « sous vent », situé à peine à 30 km de distance à vol d'oiseau, est aride. Entre Saint-Paul et Saint-Louis les moyennes annuelles des pluies dépassent à peine 750 mm. L'altitude complète l'aspect physique extrêmement varié et on trouve un changement très rapide de température entre la côte et les hautes terres, où se produisent des gelées blanches en saison fraîche. Il y a même de la neige sur les hautes montagnes.

Cette variété de climat, de relief et de végétation, fait de la Réunion, un extraordinaire microcosme géographique, qui frappe et fascine le visiteur qui va à la découverte de l'île.

En quelques heures, on passe des régions arides aux régions humides, de la chaleur accablante des côtes à la fraîcheur agréable des hautes terres.

La nature a concrétisé, dans cette immense maquette, toutes les ressources de son pouvoir créateur.

L'amateur de points de vues et de coups d'œil prestigieux, trouvera rarement ailleurs des satisfactions plus complètes qu'à la Réunion.

UN TOUR DE L'ILE PASSIONNANT.

La route de la falaise mène rapidement de Saint-Denis vers la côte Ouest et vers le cirque de Cilaos. Au bout d'une vingtaine de kilomètres, on aborde la partie aride de l'île laissant à droite la ville du Port, ville cosmopolite et prolétarisée comme tous les ports du monde.

A Saint-Paul, haut lieu historique et première capitale de la Réunion où naquit Leconte de Lisle, commence la zone balnéaire. L'air est pur

et sec, les pentes sont brûlées par la sécheresse. A Saint-Gilles, on découvre une belle plage qui s'étend sur douze kilomètres. Un lagon protège les baigneurs contre les lames de fond et les requins du large. Créoles et étrangers y goûtent les plaisirs de la plage et des sports nautiques. Ces dernières années on a construit beaucoup de coquettes villas de plaisance à Saint-Gilles. La physionomie de la vieille ville, comme endormie depuis le temps de la première colonisation, se transforme rapidement.

A proximité coule une magnifique cascade fraîche et ombragée. C'est la Ravine de Saint-Gilles qui attira déjà les premiers Européens débarqués à la Réunion au XVII[e] siècle.

Avant d'arriver à Saint-Gilles, à partir de Saint-Paul, on peut pénétrer à l'intérieur des montagnes et pousser jusqu'au Grand Bénard. Là, une magnifique perspective s'ouvre sur les cirques de Cilaos et de Mafate.

Une petite route mène à mi-altitude, sur le versant qui traverse Saint-Gilles-des-Hauts et Trois-Bassins. C'est une des plus belles parties de l'île. Elle est mieux arrosée que le littoral, la végétation naturelle est assez abondante, les cultures ne souffrent pas de la sécheresse. On se croirait dans un pays méditerranéen : jardins, orangers, citronniers, un peu de vigne. Mais les champs de canne, qui couvrent les pentes jusqu'à une certaine altitude, rappellent qu'on est bien à la Réunion. Comme dans les autres parties de l'île, les maisons sont fleuries aux fenêtres et, devant les belles demeures de type créole, de petits jardins d'agrément sont entretenus avec goût.

Sur le littoral, si on continue à descendre vers le sud, le paysage rocailleux et pelé des alentours de Saint-Leu disparaît rapidement et, dès le passage de la rivière Saint-Etienne, on rentre dans une zone plus riante et plus prospère. C'est la région de Saint-Pierre où la canne à sucre couvre entièrement les pentes jusqu'en bord de mer. Saint-Pierre est la deuxième ville de l'île, fière de son hôtel de ville installé dans les magasins de la Compagnie des Indes. Après une longue stagnation, elle essaie de rattraper le temps perdu en modernisant ses équipements publics et privés. Saint-Pierre se trouve au centre du périmètre irrigué du Bras de la Plaine, source de nouvelle prospérité non seulement pour la population locale mais pour toute l'île, qui aura enfin des produits de jardinage en abondance. Ensuite on touche la ville de Saint-Joseph, très joli centre rénové depuis la seconde guerre mondiale. C'est un pays agricole réputé pour ses riches récoltes de canne à sucre, de légumes et fruits, de fleurs et de thé.

L'extrême Sud de l'île autour de la ville de Saint-Philippe est à la

fois moins prenant, en tant que paysage, et économiquement plus pauvre. C'est de la rocaille qui s'effrite sur le versant abrupt du piton de la Fournaise. La végétation est maigre, le relief chaotique ; la mer houleuse se brise sur les rochers désordonnés de la côte. Là, vit une population de pêcheurs et de petits agriculteurs qui, faute de terrains suffisants aux alentours, doit aller travailler sur le domaine de la côte Est ou de la région de Saint-Pierre.

Passé les laves récentes et stériles du Grand-Brûlé, la végétation reprend soudainement. On entre en pays tropical humide. La route traverse une dense forêt à lianes, où l'on peut trouver, parmi les épais feuillages des arbres, les fleurs ou les gousses des vanilliers qui apprécient particulièrement ce climat humide et ce sol volcanique.

A Saint-Benoît, on est en pleine côte Est sucrière : ville commerçante où une classe moyenne aisée connaît une prospérité ininterrompue au milieu des vastes plantations de canne, source de revenus importants et réguliers. Saint-Benoît est également la base d'approvisionnement du cirque de Salazie vers lequel mène une route sinueuse à travers des gorges impressionnantes. Longtemps assez isolée, cette partie intérieure de l'île est maintenant d'accès facile, et touristes étrangers et créoles y affluent de toutes les parties de l'île, notamment pendant les week-ends.

De vertigineuses parois rocheuses se dressent au bord de la route qui mène à Hell-Bourg. On aperçoit sur ces falaises, à des centaines de mètres de hauteur, un chapelet de sources et de cascades se succédant en ligne droite et se jetant dans les vallées profondes. C'est la nappe phréatique qui débouche ainsi directement sur la faille comme un immense rideau liquide.

La plus belle contrée de l'île reste sans doute le cirque de Cilaos, vision grandiose qui exerce sur les visiteurs un tel pouvoir d'attraction qu'on y revient maintes et maintes fois sans se lasser. A chaque tournant, on découvre des perspectives inattendues et vertigineuses sur les vallées escarpées au fond desquelles des rivières sinueuses descendent en cascades vers le fond du cirque. Par ses gouffres, la silhouette de ses montagnes, la ciselure étonnante de ses cimes érodées, Cilaos transporte et frappe tous ceux qui s'y rendent. Avec son climat frais et sec, sa station thermale d'altitude, les multiples attraits qui enchantent les visiteurs — sans oublier la production des belles pièces de broderie sorties des mains d'habiles ouvrières — l'avenir touristique de Cilaos est un des plus prometteur des îles de l'océan Indien.

UNE MOZAÏQUE RACIALE EN VOIE D'INTÉGRATION

LE CREUSET CRÉOLE.

On trouve difficilement l'exemple d'une population formée d'apports raciaux si différents qui aient pu, en si peu de temps, s'intégrer vers un fusion de plus en plus intense des différents groupes en présence : Européens, Malgaches, Noirs d'Afrique, Malabars, Chinois sont pris dans ce brassage général, favorisé par la petitesse de l'île et la forte densité de population.

L'adoption de ce qu'on appelle « mentalité créole », c'est-à-dire des modes de vie et de pensée, du patois, malgré les légères différences qui peuvent subsister selon le groupe d'origine ou la région de l'île, s'est faite à une vitesse record. Les Chinois et les Malabars, arrivés pour la plupart depuis moins d'un siècle, bien qu'étant descendants d'ancienne et prestigieuse civilisation, jaloux de leur valeur et de leur continuité, se sont mêlés eux aussi très rapidement à la communauté créole, à cet extraordinaire « melting-pot ». De son côté, la population d'origine blanche, en dehors de rares exceptions, a accueilli favorablement les Asiatiques et les Africains. Il y a eu et il existe encore, comme partout, un comportement et une mentalité que l'on peut qualifier de racistes, surtout vis-à-vis des Cafres et des Malabars très teintés, mais, pour la masse des créoles, eux-mêmes souvent métissés, la couleur de la peau ne constitue pas un motif de discrimination sociale systématique.

Contrairement à l'île Maurice, où la population indienne est numériquement prépondérante, à la Réunion les différents groupes raciaux sont représentés d'une manière très équilibrée, ce qui facilite le mélange au sein de chaque race. Aucun groupe ne risque d'assimiler complètement les autres.

La population d'origine blanche, les Blancs de la Ville, les Grands Blancs, les Petits Blancs des Hauts, les Européens d'origine récente constituent environ 30 % de la population créole. Les Malabars et les Chinois racialement purs ou métissés y entrent pour au moins 25 %. Le reste est formé par des métis et par des gens de couleur, des plus clairs aux plus teintés. La répartition régionale des différents groupes raciaux est très variée. La population noire est fixée autour des grandes

plantations et des usines. Une des régions les plus typiquement noires se trouve au nord de Saint-Pierre, où se succèdent des agglomérations de colons cafres travaillant chez les grands propriétaires ou dans les usines. Ces agglomérations, comme tant d'autres à la Réunion, portent des noms pittoresques : Ligne des Bambous, Ligne du Paradis, Ligne des Cabris, Bois d'Olive, Rivière d'Abord. Les zones d'altitude, les plateaux, les contreforts et les cirques au-dessus de 600 mètres sont habités essentiellement par des Blancs. Ainsi la plaine des Cafres, plateau très élevé au milieu de l'île, malgré son nom, est uniquement occupée par des Petits Blancs. Son nom n'est qu'un souvenir du marronnage des esclaves noirs pendant les siècles derniers.

A ce mélange racial, correspond une grande diversité de noms de famille, et c'est par ce côté qu'on peut reconnaître facilement l'origine lointaine de certains créoles. Les descendants de pionniers sont fiers de porter les noms des premiers habitants : Hoareau, Rivière, Fontaine, Hibon, Benard. Les Malabars ont essayé souvent de donner des consonances françaises à des noms indiens (Virapin, Virapoulle, Ponin-Ballom). Mais le plus souvent, l'origine indienne des noms apparaît directement : Vingadassalom, Ramassamy, Marimoutou, Nillémogom, Atchiama-Gangata.

Quant aux descendants des anciens esclaves, leurs ancêtres ont reçu des noms avec la liberté et, après 1848, les officiers d'état civil ont manifesté beaucoup d'imagination, de fantaisie ou de malice en trouvant des noms aux nombreux effectifs qu'ils devaient inscrire dans les actes officiels, d'où l'extraordinaire amalgame de noms qui évoquent parfois des souvenirs classiques ou qui sont d'une fantaisie totale : Abélard, Osiris, Hérodote, Amilcar, Tibère, Trajan, Aboukir, Danton, Sénégal, Zuiderzée, Charlemagne, Jigurta, Putiphar, Nickel, Boulevard, Croquemort, Galopine, Euphrasie ou Irementienne.

ASPECT DE VIE CRÉOLE.

Pour certains aspects de la vie quotidienne, les créoles des différentes provenances ethniques ne se distinguent pas beaucoup entre eux. L'habillement est, pour toute la population, de plus en plus influencé par la mode citadine. Les anciens particularismes vestimentaires ont disparu, sauf parfois dans les jours de fête et les grandes cérémonies religieuses où les Malabars, par exemple, s'habillent à l'indienne.

L'usage de la chaussure et des sandales s'est généralisé, mais souvent les campagnards préfèrent aller au marché ou au travail pieds nus,

parce qu'ils ne sont pas habitués à se chausser. Dans les campagnes on porte le traditionnel chapeau créole de feutre mou.

En fin de compte, l'allure vestimentaire des Réunionnais n'a plus rien d'exotique, même dans les campagnes. Les fameuses robes créoles à volants, en satin de couleurs vives, ne sont portées que rarement. L'évolution a été plus rapide ici que dans les Antilles où l'on peut trouver encore les élégantes et charmantes toilettes féminines d'autrefois.

En revanche, pour ce qui est des habitudes alimentaires, les Réunionnais sont restés fidèles à leurs plats traditionnels, à base de riz, de manioc et de « grains » : pois du Cap, haricots, etc. Les plats de viande et de poisson sont toujours accompagnés de sauces extrêmement pimentées, ce sont les fameux « rougails » faits à base d'aliments divers : tomates, mangues, pistaches, mélangées à de fortes quantités de piment.

Dans les repas plus importants, après le traditionnel verre de rhum, on sert les rougails — sur la table ils sont disposés dans de petits bols et on ajoute ces mets dans son assiette, à volonté — et les caris : cari de poisson, cari de chèvre ou de mouton, cari de poulet.

De nombreux Malabars mangent très rarement de la viande de bœuf. Ils sont des semi-végétariens, et la consommation de viande de chèvre et de poulet a lieu surtout après les sacrifices rituels où ces animaux ont été immolés.

Scolarisation et intégration raciale. Sur le plan culturel, le mélange créole s'opère à travers la scolarisation et la langue.

L'effort de scolarisation effectué ces vingt dernières années est remarquable. En 1947, la plupart des Réunionnais étaient illettrés et il n'y avait que quelques dizaines de classes dans toute l'île. A la fin de l'enseignement secondaire, il n'y avait pas plus de vingt bacheliers. Actuellement, environ 80 % des jeunes fréquentent des établissements scolaires. Il manque certes, des maîtres d'origine réunionnaise, mais des écoles normales vont être créées pour former des instituteurs originaires de l'île.

Les lycées de Saint-Denis et du Tampon accueillent plus de trois mille jeunes de toutes conditions et de toutes origines raciales.

Enfin, il y a un début d'enseignement supérieur à Saint-Denis, pour le droit, les lettres et les sciences. L'enseignement technique et professionnel est cependant insuffisant et cette anomalie doit être corrigée rapidement si l'on veut associer l'élite réunionnaise au développement du département.

Actuellement trop de postes, à tous les échelons, sont occupés par des métropolitains qui bénéficient de substantiels avantages financiers,

pendant leur séjour à la Réunion. Ce grand nombre de « Zoreils faiseurs de C.F.A. », provoque souvent des mésententes et des jalousies, surtout quand les postes occupés par eux pourraient être confiés à des originaires de l'île.

Le patois créole. Si le français moderne pénètre de plus en plus à la Réunion, grâce à la scolarisation, une bonne partie de la population parle encore le pittoresque patois créole.

Suivant les lois du moindre effort linguistique, les Réunionnais ont « arrondi » le français courant en supprimant par exemple les R et les CH.

Ils disent « rende » pour « rendre », « die » pour « dire », « chabon » pour « charbon ». L'article est supprimé fréquemment ainsi que les prépositions. Cela donne des expressions comme celles-ci :

Mi die à où : je vous dis.

Mi va : je m'en vais.

Mi gagne pas : je n'arrive pas à faire telle ou telle chose.

Le placement des Z euphoniques devant certains mots est rendu célèbre par les termes « Zoreil » et « Z'arabe », par lesquels les Réunionnais désignent les Français métropolitains et les Indiens d'origine musulmane.

La tournure de la phrase est caractéristique et souvent on entend, lors d'une conversation, votre interlocuteur répondre, quand il est d'accord avec ce que vous affirmez :

— Ça même !

— Ça même, même !

— Ça même, même, même !

LES CHINOIS.

La plupart des Chinois de la Réunion sont originaires de Canton. Ils sont arrivés dans l'île à partir de la fin du XVII[e] siècle. Ils tiennent la plupart des boutiques d'épicerie et les bazars.

Ils s'assimilent au bout d'une ou deux générations en délaissant peu à peu leurs normes de vie traditionnelles telles que le retour du cercueil, le culte ancestral, les pratiques bouddhistes et autres. Les mariages mixtes entre Chinois et créoles sont actuellement assez fréquents. La plupart des jeunes Chinois nés dans l'île ont opté pour la nationalité française et leur mode de vie et de travail sont fortement créolisés. Mais il serait étonnant que toutes traces d'une civilisation millénaire aient pu disparaître aussi facilement et en si peu de temps. Aussi

retrouve-t-on, fût-ce sous une forme atténuée, certaines coutumes chinoises, comme par exemple le jour de l'an chinois, qui est célébré d'une manière plus ou moins bruyante dans le cercle de famille.

L'alimentation quotidienne des Chinois est semblable à celle des créoles, à base de riz, de grains et de rougails divers.

Une véritable osmose s'opère ainsi entre Chinois et autres Réunionnais, osmose accélérée encore par la scolarisation massive de la jeune génération, par l'adoption du christianisme, et par le désir de s'installer définitivement dans ce département français.

Les Chinois de la Réunion ont une position économique assez honorable et leur activité lucrative leur donne souvent une place sociale enviable. Leur assimilation à la société créole est d'autant plus rapide que, du côté des Réunionnais d'origine blanche, il n'y a pas de résistance ni de réserves entretenues d'une manière systématique contre la communauté chinoise.



Fig. 18. — *La tradition du « dodo », oiseau aujourd'hui disparu, se perpétue dans le folklore réunionnais*

Si entre Chinois et créoles, il n'y a pas de problèmes, j'ai pu constater en revanche de fortes animosités entre des Chinois ancien-

nement arrivés et partiellement assimilés au milieu créole, et les Chinois arrivés fraîchement dans l'île. Ces derniers se montrent beaucoup plus réservés, ombrageux et un peu jaloux du succès obtenu par les premiers. Ils semblent marqués par les mouvements politiques actuels de leur patrie d'origine, que ce soit Formose ou la Chine continentale.

LES « Z'ARABES ».

Moins nombreux que les Chinois, des musulmans d'origine indo-européenne, les « Z'Arabes », selon la prononciation créole, sont arrivés par petits groupes de la province de Goujerat, en Inde.

Ils détiennent à la Réunion la plupart des commerces du textile, de la chaussure et de l'ameublement. Ils assurent non seulement la partie commerciale, mais encore la fabrication des articles, sur place.

Leur fidélité à l'Islam les tient un peu à l'écart du creuset réunionnais, et le brassage avec les créoles ne s'opère encore que dans des cas assez rares.

La vie religieuse occupe une grande place pour ce groupe plus ou moins fermé : prières, ablutions, dîmes, pèlerinage à La Mecque. Séparée complètement de son milieu d'origine de l'Inde, cette petite communauté trouve dans son organisation religieuse et dans les pratiques islamiques le sentiment qui assure sa survie en tant que groupe particulier. Son attitude devant les autres religions et devant les autres groupes de l'île n'est cependant ni rigide ni fanatique. Son particularisme ne s'exprime pas de manière voyante ; on n'observe ni ostentation ni crispation dans cette volonté de conserver la tradition islamique de rite sunnite auquel ils appartiennent.

Une telle attitude semble leur permettre de coexister sans histoires avec la population créole. Malheureusement reste l'aspect économique et social de leur position. Ce sont généralement des « richards ». Ils sont à la tête de grosses affaires et détiennent des capitaux importants, constituant ainsi une classe dominante et privilégiée. C'est là que le bât blesse et leur situation risque de s'aggraver un jour. Il est permis de penser à ce qui s'est produit à Zanzibar et au Kenya, où la classe des commerçants, maîtresse d'un large secteur de l'économie moderne, a été dépouillée et expulsée sous la pression de masses nationales appauvries et envieuses. A Zanzibar, il y eut même des massacres et toute la communauté fut éparpillée. Les Z'Arabes de la Réunion qui, par leur sens des affaires, leur esprit d'entraide et grâce aussi à leurs relations commerciales et financières en dehors de l'île, sont en train d'accumuler des richesses

considérables, risquent aussi, finalement, d'essuyer la réaction des populations et de subir l'hostilité de la classe moyenne créole en train de se former.

Le caractère de groupe fermé qu'ils désirent préserver bien que de manière extrêmement discrète ainsi que l'air de supériorité qu'on leur prête volontiers, constituent un danger. J'ai pu observer moi-même, lors de contacts avec des notables « z'arabes » de Saint-Pierre, qu'ils montrent en effet une sorte de complexe de supériorité, une allure quelque peu distante, sinon condescendante, vis-à-vis des pauvres bougres de créoles qui doivent gagner péniblement leur vie dans les plantations de canne.

LES MALABARS.

Le peuplement de la Réunion — escale sur la route des Indes françaises — a été depuis toujours tributaire des apports indiens. Artisans, domestiques, travailleurs engagés sous contrat et installés plus tard comme cultivateurs libres, ont contribué fortement à l'accroissement de la population. Pendant le siècle de la traite des Noirs, c'est vers l'Afrique qu'étaient tournées les Compagnies en quête de la main-d'œuvre nécessaire aux plantations. La traite des esclaves permettait un approvisionnement en « matériel humain » abondant. Mais, après l'abolition de l'esclavage, en 1848, l'émigration indienne à grande échelle constitua une solution de rechange très appréciée. Elle était absolument indispensable aux planteurs, qui voyaient leurs domaines chaque année davantage désertés par les anciens esclaves noirs. Une fois affranchis, ceux-ci préféraient en effet défricher des terres nouvelles à l'intérieur de l'île, même si elles étaient peu fertiles ou d'accès difficile, de manière à rompre totalement avec leur cadre de vie antérieur.

Dès 1849, plus de huit mille coolies arrivent comme travailleurs contractuels à la Réunion. Mais l'Angleterre s'oppose bientôt à cette migration. Une convention internationale intervient finalement entre la France et l'Angleterre pour régler l'engagement des travailleurs d'origine indienne à la Réunion. Ceux-ci reçurent, une fois installés dans l'île, le droit d'être naturalisés Français et d'exercer d'autres métiers que celui d'agriculteur. Ainsi, bien que devant théoriquement rentrer chez eux à la fin de la période prévue dans leur contrat, la plupart des émigrés n'en faisaient rien et leur rapatriement commençait à se faire de plus en plus rare. Les mariages mixtes et la rapide assimilation des modes de vie créoles ont, dès le début, permis aux Indiens de trouver leur place

dans une île où tous ceux qui arrivaient de l'extérieur pour contribuer au travail manuel dans les plantations étaient en principe bienvenus.

En 1910, sur trente mille Réunionnais d'origine indienne, moins de huit mille étaient encore considérés officiellement comme des immigrés, les autres étant déjà assimilés et naturalisés. A la veille de la deuxième guerre mondiale, il n'y avait plus à la Réunion que quelques immigrés indiens non naturalisés.

Selon des estimations résultant de statistiques récentes, un quart de la population réunionnaise actuelle peut être considéré comme ayant une ascendance indienne. Leur nature prolifique et robuste et la rapide assimilation de leur race au sein de la masse créole ont permis aux Malabars d'occuper une large place — moins prépondérante toutefois que dans l'île Maurice voisine.

Les immigrés étaient originaires de la côte de Malabar et, pour la plupart, provenaient de l'Etat de Madras et de celui de Mysore. Certains d'entre eux avaient déjà travaillé à Pondichéry. Le nom de Malabar est pris dans un sens extensif et donné à tous les Indiens du Sud, les Dravidiens, dont les caractères physiques et la langue les distinguent vraiment des Indiens du Nord. Le groupe ethnique principal parmi les Malabars est celui des Tamouls, et cette origine explique le fonds culturel très homogène des Indiens de la Réunion. Cela diffère de ce qui se passe à Maurice où la provenance, beaucoup plus diversifiée des émigrés indiens, aboutit à la survivance d'une multitude de formes et de traditions culturelles.

Les recherches récentes de M. J.-F. Dupon viennent de déterminer quels sont les résidus de l'organisation sociale et des traditions religieuses et culturelles typiquement indiennes subsistant encore aujourd'hui à la Réunion.

Les séquelles du système des castes semblent d'autant plus atténuées que les émigrés étaient originaires de l'Inde méridionale où ce système ne fut introduit que beaucoup plus tard par des missionnaires brahmanes venus du Nord.

En pays tamoul, par exemple, toute une série de castes intermédiaires entre les brahmanes et les sudras ont toujours été peu différenciées.

Un des moyens permettant de constater la persistance des castes dans la population indienne immigrée à la Réunion est la présence des suffixes et des particules honorifiques propres aux différentes castes, attachés aux noms des individus. Dans ce but, on a examiné les anciens registres portant les noms des immigrés que l'on a comparés à ceux des listes électorales actuelles.



Le Grand Bassin près de la plaine des Cafres, avec au fond de la vallée, l'agglomé-



Planteur de canne à sucre, d'origine blanche.

Coupeurs de canne Malabars.

On a pu ainsi conclure qu'il n'y a pas trace de brahmanes à la Réunion mais, en revanche, on y trouve des représentants des castes moyennes : commerçants, propriétaires fonciers, etc. Il y a également des descendants de personnes appartenant aux castes inférieures : pêcheurs et paysans pauvres. Quant aux intouchables, il est difficile de les identifier avec précision car, parmi les immigrants de cette origine, beaucoup semblent avoir adopté dès l'arrivée une transcription déformée du suffixe les désignant. Cependant beaucoup de Malabars doivent être à l'origine plutôt des « hors caste », descendant des populations tamoules non encadrées par l'hindouisme. Leurs noms n'ont pas de suffixes et ce sont souvent des sobriquets se référant à des qualités ou à des défauts, ou encore à des circonstances particulières de la vie de l'intéressé.

Dans les classes moyennes, on peut remarquer la position sociale élevée des propriétaires terriens malabars. On peut les identifier d'après le suffixe honorifique *pillaï*, qui a donné « poulle ». Exemple : Samourgompoulle. Les membres de cette sous-caste occupent des positions hiérarchiques assez élevées à l'intérieur du groupe malabar. Ce sont généralement des commerçants, des transporteurs, ils exercent des professions libérales. Il y a une solidarité certaine entre les « pillaï », qui se renforce encore par des alliances matrimoniales à l'intérieur de leur groupe.

En bas de l'échelle professionnelle, une foule de petits métiers sont exercés par des migrants, originaires certainement des basses castes : colporteurs, barbiers, bouchers, blanchisseurs. Ce sont typiquement les métiers réservés, dans le système hindou, aux castes inférieures et aux intouchables.

(Les manifestations culturelles et religieuses typiquement malabares, seront présentées plus loin au sujet de la population indienne de l'île Maurice. Elles sont en effet très semblables dans les deux îles.)

LE RÈGNE ABSOLU DE LA CANNE À SUCRE

GRANDS PROPRIÉTAIRES ET PETITS COLONS.

Si brillante fût-elle pendant un certain temps, l'économie caféière devint vulnérable dans un domaine essentiel : le marché. Au début, Bourbon était seul fournisseur de l'Europe en café, mais la concurrence de la Martinique et, ensuite, de Haïti, lui enleva sa place privilégiée. En

outre, les plantations de café résistent mal aux cyclones qui s'abattent régulièrement sur l'île. Elles ne conservent pas bien le sol des pentes qui s'appauvrit graduellement sous l'action des fortes pluies tropicales. Enfin les événements politiques qui ont secoué l'île après la Révolution, et la rivalité franco-britannique, causèrent de grands dommages à la prospérité basée sur la seule culture caféière. A la monoculture caféière succède celle de la canne à sucre.

Cette activité s'étend sur deux tiers des terres cultivées, et ses produits — sucre, rhum, mélasse, alcool, bagasse — représentent 99 % des exportations en tonnage et 90 % en valeur. Neuf travailleurs agricoles sur dix y sont employés. Cette culture n'est pas particulièrement compliquée sur le plan agricole. La plantation se fait par bouturage, et l'entretien, de même que les récoltes, ne demande pas une expérience très poussée. L'écoulement des produits fut en général garanti en France pour des quantités déterminées de sucre, d'alcool et de rhum, à des prix calculés à l'avantage des Réunionnais, ce qui explique le succès et la permanence de l'exploitation.

Une grande partie de la production de canne est réalisée sur de grands domaines appartenant à de riches familles créoles. Il y a des domaines de plus de cent hectares, provenant des anciennes concessions du temps de l'île Bourbon. Il y a aussi des domaines plus récents créés par des rachats et par des remembrements de terres. Le nombre de domaines de plus de cent hectares est d'environ cent cinquante ; douze s'étendent sur plus de mille hectares. C'est un pays de gros propriétaires fonciers, alors que la grande masse des cultivateurs ne disposent que de lopins très exigus.

Les petites propriétés, qui intéressent presque les trois quarts des agriculteurs, n'occupent que sept pour cent de la surface cultivable tandis que les grandes propriétés couvrent soixante-dix pour cent du sol réunionnais.

Sur le plan régional, on observe que les grands domaines sont plus étendus sur la côte orientale, où l'on trouve de grandes sociétés d'exploitation avec une nombreuse population noire et malabare travaillant sur les domaines. Dans la partie occidentale, la population blanche est plus nombreuse et la situation foncière est quelque peu différente car les petites exploitations sont plus nombreuses que les grandes propriétés.

Dans les Hauts, chez les Petits Blancs, la grande exploitation est presque inexistante. Cette population blanche a partagé les terres dont elle disposait d'une manière plus égalitaire au fur et à mesure de leur défrichement et de leur mise en valeur.

Entre Saint-Benoît et Saint-Denis dominent les grandes propriétés

de type moderne où le travail sous forme de colonat partiaire est progressivement remplacé par l'exploitation directe. Et un peu partout les exploitations modernisent leur matériel et enregistrent de nets progrès dans les résultats obtenus.

Le système du colonat partiaire reste cependant très répandu à travers toute l'île. C'est une forme de métayage très particulière à la Réunion, et son origine doit remonter au XVIII[e] siècle, au temps où les premiers Blancs restés sans terre se réfugièrent dans les Hauts où ils défrichèrent des lots indépendants des grands domaines. Mais leurs cultures étaient pauvres et leurs revenus maigres car, sur les hautes terres, on ne peut faire de riches productions tropicales. Les Petits Blancs revinrent travailler sur les domaines cultivés en canne à sucre. Là, ils passèrent des accords verbaux avec les Grands Blancs propriétaires de domaines. Ces derniers restaient, bien entendu, les propriétaires, en donnant aux Petits Blancs — qui souvent, étaient leurs parents — une partie des récoltes réalisées en échange du travail effectué. Actuellement, cette forme d'association est régie par de multiples lois, dont les plus récentes ont pour objectif de protéger les colons et de faciliter leur accession à une propriété rurale individuelle.

Les récoltes sont partagées généralement dans la proportion de deux tiers pour le colon et un tiers pour le propriétaire. Le colon doit cultiver en bon père de famille les terres auprès desquelles il a établi généralement son domicile et qui lui ont été concédées par le propriétaire. Il doit se conformer aux instructions données par celui-ci, payer les frais de culture, participer au prorata des frais de transport et entretenir les canaux et les chemins d'exploitation.

Actuellement le colon dispose obligatoirement d'une petite surface de terrain dont il peut jouir personnellement et, s'il quitte le domaine, il aura un droit d'achat prioritaire sur cette parcelle. Les contrats de colonat sont désormais obligatoirement établis par écrit, et toutes les conditions y sont définies avec précision. Toutes ces mesures tendent à relever la condition sociale des colons que la longue habitude de travail presque servile et passif a privés de moyens de vie plus substantiels.

Les récoltes de canne sont traitées dans les usines de l'île : douze en tout, qui produisent quinze pour cent du sucre consommé dans l'ensemble de la France. L'industrie du sucre est saisonnière ; elle ne fonctionne pas dans la période de juillet à décembre. Chaque usine emploie cent à cent cinquante ouvriers dont beaucoup sont des Malabars qui se succèdent de père en fils chez le même employeur. Ces établissements possèdent également des distilleries de rhum dont la fabrication est très simple sur le plan industriel et le prix de revient plus avantageux

que celui du sucre. La vente du rhum en France est contingentée ; mais la consommation locale atteint presque la quantité exportée et s'élève à plus de dix litres de rhum, à environ 50°, par habitant et par an, sans compter la boisson de fabrication clandestine. Chaque créole vide chaque jour plusieurs verres bien remplis de « petit blanc » ! Il est vrai que la consommation de vin et de bière est faible mais, malgré cela, les méfaits de l'alcoolisme pour une population mal alimentée et souvent peu robuste, ont été soulignés par beaucoup d'observateurs de la société créole.

MONOCULTURE OU DIVERSIFICATION ?

Le point faible de l'économie réunionnaise réside dans l'insuffisance de la production en vivres, non seulement pour nourrir la population des villes, mais aussi celle des campagnes. J'ai rencontré maints petits cultivateurs ou colons dans les environs de Saint-Pierre, à la Ravine des Cabris ou à Mahavel, lieux réputés autrefois pour leurs jardins fertiles et leur prospérité basée sur les cultures vivrières. Un siècle de monoculture de la canne à sucre a suffi pour transformer toutes ces riches contrées en une région dépourvue de ce qui est nécessaire à l'alimentation quotidienne des familles.

Les plantations de canne à sucre, en effet, étant plus rentables et demandant en principe moins de travail, ont envahi peu à peu toutes les terres disponibles, sauf au haut des pentes, où le froid empêche la canne de pousser. Les grands propriétaires, tentés par les revenus réguliers que la canne à sucre procure, ne réservent que très peu, ou pas du tout, de terrain pour les cultures alimentaires qui, par ailleurs, posent trop de problèmes agricoles et commerciaux. Les cultivateurs sans terre et les colons sont obligés de suivre les décisions des propriétaires ; ainsi, d'une génération à l'autre, le sens de la petite culture tend à disparaître et les cultivateurs se sont habitués à la vie de salariés qui achètent le moindre fruit ou légume qu'ils auraient pu produire facilement dans leurs jardins.

Avec des gains annuels de 100 000 à 200 000 F C.F.A. correspondant à 2 000 ou 4 000 F français auxquels s'ajoutent des prestations familiales, les ménages des campagnes vivent très médiocrement. Ils sont constamment endettés chez les commerçants chinois de l'endroit et facilement sous-alimentés. La forte consommation de rhum par les hommes grève obligatoirement le budget des ménagères et ce sont, en fin de compte, les enfants qui en subissent les conséquences. Ils sont dans

beaucoup d'endroits sous-alimentés ou mal alimentés et il est douloureux de constater que, dans un pays où tout pousse de manière spectaculaire, les enfants privés de fruits et de légumes puissent manquer de vitamines. C'est une des principales raisons pour lesquelles, depuis de nombreuses années, on discute à la Réunion dans tous les milieux — chez les techniciens métropolitains, dans l'intelligentsia créole et les milieux politiques — pour savoir s'il faut garder la primauté à la canne à sucre ou s'il faut encourager une diversification des cultures. Il y a certes des raisons économiques touchant notamment la limitation des débouchés du sucre, mais l'aspect social de la sous-alimentation dans les campagnes entre en ligne de compte pour plaider en faveur d'un changement des habitudes et des structures.

La vocation sucrière de l'île est affirmée avec force par la plupart de ceux qui sont intéressés de près ou de loin à cette production, et ils sont naturellement les plus nombreux. Il est évident que la canne à sucre, si on se place uniquement sur le plan de la rentabilité, constitue l'activité la plus intéressante à l'heure actuelle, comme elle le fut dès le début de son développement. Elle bénéficie de débouchés, limités certes mais jusqu'ici garantis. (Il n'en est pas de même pour la culture des plantes à parfum, par exemple — géranium ou vétiver — dont la production est assujettie à des marchés aléatoires et étroits.)

Ce qui plaide d'une manière décisive en faveur de la canne à sucre, est sa résistance aux cyclones et aux fortes pluies tropicales. Après les différents essais de grandes cultures de rapport — café, vanille, plantes à parfum — c'est bien la canne à sucre qui est malgré tout la culture la mieux adaptée au climat de l'île. Elle est adaptée également à la mentalité des gens. Ce n'est pas uniquement une activité économique, c'est toute une tradition. Elle correspond à des modes de vie maintenant bien ancrés dans les différentes couches de la population. C'est une civilisation. Les paysages insulaires l'intègrent intimement en une ceinture verdoyante ou argentée. Ondoyant sous les brises océaniques ou résistant aux fortes averses, les plantations de canne à sucre semblent indissociablement liées à la vie naturelle, à la destinée écologique, à la fonction économique de l'île.

Les créoles apparaissent eux-mêmes comme modelés par le rythme et par les exigences des plantations. La pyramide sociale reflète cette sorte d'équilibre spontané, peu démocratique et archaïque certes mais solidement établi, entre les groupes de races et de niveaux économiques et culturels différents. En haut de cette pyramide la couche dominante et possédante d'origine européenne, descendant parfois en ligne directe des premiers occupants : grands propriétaires, usiniers, notables, hommes

politiques, membres des professions libérales. Tous sont à un titre ou à un autre intéressés, tirent leurs revenus, exercent leur influence ou leur domination par et pour la culture de la canne.

Au centre de la pyramide, une multitude de groupes et d'intérêts gravitent autour des usiniers et des propriétaires. Certains poursuivent de père en fils des ambitions familiales tacites, des objectifs de carrière discrets mais tenaces : employés et contremaîtres dans les usines et dans les petites et moyennes plantations, cultivateurs disposant en toute propriété de quelques hectares de canne. Ces derniers désireraient agrandir leur patrimoine mais, quand la gestion de leur propriété ou les équipements nécessaires rendent impossible une telle ambition, ils aliènent une parcelle de liberté pour acquérir un peu plus de sécurité à l'ombre d'un « grand patron », puissant dans la région. Il y a aussi les commerçants et les artisans de la ville et des campagnes, dont l'activité et la prospérité sont étroitement liées aux résultats des campagnes de canne à sucre.

La base très large de la pyramide supporte cet édifice d'une manière plus ou moins consciente, plus ou moins patiente. Dans les milieux vraiment politisés, dans les petites « ceintures rouges » autour des domaines et des usines, j'ai entendu des critiques véhémentes contre les « latifundiaires », bien que le caractère explosif de la situation sociale qu'on avait connu à la Réunion après la guerre, se soit grandement atténué.

La grande masse des colons et des petits cultivateurs reste malgré tout intégrée par passivité et par absence d'autres perspectives concrètes à cet univers social bâti sur la prospérité de la canne. Parfois même, ce sont eux, si paradoxal que cela puisse paraître, qui sont le plus attachés au système. J'ai eu l'occasion de constater cela en bavardant avec des colons habitant des cabanes en planches entourées de grosses tiges de bambou, à quelques pas de l'agglomération de Bois d'Olive. Je leur demandai s'ils étaient partisans de la réduction de la culture de la canne pour laisser davantage de terre pour les produits alimentaires. « Non, me répondit leur porte-parole, pourquoi changer tout ce qui existe, car la canne à sucre est tout pour nous ! Quelle culture serait plus rentable et nous rapporterait plus d'argent chaque année, même en ne touchant que deux tiers du prix de vente à l'usine ? On ne comprend pas pourquoi les techniciens qui viennent de France nous proposent de réduire les surfaces de culture de la canne. Nous aimerions, certes, avoir un lopin de terre pour le jardinage, mais on s'en privera plutôt que de jeter tout par terre. Pensez aussi qu'avec le cyclone de l'année dernière, quand arbres et jardins ont été rasés, il n'y a que la canne qui ait résisté et nous avons pu repartir ensuite dans la vie... »

En fait, c'est le sentiment d'une sécurité apportée par des revenus réguliers, si réduits soient-ils, qui pousse ces colons à défendre le *statu quo* et les modes de travail actuels, sans aller plus loin. Leur attitude est logique. En tant que colons, ils sont associés aux résultats des exploitations en contrepartie d'un travail simple qu'ils doivent fournir dans la plantation. Cependant ils n'ont pas le souci du propriétaire. C'est à celui-ci que revient la charge de défendre les débouchés actuels, d'en réclamer de nouveaux, d'intervenir directement ou en groupe auprès des autorités départementales, ou sur le plan national, pour sauvegarder la position privilégiée en matière de prix et de contingentement à laquelle l'île est habituée depuis de longues années. C'est aussi au propriétaire de se préoccuper des améliorations techniques, de l'accroissement des rendements, des aménagements nécessaires pour le domaine.

Grands et petits exploitants, patrons ou travailleurs, se trouvent ainsi plus ou moins solidaires dans ce monde régi par la monoculture de la canne à sucre. Chacun trouve, à son niveau et à sa manière, des raisons pour sauvegarder la place prépondérante qu'elle a acquise.

Bénéficiaires d'une longue tradition protectionniste, pourquoi les Réunionnais se mettraient-ils soudainement à augmenter ou à réduire de leur propre gré cette activité privilégiée ? On comprend leur réflexe de défiance et on peut s'expliquer les difficultés que rencontrent les responsables de l'économie de l'île dans leurs essais de rationalisation et de diversification des cultures.

L'IRRIGATION.

Cette présentation des choses ne doit évidemment pas pécher par la généralisation. Il y a de nombreuses exceptions. On trouve des attitudes novatrices d'un côté et de l'autre. Il y a des propriétaires d'avant-garde et des colons de choc. Des idées nouvelles se trouvent un peu partout et des situations régionales particulières exigent des solutions différentes de celles défendues communément.

L'espoir de mieux nourrir un jour les créoles avec les produits de leurs jardins et de leurs étables, est lié à la fois au développement de l'élevage et de l'irrigation. Cette dernière compte énormément dans les régions « sous vent ». L'exemple le plus éloquent, est celui du périmètre dit du Bras de la Plaine, situé entre Saint-Pierre-Petite-Ile et Tampon. Les usines pourront tourner avec des quantités de canne au moins aussi importantes que celles produites jusqu'ici, mais l'augmentation de rendement permettra de dégager quelques milliers d'hectares

pour des cultures vivrières irriguées. C'est une des réalisations agricoles les plus importantes de la Réunion. La plupart des sommes nécessaires aux aménagements hydrauliques, très coûteux, ont été accordées au département de la Réunion par le Marché commun.

Ailleurs, dans d'autres zones côtières trop arides, insuffisamment fertiles ou trop en pente, de même que sur les Hauts et dans le cirque intérieur, la canne à sucre ne peut être cultivée. Dans ces endroits, on développe tout naturellement des cultures vivrières, et la population s'y prête volontiers. D'autres activités sont particulièrement encouragées actuellement : l'élevage bovin et porcin et le reboisement ; elles doivent, à long terme, apporter à la Réunion un nouveau type de vie rurale beaucoup mieux équilibré et plus satisfaisant.

PAYSANS D'ÉLITE A PETITE-ILE.

Sur la côte même, et dans des régions bien arrosées et très fertiles, on trouve des communautés villageoises qui pratiquent d'instinct et par tradition la polyculture. Des exploitations extrêmement diversifiées y sont menées depuis des générations d'une manière très méritoire par des paysans créoles. C'est le cas de la région de Petite-Ile, au sud de Saint-Pierre. Sur les collines à forte pente, au-dessous des terres à géranium et à vétiver qui remplissent les champs d'une odeur pénétrante, en face du petit rocher rouge de Petite-Ile, plantations de canne et parcelles de cultures diverses se juxtaposent et se complètent. Les paysans de Petite-Ile sont réputés pour leur ardeur au labeur, pour leur habileté dans le jardinage, pour leur persévérance et leur goût du risque et de l'entreprise. J'ai été reçu par plusieurs d'entre eux à Petite-Ile même, dans ce bourg cossu et sympathique auprès duquel un calvaire surplombe les innombrables tonalités de vert des campagnes ainsi que le bleu massif et limpide de l'océan tout proche.

Autour d'une bouteille de rhum blanc, mes interlocuteurs m'ont expliqué en quoi consiste leur succès et leur réputation de jardiniers de l'île :

« Nous ne sommes pas comme beaucoup de créoles qui ne savent que couper la canne. Ils n'ont pas connu autre chose puisque, dès le début, dès qu'ils ont été amenés ici, ils ont toujours travaillé sur les domaines comme planteurs. Le travail de planteur n'est pas un travail de paysan. C'est un travail simple, et qui n'apprend pas grand-chose à celui qui le fait. Mais nous autres, de Petite-Ile, nous sommes de père en fils habitués aux travaux des champs les plus divers. Nous héritons



CL. VASILE TARA

La Réunion : végétation luxuriante à la fin de la période des pluies.

cela de nos ancêtres qui, arrivant de France, ont continué à cultiver sur ce terrain, comme là-bas, tout ce dont ils avaient besoin pour vivre. Certes, nous ne voulons pas nous désintéresser de la canne à sucre qui donne si bien dans notre région, surtout pas maintenant, quand le canal d'irrigation qui part du Bras de la Plaine va nous apporter une prospérité nouvelle. Ce n'est pas le moment de dire que nous voulons abandonner nos lots de canne à sucre, mais nous pensons qu'on peut très bien faire les deux, cultiver la canne et cultiver nos jardins, pour produire les tomates, les poireaux, les poivrons, les choux et tout ce qu'il faut pour le marché. Pour cela, nous sommes un exemple à la Réunion, et nous en sommes fiers. »

La fierté de ces solides paysans qui ont gardé sous les tropiques le goût terrien très profond des paysans de France n'est nullement vaine. En les quittant, je pensais qu'ils avaient raison de se donner en exemple car, trop souvent, on constate une grave absence de traditions paysannes profondes chez une population passée, dans un temps relativement bref, au métayage ou à la prolétarisation.

LES PETITS BLANCS DES HAUTS

Les zones des Hauts se situent à 800 mètres au-dessus de la côte. En raison de l'altitude, le climat y est plus frais et plus humide ; la canne à sucre ne peut être cultivée rentablement, car elle ne supporte pas de température inférieure à 10°.

Contrairement à ce qui se passe aux Antilles, où les Hauts, moins élevés, sont habités par des Noirs, à la Réunion c'est une population blanche qui s'y est installée, vivant d'une modeste polyculture vivrière à laquelle s'ajoute un petit élevage familial. Sur certaines pentes, on trouve des champs cultivés en plantes à essence : vétiver et géranium. Ces cultures sont moins intéressantes que la canne à sucre, car leur écoulement sur le marché présente des difficultés.

Ces descendants d'Européens qui, durant les siècles derniers ont choisi une vie indépendante bien que précaire, ont été très prolifiques. A partir de très petits noyaux initiaux, ils ont fini par constituer une partie non négligeable de la population réunionnaise d'origine blanche.

Il faut distinguer parmi eux plusieurs catégories : ceux installés sur les plateaux et sur les pentes extérieures, notamment du versant occi-

dental de l'île, et ceux qui vivent dans les grands cirques de l'intérieur et les groupuscules éparpillés dans des endroits très isolés, au fond de gorges étroites, dans des bassins ou sur des « îlettes ».

LES PETITS BLANCS DES PLATEAUX ET DES PENTES EXTÉRIEURES.

Depuis que des routes carrossables traversent l'île dans tous les sens, ces Petits Blancs se sont trouvés en contact fréquent et direct avec les régions riches de la côte, sortant ainsi de l'isolement où ils étaient naguère. Leurs conditions de vie commencent à s'améliorer ; ils cultivent le géranium et les plantes maraîchères, ces dernières servant surtout à leur consommation familiale. Grâce à l'intervention des services publics, leur vie économique prend un nouveau départ ; là où paissaient de maigres troupeaux de bœufs et quelques moutons, un élevage amélioré est en train de se constituer avec l'aide de l'administration. On apprend à ces villageois à tirer un meilleur parti de leur élevage, en généralisant la traite des vaches et la consommation des produits laitiers, tandis que jusqu'alors les troupeaux n'étaient guère exploités que pour leur fumier qu'on vendait aux gens du Bas pour fertiliser les champs de canne.

Cet élevage sommaire constituait d'ailleurs un côté pittoresque des Hauts et une sorte de curiosité touristique mais, pour l'économie familiale, n'était que d'un faible appoint. Peut-on parler d'un véritable élevage dans des conditions de total laisser-aller ? Certes pas, puisqu'on cite même le cas de troupeaux retournés à l'état sauvage faute de soins et de gardiennage. Il fallait alors les « chasser » véritablement.

Comment cette région évolue-t-elle actuellement ? Si l'on prend la route qui mène vers les Hauts de la plaine des Cafres, par exemple, en quittant le prospère et coquet centre du Tampon, on aborde les premiers contreforts du pays des Hauts. La population est essaimée dans de minuscules villages le long de la route. Ces agglomérations se nomment : « Au kilomètre 11 », « au kilomètre 12 », « au kilomètre 14 », etc., jusqu'au « kilomètre 27 ». Des maisons en dur, de construction récente, s'alignent auprès de baraques plus vétustes, entourées de parterres de fleurs. Les créoles, des Bas ou des Hauts, affectionnent grandement les fleurs et, en toute saison, entretiennent de magnifiques jardins d'agrément. A partir du kilomètre 14, il fait assez froid en saison sèche et on ne trouve guère que des Petits Blancs — la population de couleur qui s'y trouvait à la suite des marronnages des esclaves étant redescendue,

lorsqu'elle avait survécu aux répressions sanglantes —, quelques familles métissées de Malabars, quelques boutiquiers chinois. Les Petits Blancs des Hauts se mélangent peu, même de nos jours, avec les autres races ; on ne peut dire qu'ils soient xénophobes, mais c'est une tradition solidement ancrée chez eux que celle de la pureté de la race blanche. Il n'empêche que, de temps en temps, ils transgressent ce principe et que, le tempérament créole aidant, quelques métissages se produisent, donnant naissance à des « Petits Blancs » quelque peu basanés ! Leurs habitudes vestimentaires se différencient légèrement de ceux des cirques et des bassins. Ils se protègent de la température, parfois très basse, par des vêtements plus chauds et portent même des bottes en caoutchouc qui leur permettent, en outre, de marcher dans la broussaille qui domine le plateau. Comme beaucoup de gens isolés, les Petits Blancs sont très hospitaliers. Ayant fait votre connaissance, ils vous invitent pour vous offrir avec grande affabilité « un petit coup de blanc », un petit « pousse-café » — c'est ainsi qu'ils appellent le rhum qu'ils ont l'habitude de prendre après le café qu'ils consomment à n'importe quelle heure de la journée. Le café qu'on boit là-haut est extrêmement fort ; c'est une préparation locale effectuée selon de vieilles recettes créoles et, s'il doit être « poussé » par le rhum, c'est parce qu'il laisse la bouche sèche.

On est invité plus rarement aux repas, non par défaut d'hospitalité ou par méfiance, mais parce que les ménagères sont gênées de ne pouvoir offrir sur-le-champ les préparations créoles longuement mijotées pour les grandes occasions, où la viande est de la fête. La base de l'alimentation reste le riz ; mais, plus que sur la côte, on consomme des pommes de terre, des choux, des artichauts et des « brèdes ».

Actuellement, une des ressources notables est fournie par cet élevage amélioré que les Services vétérinaire et des Eaux et Forêts encouragent depuis plusieurs années.

Désormais on rencontre dans les pâturages les nouveaux troupeaux de bonne race, obtenus avec des géniteurs importés de France et d'Australie. L'utilisation des pâturages est rationalisée par des mises en défense des plaines et par la rotation de leur utilisation. Le Service vétérinaire du Tampon et surtout un centre d'élevage situé plus haut, aux abords de la plaine des Cafres, commencent à récolter les résultats d'un très long et patient travail de vulgarisation. Ces résultats avaient paru douteux, pendant de longues années, aux observateurs et techniciens de l'élevage, tellement furent longs le démarrage et l'intéressement de la population.

Le Service des Eaux et Forêts a procédé au reboisement des pitons en pins japonais qui résistent assez bien aux cyclones. On a planté

également des forêts de tamariniers des Hauts qui donnent un très beau bois d'œuvre résistant à l'humidité. Les feuilles de ces arbres, une fois tombées, produisent rapidement un humus très réputé qu'on utilise ensuite pour la fertilisation des sols.

Quelle fut la réaction des gens devant ce changement complet du paysage et de leurs habitudes de travail ? Les Petits Blancs ont résisté surtout à l'interdiction de défricher les pentes et de mener leurs troupeaux selon leur bon plaisir. Cette intrusion de techniciens et de techniques dans leur univers était une nouvelle forme, beaucoup plus insidieuse que les précédentes, de limitation de leur liberté chérie. Heurts et mésententes ne furent pas rares lors des premiers travaux de défense et de restauration des sols. Mais le climat social s'améliora dès l'instant où les paysans purent constater les résultats avantageux de leur nouveau mode d'élevage. De plus, ils ont été employés en priorité à titre de salariés pour les travaux de reboisement, et cette source imprévue d'argent les a fait sortir de leur isolement mental et joué un rôle conciliant dans leurs rapports avec les pouvoirs publics. Cette accession à une économie monétaire plus substantielle, et surtout plus régulière, a déterminé peu à peu une ouverture nouvelle de l'esprit et une transformation accélérée des modes de vie : la scolarisation se développe, l'alimentation devient plus variée et plus riche, ainsi trouve-t-on des bouchers dans le pays, ce qui était rare auparavant, et le déficit chronique de protéines est en baisse ; les routes et de nouveaux moyens de transport réduisent les distances et, maintenant, les gens de la plaine des Cafres peuvent descendre rapidement dans les villes côtières, à Saint-Benoît ou à Saint-Pierre et pousser même jusqu'à Saint-Denis. Parfois, certains d'entre eux restent sur la côte où ils trouvent des emplois mieux rémunérés tandis que d'autres, après un premier dégrossissement et apprentissage des modes de vie urbains, partiront comme migrants en métropole.

LES CIRQUES INTÉRIEURS.

Salazie. Dans les cirques de Cilaos, de Mafate et de Salazie, la vie des Petits Blancs dépend de l'étendue et de la fécondité des terrains cultivables de même que de la proximité des routes qui mettent les petites communautés villageoises en contact avec l'extérieur. L'étendue du réseau routier est lui-même fonction de l'accès à ces cirques et de la configuration plus ou moins tourmentée du relief. Parmi les populations des cirques, la plus favorisée est sans doute celle de Salazie, où règne

une riche végétation et où des terroirs fertiles restent à la base d'une paysannerie assez bien développée. Toute la région bénéficie d'un climat humide influencé par celui de la côte orientale. On trouve dans cette région d'excellents produits de jardinage et de vergers. Les gens des petits villages perdus dans les massifs de bambous et les plants de bananiers ne semblent pas malheureux, l'élevage y était d'ailleurs traditionnellement en meilleur état qu'ailleurs, ce qui permettait une alimentation plus équilibrée.

Les revenus des produits forestiers — transportés jadis sur la côte grâce à de véritables tours de force — continuent de nos jours à être non négligeables. Des moyens mécaniques facilitent maintenant la coupe et le transport des bois.

Dans l'ensemble, les Petits Blancs de Salazie se sont bien tirés d'affaire et, maintenant que leur pays est un des attraits touristiques de la Réunion, les échanges humains se multiplient tandis que les mentalités évoluent. Il faut dire que le terrain y avait été préparé par une tradition de vie communautaire assez soutenue dans les villages où les gens se rencontraient fréquemment lors de veillées prolongées. Les soirées sont longues en effet en saison froide pour ces agglomérations adossées aux colossaux « remparts » des montagnes derrière lesquelles le soleil disparaît très tôt dans l'après-midi.

Cilaos. La végétation est plus pauvre, les terres de culture assez médiocres et surtout pas assez étendues. Elles sont exploitées dans les moindres recoins et même surexploitées, car Cilaos est surpeuplé, la densité au kilomètre carré dépassant quatre cents habitants.

Là comme ailleurs, le reboisement a obligé beaucoup de gens à quitter leur village reculé pour descendre dans la ville de Cilaos même ou sur la côte. Ainsi la forêt, détruite avec l'apparition de l'homme à la Réunion, commence à se reconstituer et chasse à son tour celui-ci vers les régions mieux arrosées. C'est un éloquent retour des choses, une compensation à la nature. Ces boisements sont d'ailleurs absolument indispensables pour protéger le sol très en pente contre les fortes pluies tropicales qui effritent le terrain à vue d'œil. Les parties non boisées du cirque continuent à se détériorer à une vitesse extraordinaire, la roche fragile et friable disparaît, entraînée par les cyclones et par les tornades tropicales très fréquentes. Alors, les cimes et les pitons donnent cette triste impression d'une nature en ruine appelée à une destruction encore plus grande dans un laps de temps relativement proche.

En dehors des ressources de l'agriculture locale, Cilaos bénéficie des revenus d'appoint : tourisme, thermalisme et artisanat local. La station thermale de Cilaos-Ville est fréquentée, surtout en période chaude,

quand les gens des côtes réunionnaises ou de l'île Maurice y viennent à la fois pour faire une cure et pour se soustraire à la chaleur étouffante du littoral.

Suivons la vie quotidienne d'un Petit Blanc du cirque de Cilaos. Un hameau d'une vingtaine de cases au bas de la colline ; un terroir villageois exigu, quelques rares arbres fruitiers. Mais beaucoup de fleurs autour de chaque maison. Enfin, l'église et le cimetière au centre du hameau. Pas de commerce dans l'agglomération et pas d'école, qui se trouvent dans un village plus important situé à quelques kilomètres au bord de la route goudronnée.

Notre Petit Blanc est chef d'une famille nombreuse comme tous ses semblables : une dizaine d'enfants, garçons et filles ; mais les parents sont encore jeunes et la famille n'est pas au complet.

Une case en bois couverte de tôle ; à côté, un petit appentis couvert de paille, servant à la fois de débarras, de cuisine et d'abri pour les animaux. La maison a dû être refaite il y a deux ans, ayant été fortement ébranlée par les pluies torrentielles des derniers cyclones. La maisonnette au toit de paille a mieux tenu durant cette tourmente, certainement en raison de sa légèreté et de la moindre résistance que le toit oppose aux rafales.

François-Xavier, le père, a trente-cinq ans ; il sait à peine lire et écrire. Ses rudiments d'instruction ne lui viennent d'ailleurs pas de l'école, mais c'est en travaillant, dans son enfance, chez M. le Curé, qu'il a pu acquérir un semblant de connaissances scolaires.

Sa femme, elle, est complètement illettrée, mais les enfants fréquentent l'école qui n'est pourtant pas toute proche.

Le matin, la maisonnée s'éveille très tôt, avec le jour. En très peu de temps, tout le monde se retrouve à la cuisine pour prendre une tasse de café. Les enfants sont un peu grelottants, car il fait très frais en saison sèche et la maison n'est jamais chauffée. Repas matinal vite terminé, chacun est attendu par sa tâche. Cependant, il y a quelques années, ce repas avait plus de charme car, à cette occasion, chacun faisait tourner un peu le petit moulin à maïs pour préparer l'aliment principal du jour. Maintenant, cet usage a disparu : on achète le maïs préparé ou on le porte au moulin et c'est la fin d'un rite ! Grands et petits, ensuite, vont chacun à leur travail, Les fillettes balaient la cour et se livrent à de menues tâches ménagères pour aider leur maman. Le père de famille, lui, va partir aux champs vers les sept heures. Il emporte avec lui, dans son « sac à bretelle » sa pioche et son « sabre à herbes ». Il mène son bœuf qu'il va attacher à un piquet ou à un arbre car, faute de pâturages suffisants, les animaux ne peuvent être laissés en liberté, risquant de

passer dans le champ du voisin et de ravager sa récolte. Cette exiguïté des terres est caractéristique de Cilaos. Pour l'homme ou l'animal, l'espace est parcimonieusement mesuré.

La famille rejoindra le père un peu plus tard et ce sera la division du travail typique ; l'homme fait les gros travaux ; il retourne la terre, réduit les mottes ; la femme porte la cendre du foyer qu'elle met dans les trous où l'on va planter pommes de terre ou haricots, car le fumier n'abonde pas ; les enfants, enfin, placent dans ces mêmes trous les grains de semis. La matinée de travail prend fin pratiquement avec la tâche journalière, et la famille rentre pour le repas. Celui-ci commence, pour les grands, par l'inévitable verre de rhum dans lequel on ajoute un peu de sel. Cela aide à « tenir la fatigue » et c'est une vieille tradition locale. A table, un plat de riz ou de maïs suivi de « grains » secs : pois, haricots, lentilles ou ambérique. C'est le plat de résistance. Il faut attendre le dimanche ou les fêtes pour avoir droit à un extra : cari de poulet ou de lapin, accompagné de rougails divers, plus pimentés les uns que les autres. On vous dira : « Aimez-vous le piment ? » Vous répondrez : « Oui, si ce n'est pas trop fort. » Alors on vous mettra, fort de votre assentiment, « deux ou trois » piments bien piquants, ce qui correspond, dans le langage d'ici, à une bonne poignée. Même avec un palais blindé et beaucoup de bonne volonté amicale, vous pourrez difficilement honorer ce mets. Il va falloir un « petit blanc » en guise d'adoucissement !

A ces journées de labeur modéré et au bout d'une semaine où personne n'est surmené, le dimanche vient apporter une note nouvelle dans la vie paisible de nos bons villageois : l'église est pleine très tôt le matin et, à l'issue de la messe, les gens se rassemblent sur la place et c'est l'heure du bavardage, des petits cancans et des conversations à propos du « monde extérieur » : Cilaos, Saint-Louis, Saint-Pierre. Si des lettres sont arrivées dans la semaine de quelque migrant originaire du village et employé des P. et T. à Paris ou Marseille, on s'en communique le contenu et l'on examine, avec un intérêt mêlé de détachement, la tour Eiffel ou l'Arc de Triomphe des cartes illustrées. Enfin, il faut revenir à la maison, non sans quelques haltes arrosées d'un petit verre de rhum chez les autres paroissiens qu'on laisse chez eux sur le chemin. Puis arrive le repas de midi, pris généralement en famille. Plus tard, on se réunira chez l'un ou chez l'autre pour prendre une tasse de café accompagnée du traditionnel « gâteau du dimanche » qui consacre la réputation d'une bonne cuisinière et celle surtout d'une fille à marier.

Une autre manière de passer le dimanche après la messe, c'est d'organiser une « partie ». C'est une sorte de pique-nique, dans un sous-bois ou à proximité d'une rivière poissonneuse, qui s'organise selon tout un

rituel : les femmes préparent, chacune de leur côté, leur part de table commune, mais la maîtresse de maison qui occupera la place d'honneur dans une sortie donnée est celle qui préparera « l'embrocal » — sorte de pudding fait de riz, de maïs et de grains secs — à partager entre tous. Une autre n'aura pas manqué d'apporter dans son panier le fameux « gâteau du dimanche ».

Quant aux hommes, leur prestige lors d'une « partie » est associé à leurs prouesses de chasse ou de pêche, d'autant plus qu'il faut attendre, pour compléter le repas, qu'ils aient apporté poisson ou gibier. En attendant cette surprise, dont dépend la richesse du menu, les participants se réjouissent d'avance dans une atmosphère de gaieté bon enfant. Un pick-up désuet fournit la musique de fond, chansons romantiques et langoureuses succédant à des segas authentiques.

Ainsi passe le dimanche des créoles des Hauts où, dans le cadre d'une vie modeste et un peu figée dans ses habitudes, une certaine douceur de mœurs et une grande sociabilité règnent au sein des communautés villageoises. Mais les nécessités de la vie moderne commencent à s'y infiltrer insidieusement et les soucis familiaux deviennent de plus en plus pressants avec la scolarisation des enfants jusqu'aux grandes classes et les nouveaux besoins : transistors, bicyclettes, bientôt appareils de télévision, en attendant les appareils ménagers perfectionnés et les voitures que quelques-uns possèdent déjà. Pour les satisfaire tous, il faudra accroître les ressources et ce sera le départ d'un ou plusieurs membres de la famille vers les villes côtières ou jusqu'en métropole.

LES PETITS BLANCS DES BASSINS ET DES ILETTES.

Les plus isolés, et les moins évolués, parmi tous les habitants des Hauts sont ceux perdus dans des gorges comme le Grand Bassin — qu'on peut atteindre seulement par des pistes nécessitant plusieurs heures de marche et de nombreux passages à gué. Au fond de ces ravines, coupées du reste du monde par des falaises d'une hauteur impressionnante — parfois de plus de 600 m à la verticale —, ils ne voient le soleil pendant la saison sèche que de 10 heures à 13 heures. Quelques dizaines de familles vivent là, chichement, sur leurs lopins de terre qui leur permettent de subsister dans une autarcie besogneuse. Avec quelques produits de leurs jardins ou des cultures de géraniums, ces pauvres gens monteront, pendant plusieurs heures, les pistes longeant le flanc des rochers pour se rendre dans les villages des versants accessibles aux routes et à la civilisation. Là ils trouveront les boutiquiers chinois chez



Cap près de Saint-Paul.

Temple Malabar à la Réunion.





Créoles et « Z'Arabes
dans une rue commer
çante.



Broderie de Cilaos.

qui ils ont un compte en perpétuel déficit et avec qui ils échangeront leur modeste récolte contre des articles de première nécessité : riz, sucre, sel, rhum, morue salée, tabac.

Un des meilleurs connaisseurs de ces populations isolées — celles du Grand Bassin, des Ilettes ou des cirques intérieurs — est le géographe Jean Defos du Rau, qui a fait des recherches prolongées dans ces régions. Grâce à lui, nous avons une image de la vie des Hauts sous-développés datant de dix à quinze ans et, donc, antérieure aux transformations rapides subies actuellement par toute les populations de la Réunion.

Contrairement à d'autres observateurs de l'époque — qui ont très souvent montré un penchant pour le côté sensationnel, pitoyable et navrant de la situation des Blancs des Hauts représentant une des populations françaises de souche les plus retardées à travers le monde —, M. Defos du Rau, grâce à des enquêtes sociologiques poussées et aussi à une connaissance personnelle et directe du milieu, a donné une version à la fois objective et compréhensive des conditions d'existence des gens des Hauts.

Malgré la constatation qu'il fait de l'impasse où ont abouti ces populations, cet auteur ne conclut pas d'une manière totalement pessimiste quant à leurs qualités et possibilités d'avenir. Il appelle ce monde « civilisation du bricolage et de l'à-peu-près » et présente finalement le tableau d'ensemble suivant :

« On a beaucoup parlé de dégénérescence physique et morale. Il faut fortement nuancer ces affirmations. Certes, leur santé est souvent atteinte, minée par la faim, la routine, le manque d'hygiène, le paludisme et surtout la consanguinité : faces fripées, bouches édentées des jeunes filles, etc. Mais cela est dû à la situation économique beaucoup plus qu'au fait racial d'être Petit Blanc. Le rapport des conseils de révision ne constate pas de différence notable entre les Petits Blancs et le reste de la population. On a beaucoup trop généralisé, exagéré, inventé au besoin des histoires rocambolesques et croustillantes, pieusement recueillies par des journalistes parisiens plus soucieux de sensationnel que d'exactitude.

« Des cas d'espèce trop rares et une mauvaise santé trop générale ne peuvent en aucune façon éclipser les caractères essentiels des Petits Blancs : un esprit souvent fruste, c'est exact, mais avec le sourire et l'amabilité jusque dans la misère, un esprit religieux qui, à côté d'inévitables superstitions, leur permet de pratiquer une charité vraie entre eux ; une simplicité et une honnêteté qu'ils attribuent également à leur interlocuteur du littoral, ce qui les met en posture de victimes, bref une âme d'enfant. »

Soulignons fortement, pour conclure sur ce problème, qu'aussi bien la réalité humaine décrite par cet auteur que les conclusions qu'il en a tirées sont largement dépassées actuellement à la suite de l'évolution accélérée qui a gagné les Hauts.

La mise en application des mesures décidées dans le cadre de la départementalisation commence à faire sentir ses effets directs ou indirects même dans les vallées les plus reculées où écoles, routes, soins médicaux sont plus fréquents qu'il y a dix à quinze ans.

Les modes de vie et les mentalités nouvelles attirent la génération montante des Petits Blancs. Les modèles sociaux de la côte se généralisent partout dans l'île. Et, là où les difficultés d'accès et la situation extrêmement encaissée des villages perdus rendent difficiles ou peu rentables les aménagements routiers ou autres, les jeunes partent pour s'installer sur les villes côtières ou même à l'intérieur de l'île, dans les centres en train de devenir prospères, des Hauts. Ainsi disparaissent peu à peu, dans le courant du monde créole en voie de modernisation, ces vestiges d'une histoire paradoxale et pittoresque qui fut celle des Blancs des Hauts de la Réunion.

ASPECTS DE LA RÉUNION D'AUJOURD'HUI

UN TRÈS LENT DÉMARRAGE ÉCONOMIQUE.

La départementalisation n'a pas porté de fruits aussitôt, notamment sur le plan économique. Les structures sociales de type colonial n'ont été touchées aucunement : en haut, une classe possédante de propriétaires et usiniers du sucre, ensuite une classe moyenne peu développée, représentée surtout par des éléments étrangers (Arabes, Chinois, etc.) et, en bas, l'immense masse des planteurs, colons, ouvriers agricoles ou petits propriétaires ruraux.

Avant la fin de la guerre d'Indochine et de celle d'Algérie, et avant la décolonisation en Afrique, la France n'a pas pu concentrer son attention sur le développement des départements d'outre-mer. Pendant environ quinze ans, les choses continuèrent un peu comme par le passé quant au style de la vie administrative et économique et aussi pour ce qui est de la mentalité des différentes couches de population. En raison du surpeuplement et du bas niveau de vie d'une large fraction de la popula-

tion, en raison aussi de la forte politisation que l'île a subie après la guerre, cette stagnation laissa, à un moment donné, présager d'énormes difficultés pour l'avenir même du département.

Mais à partir de 1962-1963, les problèmes réunionnais commencent à être pris en considération et traités de plus près par la métropole. D'importants moyens financiers sont accordés pour réaliser toute une série de projets économiques et pour permettre l'accroissement du niveau de vie et l'absorption du chômage. D'autre part une politique de migration en France a été encouragée ces dernières années, ce qui a pour effet immédiat d'alléger dans une certaine mesure le surpeuplement de l'île. Le fait qu'une personnalité politique française, M. Michel Debré, soit devenue député de la Réunion a sans doute son importance dans cette amélioration rapide, au moins dans l'immédiat, de la situation des Réunionnais. Les choses vont un peu plus vite qu'auparavant, certaines routines et inerties sont secouées de temps en temps, des projets qui restaient enfermés pendant plusieurs années dans les dossiers des administrations sont mis à jour sinon réalisés.

L'économie basée sur la monoculture sucrière, protégée traditionnellement par la France, doit passer maintenant le cap du Marché commun. Afin qu'elle devienne concurrentielle, cette activité doit améliorer à la fois ses rendements agricoles et industriels. Tout cela demande un effort considérable d'adaptation au monde moderne aussi bien dans les villes que dans les campagnes, aussi bien chez les gros propriétaires, chez les usiniers que chez les petits colons cafres illettrés. Les uns et les autres sont encore comme ankylosés par la longue tradition protectionniste dont a bénéficié la Réunion, mais qui perpétua des formes de travail et des secteurs d'activité non rentables et surannés.

Prenons l'exemple de la pêche. C'est une branche très peu développée jusqu'ici à la Réunion en raison essentiellement de la configuration peu favorable des côtes, de l'absence de plateau continental et de l'état de la mer qui est souvent très agitée. Mais il faut dire aussi que les Réunionnais, bien que descendants souvent d'anciens marins, ne se montrent pas particulièrement attirés par la navigation et par la pêche en haute mer. Ce sont plutôt des terriens, à tel point qu'il y a moins de mille personnes qui déclarent la profession de pêcheur pour l'île tout entière.

Pourtant, un des principaux aliments des créoles est la morue sèche importée de Terre-Neuve. Sans doute on peut trouver les moyens nécessaires pour développer la pêche et la rendre intéressante surtout pour la nouvelle génération. Des sociétés japonaises s'associeraient à cette entreprise qui sera des plus bénéfiques pour la Réunion, car des tonna-

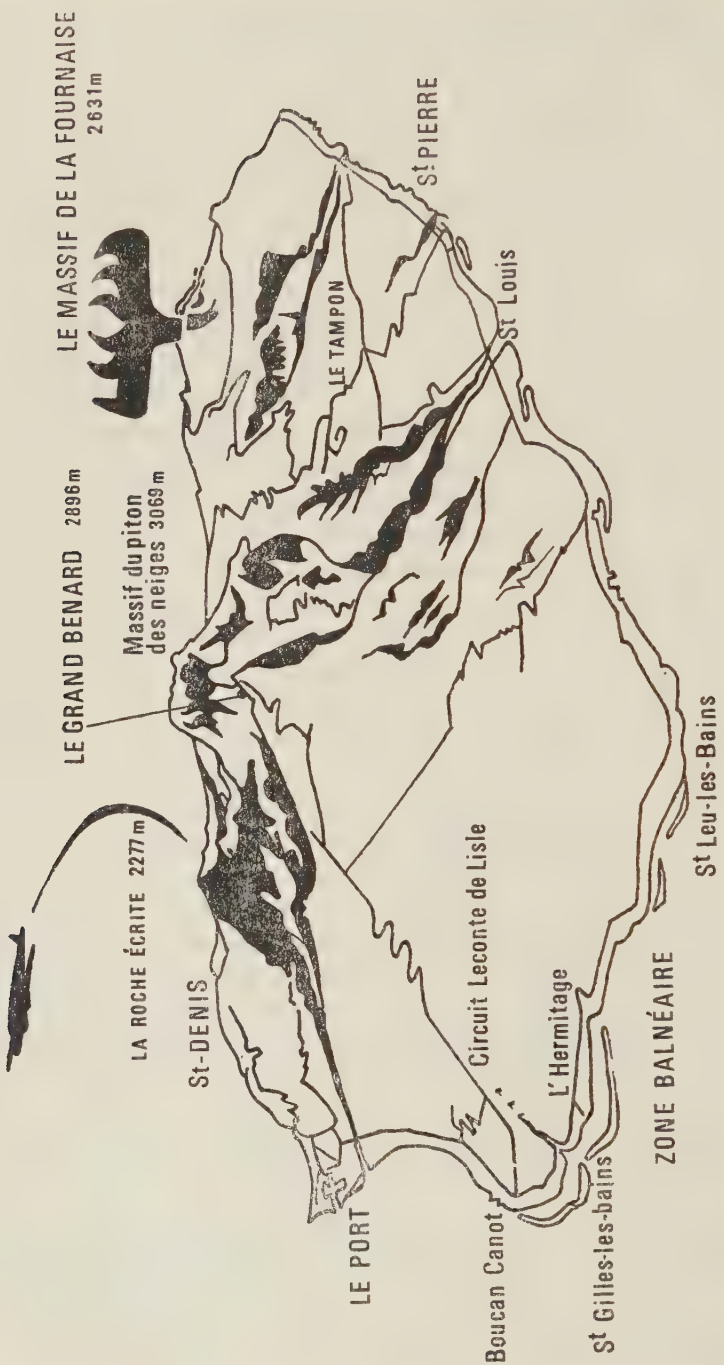


Fig. 19. — *L'île de la Réunion : paradis des touristes*

ges impressionnants de poissons et de crustacés peuvent être capturés dans les eaux des îles Saint-Paul et Amsterdam.

En plus des campagnes de grande pêche, on commence à pratiquer, ces dernières années, la pêche à la palangre dérivante, à proximité des côtes. Une école d'apprentissage de pêche sera ouverte et les installations portuaires de plusieurs villes côtières seront aménagées.

ARTISANAT ET PETITE INDUSTRIE.

Les activités industrielles et artisanales autres que celles rattachées à la culture de la canne à sucre sont très faiblement développées jusqu'ici : menuiserie, usine de panneaux ligneux à base de bagasse de canne, brasseries, boulangeries, quelques unités de conserveries alimentaires.

L'artisanat est représenté surtout par les broderies de Cilaos qui, malgré leurs prix trop élevés, sont recherchées aussi bien par les créoles que par les étrangers qui désirent emporter un souvenir artisanal authentique de la Réunion. Les autres branches artisanales, et notamment celles touchant à la construction et à l'ameublement, sont en décadence après avoir connu à l'époque coloniale un certain essor.

Pour remédier à un si faible développement des « activités secondaires », un grand nombre de projets sont à l'étude : création d'une raffinerie de sucre qui revaloriserait la production sucrière locale, usine de tourteaux, conserveries, usines d'alimentation du bétail, etc.

Dans tout cela il ne faut pas oublier les ressources touristiques particulières de la Réunion, et là aussi de gros retards ont été accumulés par rapport à la concurrente la plus proche : l'île Maurice par exemple. Mais ces deux îles ont des vocations touristiques complémentaires et, avec Madagascar et les Comores, les « Iles Sœurs » ont intérêt de pourvoir un développement général du tourisme provenant des pays riches.

Pour réaliser tous ces projets, il faut d'abord résoudre le problème de l'énergie électrique. Deux grandes usines hydro-électriques sont à l'étude ou en cours de construction. Une à Takamaka, sur la Rivière des Marsouins, et une autre liée au système d'irrigation du Bras de Plaine dans la région de Saint-Pierre.

Il faut cependant s'attendre à ce que, malgré ces ambitions d'industrialisation, la Réunion reste, pendant de longues années encore, un pays essentiellement agricole. Faudrait-il encore que l'agriculture réunionnaise se modernise sur toute la gamme des activités liées à la production

du sucre ? Il faudrait aussi que les Réunionnais s'apprêtent à affronter, avec courage et esprit d'entreprise, la concurrence internationale comme leurs voisins mauriciens l'ont fait depuis longtemps déjà.

LA DÉMOGRAPHIE GALOPANTE.

Sur le plan humain, la question primordiale est celle de la pression démographique qui est extrêmement forte. La population est passée en 20 ans de 230 000 à 415 000 habitants. A ce rythme, elle doit doubler presque tous les 20 ans, ce qui constitue un des records mondiaux d'accroissement démographique et, à la fin du siècle, si les données du problème restent les mêmes, il y aura environ un million de Réunionnais dans une île cultivable et habitable en partie seulement, en raison de son caractère montagneux.

Comment pourrait-on nourrir les centaines de milliers de bouches nouvelles ? C'est la question angoissante que les responsables de l'économie, les autorités spirituelles et l'opinion publique se posent depuis plusieurs années déjà. En dehors de l'accroissement de la productivité et des recherches de revenus nouveaux (pêche, tourisme, petites industries, élevage intensif), il faut chercher une solution immédiate dans la limitation des naissances et l'émigration.

La régulation des naissances n'est plus, depuis longtemps, un sujet tabou à la Réunion dans aucun milieu, malgré le rôle joué par l'Eglise catholique dans la vie des créoles et malgré l'horreur de ces derniers de se soumettre à toute discipline devant entraver la joie de vivre. Il y a dans l'île, depuis quelques années, un mouvement organisé des limitations des naissances. Ce mouvement est promu dans le cadre de l'Association réunionnaise d'éducation populaire et il vulgarise les techniques dites naturelles. En 1966 fut créé, avec l'appui de l'administration, un mouvement plus large disposant de moyens de travail plus étendus et promouvant des techniques contraceptives plus variées. Cette association pour l'orientation familiale est attachée à la Fédération du mouvement français pour le planning familial. Des centres d'accueil pour le public sont ouverts dans les principales villes de la Réunion.

Comme en métropole, on exclut les solutions extrêmes : stérilisation ou avortement, solutions adoptées « en catastrophe » par les pays surpeuplés d'Extrême-Orient.

L'essentiel du travail se place sur le plan social et civique, ce qui est d'une importance capitale pour l'évolution des mentalités et des modes de vie des masses créoles peu développées.

Il est trop tôt pour apprécier l'écho que reçoivent auprès du public réunionnais ces différents mouvements des limitations de naissances. L'action à poursuivre sera longue en tout cas. Son succès dépendra de l'appui reçu de la part de l'Eglise catholique et aussi des mouvements politiques qui ont leur mot à dire dans les affaires privées des créoles.

Il est certain que certains groupes seront touchés plus que d'autres par cette propagande. Les citadins accepteront plus facilement la limitation des naissances pour des raisons matérielles surtout, tandis que les masses rurales seront plus longues à suivre, principalement dans les régions très isolées où la réceptivité à toute forme d'évolution n'est pas très avancée. Quant aux groupes ethniques étrangers, tels que les Indiens de religion musulmane, il est vraisemblable qu'ils continueront à être aussi prolifiques que par le passé. Pour eux il s'agit de devenir un groupe important. Par ailleurs, ils disposent des moyens matériels pour élever des familles nombreuses.

En dehors de la limitation des naissances, on recourt à une autre solution immédiate pour pallier la démographie galopante : la migration en métropole.

L'ÉMIGRATION.

De tout temps, les créoles étaient habitués à partir de leur île dans les autres possessions françaises de l'océan Indien: à Madagascar et aux Comores.

Sur la côte Est de Madagascar, on rencontre encore aujourd'hui quelques colons d'origine créole, qui, seuls, subsistent des nombreux propriétaires de terrain qui y vivaient autrefois. Une partie d'entre eux ont été chassés lors de la rébellion de 1947-1948. D'autres y ont péri, d'autres enfin ont dû partir après l'indépendance de Madagascar. Dans les villes malgaches on trouve de nombreux créoles, notamment à Tananarive, Tamatave et Diégo-Suarez. Ils exercent des professions de commerçants ou d'employés de bureau. Dans la région de la Sakay, à 170 km au nord-ouest de Tananarive, environ deux cents fermiers réunionnais ont été installés depuis une quinzaine d'années et continuent à exploiter, selon des techniques améliorées, une grande concession qui leur a été accordée.

Aux Comores également, surtout à Mayotte et Mohéli, de nombreuses familles créoles se sont installées au même titre qu'à Madagascar. Leur nombre est actuellement beaucoup plus réduit là aussi.

Ne disposant plus de possibilités de colonisation à Madagascar et

aux Comores, les Réunionnais partent maintenant pour la France. Il s'agit de deux sortes d'émigration, l'une organisée et l'autre spontanée. La migration spontanée a eu lieu de tout temps et on trouve aussi bien à Paris que dans le Midi de la France beaucoup de créoles, surtout des retraités, qui ont servi dans l'armée et dans l'administration française et qui ne sont plus rentrés chez eux.

Plus importante est cependant la migration organisée qui prend un très grand essor depuis quelques années. Un organisme français, le Bureau pour le développement des migrations provenant des départements d'outre-mer, s'occupe de la sélection des migrants, de leur accueil, de leur formation, de leur placement et de leur dépannage en métropole.

Trois à quatre mille Réunionnais, surtout des jeunes, arrivent ainsi chaque année en métropole ; la plupart d'entre eux transitent par Paris. A l'aérodrome ils sont accueillis par un agent du Bumidom, qui les prend en charge et leur trouve un hébergement provisoire. Ils sont dirigés ensuite vers les lieux de travail ou vers des centres de formation professionnelle, situés dans la région parisienne ou en province. Un grand nombre de jeunes filles viennent également en métropole par l'intermédiaire de cette organisation qui les place en partie dans des familles comme aides ménagères ; d'autres travaillent dans les services hospitaliers où, avec beaucoup de bonne volonté, elles essaient de se qualifier en passant du travail d'aide-soignante à celui d'infirmière et d'infirmière diplômée. Les hommes sont placés dans des administrations, notamment les P. et T., la R.A.T.P., la S.N.C.F. Ainsi le Parisien prenant son métro le matin, trouvera souvent au guichet des billets ou de poinçonnage, un compatriote de la Réunion qui a abandonné l'éclatant horizon de son île pour essayer de trouver une vie matérielle meilleure en métropole.

L'ILE MAURICE

PAYSAGES ET CHARMES MAURICIENS

La troisième île des Mascareignes a connu une destinée fort différente de celles de Madagascar et de l'île de la Réunion. Certes, c'est l'activité des hommes qui en est en grande partie responsable ; cependant, telle qu'elle a été écrite, l'histoire propre de l'île Maurice ne suffit pas à expliquer pourquoi celle-ci ressemble si peu à « l'île Sœur » ou à la Grande Ile.

Ses particularités physiques ont en effet pesé lourdement sur son développement ; elle est bien située et offre un paysage varié et attrayant dont la description même sommaire sera toujours suggestive : l'île Maurice est une terre volcanique, d'une superficie totale de 1 865 kilomètres carrés et culmine à 670 mètres d'altitude. Les pentes douces qui descendent du plateau central vers l'océan sont couvertes d'une végétation touffue, puis de cultures de cannes à sucre et de théiers. Les rivières, courtes et rapides, ne sont navigables qu'à très faible distance de la mer. L'île est bordée de récifs de coraux avec des lagunes et des plages de sable. Le climat est subtropical maritime avec une grande diversité de pluviométrie et de température due au relief du pays.

Si cette description laisse entendre que l'île Maurice est toute en contrastes avec la Réunion sur le plan géographique, elle est trop succincte pour nous permettre d'apprécier pleinement la beauté du paysage qui enthousiasme tous les visiteurs. Mark Twain qui, comme Darwin y avait séjourné quelque temps, donne ainsi ses impressions

sur la colonie anglaise : « Tout ce qui se trouve à Maurice est beau. A notre regard s'offre d'abord une mer ondulante de canne à sucre d'un vert vif et fin, très reposant à l'œil. Partout ailleurs s'étale une végétation tropicale, touffue et luxuriante, habillée de toutes les teintes de vert, fouillis inextricable de buissons, avec des palmiers sveltes et gracieux levant, bien au-dessus d'eux, comme des ailes brisées, leurs branches. On y trouve également des étendues de forêts denses, à travers lesquelles gambadent de clairs ruisseaux, entrevus, puis perdus, comme



Fig. 20. — *L'île Maurice*

si l'on jouait à cache-cache avec eux. On y trouve de minuscules montagnes, groupes de pics-jouets étranges et pittoresques, sortes de petites montagnes Matterhorn qu'on pourrait mettre dans sa poche. Et l'on aperçoit soudain, de-ci de-là, par-ci par-là, un bout de mer, avec une dentelle d'écume blanche. »

La vie est facile à Maurice. L'hiver il fait bon le long des côtes où la température varie entre 25 et 30° centigrades. C'est l'époque des vacances scolaires (juillet-septembre) que l'on passe bien volontiers à la plage. Au moment même où l'on soigne, le long des côtes, les « coups de soleil » trop rudes, on a froid à Curepipe, au centre de l'île, qui est pourtant situé à 25 km seulement de la mer : la température moyenne pendant l'hiver y est de 12 à 15° centigrades, mais l'humidité de l'air, les pluies torrentielles font penser qu'il y fait beaucoup plus froid, et donnent à la ville l'aspect d'une cité anglaise de moyenne importance, avec son brouillard, sa pluie fine. L'été, les rôles sont renversés : la chaleur est presque insoutenable le long des côtes, où les bungalows sont désertés tandis que Curepipe, Rose Hill, Quatre-Bornes, font alors leur plein d'habitants, car il y fait bon vivre pendant l'été austral.

Pour pouvoir choisir ainsi le meilleur endroit où habiter, selon les mois de l'année, il fallait que les communications terrestres dans l'île fussent faciles : et elles le sont. L'île Maurice offre un réseau très dense de voies carrossables, des transports à bon marché (aller du nord au sud de l'île — 62 km — ne coûte que 2 F), d'innombrables taxis, avec des conducteurs parfois un peu dangereux ! Et les Mauriciens sont très fiers de leur autoroute : 25 km à quatre voies de Port-Louis à Rose Hill.

La terre mauricienne manque peut-être de phosphate, mais cela ne pose guère de problème au Mauricien pour sa nourriture. Tout autour de l'île, le poisson, de très bonne qualité, est abondant, et même le moins doué des pêcheurs ne rentre jamais bredouille. Les fruits, d'autre part, ne font pas défaut : parmi l'herbe folle de n'importe quel terrain vague, à la lisière des forêts, on découvre goyaves, framboises des bois, prunes sauvages, fruits à pain, et même ce curieux fruit, gros comme une noix de coco, qu'on appelle « fruit jacques » et qui sert à faire de merveilleux « curries ». Parmi les fruits cultivés, on trouve les letchis, les longanes, les bananes, les ananas, les papayes, les noix de coco. Le riz, nourriture de base des habitants, vient de Madagascar ou de Thaïlande, mais il est bon marché ! Seul point noir : la viande, en provenance de Madagascar ou de l'Australie, coûte sans doute un peu trop cher, d'où consommation nationale de ce produit inférieure à celle du poisson.

Agréable à vivre, l'île Maurice est aussi agréable à parcourir. Ce

dont le Mauricien est le plus fier, c'est de ce qu'il appelle le « bord de mer », c'est-à-dire des plages de sable qui bordent les côtes. Grand-Baie, Roches-Noires, Trou d'Eau douce, Rivière-Noire, Flic et Flac, Gris-Gris où l'eau agitée de l'océan est toute grise, sont les noms de ces endroits où les Mauriciens d'origine française d'abord, puis les autres firent construire ces « campements » où ils passent la majeure partie de l'hiver. Dans ces localités on trouve un sable fin, aussi blanc que la neige, que vient baigner l'eau calme et claire d'une lagune bien protégée par des récifs de corail. On peut s'y baigner en toute quiétude, l'eau étant peu profonde, ce qui en écarte les requins habitués aux grandes profondeurs. Le ski nautique et la pêche sous-marine ont de fort nombreux adeptes. L'ouverture de Maurice sur le monde, l'invasion des plages par les Réunionnais ou par des visiteurs venant de plus loin, amenèrent la création de stations balnéaires modernes, avec bungalows individuels ou hôtel luxueux. Le Chaland Hotel, au sud-est de l'île, le Morne Plage, au sud-ouest, accueillent ainsi tout au long de l'année de nombreux touristes. Ces plages ont tout ce que l'on demande à une plage : eau calme, fraîche et bleue, sable merveilleusement fin et propre, dimension mesurée qui donne un sentiment à la fois de solitude et de sécurité, et sont très souvent abritées par un mont débonnaire au nom charmant qui incite à quitter momentanément la plage pour aller jouer les Robinson à l'abri de ses ombrages. Mais parce qu'elle est l'île de la diversité sous toutes ses formes, Maurice n'offre pas uniquement des plages de sable fin à ses habitants. A Tamarin, les grosses vagues de l'océan viennent s'écraser directement sur le littoral, et l'on y pratique le surf. Le long de la côte Sud, des falaises escarpées bordent la mer et offrent, à défaut de la possibilité de se baigner dans l'océan, le spectacle d'un magnifique paysage.

L'on aurait tort, cependant, de croire que l'île est uniquement une station balnéaire. Les paysages intérieurs sont d'une grande beauté ; s'ils n'ont pas la majesté sévère et impressionnante de ceux de Cilaos et de la plaine des Cafres, c'est que le charme de Maurice se trouve ailleurs : par exemlpe dans la forme curieuse des montagnes, dont les noms évoquent leur silhouette bizarre : le Pouce, la montagne du Lion, les Trois Mamelles, le Pieterbott, qui ressemble à une tête d'homme. Un jeune Mauricien m'a dit d'elles : « Chacune a sa personnalité, il suffit de citer son nom pour savoir comment elle est. » Le charme de Maurice se trouve dans la végétation luxuriante, la beauté des cours d'eau et cascades, aussi dans certains sites enfin qui sont à la fois très particuliers et très typiques, tels le Trou aux Cerfs, cet ancien volcan éteint, dans lequel on peut descendre, et du haut duquel, grâce à une

route carrossable, on peut d'un seul coup apercevoir tout le paysage jusqu'à la mer et même, au loin, l'île de la Réunion si les conditions atmosphériques sont favorables. Aux gorges de la Rivière Noire, un panorama magnifique s'offre au visiteur qui peut aisément contempler tout le Sud-Ouest de l'île ; avec un peu de chance, il pourra apercevoir, dans les forêts avoisinantes (Yémen, Forêt Macchabée), des cerfs, des singes, des « cochons marrons » (sangliers). A Chamarel, après une ascension qui rappelle celle des pics de la Réunion, on découvre tout un paysage bariolé, véritable curiosité géologique : des couches de terre de couleurs différentes affleurent les unes à côté des autres faisant du sol un tissu bleu, vert, rouge, tout chamarré. Et tout près, on peut admirer une très belle cascade, dans un cadre de verdure reposant. Plus au nord, se trouve le plus bel endroit de l'île : le jardin botanique de Pamplemousse. Construit par Poivre, après le départ de Mahé de Labourdonnais, il contient des arbres de toutes sortes, y compris des arbres à épices. Il s'agit certainement d'un des plus beaux jardins tropicaux du monde. Malgré les destructions causées par de récents cyclones, on y trouve toujours des spécimens de plantes fort rares. Les avenues plantées de palmiers, les lacs où flottent les nénuphars géants, l'heureux tracé des pelouses et des bosquets de toutes sortes, la note éclatante des flamboyants en fleur en font un site d'une très grande beauté. Vraiment, cette île, c'est un peu, surtout pour le visiteur français, comme un rêve familier, ces noms tellement nôtres : Moron-Braban, Souillac, Port-Louis, et le souvenir des pages de Bernardin de Saint-Pierre, qui se réveillent au Goulet, à la baie du Tombeau, au jardin botanique de Pamplemousse. C'est un dépaysement rassurant et merveilleux, où l'exotisme et le XVIII^e^ siècle charment tour à tour sans jamais lasser.

Les villes mauriciennes, également, offrent un attrait réel. Port-Louis, la capitale, qui compte 140 000 habitants, est le centre de l'activité commerciale intérieure et extérieure. Construite à l'époque française, la ville compte encore aujourd'hui de nombreux bâtiments datant du XVIII^e^ siècle. Le Muséum d'histoire naturelle de la ville, qui reçoit beaucoup de visiteurs mauriciens et étrangers chaque jour, contient les plus belles espèces de la faune mauricienne. On peut y contempler les restes du célèbre dodo, admirer les magnifiques coquillages qui proviennent des récifs coralliens et s'étonner de la variété, de la beauté et de la taille des poissons qui peuplent les lagunes mauriciennes. Mais ce qui frappe surtout à Port-Louis, c'est cette grouillante activité qui s'étend le long des rues étroites bordées de magasins, noires de monde à certaines heures, qui ne va pas sans rappeler celle des grands ports d'Asie. Au marché de la ville, la vente à la criée des fruits et légumes,

la dégustation d'eau de coco, au milieu d'une foule bigarrée et tapageuse nous rappellent le pittoresque des marchés africains. Dans les rues avoisinantes, l'activité revêt une forme différente selon que l'on se trouve dans le quartier chinois ou dans les quartiers musulmans de la Plaine Verte. Mais les limites entre quartiers de différentes ethnies ne sont pas très précises : la grande mosquée des musulmans, dans laquelle les non-musulmans sont admis à pénétrer, se trouve presque dans le quartier chinois, alors que de nombreuses pagodes se trouvent pratiquement en quartier musulman. Le voyageur se sent tantôt en Chine tantôt aux Indes, au gré des rencontres. Mais les Blancs, les « créoles » (métis) complètent cette foule grouillante qui met Port-Louis en fièvre de 8 heures à 17 heures. C'est d'ailleurs à ce moment-là, lorsque le soleil se couche, qu'il faut se rendre à l'est de la ville pour admirer le magnifique cadre du Champ de Mars, hippodrome entouré aux trois quarts par une chaîne de montagnes, dont les versants allient le vert vif des arbres au jaune doré de la longue herbe folle, qui semble s'embraser sous les rayons du soleil couchant.

Port-Louis comporte bien d'autres richesses que celles décrites, ne serait-ce que celles que l'on ne découvre que la nuit : restaurants chinois, night-clubs... C'est un grand port, dans une île proche de l'Afrique, des Indes, de la Chine, c'est une porte sur le rêve, la nuit, le mystère.

D'autres villes aux noms charmants : Curepipe, Rose Hill, Moka, Vacoas, Mahébourg, Flaco, attirent aussi le voyageur, et le retiennent, car chacune a son charme ; mais aucune ne peut rivaliser avec Port-Louis.

Cette variété, ces images chatoyantes, nous les retrouvons aussi dans le passé mouvementé et bon enfant de l'île Maurice, pas de pages sanglantes et terribles, mais influences diverses se succédant sans trop de peine au gré de l'histoire.

LE PASSÉ

L'ILE DU CYGNE.

On peut dire que l'histoire de cette île commence pour nous avec sa découverte par les Portugais vers 1500. Les Phéniciens, les Arabes, les Malais ont-ils visité l'île Maurice, comme on le prétend parfois ? Rien ne permet de l'affirmer, en l'absence de documents pouvant prouver l'occu-

pation effective ou la découverte. Mais il ne fait pas de doute que Pedro Mascarenhas, après avoir débarqué à Madagascar, vint explorer, ou fit explorer par l'un de ses lieutenants, les îles de la Réunion et Maurice, qui furent respectivement nommées : Santa Apollinia et Ilha da Cisne (Ile du Cygne). Mais aucune colonisation véritable ne fut tentée.

Les premiers occupants effectifs de l'île furent les Hollandais. En effet, en 1598, une partie de l'escadre du vice-amiral Van Warwyck fit escale à l'île du Cygne, qui fut baptisée Mauritius, en l'honneur du Prince Maurice de Nassau, stathouder de Hollande. Cependant, jusqu'en 1638, l'occupation de l'île fut épisodique et c'est seulement à cette date qu'un réel effort de colonisation fut fait : une quarantaine de Hollandais s'établirent dans le quartier du Grand-Port, au sud-est de l'île, et y érigèrent un fort. Le grand Tasman séjourna d'ailleurs dans leur petit village avant de se lancer dans les mers du Sud à la découverte de la Nouvelle-Zélande et de la Tasmanie. Les Hollandais introduisirent dans la colonie la canne à sucre, qui devait faire plus tard la fortune de l'île, de même que des cerfs, qu'ils avaient ramenés de Java. Mais ils pillèrent également l'île de certaines de ses richesses : le bois d'ébène et, surtout, le dodo. Cet oiseau rare, dont on n'a guère retrouvé de traces en dehors de l'île Maurice, était une proie facile pour les colons hollandais, puisqu'il ne pouvait ni s'envoler, en raison de ses ailes atrophiées, ni courir. L'espèce avait été complètement détruite lorsque les Hollandais décidèrent, pour des raisons restées obscures, d'abandonner l'île en 1710.

L'ILE DE FRANCE.

Les Français leur succédèrent ; en 1721 le roi Louis XIV avait demandé à la Compagnie des Indes de s'installer à l'île Maurice. Après que le chevalier Jean-Baptiste Garnier du Faugeray, eut officiellement pris possession de l'île, qui reçut le nom d'Isle de France, deux cents Français environ, tous originaires de Saint-Malo, y furent débarqués, avec trente esclaves, pour fonder la première colonie française de l'île. Mais les débuts de celle-ci ne furent guère brillants. Un des premiers gouverneurs de la colonie, Maupin, pouvait écrire : « On n'y trouve que désobéissance, brutalité ; on n'y connaît point l'honneur, la religion, la charité ; la plupart des habitants sont de vrais loups qui ne cherchent qu'à s'entre-tuer. » En 1735, cependant, un nouveau gouverneur est nommé : Mahe de Labourdonnais. Il transforme radicalement l'île : il aménage le port Nord-Ouest, construit la ville de Port-Louis, améliore

les moyens de communication, introduit le riz, le blé, le manioc et le café dans la colonie et encourage le développement des plantations de canne à sucre. Pour améliorer son peuplement, il tente d'y faire venir certaines familles de l'île Bourbon ; pour accroître la capacité de la main-d'œuvre locale, il y fait venir une centaine d'artisans indiens et quelques dizaines d'artisans africains. Incontestablement, c'est cet homme : Mahé de Labourdonnais, qui fut le véritable fondateur de la colonie. Lorsque, en 1767, ruinée par des campagnes trop coûteuses, la Compagnie des Indes dut, entre autres, vendre « l'Isle de France » au gouvernement français, on y comptait 4 000 Français, 600 Africains et Indiens et 15 000 esclaves.

A partir de 1767, sous l'administration royale, l'importance de l'Isle de France va grandissant. Etant le point d'intersection de nombreuses routes maritimes et le point de départ rêvé pour les expéditions militaires des Indes, se suffisant à ses besoins sur le plan agricole et pouvant ravitailler les navires français, l'Isle de France était de surcroît dotée d'un bon port, d'approche facile et bien protégé contre les vents, ce qui n'était pas, par exemple, le cas de l'île Bourbon. Et faut-il rappeler qu'à la même époque les Français n'étaient parvenus à fonder à Madagascar que quelques comptoirs côtiers précaires ? Ainsi l'Isle, la plus importante des Mascareignes à cette époque, fut rapidement et à juste titre, surnommée : « l'Etoile et la Clef de la mer des Indes ». Le commerce devint de plus en plus florissant ; l'Isle de France paraissait être une sorte de terre promise qui attirait colons et hommes célèbres : en 1768, Bernardin de Saint-Pierre y séjourna et tira de son séjour son fameux récit : *Paul et Virginie*. En 1783, on comptait 60 000 âmes dans la colonie.

L'annonce de la Révolution française, puis la chute de la royauté, provoquèrent une énorme surprise dans la colonie, qui se divisa bientôt en royalistes et républicains. Les heurts entre factions opposées furent fréquents. Refusant d'obéir aux envoyés du Directoire, la colonie accepta ensuite de recevoir le général Decaen, représentant du Premier Consul. En fait, de 1790 à 1810, en raison du manque de communications avec la métropole, l'Isle de France jouissait d'une relative indépendance. Mais, à partir de 1790 également, la colonie était devenue le célèbre nid de corsaires qui fit tant de mal au commerce anglais. Le plus connu d'entre eux était, bien entendu, Robert Surcouf. Or, dès 1806, il était clair que l'Angleterre, excédée par l'activité des corsaires, songeait sérieusement à s'emparer de l'Isle de France. Le futur duc de Wellington n'écrivait-il pas, en 1797 : « Aussi longtemps que les Français posséderont l'Isle de France, la Grande-Bretagne ne pourra se sentir en



Récolte du sisal par des ouvrières indo-mauriciennes.

La montagne des « Trois Mamelles ». Au premier plan, canne à sucre.



Rouissage du sisal



Fibres de sisal séchées.

sécurité dans l'Inde. » L'attaque anglaise eut finalement lieu le 23 août 1810. Après un terrible combat naval près de l'île de la Passe, à Grand-Port, la victoire revint aux Français. Mais quelques mois plus tard les Anglais, fort de 10 000 hommes, débarquèrent dans le Nord de l'île. La faiblesse numérique des Français imposait la capitulation.

MAURITIUS BRITANNIQUE.

Le premier acte des Anglais fut de lui rendre son nom hollandais : Mauritius, puis ils entreprirent son annexion. Cependant, l'acte de capitulation signé en 1811, puis le traité de Paris, faisaient de larges concessions aux colons français. Ceux-ci étaient autorisés à garder leur religion, leurs lois inspirées du Code civil de Napoléon, leur langue même, qui restera la langue officielle de la colonie jusqu'en 1847. Le découpage administratif introduit par Decaen fut respecté et la plupart des officiers ministériels alors en fonction gardèrent leur poste. Il était donné un délai de plusieurs années aux Français qui auraient voulu émigrer à l'île Bourbon, pour ne point devenir britanniques du fait de l'annexion. Cependant, tant était puissant le sentiment qui liait alors la colonie à la France que peu de colons profitèrent de cette opportunité ; selon les mots mêmes de l'un d'eux : « La nationalité imposée par l'occupant n'a guère d'importance car cette terre reste française à nos yeux. » C'est donc cet état d'esprit qui explique comment, tout au long du XIX[e] siècle, les liens entre la France et l'ancienne Isle de France demeurèrent très étroits : quelques milliers de Français vinrent s'établir à l'île Maurice de 1810 à 1860, et les visiteurs français restèrent nombreux. La colonie devait d'ailleurs fournir à Baudelaire une des héroïnes des *Fleurs du Mal* : le sonnet « A une dame créole » est en effet dédié à Mme Autard de Bragard, que le poète avait rencontrée lors de son séjour dans l'île.

Certes, les Anglais n'oubliaient pas que l'île Maurice était une des îles Mascareignes ; ils menèrent d'ailleurs une politique de rapprochement actif avec Madagascar au début de leur occupation. Le but du premier gouverneur anglais de l'île, Farquhar, était d'assurer le ravitaillement de Maurice et de créer de nouveaux débouchés à son commerce. Pour ce faire, il choisit, parmi les rois de Madagascar, celui de Tananarive, Radama, qui lui semblait le mieux placé pour organiser l'île et y faire régner l'ordre et la paix. Le règne de ce roi (1810-1828) constitue l'âge d'or dans les rapports de Maurice et de Madagascar. Le mouvement d'affaires allait en augmentant, tandis que l'influence britannique s'exerçait dans la Grande Ile, avec le concours d'un nombre important de

Mauriciens : missionnaires, commerçants, instructeurs militaires. Mais la mort de Radama, puis l'occupation française de Madagascar, diminuèrent les influences mauriciennes. La politique de Farquhar n'étant pas suivie par ses successeurs, les liens entre la Grande Ile et l'île Maurice se relâchèrent bien vite.

D'ailleurs l'Angleterre allait surtout se préoccuper d'accroître son emprise sur l'île, restée trop française à son goût, en y menant une politique qui dissocia les intérêts mauriciens des intérêts bourbonnais. Dans le domaine commercial, en raison des préférences tarifaires accordées à l'île, la culture de la canne à sucre prit un essor fantastique, essor favorisé par le fait qu'en 1825 le marché londonien dégreva les sucres mauriciens à l'égal de ceux des Antilles. Dans le domaine social, la politique menée pour l'abolition de l'esclavage, rendue effective en 1835, allait encore contribuer à dissocier le destin des deux Iles-Sœurs. Gaëtan Raynal écrit : « Sur le projet d'abolition de l'esclavage, les aimables tyrans se heurtèrent à l'opposition des colons ; ceux-ci n'en démordirent qu'en 1835 contre une forte indemnité obtenue grâce à leur talentueux émissaire à Londres, Adrien d'Epinay. Mieux encore que d'obtenir de l'argent contre du bétail humain, d'Epinay, patriote éclairé, a arraché au gouvernement anglais le double privilège d'une presse libre et d'un Conseil législatif où siégerait un nombre égal de dignitaires anglais et de notables mauriciens. » Mais l'abolition de l'esclavage allait avoir une conséquence inattendue sur le développement de l'île. Libérés, les esclaves — comment pourrait-on le leur reprocher ? — refusèrent de continuer les travaux des champs, auxquels ils étaient précédemment astreints. Les planteurs songèrent alors à recruter en Inde la main-d'œuvre nécessaire liée par contrat. Pendant trente ans, une immigration pléthorique se développa, tant et si bien que, devant ce que l'on appelait alors la question indienne, une commission d'enquête fut réunie en 1872, recommandant des conditions d'emploi plus humanitaires aux travailleurs immigrants. Grâce à cette immigration, la population de l'île à cette époque avoisinait 320 000 habitants, alors même que des épidémies de choléra et de malaria en 1854 et en 1855, avaient fait près de 40 000 morts en deux ans ! A partir de 1872, cependant, l'aspect économique et social de l'île Maurice ne changea guère jusqu'aux environs de 1950. Certes, l'île suivit le mouvement général de l'évolution du monde : l'industrie se modernisa, la population s'accrut à un rythme peut-être trop rapide (on compte 440 000 personnes en 1948, dont 10 000 Blancs, 170 000 Indiens, 60 000 musulmans, 12 000 Chinois et 80 000 « population générale »). Mais, malgré quelques tensions sociales, c'est le système hérité du colonialisme qui demeure : statut supérieur

du Blanc, malgré son infériorité numérique, apathie des masses indiennes.

Le conservatisme social et économique ne pouvait cependant se doubler d'un conservatisme politique total sur une aussi longue période. En fait, la revendication de l'indépendance politique est très ancienne. A la suite d'une campagne active auprès des autorités britanniques, les « réformistes » grâce à l'appui du gouverneur Pope Hennessy, obtinrent en 1885 que, pour la première fois dans l'histoire de l'île, l'élection permette de pourvoir 10 des 29 sièges du Conseil législatif. Mais en raison du cens électoral imposé par Londres, on ne comptait que 2 000 électeurs. Une bataille s'engagea donc pour l'élargissement de ce cens. La guerre de 1914, cependant, va faire germer un rêve irréalisable, celui de la rétrocession de l'île à la France, dans l'esprit de ceux-là mêmes qui voudraient obtenir un élargissement de ce cens, déconsidérant ainsi leur campagne. A partir de 1929, la lutte fut menée par le docteur Edgar Laurent, un homme de couleur ; à partir de 1937, un autre homme de couleur, d'origine plus modeste, Emmanuel Anquetil, introduisit pour la première fois la masse ouvrière dans la politique active ; Guy Rozemont, toujours un homme de couleur, sera son successeur dans ce parti travailliste qu'Anquetil avait pour ainsi dire fondé. Les efforts de ces hommes furent récompensés en 1948, année où, sous l'emprise d'une nouvelle constitution, le corps électoral passa de 5 000 personnes à 72 000. Des dix-neuf élus que devait compter le nouveau Conseil législatif sur trente-six membres, onze furent des Indiens et huit appartenaient à la « population générale ». C'était l'accession en masse des Indiens et des musulmans à la démocratie politique. Bientôt par un nouveau chef, le docteur Ramgoolam, le parti travailliste, qui fait surtout appel maintenant à la clientèle indienne, obtient en 1957 une ébauche de gouvernement responsable avec la création de postes ministériels réservés aux Mauriciens. Après une sorte d'autonomie interne octroyée en 1964, le parti travailliste obtient l'indépendance de l'île pour le 17 mars 1968. Et voici l'île Maurice d'aujourd'hui seule devant ses problèmes économiques et humains.

UNE ÉCONOMIE DYNAMIQUE MAIS FRAGILE

L'économie mauricienne est bien entendu tributaire de l'industrie sucrière, mais à un degré beaucoup plus élevé que ne l'est l'île de la Réunion. En effet, le sucre contribue, directement pour un tiers et indi-

rectement pour la moitié, au revenu national. Il fournit 98 % des exportations du pays : il n'y a aucun autre pays au monde qui dépende aussi exclusivement de l'exportation d'un seul produit. Cela est d'autant plus dangereux pour l'économie que celle-ci est très ouverte sur l'extérieur : 47 % du produit national brut est fourni par les exportations.

Tout à Maurice est organisé en fonction de la récolte sucrière annuelle, les maisons de commerce, les banques, les compagnies de transport, les ateliers de toutes sortes gravitent pour ainsi dire autour de l'industrie sucrière. Celle-ci prend donc dans la vie du pays une place beaucoup plus grande qu'à la Réunion. L'île Maurice possède, en effet, une des industries sucrières les plus modernes du monde (le dernier congrès sucrier mondial a eu lieu à Maurice en 1965). Les usines sont très compétitives, disposant d'un équipement des plus modernes, et animées d'un excellent esprit d'entreprise. Le sol, le climat, les traditions de l'île Maurice conviennent extrêmement bien à la production du sucre, comme l'affirme le professeur Meade, ancien conseiller économique du gouvernement britannique.

Quelques données techniques montreront la différence existant entre les industries sucrières mauricienne et réunionnaise. Tout d'abord la production sucrière à Maurice est beaucoup plus importante, presque le double de celle de la Réunion : de ce fait le paysage mauricien est encore plus dominé par les plantations de canne que celui de l'autre île. Le nombre des travailleurs employés à tous les échelons de cette production constitue la grande partie de la population active. La compétivité sur le marché mondial, pourtant réputé difficile, est assez élevée puisque environ un tiers de la production mauricienne du sucre est vendu sur ce marché.

Il faut signaler, en outre, l'équipement moderne des usines de raffinage, le haut niveau de la recherche scientifique et du perfectionnement technique de l'agriculture et de l'industrie sucrière. De nombreux chimistes mauriciens travaillent dans cette branche et ont mis au point de nouvelles variétés de canne.

Or, alors qu'à la Réunion l'industrie sucrière a la faveur des milieux gouvernementaux, à l'île Maurice, pour des raisons proprement politiques, le développement de cette industrie est entravé par l'hostilité gouvernementale, qui voudrait réduire la marge de manœuvre financière des propriétés sucrières sans pour autant tuer « la poule aux œufs d'or ». Les propriétés sucrières appartiennent en général aux Franco-Mauriciens, alors que le gouvernement au pouvoir est d'origine indo-mauricienne. La situation financière de l'industrie sucrière, sur le plan local, est donc difficile. Avec l'effondrement des prix mondiaux, ces dernières

années, les compagnies sucrières n'ont pu absorber les nouvelles charges qui leur ont été imposées, particulièrement en ce qui concerne la main-d'œuvre. De plus, les derniers budgets gouvernementaux ont introduit de nouvelles taxes, assises sur l'activité des usines, qui sont venues alourdir davantage les finances de l'industrie. Celle-ci, dans son ensemble, a vu une diminution sensible de ses revenus, et certaines usines travaillent à perte depuis 1964.

En ce qui concerne la diversification des cultures, deux sortes de mesures ont été prises. En premier lieu, on essaya de cultiver certains produits, autres que la canne à sucre, qui pourraient être exportés. Le thé fut choisi. Aujourd'hui, il représente environ 1 % des exportations mauriciennes. Ce nouveau produit, malgré sa très grande qualité, rencontre cependant quelques difficultés à s'affirmer sur un marché mondial déjà largement encombré, étant de qualité à peu près égale à celle du thé de Ceylan. Il a, cependant, complètement pris la place de tous les thés importés sur le marché local. Les surfaces cultivées sont assez réduites et pourraient être augmentées si un marché extérieur important était trouvé. Autre culture, développée à l'origine pour l'exportation : le tabac. Mais, comme le thé, c'est surtout sur le marché local qu'il s'est imposé. La deuxième sorte de diversification des cultures avait un but plus modeste : s'imposer sur le marché local pour réduire les importations de produits similaires. C'est ainsi qu'une très grande partie de la consommation de pommes de terre était importée alors que des surfaces étaient disponibles pour sa culture. Un effort fut donc fait pour la développer localement et les résultats semblent excellents après un an d'effort. Ces résultats, cependant, ne purent être atteints que par une protection du marché local, car les maisons de commerce importatrices de pommes de terre tentèrent le dumping pour garder leurs marchés d'importation et tuer les tentatives de production locale.

Il existe trois obstacles majeurs à l'industrialisation de l'île Maurice : les ressources naturelles sont rares, l'île a une situation géographique excentrique, le corollaire de cette situation étant le coût élevé des transports, tant à l'importation qu'à l'exportation. L'étroitesse du marché local pose un problème de dimensions pour les entreprises mauriciennes : trop petites pour pouvoir travailler selon les méthodes industrielles, et trop grandes pour pouvoir s'en passer. A ces trois obstacles s'ajoute la difficulté d'organiser, de nos jours, des marchés d'exportation. Malgré les obstacles, une certaine industrialisation a pu voir le jour. Elle touche environ 30 000 personnes, c'est-à-dire une proportion non négligeable de la population active, si l'on rapproche ce chiffre de celui des travailleurs de l'industrie sucrière. Les principales industries sont

la construction d'autobus, la fabrication de cigarettes et d'allumettes, de chaussures, vin et bière, etc. Elles sont en général tournées vers la satisfaction du marché intérieur. De nouvelles industries vont d'ailleurs voir le jour bientôt : minoteries, fabriques de textile, usines d'engrais.

La tentative d'industrialisation la plus intéressante à suivre, et qui donne de bons résultats depuis un an, est cependant d'un tout autre domaine, une usine spécialisée d'horlogerie. Cette usine, qui travaille pour le compte d'un fabricant suisse, comme il se doit, est spécialisée dans la réalisation d'une seule opération intermédiaire dans le montage des montres : le perçage des pierres en saphir synthétique. Cette expérience est intéressante car elle repose sur un raisonnement économique qui, s'il se révélait exact, pourrait ouvrir la voie à une large industrie d'exportation sur des produits légers. En effet, la miniaturisation qui va s'accentuant, aussi bien en mécanique qu'en électronique, rend le fret aérien possible. Celui-ci pourra donc mettre les usines mauriciennes à quelques heures de n'importe quel pays industriel et rompre ainsi l'isolement géographique du pays. L'île Maurice pourrait alors devenir sous-traitant dans certaines opérations industrielles, touchant à la mécanique de précision et utilisant beaucoup de main-d'œuvre. Ceci serait capital, car le plus grand problème à résoudre en ce moment à l'île Maurice, c'est celui de la démographie, comme il est indiqué ci-après.

LA FOURMILIÈRE MAURICIENNE

UNE DÉMOGRAPHIE EXPLOSIVE.

Dans les années qui suivirent la seconde guerre mondiale, l'élimination de la malaria, de même que d'autres mesures médicales, amenèrent un changement complet dans l'équilibre jusque-là existant entre les naissances et les décès. Le taux naturel de croissance de la population, qui était de l'ordre de 0,5 % par an avant la seconde guerre mondiale, s'est élevé à environ 3 % en 1958-1960, et n'est que légèrement inférieur à ce chiffre actuellement.

Si une action très ferme n'est pas entreprise dans les années qui viennent pour résoudre ce problème d'un accroissement trop rapide de la population, l'île Maurice se trouvera dans une situation catastroplique dans moins de dix ans. Même en retenant la prévision de progression démographique la moins forte, il sera nécessaire de trouver du

travail pour 50 % de personnes en plus dans les dix années à venir, et d'augmenter fortement la capacité des établissements d'enseignement sur la même période. Il serait exceptionnel que le gouvernement puisse soutenir une croissance économique capable d'empêcher la dégradation du niveau de vie de la population, dégradation qui commence déjà à se faire sentir. Les mesures prises jusqu'ici pour enrayer cette progression démographique sont le planning familial, qui a eu de substantiels succès jusqu'à présent, et la recherche de possibilités d'émigration, ce qui semble très difficile à mettre en œuvre.

Le dernier recensement officiel donne un chiffre de population s'approchant de 800 000 habitants, c'est-à-dire presque le double de la population réunionnaise qui, elle, est déjà très élevée.

Comme dans tous les pays connaissant ce qu'on appelle une démographie galopante, la population mauricienne est très jeune, 45 % des effectifs étant âgés de moins de quinze ans.

Cette population est à prédominance indienne. En effet, les Indo-Mauriciens et la communauté islamique, originaire elle aussi de l'Inde, représentent environ deux tiers de la population totale de l'île. Il existe aussi une petite communauté chinoise installée, à Maurice comme à la Réunion, dans le secteur commercial particulièrement. Enfin, environ 250 000 Mauriciens appartiennent à la « population générale » qui est formée soit de Blancs purs soit de Blancs métissés avec des Africains, il s'agit en fait des créoles francophones de l'île Maurice.

En ce qui concerne les langues parlées, il est intéressant de constater que leur répartition ne recoupe pas entièrement la répartition raciale : l'anglais, langue officielle, est parlé malgré tout très peu, tandis que le français pur ou sous sa forme de patois créole est pratiqué par la grande majorité des Mauriciens. Le bilinguisme est assez courant, surtout entre le patois créole d'un côté et les dialectes hindi : telegu, tamoul et autres.

Sur le plan confessionnel et religieux on peut parler à Maurice d'une véritable société multireligieuse, et l'on est frappé, en parcourant l'île, par l'extraordinaire floraison des lieux de culte les plus divers : églises catholiques, mosquées, temples hindous, pagodes... Parmi les différentes sectes hindoues, la plus représentée est celle des sanatanistes suivie de celle des arya samajistes. Les Tamouls, qui sont en majorité à la Réunion, sont faiblement représentés à Maurice. Les musulmans de descendance indienne appartiennent au rite sunnite dans leur grande majorité, mais on trouve en outre de petites communautés chiites ou shafiites. Le bouddhisme et le confucianisme ne sont pratiqués à Maurice que par quelques immigrants chinois âgés. Quant aux chrétiens, c'est

évidemment une grande majorité de catholiques représentée par la plupart des Franco-Mauriciens et par les populations de couleur. Les anglicans comprennent la population anglaise de l'île, de même que certains convertis indiens et chinois.

Un très curieux problème posé par la diversité de la population mauricienne est celui de la « classification ». L'administration coloniale anglaise a laissé des traces dans les façons de considérer le problème racial, qui sont différentes de ce que l'on connaît à la Réunion. Dès le milieu du XIX[e] siècle, lors d'un recensement fait par l'administration royale anglaise, la population était répartie en trois groupes : population générale, Indiens, apprentis, ce terme s'appliquant aux esclaves récemment affranchis.

La ligne de démarcation entre ces différentes catégories était évidemment difficile à maintenir dans une population qui, malgré tout, subissait un mélange racial continuel. Ceci a amené les autorités britanniques à faire des recensements décennaux pour pouvoir continuer à appliquer cette nomenclature initiale. Au début du siècle, il a fallu élargir ce cadre qui ne correspondait plus à grand-chose et la population fut divisée en quatre nouvelles catégories : *a*) Européens blancs, métis et hommes de couleur ; *b*) Africains, c'est-à-dire descendants des esclaves non métissés ; *c*) Indiens ; *d*) Chinois. Cette classification, qui se voulait plus libérale, était en fait encore plus difficile à appliquer sur le plan administratif et dans la vie courante, et peu à peu elle tomba en désuétude. Actuellement, ces problèmes à réminiscence si typiquement coloniale sont heureusement dépassés et la population de Maurice est généralement appelée, selon son origine, soit « population générale », pour tout ce qui touche aux Blancs et aux métis, soit Indo-Mauriciens pour la population originaire de l'Inde et soit enfin Sino-Mauriciens pour la population chinoise.

LA SOCIÉTÉ CHINOISE.

La communauté chinoise de l'île est remarquablement organisée et disciplinée. Elle est presque exclusivement adonnée au commerce. Ses activités politiques sont fort prudentes et réservées, quoique ses tendances soient sensiblement orientées vers le maintien de l'ordre et la sauvegarde de la propiété. Cependant, ces récentes années, certains éléments de la communauté chinoise semblent être devenus des partisans convaincus de la Chine populaire. Ils sont malgré tout très peu nombreux.

Les Chinois sont commencé à s'établir à Maurice depuis plus de



CL. VASILE TARA

Ile Maurice : un flamboyant dans un jardin.

cent ans. Ils sont actuellement au nombre de 23 000 environ. Tout en conservant leurs mœurs ils se mêlent à la vie locale, épousant des femmes du pays, embrassent volontiers le catholicisme. Le caractère dominant de leur société reste cependant son hermétisme.

Les Chinois ont souvent leurs propres écoles au niveau de l'enseignement primaire (une dizaine dans toute l'île). On y enseigne non seulement le chinois, mais aussi l'anglais et le français. Il existe à Maurice deux quotidiens chinois qui sont également lus par les communautés chinoises de la Réunion et de Madagascar. La communauté chinoise est représentée au Conseil législatif, en 1968, par deux représentants, élus à Port-Louis, ville dans laquelle plus de la moitié de la population chinoise a élu domicile.

LA POPULATION D'ORIGINE INDIENNE : LES HINDOUS ET LES MUSULMANS.

A l'île de la Réunion, on parle indistinctement d'Indiens et de musulmans. C'est une faute qu'il ne faut pas commettre à l'île Maurice, car les comportements, les rivalités entre Indiens et musulmans sont un fait notable à Maurice : « Comme dans l'Inde, je dirais qu'ils ne vivent pas tellement amicalement », m'a dit un jeune créole.

Parlons d'abord des musulmans. Ils sont 110 000 à l'île Maurice, et représentent 30 % de la population indienne. Ils forment une communauté assez unie (alors que les Indiens de Maurice proviennent de plusieurs régions de l'Inde). La majorité d'entre eux a pour langue maternelle l'urdu, et suit la religion islamique. Leur comportement politique a été très particulier : après s'être opposés aux Indiens, ils ont formé un « Comité d'action musulman », qui est devenu un allié des Indiens et qui s'est déclaré en faveur de l'indépendance. Cepenant, bien rapidement, une scission intervint au sein du C.A.M., et une grande partie des musulmans (35 %) quitta ce parti jugé trop communaliste. Le C.A.M. est en effet partisan du communalisme le plus intégral à Maurice dans la vie politique, et il a souvent demandé l'établissement de listes électorales séparées pour les différentes communautés.

Les premiers musulmans arrivèrent à Maurice pendant la période française. C'étaient pour la plupart des matelots, désignés sous le nom de lascars, que le gouvernement de Labourdonnais avait introduits dans la jeune colonie pour les besoins des travaux du port Nord-Ouest (Port-Louis). Le mot lascar est devenu synonyme de musulman et, affrontant deux siècles, le vocable est parvenu jusqu'à nous plus vivant que jamais.

Les musulmans ne formaient cependant qu'une partie infime de la population jusqu'en 1842, date à laquelle l'immigration se fit à un rythme accéléré, en raison de l'abolition récente de l'esclavage. Les musulmans se mirent surtout à faire du commerce. Et il fut un temps, lorsque le marché sucrier de l'Inde n'était pas fermé aux Mauriciens, où l'exportation du sucre passa en totalité dans leurs mains. Lorsque les Chinois arrivèrent à Maurice et se lancèrent dans le commerce, beaucoup de musulmans abandonnèrent leur négoce et devinrent laboureurs. Outre cette branche des musulmans, arrivés au début du siècle dernier, une seconde vague d'Indiens musulmans est arrivée à Maurice par la suite, en provenant notamment de diverses régions de l'Inde, en particulier de Sourat et Goujerat, ceux-ci s'établirent comme commerçants et comme planteurs, et c'est un petit groupe d'entre eux qui bâtit une magnifique mosquée à Saint-Louis au milieu du siècle dernier.

Les musulmans mauriciens posent les mêmes problèmes d'assimilation au milieu humain local que leurs coreligionnaires de la Réunion ; comme ceux-ci ils sont très structurés autour de leur petite communauté où joue l'entraide sur le plan familial et commercial, la vie familiale et la vie culturelle. Ils sont leurs écoles, des « madrassa » où, en dehors des langues occidentales et orientales, anglais, français, arabe, persan, goujerati, etc., on enseigne la théologie islamique et les matières nécessaires aux débouchés modernes.

Ce relatif isolement dans lequel se cantonne la population musulmane de Maurice pose peut-être moins de problèmes qu'à la Réunion du fait que, à Maurice, qu'ils soient musulmans ou non, la plupart des habitants sont d'origine indienne. Mais s'il n'y a pas de tension notable entre créoles et musulmans, il y a au contraire des frictions entre hindous et musulmans. Ce sont des petites dissensions internes, portant sur l'interprétation des mœurs et des coutumes indiennes. Mais, en fin de compte, le groupe musulman fait de plus en plus figure à part, même au regard de la communauté indienne. Ces riches commerçants, farouchement attachés à l'islam, sont certainement plus proches de leurs coreligionnaires de la Réunion ou d'ailleurs que de leurs compatriotes indiens en ce qui concerne leur conception générale de la vie.

D'ailleurs, la renaissance de l'islamisme militant et modernisé à l'intérieur de cette communauté est un des signes les plus impressionnants de cette orientation. Ils ont fait un effort considérable ces dernières années, pour multiplier les lieux de prière, non seulement à Maurice mais dans la petite île Rodrigue. Leurs riches ressources financières leur permettent de pratiquer la générosité exigée par l'islam : aide aux orphelins, aux pauvres, bien entendu membres de la communauté. Ils

possèdent des biens immobiliers assez étendus qui sont gérés selon les dispositions de la loi coranique.

La communauté indienne, quant à elle, est numériquement la plus importante du pays, puisqu'elle compte 344 000 personnes. Les premiers immigrants indiens arrivèrent à Maurice après l'abolition de l'esclavage, c'est-à-dire après l'installation des premiers immigrants musulmans. On les appelle communément Indo-Mauriciens, puisque l'appellation « Malabar » qui est utilisée couramment à la Réunion, est mal accueillie à Maurice. Comme ceux de la Réunion, ils sont originaires en grande partie de la province de Madras et de Bihar, mais leur origine de caste est beaucoup plus prononcée que dans le cas des Indiens installés à la Réunion. Arrivés comme travailleurs contractuels sur les plantations de canne ils se sont installés définitivement dans l'île et, grâce à un labeur acharné, ils ont pu, en plusieurs générations, améliorer grandement leur position sociale. Ainsi, presque la moitié des terres de Maurice appartient aujourd'hui aux Indo-Mauriciens, qui occupent également des places importantes dans le secteur tertiaire : médecins, professeurs, fonctionnaires et surtout hommes politiques. Ils sont très prolifiques, et les familles comptent facilement huit à dix enfants aussi bien en milieu urbain qu'en milieu rural. Un interlocuteur mauricien questionné sur cette fécondité a eu la réaction suivante : « Pourquoi les Malabars sont-ils devenus si nombreux dans ce pays ? C'est parce qu'ils veulent d'une part dominer complètement notre île, et puis aussi, parce qu'ils mangent énormément d'épices, et ma foi, ils sont de tempérament un peu chaud... »

Du fait de leur origine régionale différente, en Inde, les Mauriciens d'origine indienne sont compartimentés en ce qui concerne notamment les modes de vie et les pratiques religieuses ; ce caractère les rend très différents des Malabars de la Réunion qui, eux, apparaissent beaucoup plus intégrés à l'intérieur d'une même communauté. Les différentes sectes hindoues suivent des pratiques cultuelles très éloignées les unes des autres, mais cette variété extrême des manifestations religieuses constitue une note pittoresque de la fourmilière humaine de Maurice.

En ce qui concerne le système des castes, il faudrait peut-être dire qu'il semble mieux représenté ici qu'à la Réunion où, comme je l'ai noté, beaucoup de Malabars sont en fait d'origine « hors caste ». A Maurice, en revanche, et sans que cela soit ouvertement proclamé, l'esprit sinon l'institution des castes semble faire bien partie de l'organisation sociale profonde de certaines communautés. J'ai interrogé à ce sujet des Indo-Mauriciens qui ont esquivé la question, ce qui est déjà significatif en soi, mais un Franco-Mauricien n'a pas hésité à affirmer : « Oui, ils

conservent cette espèce de préjugé social au moins dans certains milieux qu'on peut qualifier de peu évolués, je suis persuadé qu'il y a parmi eux des sortes de parias. Cela ne se dit pas ouvertement mais lorsque vous êtes en très bons termes avec des Indiens ils vous disent dans le creux de l'oreille, celui-là est bien un intouchable. » Certes, cette différence de castes ne prend pas la proportion démesurée qu'elle conserve en Inde, mais il est indéniable que dans les petites sociétés fermées de certaines régions de Maurice, être d'origine paria, constitue encore une marque d'infériorité dans la vie sociale.

Sur le plan politique, on peut retenir l'existence d'un groupe d'Indo-Mauriciens formé d'ardents nationalistes. Ce groupe a un journal, et présente des candidats aux élections législatives. Il s'est donné le nom de « All Mauritius Hindu Congress ». Il n'a cependant aucun député à l'Assemblée législative. Son programme aux dernières élections se résume en quatre points : présentation de candidats indiens uniquement, adoption de la *zwastika* (croix gammée), symbole religieux hindou, comme emblème politique et électoral ; demande de l'indépendance ; rattachement de l'île à l'Inde. Il n'obtint cependant que 10 à 20 % des voix dans les circonscriptions, pourtant à majorité hindoue, dans lesquelles il se présenta.

Malgré ces différences les Indiens présentent tout de même des caractéristiques très semblables : ils sont travailleurs, économes, ambitieux. Aux yeux des créoles, s'ils sont moins aptes à suivre des études très poussées à l'occidentale, les Indiens sont en revanche beaucoup plus soutenus par leurs parents dans la réalisation de leur éducation. En effet, que ce soit à la Réunion ou à Maurice, le clan familial tout entier, fort parfois de plusieurs centaines de personnes, contribue, le cas échéant, à assurer la scolarité poussée de certains jeunes particulièrement doués.

Pour ce qui est des gens du petit peuple indo-mauricien, on leur accorde facilement des qualités indéniables : ils sont dociles, sobres, économes et très travailleurs. Le planteur hindou suivra des années son ambition d'acheter une vache et un lopin de terre, et aucune considération extérieure ne viendra le troubler dans la réalisation de ce projet.

Ces dernières années, sa condition sociale fut nettement améliorée par des mesures gouvernementales : 30 000 Indiens environ sont petits propriétaires (quelques arpents de canne). Les éléments les plus élevés dans la hiérarchie se dirigent vers les professions libérales. On comprend donc pourquoi les créoles et les Blancs, qui constituent ce qu'on appelle la population générale, s'inquiètent et parlent de « péril indien ».

LA POPULATION GÉNÉRALE.

Depuis bientôt dix ans, pour des raisons proprement politiques, les recensements de population ne distinguent pas entre Blancs, métis, Africains. Le secteur « population générale » est donc plus hétéroclite, encore que les catégories sociales « Indiens » et « musulmans » soient désormais unifiées officiellement.

On compte environ dix mille à douze mille Blancs à Maurice. Descendant pour la plupart de colons français, ils ont gardé une race européenne « pure » par contraste avec ce qui s'est passé à la Réunion où le métissage est de règle ; catholiques fervents pour la plupart, ils occupent en général les plus hauts postes de l'industrie et du commerce, et détiennent la quasi-totalité des usines sucrières. Il existe cependant une classe de « Petits Blancs », c'est-à-dire les Blancs qui sont au bas de l'échelle de leur communauté. Ce sont en général les employés subalternes du secteur tertiaire ou les surveillants des champs. Malgré son petit nombre la classe blanche à l'île Maurice est en effet très hiérarchisée, le critère de ceux qui sont en haut de l'échelle étant le mariage entre « gens de bonne famille » depuis l'arrivée dans l'île. Ils sont donc essentiellement conservateurs et voient d'un mauvais œil la montée de ce qu'ils appellent le « péril hindou ». Français de cœur, comme ils se définissent, ils parlent un français très pur, trop pur même, puisqu'ils utilisent des termes employés jadis : une femme enceinte est ainsi une femme « en voie de famille », une tomate « une pomme d'amour », etc. Depuis une dizaine d'années cependant, beaucoup de mots anglais se sont introduits dans leur vocabulaire : « je suis fit » pour « je suis en pleine forme ». Ils parlent le français avec un fort accent, très chantant. Très proches des Blancs dans leur mode de vie, de leurs habitudes, de leurs croyances, sont les métis blancs, les « mulâtres ». Ils se distinguent des Blancs uniquement par leur peau légèrement plus basanée. Ils exercent surtout des professions libérales, ou travaillent dans la fonction publique.

Plus près des Africains sont les « créoles » (métis africains) d'un naturel jovial, d'une acuité de perception remarquable. Le créole aime garder une certaine autonomie, chaque ménage habite individuellement, pour se soustraire à l'influence de la grande famille de type ancien. C'est rare en effet de rencontrer une famille créole, surtout parmi ceux qui sont moins basanés, vivant chez le beau-père ou chez la belle-mère. Mais il est indéniable que dans cette société persiste l'esprit de famille par-delà même les limites étroites de la famille conjugale, et, au moins une fois par an, toute la lignée se réunit. Ces réunions ont lieu généralement au

début de janvier, et constituent un événement important dans la vie de la maison.

Dans les familles qui occupent une position sociale élevée, c'est le grand patriarche qui tient parfois la clef du coffre, qui décide de l'orientation des jeunes et de la répartition des tâches. Cette fonction est, bien que sur le point de disparaître, encore respectée là où elle s'exerce.

Les masses créoles sont essentiellement chrétiennes et, à l'intérieur des paroisses, une intense vie communautaire met en contact, comme à la Réunion, les Mauriciens de toutes conditions sociales indépendamment de leur couleur de peau.

La population métisse est établie surtout dans les villes où elle occupe de petits emplois dans les bureaux de l'administration ou dans des maisons de commerce. Beaucoup de jeunes créoles ont émergé et exercent, en haut de l'échelle sociale, de brillantes carrières artistiques, administratives et même politiques. Leur réussite est surtout remarquable dans le sport, de même que dans les activités culturelles, le théâtre notamment, où l'on peut rencontrer de plus en plus de jeunes créoles témoignant de beaucoup de talent.

Cependant, il existe à Maurice, du moins dans les sphères éclairées, une volonté de dépasser, sinon d'oublier, cette disparité de races, de religions et de conditions sociales. Ces Mauriciens sont conscients que la vie serait impossible dans leur île si un jour des passions politques se déchaînaient, prenant comme thème le critère racial par exemple. Les plus modérés et aussi les plus tolérants sont les éléments évolués appartenant souvent au groupe franco-mauricien qui, lors des discussions que j'ai eues avec des Indiens de différentes origines, ont montré une ouverture d'esprit remarquable. Ceci me paraît d'autant plus louable qu'ils sont en situation minoritaire et que, appartenant aux classes possédantes, l'avenir de leurs intérêts apparaît comme bien incertain.

La communauté chinoise témoigne d'une mentalité semblable et, comme à la Réunion, elle constitue plutôt un élément de stabilité et de détente sociale. Il reste le groupe le plus important, celui des Indo-Mauriciens qui, malgré les affirmations rassurantes de ses leaders politiques, peut poser un jour des problèmes dans ce domaine. Il faut espérer, cependant, qu'en dépit des nombreuses contradictions et rivalités internes de ce groupe, et de certaines tendances extrémistes qui s'y manifestent, une politique de paix sociale et raciale ne cessera de régner à Maurice dans les prochaines années. En tant que groupe majoritaire, les Indo-Mauriciens sont particulièrement responsables du maintien de cette coexistence pacifique.

LA VIE DE TOUS LES JOURS À MAURICE

Le sport national, l'hippisme, est d'origine anglaise. C'est le colonel Drapper qui fonda en 1812 le club hippique de l'île Maurice. Ce sport est très prisé, puisqu'une vingtaine de journées de courses sont organisées chaque année, avec des chevaux répartis entre sept ou huit groupes de propriétaires. Les chevaux viennent d'Australie, d'Afrique du Sud, et même d'Europe (de nombreux poulains de Mme Volterra ont en effet été achetés par les propriétaires mauriciens). Les jockeys viennent également de ces mêmes pays et, pour une courte saison, on a même vu Sir Charlie Smirke, trois fois vainqueur du Derby d'Epsom (ce qui est rare) porter les couleurs d'un des « nominators » mauriciens, au Champ de Mars. Beaucoup de turfistes enragés viennent chaque matin suivre les progrès des chevaux à l'entraînement ; le jour des courses, 50 000 personnes peuvent se déplacer pour venir voir courir leurs favoris. Et la fête continue, lorsque la dernière course a eu lieu, au restaurant, ou plus simplement chez soi.

Autre sport également largement suivi et qui peut attirer 20 000 personnes au moins au stade de Curepipe : le football.

Les manifestations religieuses indiennes offrent beaucoup de faste : ainsi le Cavadee, fête tamoule, célébrée chaque année en l'honneur de Subrhamanya, fils aîné de Shiva ; le Shiva Ratrie, qui donne lieu à de grandes processions. C'est au cours de celles-ci que l'on peut assister à des marches sur le feu. C'est un spectacle impressionnant qui demande à ses exécutants une longue préparation où le spirituel est très lié au physique. Toute la cérémonie est préparée par le grand prêtre de Shiva. C'est lui qui choisit la rivière auprès de laquelle on creusera la fosse où l'on mettra les brasiers. C'est lui qui fixe la date. Les exécutants devront pratiquer l'abstinence et ne manger que des légumes pendant quarante jours. Le jour même de la cérémonie, ils seront préparés à la douleur et pourront supporter d'avoir des aiguilles enfoncées dans les joues et dans la poitrine, de marcher sur des clous et enfin de piétiner la braise. La cérémonie a lieu à quelques kilomètres de l'église, près d'une rivière. Le grand prêtre et les participants, sur des sandales à semelle cloutée, la pointe des clous tournée vers la plante du pied, les joues et la poitrine transpercées d'aiguilles, marchent en procession. Ils sont protégés de la foule, très excitée, par des cordons de police. Des noix de coco sont distribuées aux enfants, et un climat de grande tension

psychologique règne qui atteint son paroxysme quand les hommes marchent sur les brasiers de la fosse et qu'une odeur de chair brûlée se répand autour de l'assistance. C'est vraiment un spectacle d'une force rare.

Les descendants d'Africains ont également leur folklore : le sega, moins européanisé que celui que l'on trouve à la Réunion. Il s'agit d'une danse rythmique et suggestive. Habillés de vêtements aux couleurs vives, les danseurs, ayant absorbé une forte ration d'alcool, évoluent gracieusement au son d'instruments de fortune, mis à part la guitare et le tambour. Le répertoire des segas est composé d'histoires imagées en patois créole.

Les manifestations du culte de toutes les religions à Maurice se voient accorder un jour férié : on en compte quarante par an.

Un des éléments du charme de l'île Maurice est la langue créole parlée par la majorité du pays. C'est un patois dérivé du français, mais du français de la vieille époque, ce qui veut dire qu'il est très différent du patois parlé à la Réunion et moins proche du français d'aujourd'hui. Pour l'analyser brièvement, il faut dire qu'il s'agit d'un langage parlé, sans grammaire ni syntaxe, les comparatifs et superlatifs étant exprimés par la répétition. Ainsi, beaucoup se dit « boucou », le comparatif « boucou, boucou » et le superlatif « boucou, boucou, boucou ». Il n'existe aucune règle concernant l'orthographe des mots : il n'y a qu'un journal créole à Maurice. Le son Z est prédominant. Il peut remplacer le CH, le G ou le J : ainsi manger, chemin, bijou se prononcent « manzer, zemin, bizou ». Et l'on dira même « zhomme » et « zhistoire ». Il n'existe que trois temps dans le parler créole, sans aucune nuance : ainsi pour le verbe aller, le présent est « allé », le passé « fine allé », le futur « pour aller ». Pas question de passé composé, de futur antérieur ou de subjonctif présent ! Beaucoup de mots anglais et indiens (*chocra* = garçon, *dhobi* = blanchisseur) sont entrés dans le patois créole.

L'ÎLE MAURICE DEVANT SON AVENIR

L'accession à l'indépendance va sans doute poser des graves problèmes nouveaux à l'île Maurice, sans pour autant résoudre toutes les difficultés anciennes.

La vie économique de ce pays, axée essentiellement sur la canne à sucre, est exposée aux fluctuations de marché et aux aléas des récoltes.



Vieille femme indo-mauricienne.



Le village de Chiconi à Mayotte.

Mosquée à Anjouan.

De ce fait, non seulement les activités économiques, mais la vie sociale et politique sont à la merci d'un cyclone ou d'une baisse brutale des prix. Bien que mieux armés que les Réunionnais pour affronter le marché du sucre, les Mauriciens ne sont pas moins tributaires de cette monoculture et de ce marché. L'effort de diversification des cultures et le début de création d'activités industrielles nouvelles, ont été vite adoptés à Maurice, mais la réalisation pratique est lente, plus lente, hélas ! que ne l'est la croissance démographique.

Comme je l'ai indiqué, au sujet de l'île de la Réunion, l'application intégrale du statut de département permet à cette dernière d'envisager malgré tout avec moins d'appréhension certaines échéances que ne peut le faire l'île Maurice devenue indépendante.

Le plus grave de ces problèmes, c'est évidemment celui du surpeuplement que ni les mesures de limitation des naissances, telles qu'elles sont pratiquées actuellement, ni le mouvement d'émigration ne peuvent enrayer dans l'immédiat. La population d'origine indienne, très prolifique, se plie très difficilement aux contraintes malthusiennes du « birth control » ou autres. Les créoles, d'ailleurs, sont sur ce plan complètement à l'unisson avec les autres Mauriciens. Beaucoup des Indo-Mauriciens que j'ai interrogés à ce sujet refusent ces pratiques avec une sorte d'horreur sacrilège. Il faudra attendre certainement l'impact de la scolarisation sur la mentalité générale et l'extension du mode de vie citadin pour estimer dans quelle mesure la fièvre démographique pourra être maîtrisée par la limitation des naissances.

Pour ce qui est de l'émigration, Maurice est également dans une situation moins favorable que la Réunion qui, comme il été dit plus haut, peut envoyer en France métropolitaine un nombre non négligeable de personnes, hommes et femmes, chaque année.

Les Mauriciens, où émigreraient-ils ? Certainement pas en Inde ou au Pakistan, sauf peut-être quelques intellectuels indo-mauriciens qui peuvent y aller pour des séjours plus ou moins prolongés dans une sorte de pèlerinage aux sources. En Grande-Bretagne, l'immigration de gens de couleur pose déjà suffisamment de problèmes pour encourager une nouvelle vague d'arrivants, d'autant plus que le plein emploi est difficile à réaliser.

Quant à la France, bien qu'il s'agisse traditionnellement d'un pays d'immigration, il est difficile d'envisager l'introduction de contingents nouveaux de gens de couleur qui s'adaptent par ailleurs péniblement au climat et au mode de vie des pays tempérés. Les nombreuses difficultés rencontrées avec les migrants originaires des D.O.M. préoccupent suffisamment les administrations chargées de ces problèmes. On trouve certes,

à Paris, plusieurs groupes de Franco-Mauriciens qui sont venus initialement, souvent pour faire des études, et ensuite se sont installés définitivement dans les affaires ou dans les nombreuses professions libérales. A la cité universitaire de Paris, au collège franco-britannique, il existe une communauté d'étudiants franco-mauriciens très attachés à la fois à leur île et à la culture française. Qu'est-ce qu'ils vont faire une fois leurs études terminées ? Peu d'entre eux envisagent un retour définitif à Maurice, où pourtant leurs familles occupent des positions économiques souvent enviables. Certains resteront en France ou en Grande-Bretagne — ce sont de parfaits bilingues —, d'autres projettent de partir en Afrique du Sud, en Australie ou en Nouvelle-Calédonie. Là, ils désirent retrouver dans un contexte démographique et politique moins étouffant que dans leur petite patrie, l'ambiance perdue mais ineffaçable dans leurs souvenirs des mers du Sud, des plages magnifiques, de la douceur créole de vivre.

Cependant, pour la grande masse des Mauriciens, il ne s'agit pas de partir, mais de survivre chez eux en relevant en même temps le défi de l'indépendance politique, de l'économie monoculturale et de la démographie galopante. Quelle solution d'ensemble, quelle orientation politique et sociale vont être finalement adoptées par les dirigeants du nouvel Etat ? Il paraît être trop tôt pour répondre, mais l'avenir de l'île Maurice sera certainement hypothéqué par toutes les contraintes que l'on vient d'évoquer. Par surcroît, le nouvel Etat est trop petit pour constituer une entité totalement indépendante. Peut-être un jour, à la faveur d'une détente générale entre les grandes puissances, sera-t-il possible d'envisager un regroupement régional des différents Etats de cette partie du monde. Sur plusieurs plans déjà, il existe une collaboration effective, ou en projet, entre Madagascar, les Comores, la Réunion et Maurice. L'élargissement de cette formule de collaboration représente un espoir à ne pas négliger pour tout ce monde insulaire où, en dehors de Madagascar, on doit faire appel pour tout à l'extérieur.

Pour la France, il est important de remarquer que toutes ces grandes ou petites îles ont déjà un lien commun : le français.

L'ARCHIPEL DES COMORES

LES COMORIENS ET LEUR HISTOIRE

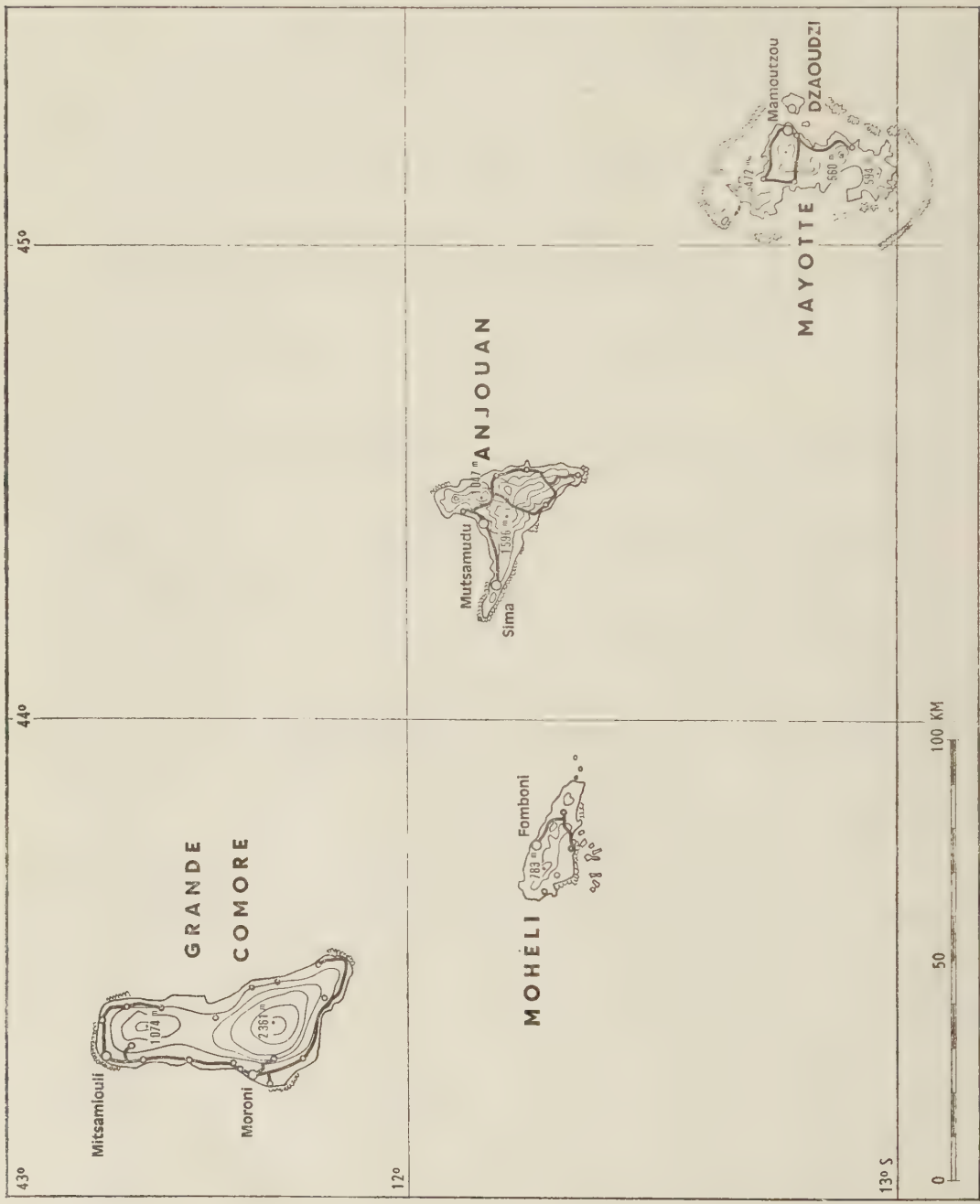
A moins de deux heures de vol de Madagascar, on découvre l'archipel des Comores à mi-distance entre la côte malgache et l'Afrique orientale. Les quatre îles : Mayotte, Anjouan, Mohéli et la Grande-Comore occupent une surface de 2 400 km² légèrement inférieure à celle de la Réunion.

Ce chapelet d'îles à relief tourmenté est issu des manifestations volcaniques qui se sont produites à la fin du tertiaire entre 11° et 13° de latitude Sud. A la Grande-Comore l'activité volcanique se maintient encore et les immenses coulées de lave noire du Karthala des dernières éruptions couvrent une grande partie de l'île.

La plus petite des Comores est l'île de Mohéli qui représente environ le dixième de la surface de l'archipel. A Mohéli, le volcanisme est plus ancien et le relief est adouci. Les coulées décomposées ont eu le temps de se transformer en couches de terre très fertiles. Les pentes s'élèvent insensiblement vers un sommet de 900 m au milieu de la chaîne dorsale. L'île est couverte d'une riche végétation bien conservée. Le plateau continental est très étroit et dépasse rarement 500 m.

Après Mohéli, par ordre de superficie, vient Mayotte où, beaucoup plus que dans le cas des autres îles, les côtes sont extrêmement découpées et basses. Une chaîne de montagnes peu élevée occupe le centre de l'île. Le plateau continental est plus étendu que dans le reste de l'archipel.

Anjouan, surnommée la perle des Comores, est réputée à la fois


43°
44°
45°
12°
13° S
GRANDE COMORE
Mitsamiouli
Moroni
1 074 m
2 361 m
MOHÉLI
Fomboni
783 m
ANJOUAN
Mutsamudu
Sima
1 061 m
1 596 m
MAYOTTE
DZAOUDZI
Mamoutzou
472 m
560 m
594 m
0
50
100 KM

pour la physionomie plus riante de ses sites, pour la fertilité de ses terres et le caractère accueillant de sa population. Le relief est dominé par trois chaînes de montagnes qui culminent à 1 375 m. Les plaines côtières sont étroites, mais des plateaux et des vallées intérieurs permettent le développement de vastes plantations. Des sociétés coloniales y sont installées depuis longtemps. L'île plonge dans l'océan d'une manière abrupte, ce qui rend son paysage côtier très différent de celui de Mayotte.

Le Grande-Comore est la plus étendue de l'archipel. C'est un véritable bloc de lave, dominé au sud par le massif volcanique du Karthala et au nord par le massif de la Grille beaucoup moins imposant, qui n'est plus en activité.

LES GROUPES ETHNIQUES.

Six groupes ethniques principaux sont répandus dans l'ensemble de l'archipel.

— Les Arabes, venus du golfe Persique et des rives de la mer Rouge constituent l'apport le plus important du point de vue ethnologique. Très nombreux à Anjouan et à la Grande-Comore, ils représentent l'ancienne aristocratie qui a apporté à l'archipel l'islam et sa civilisation. Ils ont conservé dans l'ensemble le type sémite du Yémen.

— Les « Oimatsaha », d'origine mélano-indonésienne, habitant les « hauts » de l'île d'Anjouan. Leur venue est antérieure à l'invasion arabe. Le groupe actuel, au teint brun, cheveux lisses ou crépus, d'après le degré de métissage, front fuyant et nez légèrement busqué est caractérisé par des métissages nombreux entre Arabes, Africains et Malgaches.

— Les Makoas, originaires de la côte africaine, sont les descendants des anciens esclaves, amenés par la traite sur les quatre îles de l'archipel. Ils ont tous les caractères somatiques des Noirs d'Afrique orientale.

— Les Cafres, les moins nombreux, seraient les premiers habitants des îles. Ils appartiennent, avec les Makoas, à la race bantoue.

— Les Malgaches, dans l'île de Mayotte en particulier, d'origine sakalava, sont venus de Madagascar au cours d'invasions ou de migrations à différentes époques. Ils ont souvent conservé les coutumes de leur pays d'origine et vivent généralement groupés par petits villages.

— Les Antaloha ou Antalotes, sont sortis du métissage entre Arabes africains et Sakalava. On les considère comme les vrais indigènes du pays, les groupes précédents étant ultérieurement installés dans l'archipel.

A cette population il faut ajouter la présence de colons français et réunionnais, d'Hindous musulmans et d'Arabes récemment immigrés.

Les langues parlées dans l'archipel sont le swahili et l'arabe, le français étant la langue des lettrés et de ceux qui ont fréquenté une école officielle. L'arabe constitue la langue religieuse et juridique, le swahili étant la langue courante, employée même parfois dans les pièces administratives. Les dialectes locaux dérivent du swahili et du sakalava.

STRUCTURE FAMILIALE.

La famille est généralement basée sur la polygamie, l'homme se trouvant ainsi au centre de plusieurs foyers. Chaque foyer se compose de la femme, des enfants et du mari qui habite une case appartenant à la femme. L'homme répartit entre ses foyers les biens qu'il possède. L'héritage des cases est des champs se fait selon le droit coranique : deux tiers des biens reviennent aux enfants de sexe masculin et un tiers à la descendance féminine. Une institution particulière à la Grande-Comore est le « magnahoulé », sorte de propriété collective indivise, dont bénéficient les femmes. Le « magnahoulé » représente parfois un frein au développement agricole car il met le mari qui est le chef naturel de l'exploitation, en position d'infériorité devant ses femmes, pour ce qui est de la propriété des biens d'exploitation. D'interminables palabres ont lieu entre les différents ayants droit, parmi lesquels figure en bonne place le père de l'épouse propriétaire. Le « magnahoulé » est une des plus typiques survivances de la tradition matriarcale africaine conservée aux Comores.

RELIGION.

La religion pratiquée par les autochtones est l'islam selon le rite chaféite. Elle joue un rôle très important dans la vie journalière : visite à la mosquée, obligation de la prière, préceptes à suivre tout au long de la vie. Qu'il s'agisse de fêtes religieuses : *Moulid*, anniversaire de la naissance du prophète, *Id el kebir*, fêtes du mouton, *Ramadan*, pèlerinages à La Mecque, ou des fêtes coutumières : naissance, imposition du nom de l'enfant, première coupe de cheveux, circoncision, fiançailles, mariage, funérailles, toutes ces cérémonies et fêtes sont l'occasion et le prétexte à dépenses qui pèsent lourdement sur la vie des paysans et des nobles. Enfin et surtout, c'est par l'islam que sont modelés les droits des individus, l'organisation de la société, la polygamie, la suprématie de l'homme par rapport à la femme, le respect des traditions et un certain immobilisme de la société.

ORIGINE ET PREMIÈRES RELATIONS HISTORIQUES.

On ne peut dire exactement à quelle date et par quels habitants furent peuplées, à l'origine, les Comores.

Selon certaines sources et hypothèses historiques, l'archipel fut tout d'abord peuplé par des Iduméens, dont l'arrivée remonterait au temps de Salomon. Une légende rapporte même qu'une expédition serait venue du golfe Persique chercher le trône de la reine de Saba caché par les génies au fond du volcan de la Grande-Comore.

En réalité, on ne sait pas exactement si les Sémites furent poussés par la tempête sur les côtes comoriennes, ou s'ils y vinrent d'une manière délibérée.

Mais il est certain qu'avant l'arrivée des Arabes, des Noirs, venus de la côte africaine, étaient déjà installés dans l'archipel.

Vers 1500, les Portugais débarquèrent à la Grande-Comore, laissant quelques tombeaux dans le Sud de l'île. Des navigateurs hollandais, anglais et français, ont visité une ou plusieurs des îles, et leurs relations de voyage nous donnent une image de la vie des habitants de l'archipel dans cette époque reculée, image souvent déformée par les préjugés typiques des Occidentaux de cette époque-là.

Le commandant d'une flotte hollandaise déclare au début du XVII[e] siècle, en parlant des habitants d'Anjouan, qu'ils sont « perfides, d'ordinaire tout nus, couvrant seulement leurs parties honteuses... Les femmes portent sur le milieu du corps, de petites fourrures larges de deux mains et un petit carré de toile sur les seins... » Ce manque presque absolu de vêtements paraît assez curieux, de la part de musulmans. Il s'agit peut-être des habitants des régions reculées de l'intérieur plutôt que de ceux de la côte ou des villes arabes.

Un navigateur anglais écrit à la même période, en parlant des femmes du peuple : « Elles sont si libres, que leurs maris ne paraissent point choqués de les voir aller en compagnie des Européens fraîchement descendus de leur navire. » Il fut frappé aussi par le grand nombre d'esclaves qu'il rencontra. Ces esclaves étaient originaires d'Ethiopie et de Madagascar. En 1699, le commandant d'un autre navire anglais donnait certains détails sur les mœurs des Comoriens. Il parle longuement d'une visite qu'il fit « au roi d'Anjouan », visite dont il se montre profondément impressionné, par la bonne grâce du sultan et l'affabilité qu'il montrait envers les étrangers, les recevant assis, à l'ombre d'un grand arbre, entouré d'une demi-douzaine de ses courtisans assis comme lui sur le sol. Ce sultan avait des goûts très simples : il n'avait pour

trône que le gazon et pour dais les feuilles des arbres. Le sultan ne se fit pas prier pour partager la nourriture que ses visiteurs avaient apportée. Il s'agissait de pain et de fromage dont il mangea largement sa part : « Il s'est fort régalé de ces mets dont nos paysans font si peu de cas... », dit la relation. Le visiteur demanda de rencontrer la reine du pays mais ce fut impossible : « Elle ne se montre jamais aux étrangers », dit-il. Lorsqu'elle est malade, ou qu'elle est obligée de sortir, elle se cache derrière des rideaux qui l'entourent. Cette mise à l'écart des femmes anjouanaises de haut rang et la servitude dans laquelle les tenaient leurs maris contrastant avec la liberté des femmes du peuple, étonnèrent beaucoup les visiteurs.

Plus tard, dans un compte rendu de son escale publié en 1806, le commandant Blankett loue l'honnêteté et la bonne volonté des Comoriens qui fournissaient tout ce que pouvaient désirer les navigateurs. « Ils lavent assez bien le linge, mais ne savent pas le repasser. Ils se parent de titres ronflants et il paraît que c'est l'usage de les leur donner dans leurs certificats... Ils s'attribuent, soit le nom d'un navire auquel ils ont fait des fournitures, soit celui de quelque grand personnage dont ils ont entendu parler. Mon blanchisseur, ajoute-t-il, s'appelait lord Buckermaoly, et prétendait tout faire d'une manière noble, mon linge était certainement assez bien lavé, mais il ne savait rien faire de plus. Il est malheureusement arrivé à Sa Seigneurie d'être fouettée publiquement dans la ville, par ordre du sultan d'Anjouan, pour avoir tenté de voler une demi-guinée à l'un de mes matelots... Il m'a cependant demandé de lui donner un certificat attestant son honnêteté et son habileté de blanchisseur. Je lui en donnai un, constatant qu'il était à peu près aussi honnête que n'importe quel autre Anjouannais et qu'il avait assez bien lavé mon linge. »

Quant aux navigateurs français, les premiers furent Jean et Raoul Parmentier. Rendus prudents par le mauvais accueil qu'ils avaient reçu auparavant de la part des insulaires de Madagascar, ils ne firent qu'une contre-escale aux Comores en 1529 et ne laissèrent aucun souvenir.

L'ARCHIPEL A L'ÉPOQUE COLONIALE.

Malgré leur petite étendue, chaque île a ses traditions et son passé historique propres. Mais on ne peut parler d'histoire proprement dite qu'à partir du début du XIX[e] siècle : auparavant, faute de traces écrites et de preuves archéologiques concluantes, les écrits historiques sont trop

imprécis quant à leur chronologie. La tradition historique locale se perd dans le fabuleux et la légende.

Les événements qui se sont succédé depuis l'installation de la France aux Comores sont évidemment connus d'une manière détaillée.

Commençons par la Grande-Comore : cette île a été toujours partagée entre plusieurs sultans locaux entre lesquels régnaient une division et une guerre intestine constantes. Certains des sultans étaient soutenus par l'iman de Mascate, d'autres par Zanzibar, d'autres par les puissances coloniales. Même l'Allemagne, bien qu'installée tardivement en Afrique orientale, ne manquera pas d'offrir son appui à un des sultans grands-comoriens en quête d'un protecteur extérieur.

Dans un traité signé avec la France en 1866, le sultan Said Ali s'engagea à ne demander l'appui d'aucune autre puissance que celle de la France. Les troupes françaises débarquèrent alors à la Grande-Comore et réduisirent à néant les forces d'un courant rebelle au sultan. M. Humblot, natuarliste et directeur d'une compagnie coloniale aux Comores, qui avait sur le sultan une grande influence, devint en fait le maître de l'île. Il y sut consolider sa position et ses intérêts aussi bien contre l'administration coloniale de Mayotte que contre les dissidents comoriens qui n'acceptaient pas la soumission du sultan et le « règne de Humblot ». Transformée en colonie française en 1912, la Grande-Comore fut attachée ensuite au Gouvernement général de Madagascar.

L'île d'Anjouan se signala en 1801, quand on y déporta Rossignol et plusieurs de ses compagnons impliqués dans le complot dit de « la machine infernale ». Les terribles sentiments de dépaysement et d'abandon dans une île perdue, plongèrent les proscrits dans un désespoir tel qu'ils moururent les uns après les autres, peu de temps après leur débarquement.

Sa fertilité désigna Anjouan (ainsi que d'ailleurs la Grande-Comore) comme cible préférée de ses voisins et particulièrement des Malgaches contre lesquels un de ses sultans demanda vainement la protection du gouvernement de Bourbon. Constamment pillés, les Anjouannais des régions côtières riches mais accessibles aux envahisseurs abandonnèrent les cultures et se retirèrent à l'intérieur de l'île. Le fatalisme musulman fut ainsi renforcé par cette insécurité permanente. Les compagnies coloniales commencèrent à s'intéresser à Anjouan dans la dernière moitié du XIX^{e} siècle. L'influence anglaise y fut prédominante dans un premier temps. Le sultan Abdallah se plaça sous la protection de la France en 1886 dans des conditions assez singulières. Ayant entrepris un travail assez remarquable de mise en valeur d'Anjouan, avec l'aide des colons anglais, ce sultan ambitieux et dépensier, contracta une forte dette envers

une banque anglaise de l'île Maurice. Ne pouvant pas tenir ses engagements financiers, le sultan décida de sortir de la zone d'influence anglaise et demanda la protection de la France. Mais, une fois le traité signé, et quand il fallut recevoir un résident français sur son territoire, le sultan se ravisa et essaya de conserver son indépendance antérieure. Son attitude ayant été considérée comme non conforme à la lettre et à l'esprit du traité, l'escadre française de l'océan Indien débarqua plusieurs compagnies d'infanterie dans l'île. Le sultan céda et même accepta le renforcement de ses liens de dépendance envers la France.

La paix ne put régner longtemps à Anjouan, où se succédèrent une série impressionnante de révoltes et de luttes entre les différents membres de la famille régnante. L'escadre coloniale dut intervenir à plusieurs reprises avant que le dernier sultan fût exilé (après l'annexion totale de l'île en 1912).

L'île de Mayotte, plus proche de Madagascar, est très attachée historiquement à la Grande Ile. Vers 1830, Radama I[er], roi des Hovas, chassa de son pays le roi des Sakalava, qui partit trouver refuge à Mayotte avec sa cour et une partie de ses armées. Le sultan de Mayotte l'accueillit d'autant plus volontiers, qu'il était en guerre avec les autres Comores. L'exilé épousa la fille du sultan, reçut en héritage une partie de l'île et devint en quelques années le maître unique de Mayotte. Le roi des Hovas continuant ses agissements contre les fugitifs de Mayotte, l'île demanda l'appui des Français. Le commandant de vaisseau de « La Prévoyante », en visite dans les lieux de Mayotte, reçut une offre de cession de l'île à la France moyennant le versement d'une rente de 5 000 F au roi. La prise de possession de l'île eut lieu en 1843. Mayotte devint ainsi une base française importante de l'océan Indien, avant que la puissance coloniale française ne s'installât à Madagascar.

A Mohéli, la plus petite des Comores, l'influence française pénètre grâce à une institutrice française, Mme Drouet, préceptrice de la fille du « roi » de Mohéli. Devenue reine à la mort de son père, la princesse Djoumbe accepte, sur les conseils de Mme Drouet, de se faire couronner par le commandant de la flotte française de l'océan Indien. Les intérêts français étaient alors bien protégés dans la petite île. Mais bientôt, à la fin du règne de la princesse Djoumbe, les changements incessants des princes régnants replongèrent le pays dans l'insécurité avant qu'il soit placé, lui aussi, sous protectorat français en 1886.

Le trône royal fut rendu à la fille de Djoumbe, qui venait de terminer son éducation chez les sœurs dans l'île de la Réunion. Ayant épousé un militaire français, la dernière reine de Mohéli resta, comme sa mère, dans les meilleurs termes avec les autorités coloniales chargées

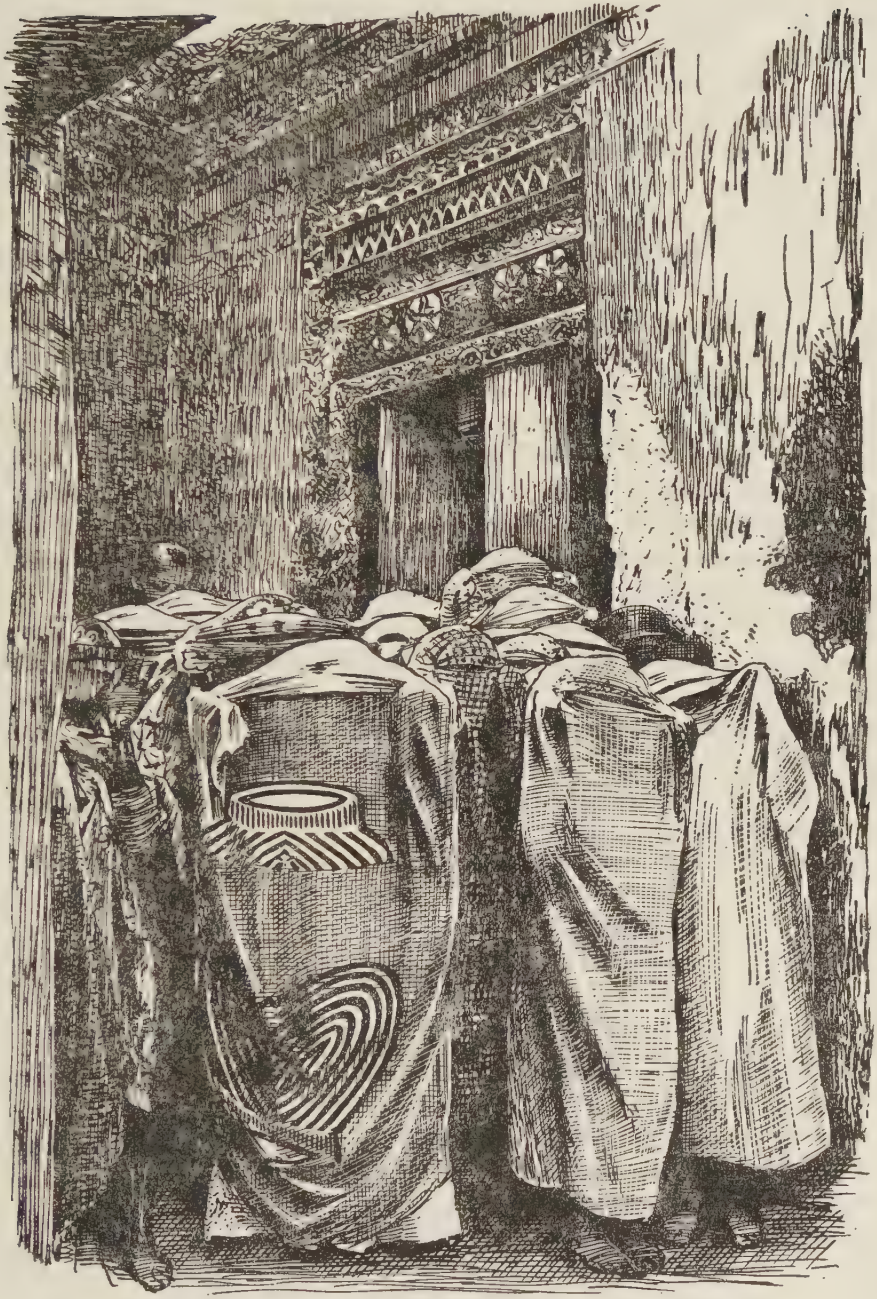


Fig. 22. — *Les Comores : femmes entièrement voilées*

des Comores. Elle fut autorisée à continuer de résider dans l'île après l'annexion de Mohéli par la France en 1912.

Telle est rapidement évoquée l'histoire des quatre îles durant ce XIX^e^ siècle mouvementé.

Les difficultés que les Comoriens ont connues dans leur passé et qui subsistent d'ailleurs aujourd'hui, sont issues en grande partie de l'extrême diversité des groupes ethniques et raciaux et également de la diversité géographique entre les quatre îles.

Mais toute chose a son revers et, de leurs innombrables épreuves, les Comoriens ont quand même tiré certains avantages, parmi lesquels le plus notable est le brassage des différentes races très éloignées les unes des autres à l'origine. Ce brassage, qui est en train de donner naissance à un peuple comorien, se réalisa lors des vicissitudes communes quand le besoin de se défendre contre les invasions obligeaient nobles et esclaves, Noirs et Arabes à se rapprocher et à mieux se comprendre.

Cependant les séquelles d'un passé si mouvementé et d'une géographie si disparate sont loin d'être résorbées et, pour longtemps encore, les Comores subiront certainement les influences opposées de leurs voisins plus puissants. La Grande-Comore est attirée davantage vers l'Afrique orientale et vers les pays arabes en général tandis que Mayotte, ouverte la première à la pénétration occidentale, se tourne instinctivement vers Madagascar et, par-delà, vers la France. Ces tendances contraires ne créent pas, heureusement, sur le plan politique, des mouvements menaçants pour l'unité politique de l'archipel, grâce surtout au poids réduit que représente Mayotte en raison de sa faible population et de son étendue réduite.

MAYOTTE

Sur le terrain d'aviation de Pamanzi, îlot situé devant Mayotte, il n'y avait presque personne à l'arrivée de l'appareil. J'ai remarqué un notable Comorien — portant avec beaucoup d'allure son « kizibaou », sorte de gilet richement orné, sur une longue tunique blanche en nylon transparent — qui attendait une de ses épouses rentrant de Majunga ; il y avait aussi un Européen et quelques jeunes Comoriens venus flâner au bord de la plage.

Depuis que la capitale du territoire a été transférée à Moroni, à la Grande-Comore, Mayotte, et particulièrement le rocher de Dzaoudzi,

sont visiblement tombés dans une profonde léthargie. Autrefois les fonctionnaires à demeure ou en mission, les militaires qui y stationnaient, les marins des bâtiments mouillant dans les eaux de Mayotte apportaient un peu plus de mouvement à la vie locale. Autour d'eux s'était constituée, pendant plusieurs générations, toute une classe de salariés comoriens, moyens et petits, de même qu'une couche de commerçants, de domestiques, d'artisans et de jardiniers. L'argent circulait en abondance et profitait non seulement aux Comoriens en contact direct avec les Européens mais aussi aux villageois qui vendaient les produits de leur jardin ou de leur petit élevage, sans oublier ceux de la pêche.

Ces sources de revenu sont actuellement taries en grande partie et les gens de Mayotte cachent mal leur déception et leur insatisfaction devant le changement intervenu dans la vie de l'archipel dont le pôle de gravité se situe désormais à la Grande-Comore.

De Pamanzi, une pinasse à moteur me déposa sur la grande terre à Mayotte. L'île est entourée d'une magnifique ceinture corallienne. La barrière de coraux est située par endroits à plus de dix ou quinze kilomètres d'une côte très découpée et le lagon est peu profond. Le plan d'eau, bien protégé contre les courants du large, constitue une immense richesse touristique, malheureusement peu connue encore par les amateurs. Pourtant le paysage sous-marin est de toute beauté. D'étonnantes arborescences coralliennes disputent aux rochers sous-marins une palette inépuisable de couleurs et une fantasmagorie d'images. Par endroits, aux abords des récifs, le fond est traversé par des tranchées plus profondes où la lumière s'irise et s'estompe dans un curieux quadrillage du lagon. Une grande variété de poissons côtoient les édifices coralliens : perroquets d'un vert-bleu très vif, dorades, raies, mérous ainsi que de nombreux crustacés.

La pêche aux Comores est une immense ressource mal exploitée jusqu'ici, alors que la population, et surtout les enfants, manquent de protéines. A Mayotte, peut-être plus qu'ailleurs, toute solution au problème du développement économique et de la lutte contre la faim passe par l'amélioration des méthodes actuelles de pêche. Cette activité pourrait s'étendre non seulement dans les eaux du lagon mais également au large de l'île si les habitants disposaient de crédits d'embarcations appropriées et d'un encadrement technique au départ.

Je suis arrivé en jeep chez mon hôte à Coconi, dans la partie ouest de l'île, après avoir suivi une partie de la côte orientale au long de laquelle la piste passe entre les fortes pentes déboisées en voie de latérisation et les peuplements de palétuviers qui occupent certaines criques du rivage.

Mon hôte, un jeune technicien français, est ici depuis plusieurs années, envoyé par un organisme d'assistance technique de Paris pour aider les autorités du territoires à organiser les planteurs de vanille et de cocotiers en plusieurs mutuelles et coopératives. Il intervient à la fois au niveau de la production, à celui de la transformation et s'occupe de la commercialisation des produits. La vanille, notamment, exige des traitements extrêmement longs et délicats avant que la gousse n'obtienne la consistance et surtout le parfum caractéristique qu'on lui connaît.

Dans la station agricole où je devais passer plusieurs semaines, j'ai logé dans une maison cossue, couverte en tôle, avec des murs épais conçu spécialement pour garder la fraîcheur lors des grandes chaleurs saisonnières. C'est la maison de type colonial, qu'on trouve aussi bien à la Réunion qu'à Madagascar et aux Comores, et qui représente une excellente adaptation de l'habitat au milieu tropical. Le jeune ingénieur l'occupait seul, mais souvent il la partageait avec d'autres techniciens de passage à Mayotte. L'entretien et la cuisine étaient parfaitement assurés par des boys comoriens qui avaient servi depuis plusieurs années les différents patrons qui s'étaient succédé. Cette ancienneté au service d'Européens, l'argent qu'ils avaient économisé patiemment, le fait d'avoir appris un rudiment de lecture et d'écriture en français, leur habitude de se servir de l'outillage domestique et des engins des Blancs (frigidaire, jeep, groupe électrique, etc.), donnaient un immense prestige à nos braves Comoriens à travers les villages voisins.

J'ai bénéficié de tout le confort qu'on peut attendre à Mayotte : cuisinière à gaz butane, frigidaire, lit métallique avec matelas convenable et surtout moustiquaire propre et en bon état. Et quand le groupe électrogène très vétuste fonctionnait — un des premiers installés dans l'île —, nous avions même l'éclairage électrique.

Autour de la maison, plusieurs pépinières, jardin potager, arbres fruitiers et, au-delà, la forêt et les plantations.

Les premières pluies avaient commencé à tomber quelques jours auparavant et la frénésie végétale de la saison humide était en train de se manifester. Couleurs épanouies, odeurs pénétrantes, humidité de l'air, longue incubation électrique des orages qui éclataient, impressionnants, en fin de journée, tout vous pénètre jusqu'au plus profond de votre être, vous saisit comme un lent sortilège inscrit dans l'immense mouvement de la nature. J'ai toujours préféré la saison pluvieuse malgré ses chaleurs accablantes, les difficultés de travailler dans l'isolement où l'on est astreint par le mauvais état des pistes. Dans les pays tropicaux, si on ne passe pas au moins une saison chaude, on ne peut prétendre connaître ni les véritables modes de vie des gens ni leur attitude et

comportement profond. Rien n'est plus décevant, en effet, qu'un séjour rapide sur les hauts plateaux tempérés à Madagascar ou dans les autres îles de l'océan Indien durant la saison fraîche. Pour situer véritablement le pays et les hommes il faut y revenir à partir d'octobre-novembre afin de participer au grand renouvellement de la nature assoiffée.

Mais revenons à Mayotte. Dès le lendemain de mon arrivée j'entrepris, en compagnie de mon collaborateur, le tour de l'île, lui, pour prendre contact avec les cultivateurs désireux de suivre les conseils techniques et de s'organiser en mutuelle de production, et moi, pour étudier la situation foncière des villages et l'évolution du mode de vie intervenue pendant ces dernières années.

Mayotte mesure quarante kilomètres de longueur du nord au sud et vingt kilomètres dans sa plus grande largeur. Le relief, bien que prononcé, n'est pas très élevé et le point culminant de l'île est à 660 m. Les pentes sont couvertes de taillis et rarement de forêt bien conservée ; entre ces hauteurs s'étendent les plateaux et les plaines fertiles où sont installées en général les anciennes exploitations coloniales.

Mayotte est une île volcanique, la première, parmi les Comores, émergée de l'océan à l'époque tertiaire. Cette ancienneté explique l'allure usée et désagrégée de ses cimes de même que la formation des grandes surfaces de terrains arables très riches dans les parties alluvionnaires. Malheureusement, dans beaucoup d'endroits, la désagrégation des roches volcaniques ne s'est pas arrêtée et, faute d'une couverture végétale suffisante, beaucoup d'étendues sont devenues de vastes zones de latérite inutilisables pour l'agriculture. La frange rouge de latérite est visible aussi bien sur les plateaux et les sommets dénudés que sur les pentes plus basses où l'érosion, provoquée par les pluies tropicales, a fait son œuvre. Mais la bonne terre ne manque pas à Mayotte et les surfaces fertiles sont relativement plus étendues qu'à Anjouan, par exemple. Ces terres couvrent les pentes douces protégées par la forêt ainsi que les vallées et les plaines situées en bordure des baies extérieures.

Les cours d'eau ne peuvent se former que dans la partie nord de l'île, car au Sud la presqu'île devient trop exiguë et les ruissellements se font en torrents saisonniers vers la mer. Dans le Nord, une petite rivière coule travers une ligne de verdure et d'inextricables futaies. En bord de mer, on trouve partout de belles plages couvertes d'un sable blanc ou gris fer. Ces dernières résultent de l'érosion basaltique du socle rocheux de l'île qui s'étage parfois en gradins au-dessus de la mer. La côte est constituée d'une succession de môles coupés en falaises et de baies couvertes de vase à palétuviers.

Sur les rives, on trouve des calcaires et des coquillages fossiles qui

prouveraient l'existence d'une régression marine il y a quelques millions d'années. Actuellement, en tout cas, selon les géographes, on assiste à Mayotte à une phase de remontée de la mer : d'anciens estuaires sont envahis et des villages menacés. La barrière corallienne est interrompue à plusieurs endroits par des passes à travers lesquelles peuvent naviguer boutres ou bateaux de tonnage moyen. Le chenal n'est pas suffisamment sûr pour assurer le passage aux bateaux de grand tonnage.

Nous avons parcouru l'île à partir de Coconi vers la plaine centrale où la Société de la Bambao possède de riches exploitations de plantes à parfum. Nous sommes remontés vers le nord, jusqu'à la pointe de l'île, en nous arrêtant dans des villages et dans des hameaux de pêcheurs de la côte Ouest et de planteurs de l'intérieur. Au nord de Chingoni nous avons passé la nuit dans un village où l'instituteur nous a hébergés dans la salle de classe pour la nuit. Nous y avons déplié nos lits de camp et nous avons passé une inoubliable soirée entourés de toute la population du village, grands et petits, qui s'étaient rassemblés autour de l'école à la fois étonnés et bienveillants. Jamais, paraît-il, des Blancs ne s'étaient arrêtés pour passer la nuit dans ce village où coexistent, dans une parfaite entente, une population d'origine malgache installée au siècle dernier à Mayotte, des originaires de l'île et des Makoas, descendants d'anciens esclaves africains.

UN RÊVE PRÉMONITOIRE.

Le lendemain il nous est arrivé une étrange aventure : nous avons aperçu au large une pirogue qui s'approchait du village en traversant le golfe au fond duquel nous nous trouvions. Nous remarquions au loin plusieurs personnes dans la pirogue qui agitaient des branches indiquant qu'il s'agissait de quelque chose de grave. Nous étions très étonnés de cette manifestation inattendue et nous ne pouvions guère soupçonner la raison de ces cris. En quelques minutes l'embarcation arrive au village et des gens débarquent un blessé. C'était un cultivateur de l'autre bord du golfe qui, tôt le matin en défrichant son champ, s'était affreusement blessé à la jambe avec son coupe-coupe. Il voulait profiter de notre voiture pour se faire transporter à l'hôpital de Dzaoudzi. Mon collègue le fit monter aussitôt dans la jeep et l'amena à l'hôpital, moi restant sur place pour continuer mes recherches. Alors, la fille du blessé, qui avait environ dix-huit ans, et était restée dans le village en attendant le retour de son père, raconta à ceux qui étaient là que sans connaître la présence d'Européens dans ce village, sa famille avait pris la décision d'y amener



Dans les ruelles étroites des villes comoriennes.

Jeune fille comorienne surprise par l'objectif.





Vieux Comorien devant la porte sculptée de sa maison.

Groupe d'enfants à Fomboni. (Grande Comore.)

le blessé à la suite d'un songe qu'elle avait fait la nuit précédente. Elle avait vu en rêve, son père blessé, mais quelqu'un lui disait : « Ne vous inquiétez pas, il ne va pas mourir car plus au nord se trouvent des Européens qui vont le transporter. »

Ce récit impressionna fortement l'assistance, surtout les vieilles femmes. L'une d'elles, après avoir poussé des cris et des lamentations se mit à esquisser une danse rituelle autour de l'arbre sacré et tomba en transe. Un devin habitant à l'écart du village fut aussitôt consulté tandis que des cris : *jinis ! jinis !* (esprits) s'élevaient un peu partout. J'avoue que je ne savais pas trop comment interpréter cette effervescence soudaine. Heureusement l'instituteur me rassura et tout rentra dans l'ordre quand le sacrifice d'une poule fut accompli par le devin. Je me suis renseigné pour savoir si effectivement notre arrivée n'était pas connue dans le village où s'était passé l'incident ; on m'a assuré qu'il n'en était rien et que le songe de la jeune fille était à l'origine de cet événement. En quelques heures, car les distances ne sont pas grandes à Mayotte, mon collègue est revenu de Dzaoudzi avec les autres membres de la famille du malade. Celui-ci était entre bonnes mains à l'hôpital après avoir reçu en route, chez l'infirmier de la Bambao, des soins rapides et notamment une piqûre antitétanique.

En dehors du don prémonitoire de cette jeune fille qui sauva la vie de son père, cet accident constitue une triste illustration de l'isolement complet dans lequel se trouve la population de ce pays. L'absence de routes est total dans certaines régions où ne voit même pas passer les pittoresques taxis-brousse surchargés qui relient ailleurs les contrées un peu plus évoluées.

LA VIEILLE CRÉOLE.

Dans un certain sens, Mayotte est une île très créole, aussi bien par la douceur de vivre qui y règne dans les endroits les plus favorisés que par la présence de nombreux créoles de la Réunion installés à Mayotte depuis plusieurs générations. Ces immigrants ont eu beaucoup de facilités administratives, au temps de la colonie, pour étendre leurs exploitations de canne à sucre et de plantes à parfum. Mais ils n'ont pas montré de qualités remarquables ni sur le plan économique, en ce qui concerne la gestion de leur domaine, ni sur le plan agricole. Ils n'ont pas su protéger convenablement les sols et, en pratiquant des « grattes » un peu partout, ils ont contribué, autant que les Comoriens, au défrichement inconsidéré et à la détérioration des sols.

La plupart des domaines et des propriétés appartenant à des Réunionnais ont périclité avec le temps ; certains sont complètement abandonés, vendus ou repris par les Domaines, d'autres résistent encore sans beaucoup d'éclat. Une partie de la population réunionnaise est repartie à Madagascar ou à la Réunion durant les dernières vingt années. D'autres sont restés à Mayotte où ils se sont reconvertis en travaillant surtout comme agents agricoles et administratifs des compagnies.

Cet échec de la colonisation réunionnaise à Mayotte est illustré d'une manière très saisissante par cette vieille dame réunionnaise que j'ai rencontrée devant sa case misérable, à l'ombre d'un tamarinier, tressant des chapeaux de paille qu'elle vend aux Comoriens ou aux Français de passage.

Cette personne a appartenu une famille aisée de Réunionnais installés à Mayotte au début du siècle. Comme d'autres compatriotes, elle a dû subir des revers de fortune après quelques années de prospérité durant lesquelles l'imprévoyance et l'insouciance de sa famille n'ont guère contribué à asseoir solidement l'avenir des exploitations. Ils ont connu des années maigres et des difficultés diverses dans la récolte et dans l'écoulement des produits. Il n'est resté, du clan familial, que la vieille créole qui garde encore le lopin de terre qu'elle détient en toute propriété, avec un extraordinaire sens du patrimoine et beaucoup d'endurance. Elle s'est rapprochée du milieu local et elle vit pratiquement sans aucun confort.

Je lui achetai un chapeau de paille, et j'ai longuement parlé avec elle de la triste aventure d'une vie ratée, sous les tropiques. J'observais les traits fins et la figure noble et volontaire de cette femme qui avait dû être très belle. Son français était impeccable, avec un accent créole très maîtrisé, preuve d'une bonne éducation et d'une origine sociale élevée. Elle me confirma cette impression en évoquant des souvenirs de son existence dans le bon temps d'autrefois. Elle sortit de son coffre, fermé à clé, unique meuble d'allure occidentale dans son modeste logis, toute une série de dossiers et de paperasses : titres de propriété, hypothèques, correspondance avec des hommes de loi qu'elle continuait à entretenir. Elle voulait défendre jusqu'à la dernière extrémité l'intégralité du domaine qu'elle possédait autrefois et qui, faute de mise en valeur, avait été occupé par les villageois des alentours ou repris par l'Etat. La cause était perdue, bien entendu, et tout cela n'avait plus qu'une valeur symbolique. Cette forte détermination de défendre son bien témoigne de l'instinct terrien ancestral des paysans de France qui, même transplantés sous les tropiques, conservent leurs profondes manies sociales et leurs références civilisatrices. J'ai quitté la vieille créole tan-

dis que la fin de l'après-midi arrivait avec les premières rafales des pluies. Les grosses gouttes tièdes frappaient les girofliers autour de sa paillotte et résonnaient sur les immenses feuilles de bananier comme un sourd tam-tam végétal soudainement déclenché.

ANJOUAN

L'arrivée à Anjouan cause une certaine surprise au voyageur non prévenu, surtout s'il s'est habitué au mode de vie de Mayotte, où prédomine essentiellement l'atmosphère rurale : à Anjouan, au contraire, la vie sociale, religieuse et économique, tourne autour de plusieurs bourgades dont les deux plus importantes sont Mutsamudu et Domoni.

Ces petites villes sont habitées par les descendants des premières familles arabes débarquées dans l'île il y a plusieurs siècles. Elles gardent le caractère de toutes les villes arabes, avec leur minaret, leurs ruelles étroites — où passent furtivement des Comoriennes voilées complètement — leurs petits marchés vieillots, leurs maisons aux portes richement ornées...

Les villages du littoral, ainsi que les quartiers pauvres et les faubourgs des villes, sont habités par des descendants d'esclaves africains islamisés. A ces différentes origines raciales correspond, sur le plan économique et social, une cassure non moins visible. Les nobles d'origine arabe ont généralement propriétaires de terres, chefs religieux ou politiques, maîtres d'école coranique, ou commerçants. Ces dernières années, la nouvelle génération scolarisée occupe de plus en plus les places offertes par l'administration comorienne. Ce sont le plus souvent des fils de nobles qui, seuls, ont eu la possibilité de suivre des études secondaires à Moroni et ensuite des études supérieures à Tananarive ou en France.

La classe populaire défavorisée vit péniblement de ses maigres revenus agricoles car, bien que la nature soit généreuse, le surpeuplement d'Anjouan réduit au minimum les surfaces disponibles par chef de famille.

La différence entre les diverses couches de population est beaucoup plus prononcée à Domoni qu'à Mutsamudu. Dans cette dernière ville, chef-lieu de l'île, il existe un brassage indéniable entre Comoriens d'origines sociale et raciale diverses ; l'économie de marché y est plus développée et les contacts avec l'extérieur plus fréquents, ce qui a donné

naissance à un début d'évolution des mentalités individuelles et collectives.

Les Anjouanais, notamment ceux des villes, qui ne sont pas écrasés par les soucis de l'existence, sont des gens gais et affables, sorte de Méridionaux des Comores : costumes voyants et raffinés, longues veillées et bavardages sur la vie actuelle ou sur le passé de l'île, fêtes agraires, jeux et danses donnant à leur vie un caractère plaisant et sympathique.

Les nobles portent encore pour les grandes circonstances de belles robes en drap blanc ou de couleur, brodées avec minutie et goût et, par-dessus, une tunique blanche en tissu léger, ou un gilet également orné de broderies.

La coiffure la plus courante est un bonnet blanc aux bords finement travaillés d'une sorte de broderie anglaise. Le fez est de plus en plus arboré par les plus jeunes et aussi par les hommes politiques de tout âge, qui, peut-on penser, de cette manière, montrent leur appartenance à l'Islam et à un certain arabisme renaissant.

Les nobles portaient autrefois un beau poignard ou un sabre à l'occasion de réceptions offertes par de grandes personnalités ou lors des cérémonies du « grand mariage ». Aujourd'hui, le port de ces armes est plus ou moins tombé en désuétude, et on ne les rencontre guère que dans des manifestations restreintes où les descendants des anciens nobles montrent aussi avec ostentation leur origine. En revanche, on se sert encore du bouclier qui, autrefois, faisait partie de ce costume d'apparat, on l'utilise dans des parties de « sangio », sorte de danse traditionnelle, toujours d'actualité à Anjouan. Selon une ancienne coutume, les femmes nobles et les citadines en général s'enveloppaient entièrement, de la tête aux pieds, jusqu'aux talons — sans oublier les mains — dans un voile noir, sorte de « haïk ». Actuellement, les goûts ont évolué et les jeunes femmes utilisent, pour se voiler, des cotonnades aux couleurs vives.

DANSES ANJOUANAISES.

Il y a deux sortes de danses à Anjouan, comme pour l'ensemble des Comores : danses profanes ou d'origine religieuse. Parmi les premières, on rencontre la « garassisse » dont l'origine remonterait au temps des sultans du XIX[e] siècle. En effet, la tradition locale indique que le sultan Abdallah avait créé, à Bambao, une fête publique pendant laquelle ses soldats défilaient dans la cité et exécutaient certains jeux devant l'assistance. Dans la région de Bambao, on conserve le souvenir de ces fêtes dont les manifestations ont été cependant largement transformées en

une véritable danse populaire. Mais l'origine militaire est encore visible dans ces cérémonies. Les danseurs, en tenues blanches et rappelant celles des soldats anglais de la coloniale et qu'Abdallah III avait copiées, se mettent en colonne par deux derrière un meneur de jeu.

Parmi les différentes pantomimes, on remarque celle d'un personnage imitant un docteur européen qui passe en revue les danseurs pour vérifier leur état de santé et leurs qualités physiques et morales. Ses réflexions et ses attitudes, à cette occasion, déchaînent l'hilarité de l'assistance. Un joueur de flûte entretient le leitmotiv d'une mélopée que danseurs et public reprennent ensuite.

Un autre type de danse est la « chizoma » (plus ou moins connue à la Grande-Comore ou à Mayotte) mais souvent exécutée à Anjouan. Au milieu du cercle des danseurs, trois tambours : un grand et deux petits. Au son des instruments se déroule, à un rythme de plus en plus endiablé, une véritable danse africaine. Mais les mouvements des danseurs ont quelque chose de typiquement comorien dans les gestes des mains effectués d'une manière très syncopée.

Parmi les danses d'origine rituelle ont doit signaler la « mougala », venant probablement d'Afrique, et le « troumba » d'origine malgache. Elles ont lieu à l'occasion des cérémonies de guérison de certaines maladies. Le sorcier du village choisit la forme de danse qui correspondra à la guérison de telle ou telle maladie. A l'occasion de la mougala, on donne un grand repas de fête qui entraîne des frais considérables pour l'achat de victuailles, de toutes sortes : cabris, lait de chèvre caillé, œufs, sucreries, thé, café. La danse se déroule ordinairement la nuit et les personnes ayant un « esprit divin » doivent la prolonger jusqu'à l'aube. L'excitation générale monte d'heure en heure, et n'est interrompue que par les pauses que danseurs et invités s'octroient pour manger et boire. Les œufs sont consommés frais ainsi que le sang des animaux sacrifiés. Le sucre est mélangé avec le lait, les plats de viande sont présentés d'une manière rituelle, avec propos appropriés de la part du serveur. Bien qu'aucune boisson alcoolique ne soit consommée, certains des invités sont grisés par la forte émotion et par la totale participation au mouvement collectif. On voit alors des danseurs, au bout de l'épuisement, parler des langages mystérieux qui sont, dit-on, ceux des ancêtres pré-islamiques : mais là-dessus aucune observation scientifique n'a été faite jusqu'à présent ! En tout état de cause, le malade, qui est présent, sent son état s'améliorer et guérit souvent le lendemain. Il faut, certes, faire la part de l'hystérie collective et de l'autosuggestion, mais ces phénomènes de possession ont une signification beaucoup plus large qu'on ne le pensait jusqu'ici. Ils sont étudiés actuellement par des ethnologues fran-

puissants que ne le pense ce jeune homme tout tourné vers l'avenir et impatient de se débarrasser de tout ce qui rappelle la vie traditionnelle. Aux Comores, comme dans d'autres sociétés émergeantes, le jour viendra où une sorte d'équilibre sera trouvé entre les riches traditions qui incarnent l'âme des peuples et l'inévitable ouverture vers le progrès.

LA FAIM DES TERRES.

La vie à Anjouan n'est évidemment pas que fêtes, célébrations coutumières et danses, et, si les couches aisées peuvent être satisfaites de leur sort, la plupart de la population rurale est beaucoup moins favorisée. La densité y est très élevée, plus de deux cents cinquante habitants au kilomètre carré. Beaucoup de terres ne sont pas utilisables en raison du relief escarpé et inaccessible, d'autres ont perdu leur fertilité, à la suite de l'exploitation imprévoyante à laquelle elles furent soumises par les compagnies coloniales européennes ou par les gros propriétaires comoriens.

Le fait colonial est toujours présent et les meilleurs domaines appartiennent à des sociétés d'exploitation étrangères ; toutefois une classe possédante locale se manifeste, parfois avec beaucoup d'impatience, pour en reprendre possession. Mais tout cela ne changera pas grand-chose pour les cultivateurs des villages proches de domaines auxquels il ne reste pas de terres suffisantes pour nourrir des familles pléthoriques. Il y a indéniablement, à Anjouan comme à la Grande-Comore et comme dans beaucoup d'autres pays en voie de développement, une « faim de terres » non rassassiée.

L'exploitation directe est utilisée en règle générale par les petits propriétaires tandis que les gros propriétaires pratiquent un système voisin de celui du métayage, réglé par la coutume, ou depuis peu par des conventions. Les champs sont mis à la disposition du métayer qui doit les faire produire et partager avec le citadin propriétaire le fruit de ses récoltes.

Les salariés agricoles sont peu nombreux et mal payés, deux fois moins qu'à Madagascar.

La pression démographique rend très problématique l'équilibre actuel entre la propriété des terres et les besoins de la population. Un vaste projet a été heureusement conçu ces dernières années, aussi bien à Anjouan qu'à la Grande-Comore et à Mayotte, pour attribuer aux paysans une partie des domaines. Mais alors se posera le problème des moyennes exploitations dont doivent disposer de tout petits cultivateurs :



CL. VASILE TARA

celui de l'écoulement et des crédits dont ils auront besoin s'ils veulent dépasser le niveau strict de leur subsistance. Il restera surtout le risque d'un morcellement sans fin des lots, déjà petits initialement, entre une multitude de descendants qui n'auront pas trouvé de travail ailleurs car l'industrie est inexistante. Malgré tous ces handicaps à long terme, sur le plan social et politique, le jeu vaut la chandelle et la distribution de certaines terres aux cultivateurs pauvres constitue, faute d'une réforme agraire proprement dite, une solution acceptable et souhaitable dans l'immédiat.

La faim de terres est doublée par la faim tout court dans certaines parties très peuplées des îles. A ce sujet, jetons un regard sur l'alimentation du Comorien et sur le grave problème de la sous-alimentation, qui vient d'être étudié par des spécialistes français à Anjouan, surtout sur les hautes terres de la région de Nioumakélé.

LA SOUS-ALIMENTATION A ANJOUAN.

Le principal, et parfois l'unique repas, est celui du soir. Il est formé d'un plat qui comprend essentiellement une petite quantité de riz, un peu de manioc et quelques bananes mélangées à l'occasion avec du poisson séché. Ces denrées sont longuement bouillies, mais malheureusement l'eau de la cuisson est souvent jetée conformément à la coutume. Ainsi tout ce qu'il y a de plus nourrissant du point de vue vitamines est perdu.

A cette bouillie, on ajoute ensuite une sauce de noix de coco formée d'un mélange de pulpe et de liquide de coco, du poivre ou du piment.

La valeur alimentaire de ces repas n'est pas très élevée. Les quantités moyennes de calories consommées à Nioumakélé ne dépassent pas 2 000 par jour alors que les besoins caloriques normaux sont de 2 900. Le riz contient peu de protéines et il est pauvre en certaines vitamines, ce qui fait qu'on trouve des cas de béribéri chez les jeunes enfants nourris uniquement au riz. Pour qu'un aliment à base de riz soit complet il faut y ajouter obligatoirement des légumineuses et des protéines animales qui font trop souvent défaut dans les Comores.

Le manioc qui, du point de vue quantitatif, constitue l'aliment de base, est une des denrées les plus déséquilibrées en protides. Les Comoriens en consomment beaucoup, ce qui leur donne l'impression d'être rassasiés. Le moment le plus tragique c'est le passage de l'alimentation, chez les enfants, du lait maternel aux bouillies de manioc. La différence de valeur alimentaire est telle que les jeunes enfants sevrés sont terri-

blement touchés, leur croissance est perturbée. Une très forte mortalité a lieu à cet âge-là.

Heureusement que tous ces plats sont complétés par la noix de coco. Elle est consommée soit verte soit sèche : l'eau de l'intérieur est bue comme un liquide habituel et la pulpe est mélangée avec les autres aliments.

La noix sèche est utilisée après avoir été passée dans un tamis d'osier. D'une valeur énergétique très élevée, elle apporte à l'organisme les lipides de bonne qualité et est facilement digestible ; elle contient également du phosphore.

Une autre denrée consommée aux Comores est le maïs ; de bonne valeur énergétique, il contient des vitamines A, mais c'est une source de minéraux très faible. Sa teneur en protéine est également moins élevée que celle du riz ou du blé. Pour ces deux raisons on recommande de développer en priorité la culture du riz dans ces régions défavorisées au point de vue alimentaire.

Enfin, la nourriture qui donne un peu de force aux Comoriens est le poisson séché. Il permet aux travailleurs et aux enfants de ne pas sombrer dans les pires maladies de carence alimentaire. Malheureusement, les quantités consommées sont insuffisantes et une politique de la pêche, de même qu'un travail d'animation dans les villages est nécessaire pour améliorer cette situation.

Certains tabous alimentaires anjouanais sont, en effet, très regrettables ; parmi les aliments non consommés du fait de ces interdits, il y a notamment : le poisson de rivière, les anguilles, les crustacés et surtout les langoustes qui sont pourtant facilement pêchées sur les côtes anjouanaises. Enfin le lapin, qui pourrait s'acclimater très bien dans l'île, n'est pas mangé non plus. D'autres coutumes empêchent la consommation des aliments dans certaines conditions. On ne peut pas, par exemple, utiliser dans l'alimentation le sang du bœuf ; on doit faire cuire longuement les viandes, ce qui détruit de nombreuses vitamines.

Les fruits sont consommés souvent verts, ce qui donne des dérangements intestinaux. Aussi bien les carences que les insuffisances alimentaires sont à l'origine de nombreuses maladies qui diminuent la force physique des Comoriens. Parmi ces maladies, les plus nombreuses sont dues à l'avitaminose ; le rachitisme est fréquent dans les villages des Hauts où j'ai remarqué des enfants qui avaient le thorax déformé, des incurvations tibiales et des tuméfactions osseuses aux poignets. Les anémies sont également fréquentes et il est facile d'en faire le diagnostic ; elles sont aggravées encore par le paludisme endémique. Sur le plan général, la sous-nutrition dégénère la race. Ainsi, on voit des Como-

riens de très petite taille, et d'ailleurs rachitiques, avec des affections oculaires — conjonctivites, kératites — montrant le déficit en vitamines. L'utilisation des piments et l'ingurgitation de grandes quantités de manioc, peu nourrissant, et de fruits verts créent des désordres digestifs et provoquent des ulcères, cancers, eczémas et autres...

Trop longtemps abandonnés à leur isolement, les Comoriens n'ont pas pu, avec leurs moyens propres, s'assurer un niveau de vie plus décent. Pendant des siècles, après avoir été pillés par des voisins plus puissants, assujettis par des structures féodales et coloniales peu soucieuses du bien-être des faibles, à l'écart des grands courants d'échanges et de prospérité, il est normal que ces paysans soient restés à un niveau technique et économique extrêmement précaire. Il appartient à la nouvelle génération comorienne de faire mieux que ne l'ont fait, dans le passé, les sultans et les administrateurs coloniaux. La France entend donner une main secourable et être présente à ce relèvement indispensable.

LA GRANDE COMORE

A L'OMBRE DU KARTHALA.

La proximité et l'allure imposante du Karthala frappent sans doute tout voyageur qui arrive à la Grande-Comore. Souvent couvert de nuages sombres, le cratère possède une présence impressionnante. Bien que les éruptions proprement dites n'aient pas recommencé au cours des dix dernières années, les laves encore récentes témoignent de la puissance des manifestations volcaniques passées.

La ville de Moroni, ainsi que toute la cocoteraie et les plantations voisines, est située en pleine coulée volcanique. Le sol de l'île, surtout dans la partie dominée directement par le Karthala, est constitué par une succession de couches d'aspect chaotique et désolé, d'une porosité extrême. L'île ne possède ni minéraux ni sources. Malgré les pluies abondantes, l'eau s'infiltre aussitôt en raison de l'excessive porosité des scories et des pierres ponces trop récentes pour avoir subi toute décomposition et, de ce fait, on ne trouve pas de véritables cours d'eau, à l'exception de quelques lits de torrents vite asséchés.

Le plus souvent, l'eau souterraine est inaccessible et, faute de nappes phréatiques, les infiltrations pluviales rejoignent la mer par des cir-

cuits souterrains. Il n'y a donc pas de puits pour assurer l'alimentation en eau et plusieurs forages sont restés, dans le passé, sans résultat. Il est vrai qu'on n'a jamais mis en œuvre les moyens techniques et financiers nécessaires pour résoudre ce problème qui, de l'avis des géologues, n'est pas insoluble. Cette absence de moyens ne concerne pas uniquement le problème de l'eau, mais l'ensemble de la vie économique des Comores qui, à l'époque coloniale, ne recevaient que des fonds minimes pour s'équiper et se développer. L'absence presque totale d'infrastructure jusqu'à ces dernières années était flagrante et déplorable : pas de puits, pas d'adduction d'eau, bien entendu, ports sous-équipés, pas d'énergie électrique, etc. La ville de Moroni était peut-être la seule capitale au monde sans éclairage électrique il y a quelques années seulement. J'ai assisté, au début de 1964, à l'inauguration de la première rue éclairée entre le terrain d'aviation et la ville. Ce fut un événement sensationnel et une véritable joie populaire : grands et petits passèrent toute la nuit dehors à flâner le long de l'allée éclairée.

Revenons au problème de l'eau qui est le plus dramatique. La population s'approvisionne à de grandes citernes, construites à côté des maisons, contenant de l'eau de pluie recueillie pendant la saison chaude. Cette eau risque toutefois soit d'être insuffisante, quand la saison des pluies suivante est trop tardive, ou de se polluer. Ainsi cette question reste une des plus dramatiques, aussi paradoxal que cela puisse paraître, dans un pays tropical à pluviométrie très élevée, et on risque de mourir de soif, ou de consommer de l'eau dangereuse pour la santé, dans une des îles les plus arrosées du monde.

En bord de mer, les habitants utilisent parfois de l'eau saumâtre qu'ils puisent dans des trous de rochers et qui se remplissent périodiquement. Du côté du massif de la Grille, cependant, on trouve une source à Maoueni, c'est autour d'elle que s'effectue, depuis plusieurs années, un intéressant essai de développement rationnel de cultures maraîchères dont la Grande-Comore a tant besoin. Il est navrant, en effet, dans une contrée aussi fertile, de constater la sous-alimentation des enfants et des adultes et l'absence presque totale de produits de jardinage dans les campagnes et sur les marchés des villes.

Les Européens et les Comoriens aisés font venir les légumes et les fruits qu'ils consomment, par avion, de Tananarive où ils achètent par la même occasion d'autres produits : viande, fromages, etc. Or, cette sortie d'argent est désastreuse pour les Comores, pays sous-développé qui dispose déjà de très peu de moyens. L'action des ingénieurs français, qui s'attellent à la tâche de développement des cultures vivrières aux Comores, ne donne pas toujours les résultats attendus, tellement sont fortes

les habitudes prises par les paysans comoriens et les contraintes objective : exiguïté des terres et absence d'irrigation notamment.

En tout cas, ce qui reste le plus angoissant dans les villages reculés de la Grande-Comore, c'est que pendant longtemps encore, on risque d'y mourir de soif chaque année, malgré l'existence des citernes et l'absorption du lait de coco. Lors de mon passage dans ces villages, j'ai entendu parler, un peu comme on parle de gens morts d'un accident de voiture en France, d'enfants ou d'adultes morts de déshydratation. Le bétail résiste mieux que les humains. Les petits troupeaux comoriens sont composés de bêtes rabougries et de petite taille, comme si une extraordinaire adaptation naturelle s'était effectuée pour résister à la pénurie d'eau. Ils trouvent le minimum nécessaire de breuvage en mangeant des cœurs de bananiers, qui contiennent énormément d'eau. On m'a relaté que, dans certains endroits, les bovins sont tellement peu habitués à l'eau que, lorsqu'on essaie de leur en faire boire dans un seau, ils sont effrayés par son miroitement.

LA GRANDE-COMORE « PAYS DE COUTUMES ET DE L'ISLAM ».

C'est ainsi qu'on a appelé cette principale île des Comores, et à juste titre, car nulle part ailleurs dans l'archipel les traditions ancestrales ne s'imbriquent davantage avec l'islam qui est beaucoup mieux organisé et plus puissant qu'à Anjouan, à Mayotte ou à Mohéli.

Les traditions populaires qui expriment les souvenirs collectifs, les aspirations, les rêves et les craintes de ces communautés insulaires, isolées de tout courant majeur de culture et de civilisation, tirent leur origine dans les temps les plus reculés, antérieurs à l'arrivée des Chiraziens dans l'archipel. Beaucoup de ces coutumes et rites sont d'origine africaine, d'autres viennent de Madagascar. L'influence malgache est prépondérante surtout à Mayotte et à Mohéli où, à plusieurs reprises, sont venus s'installer des groupes malgaches qui ont été assimilés. Cette influence s'est ensuite propagée dans les autres îles, à Anjouan et à la Grande-Comore. D'autres coutumes constituent une synthèse typiquement comorienne des différents apports culturels consécutifs et de l'islam.

Voici les principales traditions qui se rattachent aux différents événements et étapes importants de la vie du Comorien.

La naissance. Dans certaiens parties de la Grande-Comore, le début de la grossesse est considéré comme étant honteux pour la jeune

femme qui essaie de cacher son état le plus longtemps possible, alors que la grossesse plus avancée est accueillie avec joie.

Durant la période de grossesse, la femme doit suivre plusieurs rituels de nature à la fois religieuse et coutumière. Ainsi, une première fête, accompagnée de prières, a lieu vers le quatrième mois, une autre, beaucoup plus importante, vers le septième mois. Le père invite tous les membres de la famille ainsi que le « moilimou », le sorcier, qui fait un sacrifice de trois cabris ou récite des prières pour la femme et pour l'enfant qu'elle porte. A cette occasion, on fait cuire une quantité énorme de riz et un grand repas est offert aux invités.

Le moilimou laisse à la femme de l'eau bénite qu'elle doit boire par petites quantités jusqu'à son accouchement. Dès la naissance, la famille doit montrer sa fidélité à l'islam et faire entendre aux nouveau-nés les paroles sacrées du Coran : les paroles de l'officiant appelant les fidèles à la prière.

Au troisième jour après la naissance, plusieurs personnes, qui sont surtout de proches parents, viennent réciter elles aussi une prière pour l'enfant. La tradition exige qu'on fasse toucher à celui-ci la terre avec ses pieds. Après cela, si c'est un garçon, on doit le faire sortir par une porte secondaire qui donne derrière la maison et le faire rentrer par la porte principale ; si c'est une fille, le cérémonial est inversé. La signification de cette coutume, qui est pratiquée surtout à Anjouan, n'est pas très claire.

Dans toutes ces cérémonies, le rôle du moilimou est essentiel. Ce personnage est à la fois coutumier et religieux. Il est toujours musulman pratiquant mais, malgré cela, il pratique un peu de magie, et dans sa personne coexistent, de la manière la plus frappante, l'islam et les traditions comoriennes. Parmi ses activités, en dehors de celles que je viens de citer, figurent des pratiques astrologiques et magiques : il intervient dans le choix des conjoints, il indique le lieu et le moment où il faut accomplir les cérémonies coutumières, il détermine l'année favorable pour le pèlerinage de La Mecque. C'est lui qui dira quel nom il faut donner au nouveau-né afin de lui assurer une vie heureuse. Il peut aussi jouer un rôle de sorcier proprement dit, jeter un sort faste ou néfaste, désunir ou unir des couples ou des familles.

Revenons aux coutumes rattachées à la naisance : la mère ne doit pas sortir pendant les quarante jours qui suivent l'accouchement ; pendant ce temps l'enfant est massé selon un rite précis tous les deux ou trois jours. Cette période est marquée par trois journées rituelles : au septième jour la femme doit laver et coiffer sa chevelure, au vingtième jour elle doit s'habiller avec ses plus beaux vêtements et inviter ses

amies, et au quarantième jour une cérémonie a lieu pour marquer la fin de l'interdit.

La circoncision. Elle est pratiquée chez les garçons de 10 à 18 ans et non chez les jeunes enfants. Trois mois avant, les parents du garçon et les habitants du village se réunissent dans une même maison. On distribue aux assistants la viande des bœufs qu'on a sacrifiés.

Pour l'opération l'enfant, qui a la tête rasée, est assis sur un petit tabouret. A l'entrée, on met un cabri à robe rouge. L'opérateur enjambe le cabri, pose sa main droite sur sept noix de coco encore jeunes, sur un gâteau de riz et sur un collier en argent tout en prononçant des paroles rituelles pendant que les hommes sont réunis dans la cour et invoquent Allah pour la réussite de l'opération et le bonheur de l'enfant. L'opération est faite sans anesthésie ni antisepsie avec une grande adresse et une rapidité extraordinaire. Dès la fin de l'intervention, le moilimou qui y assistait prend pour lui le gâteau et les noix de coco, le cabri revient à l'opérateur.

Pendant les neuf jours qui suivent, les parents de l'opéré servent, chaque matin, aux amis de leur fils de la soupe de riz, et à midi un plat de riz à la comorienne, cuit au lait de coco. Le jeune homme reste à la maison pendant trois mois après la circoncision.

La première coupe de cheveux. C'est une cérémonie très importante où le moilimou joue son rôle habituel ; il prononce les mots : « Dieu clément et miséricordieux. » On ramasse précieusement les cheveux et les ongles coupés et, ensuite, on les enterre en prononçant les paroles suivantes : « Voilà, ô Terre ! ces cheveux et ces ongles en dépôt chez toi, tu me les rendras à la fin du monde. » Au moment de la première coupe, le père donne à son fils un collier en argent faisant sept fois le tour de la cour. C'est à ce moment-là aussi que les enfants de familles aisées sont dotés en bœufs ou en terrains de culture pour l'avenir.

Le grand mariage. A la Grande-Comore, il existe deux types de mariages : le petit mariage, qui signifie en comorien : petite maison ; et le grand mariage. Ce dernier, ce n'est plus une coutume, c'est une véritable institution sociale, et c'est autour de lui que tournent la vie et la promotion sociale du Comorien. Celui-ci, même s'il a plusieurs femmes, doit célébrer avec l'une d'entre elles le grand mariage qui lui donnera un rang important dans la société. La préparation de ce mariage s'étend sur un laps de temps très long, de deux ou trois ans, parfois dix, et même davantage.

Pendant ce temps, l'intéressé et son clan familial doivent réunir tous les moyens financiers nécessaires aux dépenses occasionnées par les

différentes cérémonies. Cet aspect économique du grand mariage a été ignoré jusqu'à ces dernières années mais des recherches récentes, faites par un jeune Comorien qui termine ses études à Tananarive, ont permis de mieux connaître cette question. Ces recherches indiquent que, encore enfant, le futur marié doit se soumettre à des règles précises afin de pouvoir réaliser un jour son grand mariage. Il faut signaler que tous les hommes ne font pas le grand mariage, beaucoup d'entre eux, faute de moyens matériels ou par manque d'ambition sociale et de persévérance, n'envisagent pas de le faire ou y renoncent en raison des énormes obligations et charges exigées par la coutume.

Le principe du grand mariage pour un jeune est décidé en un conseil de famille qui comprend le père et la mère et l'oncle maternel de l'intéressé. Ce conseil doit déterminer vers quelle famille on portera le choix de la future épouse et, ensuite, quelle sera la jeune fille demandée. Ensuite, le père et l'oncle se rendent dans la famille choisie pour demander la main de la jeune fille qui, parfois, n'a pas plus de quatre ou cinq ans. Si les parents de celle-ci acceptent le principe de cette union qui aura lieu une dizaine d'années plus tard, il faut obtenir l'accord du moilimou. Les deux familles vont alors convoquer chacune leur moilimou pour le consulter sur ce projet. Si les deux oilimou (pluriel) sont d'accord, le mariage est décidé, mais, si l'un d'eux ne donne pas un avis favorable en raison de la position astrale d'un des futurs époux, par exemple, il faut entamer une véritable procédure contradictoire. Les sorciers se réunissent et essaient de trouver une solution à ce grave problème. Si tout se termine bien lors de cette épreuve astrologique, on commencera le jeu compliqué des prestations et des cadeaux réciproques que doivent s'offrir les deux familles. Le premier de ces cadeaux est envoyé par la famille du futur époux à la future épouse. C'est, en général, un petit collier d'or finement travaillé et plusieurs bagues. Dans les milieux les plus évolués, on préfère des cadeaux utilitaires, une machine à coudre par exemple... Ces présents sont amenés par des notables du village, porte-parole de la famille du jeune homme qui doivent présenter d'une manière flatteuse les qualités, la richesse, la science et la fidélité de la famille du donneur en général, et du futur époux en particulier. Ces notables ne rentrent pas chez le jeune homme les mains vides puisque, eux-mêmes, ont reçu un cadeau en échange de la part de la famille de la jeune fille. Mais la valeur des deux cadeaux doit être obligatoirement différente ; si le cadeau reçu vaut, par exemple, 20 000 francs C.F.A., celui qui est envoyé en remerciement ne doit pas valoir plus de 2 000 francs C.F.A. ; c'est là un point d'honneur scrupuleusement respecté.

Entre-temps, le futur époux travaille péniblement chez ses parents, ou ailleurs, pour réaliser des économies suffisantes et nécessaires à la constitution de la dot qu'il doit présenter, le moment venu, à la jeune fille. Cette dot, en argent ou en objets vestimentaires ou autres, atteint parfois des sommes très élevées pour le budget du Comorien moyen. Elle dépasse 50 000 francs C.F.A., et parfois 100 000 francs C.F.A., alors que les salaires mensuels d'un ouvrier ou d'un petit salarié ne sont pas supérieurs à quelques milliers de francs. La présentation de cette dot donne lieu à de grandes cérémonies villageoises qui s'échelonnent sur deux jours entiers. Tout le village est présent : c'est un grand événement, car les grands mariages sont rares, pas plus de deux ou trois par an, tellement il est difficile aux familles d'assumer les dépenses considérables qu'ils exigent !

Après la présentation de la dot, un nouveau rituel et de nouvelles dépenses sont nécessaires. Cette fois, il s'agit de l'abattage des bœufs. Nouvelles fêtes villageoises qui durent deux jours. Une bonne dizaine de bœufs sont sacrifiés par la famille du jeune homme. La viande est partagée entre les deux familles, mais une partie est distribuée aux villageois qui assistent aux cérémonies.

Enfin, après ces multiples étapes et fêtes, les unes plus onéreuses qeu les autres, arrive le jour du grand mariage. La célébration commence un vendredi, mais la fête continue pendant trois jours. Le grand repas est préparé par la famille de l'épouse aidée par ses voisins. Tous les villageois se font à ce moment-là un honneur d'inviter chez eux les nombreux étrangers qui viennent de toute l'île, et parfois de l'extérieur, pour assister à la cérémonie. Le soir, dans un village tout illuminé, ce sera une des plus grandes fêtes religieuses ou profanes que l'on connaisse aux Comores. Hommes et femmes ont mis leurs vêtements les plus somptueux, des musiciens sont engagés, non seulement à l'endroit où a lieu la cérémonie, mais également dans d'autres coins du village. Un immense cortège auquel prend part toute la population fait le tour du village et les réjouissances continuent tard dans la nuit pendant que des plats de riz et de viande et des boissons non alcoolisées sont servis aux assistants.

Le samedi, c'est un nouveau repas qui est préparé dans la future maison des époux qui a été construite pendant la longue période qui précède le mariage, par le père de la jeune fille. La construction de la maison, son aménagement et son ameublement constituent la principale charge incombant à la famille de la mariée mais, tout compte fait, elle est très inférieure aux frais engagés par la famille du jeune époux.

Le dimanche, troisième jour de fête du grand mariage, les invités se dirigent en cortège vers la demeure de l'époux qu'ils vont accompagner

ensuite à sa future maison où la fiancée se trouve déjà en compagnie de sa mère. En tête du cortège, un jeune homme porte sur un plateau, afin que tous puissent les admirer, les bijoux offerts par le marié à sa femme : collier, bagues, boucles d'oreilles, pendentifs, bracelets en or et en argent, œuvre des artisans locaux ou achetés ailleurs, à Madagascar ou à Zanzibar. C'est la plus importante et la dernière des dépenses consenties par l'époux.

La fête terminée, les époux peuvent rester enfin entre eux, la femme n'ayant pas le droit de sortir pendant neuf jours de la maison nuptiale. Là, elle peut recevoir ses amies mais, durant ces visites, le mari ne doit pas se montrer, il attend, caché dans une pièce voisine.

Ainsi se termine, après des années de préparation, d'attente et d'efforts, le cycle du grand mariage qui fait du Comorien un homme honoré et admiré dans son pays. S'il ne confère pas le même prestige et le même poids social et religieux qu'un voyage à La Mecque, le grand mariage reste néanmoins une forme de promotion sociale puissante et très prisée. L'homme qui a pu l'accomplir aura des avantages matériels et sociaux innombrables : il pourra figurer dans les conseils des notables où on décide de toutes les affaires importantes concernant la vie du pays, il pourra faire appel aux commerçants pour leur demander des crédits conséquents ; ceux-ci lui accorderont facilement leur confiance ; il sera dans les premiers aux assemblées, à la mosquée, aux marchés. Lors des manifestations publiques, traditionnelles ou modernes, sa place est réservée. Sa famille également profitera d'une manière ou d'une autre de sa position sociale privilégiée. C'est la récompense des efforts que l'ensemble du groupe familial a consentis pendant de longues années pour observer scrupuleusement le cérémonial du grand mariage, et pour accumuler les sommes nécessaires au paiement des nombreuses prestations dictées par la coutume.

ÉVOLUTION ACTUELLE DE L'ARCHIPEL

DE GRANDS RETARDS ACCUMULÉS.

Bien que doté du statut des territoires d'outre-mer, l'archipel des Comores jouit d'une autonomie interne de plus en plus large. Une chambre législative siège à Moroni et permet, en dehors de son rôle politique

immédiat, d'initier les masses comoriennes aux méthodes de la vie moderne. Plusieurs parlementaires comoriens sont élus, en outre, sur le plan national, et siègent à Paris.

Un immense retard caractérise ce territoire en ce qui concerne les équipements et l'infrastructure. Il n'y a pas de véritable port dans aucune des îles et on se sert des rades à Moroni, Mutsamudu et Dzaoudzi, pour transborder les marchandises qui sont transportées par des boutres ou des bateaux de petit tonnage.

La desserte maritime internationale se fait par l'intermédiaire de Madagascar à partir, surtout, de Majunga ou de Tamatave, mais une liaison directe avec la France, très espacée, est effectuée par les Messageries Maritimes. Les transports aériens sont plus fréquents et mieux dotés en équipement, et on y compte, dans chaque île, des terrains où peuvent atterrir les DC 4 en provenance de Madagascar. Il y a aussi un service aérien comorien inter-îles. Un réseau radio-électrique relie par télégraphe et par téléphone les îles entre elles et avec Madagascar.

La population des quatre îles est de l'ordre de 200 000 habitants, dont presque la moitié à la Grande-Comore. La densité démographique est très disparate selon les villes, allant de 150 habitants au kilomètre carré à Anjouan à 25 habitants au kilomètre carré à Mohéli. Comme dans beaucoup de pays en voie de développement, la population est extrêmement jeune, les moins de vingt ans représentent plus de la moitié des Comoriens.

Outre l'équipement que doit recevoir le pays en matière scolaire, hospitalière, routière, énergétique, touristique, portuaire et autres, l'effort immédiat doit porter sur le développement de l'agriculture qui est, pratiquement, avec la pêche, l'unique source de revenu des Comoriens à l'heure actuelle.

L'agriculteur comorien, pauvre en moyens et en matériel, cultive d'après les méthodes traditionnelles les différents produits nécessaires à son existence. Qu'il s'agisse du cocotier, du riz, de « grattes » de manioc, d'arbres fruitiers, ses soins sont limités et ses techniques primitives. Une division des tâches donne à l'homme et à la femme une responsabilité propre dans les cultures. Ce sont les hommes qui s'occupent des cultures arboricoles traditionnelles : cocotiers, manguiers, papayers, bananiers ; de l'élevage bovin et ovin et des cultures d'exportation : vanille, plantes à parfum. La femme s'intéresse surtout aux cultures vivrières des champs et « de case ». Ainsi sur des terres distinctes, hommes et femmes collaborent à une production complémentaire.

ROUTINES ET OUVERTURES VERS L'AVENIR.

L'agriculteur comorien est d'un type assez particulier ; il s'agit plutôt d'un planteur que d'un agriculteur proprement dit, ayant l'habitude de nettoyer un lopin de terre souvent occupé par des plantations de cocotiers ; là il met un plant, une graine, une bouture et se confie ensuite à la toute-puissance d'Allah pour le reste !

Quand les techniciens agricoles européens chargés du développement des Comores et les jeunes vulgarisateurs d'origine comorienne expliquent à ces planteurs qu'il faut entretenir le terrain, qu'il faut faire des sarclages, autres travaux nécessaires pour obtenir de bonnes récoltes, ils ne rencontrent pas toujours l'attention et la confiance escomptées ; les planteurs sont méfiants et figés dans l'inertie ancestrale ; leur mode de travail simpliste et sommaire est hérité de temps immémoriaux et ni le règne des sultans arabes, ni le siècle des colonisations européennes n'ont fait grand-chose pour l'aider à évoluer. Il y a aussi dans cette attitude méfiante et passive la recherche d'un moindre effort et un souci inconscient, biologique, d'épargner l'énergie musculaire, de ne pas trop se dépenser. Cela paraît parfaitement normal dans un pays où les protéines sont un luxe et où les carences alimentaires diminuent la résistance physique des habitants.

Le caractère routinier du planteur est d'autant plus prononcé que celui-ci a été, pendant des siècles, privé de toute initiative propre et attaché, comme un simple instrument de travail, au domaine des seigneurs locaux et des exploitations coloniales. Même maintenant, quand il est souvent propriétaire d'un petit lopin de terre, il est paralysé par cet héritage de siècles de soumission et de passivité.

L'idée même d'innover ou de changer ces techniques et ces habitudes de travail est inconcevable pour les vieux Comoriens. Tout cela est, selon lui, l'apanage du monde des maîtres, étrangers ou comoriens. On m'a signalé que ces traditions de dépendance et ce « complexe de domination » sont si ancrés dans certains villages de l'archipel qu'actuellement encore les villageois vont travailler gratuitement chez leurs anciens maîtres uniquement par la force de l'habitude et de la tradition sociale.

Ces dernières années, de gros efforts sont faits par l'Assistance technique française pour essayer de rompre le cercle vicieux du sous-développement aux Comores. De nombreuses actions pratiques sont engagées dans plusieurs endroits des quatre îles. Aussi bien parmi les planteurs du littoral et des pentes basses que parmi les cultivateurs des Hauts. Une élite villageoise comorienne commence à se dégager de la

masse amorphe et léthargique des agriculteurs traditionnels. Jeunes pour la plupart, ils ont eu l'occasion de voyager dans les autres îles ou à Madagascar. Ces cultivateurs semblent recevoir avec intérêt la bonne parole des vulgarisateurs agricoles comoriens encadrés par les ingénieurs français. Ils s'unissent en coopératives ou en mutuelles pour mieux réussir à transformer leurs exploitations et à améliorer le maigre revenu qu'ils ont obtenu jusqu'ici.

J'en ai rencontré plusieurs parmi eux dans les villages sur les pentes escarpées du Karthala, dans la presqu'île de Nioumakélé à Anjouan ou sur la côte de Mayotte.

Les plus actifs semblent ceux des villages perchés entre les coulées de laves autour de Moroni en pleine cocoteraie grande-comorienne et ceux aussi de quelques villages des Hauts, au pied du massif de la Grille toujours à la Grande-Comore.

Ils ont construit des magasins pour traiter et stocker la vanille, des fours à coprah de caractère artisanal, des étables, des adductions d'eau.

Les aménagements en courbes de niveau sur les pentes menacées par l'érosion, la culture maraîchère (la production de légumes est indispensable aux Comores où, de plus en plus, leur consommation entre dans les habitudes), le reboisement, constituent parfois des réalisations intéressantes.

J'ai remarqué chez les villageois une certaine fierté d'être mutualiste et de collaborer avec des techniciens blancs. Parmi les jeunes surtout, malgré une nonchalance et une lenteur typiquement comoriennes, on rencontre beaucoup de bonne volonté et un réel esprit d'entraide. J'ai rencontré l'exemple extraordinaire d'un groupe de paysans qui, désirant se moderniser et transformer leur mode de travail, ont quitté leur village d'origine pour créer un petit hameau indépendant. Ainsi, ils seront un peu à l'écart de la forte influence traditionaliste des vieux et pourront mettre en pratique le projet d'amélioration agricole. Bien entendu, il ne s'agit pas d'une révolution et, sur le plan social et religieux, il n'y a aucune rupture entre ces paysans tournés vers le progrès et la société villageoise d'origine où, autour de la mosquée et du grand mariage, s'organise la vie sociale, spirituelle et culturelle aussi bien des anciens que des évolués.

En tout cas, le tournant est pris, du moins dans les villages où sont installés les vulgarisateurs agricoles et les techniciens. Chaque année un peu plus, le nombre des Comoriens qui s'intéressent et s'intègrent dans les structures de développement augmente. Cette évolution va de pair avec l'extension de la scolarisation, l'apparition des transistors dans les

campagnes et le développement des communications routières. Des villages complètement isolés en saison de pluies sont désormais reliés à un système routier amélioré. Il y a même quelques kilomètres de routes bitumées à la Grande-Comore et à Anjouan.

Mais à Mayotte, on ne trouve que des pistes, de très mauvaises pistes, par endroits, et défoncées par les pluies. Pourtant la route, élément primordial de l'évolution, devrait préoccuper davantage les responsables.

Le grave problème reste, comme par le passé, celui de l'insularité avec tous les particularismes et les handicaps que cela suppose pour un pays en voie de création. Les communications entre les îles, en dehors de l'avion, sont onéreuses et peu fréquentes, et le paysan de la cocoteraie grande-comorienne ne rencontre jamais son compatriote de Mayotte. Une politique d'échanges humains inter-îles devrait absolument être encouragée. Des transports par voie maritime devraient être rendus plus fréquents et à des prix abordables pour les petits revenus des insulaires.

Mais le principal objectif dans l'immédiat reste celui de l'équipement du pays en routes, écoles, hôpitaux, puits, installations portuaires, énergie électrique. La pêche et l'agriculture, principales ressources du pays, doivent être relancées sur des bases plus rationnelles que par le passé. L'extrême retard économique scolaire, social et administratif des Comores, oblige la génération actuelle à consentir un effort multiple et intense si elle veut qu'un jour l'archipel puisse assurer une existence meilleure à ses habitants, tout en aspirant à une vie nationale de plus en plus autonome.

TABLE DES CHAPITRES

Introduction 7

MADAGASCAR

I. A LA RECHERCHE DES ORIGINES 9

L'île déserte 10

Sur les traces du passé 12

Des hypothèses 22

II. AU CARREFOUR DES CIVILISATIONS 30

Migrations et voyages 30

Les voyages indonésiens se poursuivent. D'autres voyages. Des Comoriens dans le Nord-Ouest. Des Africains dans l'Ouest. Des arabisés dans l'Est. Les Mérinas sur les hauts plateaux du Centre. Des naufragés.

Pirates et conquérants 44

Les Européens au XVI[e] siècle. Les tentatives portugaises, hollandaises et anglaises au XVII[e] siècle. La tentative française au XVII[e] siècle. L'époque des pirates. Le retour des Européens. Un bilan.

Des rois malgaches et l'épopée mérina 60

De nombreux petits royaumes. Le royaume de l'Est. Les royaumes de l'Ouest. L'épopée mérina. Andrianampoinimérina. Radama I[er]. Le déclin.

III. PAYSAGES ET IMPRESSIONS 81

L'équateur à l'est 83

De Tananarive à Tamatave. Tamatave. Fénérive. La forêt vierge. Le pays de la vanille. A l'écart du monde. Des lagunes. Le pays Antemoro. En train. Fort-Dauphin.

Le désert au Sud 113

Le pays des épines. Le pays mahafaly. Tuléar. Solitudes.

Les savanes de l'Ouest 134

Une population mystérieuse. Le coton de l'avenir. Dans les villages. L'odeur des sakoa. Pêche en mer. Les savanes. Maintirano. Majunga. L'eau et la terre.

Le Nord ou l'île en résumé 169

Les montagnes. Les deltas et les cultures. A la pointe de l'île. L'île aux parfums.

Les hautes terres du Centre 181

La grande mer. Tananarive. Le pays d'Imérina. Les volcans. Sources et gemmes. Betsiléo.

IV. LES MALGACHES 207

Autobiographies 208

L'âme malgache 226

La mort malgache. La magie du verbe. Demain.

LES MASCAREIGNES

L'ILE DE LA RÉUNION 253

Un passé historique mouvementé 253

L'île aux quatre noms. La possession de l'île et les premiers esclaves marrons. Du temps de la compagnie française des Indes orientales. Une ère de prospérité. De l'île Bourbon à l'île de la Réunion.

Paysages tourmentés et prestigieux 267

Un volcanisme extraordinaire. Un tour de l'île passionnant.

Une mosaïque raciale en voie d'intégration 271

Le creuset créole. Aspect de vie créole. Les Chinois. Les « Z'arabes ». Les Malabars.

Le règne absolu de la canne à sucre 279

Grands propriétaires et petits colons. Monoculture ou diversification ? L'irrigation. Paysans d'élite à Petite-Ile.

Les petits Blancs des hauts 289

Les petits Blancs des plateaux et des pentes extérieures. Les cirques intérieurs. Les petits Blancs des bassins et des ilettes.

Aspects de la Réunion d'aujourd'hui 300

Un très lent démarrage économique. Artisanat et petite industrie. La démographie galopante. L'émigration.

L'ILE MAURICE 307

Paysages et charmes mauriciens 307

Le passé 312

L'île du Cygne. L'île de France. Mauritius britannique.

Une économie dynamique mais fragile 319

La fourmilière mauricienne 322

Une démographie explosive. La société chinoise. La population d'origine indienne : les Hindous et les Musulmans. La population générale.

La vie de tous les jours à Maurice 331

L'île Maurice devant son avenir 332

L'ARCHIPEL DES COMORES

Les Comoriens et leur histoire 337

Les groupes ethniques. Structure familiale. Religion. Origine et premières relations historiques. L'archipel à l'époque coloniale.

Mayotte 346

Un rêve prémonitoire. La vieille Créole.

Anjouan 355

Danses anjouanaises. Mythes de renouvellement et fêtes agraires. La faim des terres. La sous-alimentation à Anjouan.

La Grande-Comore 363

A l'ombre du Kaïkhalu. La Grande-Comore, « pays de coutumes et de l'Islam ».

Evolution actuelle de l'archipel 370

De grands retards accumulés. Routines et ouvertures vers l'avenir.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

P. 17 et suivantes :

La plage de Tamatave.
Cases Betsimisaraka sur pilotis.
Femmes et enfants Betsimisaraka.

P. 35 et suivantes :

Femme de la côte est, au type asiatique marqué.
Jeune porteur d'eau Betsimisaraka à Fénérive.
Femmes Tanala.
Guerriers Tanala.
La pêche en pays Antaifasy.
La récolte du sisal.
Antandroy au milieu des Raiketa.

P. 55 et suivantes :

Tombeau Antandroy récent.
Tombeau Antandroy de facture moderne voisinant avec des bucrânes.
Statues sur un tombeau Antandroy.
Statues Antandroy symbolisant la vie des défunts.
Jour de marché dans l'Androy.
Groupe de villageois.
Guérisseur traditionnel Antandroy, portant ses amulettes.

P. 66 hors-texte couleurs :

Petits vendeurs de coquillages à Morombe.

P. 75 et suivantes :

Jeune père devant sa case.
Un couple Antandroy. La femme porte une robe de confection.
Jeune femme portant un masque de terre pour se protéger de la maladie.
Gardien de bœufs, muni de sa sagaie.
Métier à tisser Antandroy.
Personnage de la vie religieuse traditionnelle Antandroy.
Un vieux sage Antandroy près des poteaux sacrés.

P. 95 et suivantes :

Femme Mahafaly.
Femme Mahafaly portant une coiffure originale.
Jeune fille Mahafaly.
Jeune femme Mahafaly aux cheveux récemment tressés.
La quête de l'eau en pays Mahafaly.
Statuette Mahafaly.

P. 106 hors-texte couleurs :

Retour de pêche.

P. 115 et suivantes :

Tombeau Mahafaly décoré d'Alo-alo au milieu du bush.

La divination par les graines.
Femmes confectionnant les tapis Mohair à Ampanihy.
Guerriers Mahafaly.
Foule Mahafaly dans l'attente du sacrifice d'un bœuf avant la danse rituelle.
Sacrifice du bœuf.
Campement de piroguiers Vezo.

P. 135 et suivantes :

Jeune femme Bara.
Mère Bara et son enfant.
Lutte en pays Bara.
Tambours et flûtes chez les Bara.
Sorcier Bara.
Dans la foule, un chapeau de fête.
Groupe de musiciens Bara.

P. 146 hors-texte couleurs :

Les Mipilalao accompagnent une danse mérina.

P. 155 et suivantes :

Fêtes et danses chez les Bara.
L'envol du danseur Bara.
La danse des sagaies.
Retour de pêche sur une pirogue à balancier au nord de Tuléar.
Cotonniers en fleurs en culture moderne. Périmètre irrigué de Tanandava.
Sakalava soufflant dans une conque marine lors d'une cérémonie.
Femme Sakalava en tenue de fête.

P. 175 et suivantes :

Joueur de Valiha Bara.
Danse Sakalava.
Danse Tsimiety.
Personnage coutumier Sakalava.
Jeune femme Sakalava avec masque préparant le repas.
Danse Sakalava influencée par la tradition des Hauts-Plateaux.
Groupes de femmes Sakalava pilant le paddy lors d'une fête agraire.
Statues en bois sur les tombeaux Sakalava.

P. 186 hors-texte couleurs :

Sur un petit marché des hautes terres du centre.

P. 195 et suivantes :

Costumes d'apparat chez les Sakalava.
Jeune fille parée de bijoux. Descendante des anciens esclaves Makoa.
Un couple de Bib'olona, génies de la forêt.
Fillette Makoa.
Groupe de femmes Antakarana acclamant des visiteurs de marque.
Maisons typiques du pays mérina.
Marché de zébus, à l'ouest d'Antsirabé.

P. 215 et suivantes :

Printemps austral.
Dépeçage d'un bœuf.
Maison de terre en Imérina avec murs d'enceinte.
« Zozoro » (plante aquatique).
La porte d'entrée dans le village royal d'Ambohimanga.
Colline sacrée aux environs de Tananarive.

P. 227 et suivantes :

Le « zoma » (marché du vendredi) à Tananarive.
Le jour du marché dans les rues de la capitale.
Catholicisme malgache.
Lémurien au zoo de Tananarive.
Maison de la reine à Ambohimanga.

Paysage typique des Hautes Terres du Centre.
Porteurs de café de la côte est montant sur les Hautes Terres. Accroupis : mérina.
Jeune porteur du marché de Tananarive.

P. 239 et suivantes :

Betsiléo coiffé de la toque traditionnelle.
Masque en tuf provenant des sommets de l'Ankaratra sur les Hautes Terres du Centre.
Jeune femme Betsiléo.
Betsiléo sur le marché d'Ambositra, ou comment choisir un chapeau.
Retour du marché.
Transporteurs et charrette au repos.
La moisson dans les rizières.

P. 250 hors-texte couleurs :

Un lieu de rencontre traditionnel : le marché.

P. 259 et suivantes :

Un symbole de Madagascar : le zébu.
Maison créole traditionnelle à Saint-Denis.
La plage de Saint-Gilles.
Au fond, le piton de la Fournaise.
Le cirque de Salazie.
Cascade dans le cirque de Salazie.

P. 279 et suivantes :

Le Grand Bassin près de la plaine des Cafres, avec au fond de la vallée l'agglomération des Petits Blancs.
Planteur de canne à sucre, d'origine blanche.
Coupeurs de canne Malabars.

P. 288 hors-texte couleurs :

La Réunion : végétation luxuriante à la fin de la période des pluies.

P. 297 et suivantes :

Cap près de Saint-Paul.
Temple Malabar à la Réunion.
Créoles et « Z'Arabes » dans une rue commerçante.
Broderie de Cilaos.

P. 315 et suivantes :

Récolte du sisal par des ouvrières indo-mauriciennes.
La montagne des « Trois Mamelles ». Au premier plan, canne à sucre.
Rouissage du sisal.
Fibres de sisal séchées.

P. 324 hors-texte couleurs :

Ile Maurice : un flamboyant dans un jardin.

P. 333 et suivantes :

Vieille femme indo-mauricienne.
Le village de Chiconi à Mayotte.
Mosquée à Anjouan.

P. 351 et suivantes :

Dans les ruelles étroites des villes comoriennes.
Jeune fille comorienne surprise par l'objectif.
Vieux Comorien devant la porte sculptée de sa maison.
Groupe d'enfants à Fomboni (Grande Comore).

P. 360 hors-texte couleurs :

Les Comores : jeunes filles non voilées.

PHOTOGRAPHES

Garnier : p. 351, 352 en haut.

Guérin : p. 58, 75, 77 en bas, 78.

Opticam, Tananarive : p. 18, 35, 36 en haut, 118, 138 en haut, 216 en bas, 218, 227, 228, 239 en haut, 240, 241, 242, 259.

Service de Documentation (Ile Maurice), a l'Ambassade de Grande-Bretagne a Paris : p. 315, 316, 333.

Service de Documentation du sous-secrétariat des DOM et TOM : p. 260, 261, 262, 279, 280, 297, 298, 334, 352 en bas.

Service photo ciné de la Direction de l'Information, Tananarive : p. 36 en bas, 37, 38, 56 en haut, 57, 95, 96, 97, 98 en haut, 115 en bas, 116 en bas, 117, 135, 136, 137, 138 en bas, 155, 157 en bas, 158, 175, 176, 177, 178 en haut, 195, 196 en haut, 197.

Vasile Tara : p. 76, 77 en haut, 98 en bas, 115 en haut, 116 en haut, 156, 157 en haut, 178 en bas, 196 en bas, 198, 215, 216 en bas, 255 en bas.

Valère : p. 17.

J. C. Woillet : p. 55, 56 en bas, 217, 229, 230.

A C H E V É
D'IMPRIMER



S U R L E S
PRESSES D'AUBIN
LIGUGÉ (VIENNE)

916.9104
T
Tara,
Mad
Vasile
contin
[c1969
381
--)Co

916.91,04/T176m
l.
Mascare
Woillet

Ce volume doit être rendu à la dernière date indiquée ci-dessous.

B817491

06 AVR 1992
20 AOUT 1993
30 JAN 19
13 JUIN 94

06.90.549-2 (03-83)

Ville de Montréal